MANDALA

PIERRE BELFOND





TEXTES CHOISIS PAR LE COMITÉ
DE RÉDACTION DE
MANDALA
rassemblés et présentés
par J.-C. Bailly
et J.-P. Guimard

SOMMAIRE

11. Monsieur Morphée empoisonneur public
par Roger Gilbert-Lecomte

23. Les hallucinogènes et l'exploration psychologique

35 *La signification des drogues mentales*
par Richar P. Marsh
39 *Sur quelques effets cliniques*
par Humphrey Osmond
61 *Le L.S.D. dans le traitement psychiatrique*
par Duncan B. Blewett
63 *L'ivresse peyotique (Étude autour de l'expérience de Havelock Ellis)*
par Alexandre Rouhier
73 *Images, figures/formes*
par René de Solier

83. Les hallucinogènes dans l'expérience artistique

85 *Le don du Christ à l'homme rouge*
par Charles Duits
113 *Poésies*
par Georges Andrews
130 *Le grand secours*
par Jean-Claude Bailly
140 *Une expérience*
par Allen Ginsberg
146 *Quelques points de distinction*
par William S. Burroughs
151 *La « consciencialisation » poétique*
par Marc Kalinowski

157. Les hallucinogènes dans leur utilisation rituelle

159 *Ils ont vu des milliers de dieux*
par Emile Folange

167 *Les pierres-champignons*
par Emile Folange

173 *Histoire de la découverte des champignons hallucinogènes du Mexique*
par Roger Heim

196 *La folie des Kuma*
par Roger Heim et R. Gordon Wasson

212 *Le peyotisme du Nouveau-Mexique (Note sur une nouvelle religion)*
par J. Cazeneuve

224 *Le Muchamore et la morale désaliénante*
par Jean-Louis Brau

227 *Notes sur l'usage religieux du peyotl et sa répression*
par Jean-Louis Brau

231. Les hallucinogènes comme moyen de révélation mystique

233 *L'angoisse de mourir*
par Sidney Cohen

238 *L'expérience psychédélique : réalité ou chimère ?*
par Allan Watts

252 *Le yoga psychédélique*
par Sri Brahmarishi Narad

269 *Sur la programmation des expériences psychédéliques*
par Ralph Metzner et Timothy Leary

285 *Une « haute » expérience yogique avec la mescaline*
par John Blofeld

292 *A propos du troisième œil*
par Bart Huges

295. Les hallucinogènes et la tradition

297 *La nouvelle alchimie*
par Allan Watts

314 *Observations alchimiques à propos de la drogue*
par Eugène Canseliet

329. Lexique

Cet aperçu de la réalisation, ce n'est pas à moi que je le dois, c'est au Guru. Alors pourquoi pas les drogues, le L.S.D., la mescaline ?

ARNAUD DESJARDINS, *le Message des Tibétains.*

Depuis le moment où la presse a cru se sentir concernée par l'emploi des hallucinogènes, de nombreux articles et études contradictoires ont été publiés. Il n'en reste pas moins que la controverse demeure toujours et qu'aucun éclaircissement véritable n'est venu dissiper tous les malentendus plus ou moins volontairement élaborés autour d'un sujet qui, bien avant son passage dans les salles de rédaction, s'avérait d'une importance toute providentielle.

En face des différentes publications parues en France, qui, dans la grande majorité, liquidaient le problème en le rattachant à une base morale (l'élément physique n'entrant pas ici sérieusement en jeu), seuls quelques rares témoignages : A. Rouhier, Antonin Artaud, Henri Michaux, Aldous Huxley, Charles Duits, etc., élargissaient la question en la situant bien au-delà de toute spéculation.

Un premier recueil « Mandala » fut édité par les *Cahiers du Soleil noir* en juillet 1967. Il contenait un ensemble de textes manifestes qui représentaient une prise de position catégorique vis-à-vis de « l'insuffisance de cette information ». Les données du problème trouvaient leurs tenants et leurs directions dans une préface de Jean-Jacques Lebel :

« ... Le principe de rendement autour duquel gravite la société industrielle cache un piège dans lequel la pensée occidentale est tombée pour ne plus en sortir.

« Combien dérisoires s'avèrent les normes de production (je ne dis pas de création, le mot n'est plus de mise !) de cette culture au regard de la praxis mise au point par des peuples dont la pensée sauvage fut vaincue par les soldats du Christ et leur civilisation. F. Schuon, dans son introduction aux rites secrets des Indiens Sioux, écrit : « Cette structure profonde de la vie indienne signifie que l'homme rouge n'entend point se fixer sur cette terre où tout, selon la loi de stabilisation

et aussi de condensation, voire de pétrification, menace de se cristalliser ; et ceci explique l'aversion de l'Indien pour les maisons, mais surtout celles en pierre, et aussi l'absence d'une écriture qui d'après cette perspective fixerait et tuerait le flux sacré de l'esprit. Or, l'extase (ex-tasis) dont parlent maladroitement tant de voyageurs est, elle aussi, un moyen de transcender l'état de fixité et d'inertie qui est celui de l'homme domestiqué (consommateur et victime de la culture).

« L'extase est l'ouverture au flux sacré de l'esprit, l'identification au jeu général du monde... »

Il est certain qu'en dehors de cette identification toute tentative de prise de conscience (et elle existe effectivement et nécessairement dans bien des courants de revendication et de lutte actuels) revient à l'expérimentation douloureuse de nos structures. Les hallucinogènes viennent précipiter cette prise de conscience, ce désarroi, et, par cette même douleur, ils font éclater les mécanismes aliénants et les enchaînements de l'actuelle direction.

Dans ce second recueil, nous nous proposons d'offrir quelques fragments d'un nouveau moyen de connaissance, d'une nouvelle technique, issue des recherches qui ont été entreprises spontanément tant en Europe qu'aux Etats-Unis. Les textes figurant ici ne peuvent donner qu'une image approximative de l'étendue et de la variété des sujets que touche ce nouveau mode d'investigation. Ce mode a d'essentiel qu'il transmute à travers sa progression et l'individu et le champ même des recherches choisies.

Les possibilités qu'offrent ces substances, à des degrés divers, varient des recherches ethnologiques, sociologiques, aux créations d'expression artistique, aux adaptations d'une « pratique spirituelle » ; mais toutes tendent essentiellement vers la recherche de la transcendance, de la libération, soulignant constamment tous les liens naturels qui intègrent l'homme à l'univers.

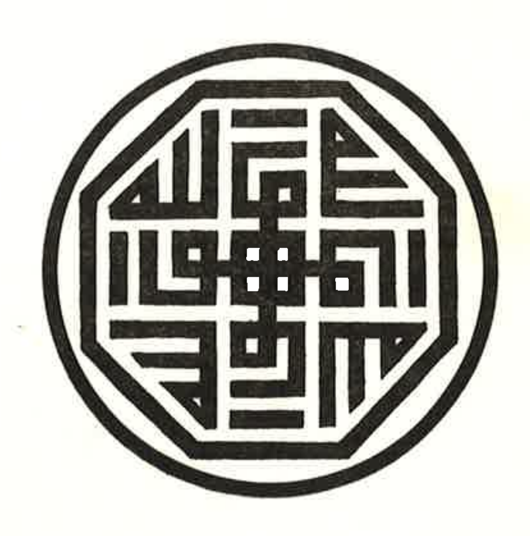
Quant à la question morale qui semble être le bien le plus précieux de cette civilisation, nous avons pensé que le texte de R. Gilbert-Lecomte (qui apparaît avec Daumal comme un signe fulgurant), bien que ne traitant pas directement des substances qui nous intéressent ici, posait et résolvait cette question, envisageant uniquement la nécessité d'une liberté absolue du choix des moyens pour parvenir à la connaissance de soi. C'est cette exigence, qui différencie essentiellement l'Homme des hommes, que nous trouverons constamment soulignée tout au long de ce recueil, et dont encore une fois nous rappelons l'urgente nécessité.

MANDALA

MONSIEUR MORPHÉE EMPOISONNEUR PUBLIC

par

Roger Gilbert-Lecomte



*Si Claude Farrère — et puisse-t-il ne jamais se repentir de ce qu'il a fait de mieux au long, trop long, de sa carrière ! —, si Antonin Artaud et surtout, magnifiquement, Robert Desnos ont, tour à tour, seuls entre tous, traité du problème des drogues sans tabou sur l'esprit depuis la promulgation de la loi inintelligente de prohibition (juillet 1916), tout n'est pas dit et la protestation ne doit pas faire silence : jamais elle ne sera plus actuelle qu'à l'heure présente pour répondre à la diarrhée journalistique documentaro-moralisatrice et surtout policière sur les « paradis artificiels » (*sic et resic et resic*). Quotidiens et hebdomadaires illustrés ou non ne cessent d'en barbouiller leurs colonnes sous forme de reportages retentissants pondus par des scribes de toutes opinions et de tous sexes dont le seul caractère commun est une foncière impuissance à envisager proprement une question sans se faire l'écho des préjugés grossiers de leurs lecteurs. Qu'il se présente, le Pétrone à deux sous la ligne qui « flétrit les vices » dans un dessein moins abject que d'assaisonner son texte par les descriptions truquées de ces prétendues turpitudes. La présente protestation, sûre de l'inefficacité de sa démarche, ne vise à aucun résultat : elle ne fait appel qu'à la justice désintéressée de l'esprit. Que ceux qui font profession dans ce cas comme dans les autres d'égarer l'opinion et de reculer chaque jour les frontières de l'idiotie trouvent ici l'expression sincère de tout mon mépris.*

Selon l'axe du haut cylindre noir et brillant jouent à cache-cache et tournoient les visions fuyantes du coin de l'œil ; la frayeur aux yeux de lièvres oreillards de la peur. Sous le gigantesque gibus M. Morphée dissimule à peu près une absence de face. Il est jour, il est nuit ; mais il est toujours nuit quand M. Morphée passe. Toutes les polices du monde qui le recherchent ne le trouveront jamais, à cause de son allure tellement étrange qu'elle le rend invisible. Pour comble d'audace, il menace : « Lorsque je me promenais, dit-il, tout nu dans les paysages mythologiques, on m'élevait, il est vrai, peu d'autels, mais au moins le respect entourait ma carcasse au repos sous ma chevelure immense et broussailleuse comme la paille de fer — c'est vous qui m'avez rendu chauve, salauds ! Quand je fermais mes yeux tourbillonnants de mondes, comme on renferme après usage des instruments de précision dans leur étui, on me laissait en paix contempler au fracas du tonnerre des rêves la naissance des météores en phosphènes. Hélas, dernier détenteur du secret de la vie, maintenant même l'Orient se meurt. Ah ! célébrez royalement ses funérailles ! avant qu'il ne renaisse et vous saute à la gorge ; car son réveil sera terrible sur la croûte du monde. Avec mes pieds bots je ne puis être que de cœur parmi les hordes souterraines

des enfants blêmes de la nuit qui bientôt piétineront votre sale civilisation. Au moins je joue leur jeu à l'intérieur de la place. Lentement je grignote, comme un million de rats, l'Occident qui me nie et je ne serai pas pour rien dans l'écroulement de ce colosse aux pieds de beurre, à tête de veau.

« Alors que vous m'avez toujours connu débonnaire marchand de dodo, vous vous demandez sans doute quelle nouvelle firme je représente. Mais, ne serait-ce qu'à l'atmosphère délétère qui m'entoure et qui se dégage principalement de mes oreilles de vampire, vous sentez vite intensément et obscurément le plus vaste principe que je propage. Quant à l'exprimer, vous en seriez bien en peine. Au plus près pourrais-je me présenter comme l'industrieux génie de la Mort-dans-la-vie. Je suis le maître de tous les états naturels ou provoqués qui " préfigurent ", symbolisent la mort et, partant, participent de son essence. Et ces états tiennent dans une vie humaine une place beaucoup plus importante qu'on ne croit. Je vous rappellerai tout d'abord, après Gérard de Nerval, cette constatation si vraie, si évidente, si importante, si essentielle, si mystérieuse que toutes les consciences modernes oublient régulièrement : l'homme passe au moins un tiers de sa vie à dormir. Le fait de ne pas tenir compte de cette si simple vérité suffit à fausser complètement le concept actuel de " vie humaine ". Ce fâcheux oubli constitue l'une des plus efficientes causes des maux présents et du cataclysme futur — et proche. C'est probablement pour me donner un exemple à l'appui que l'on enferme chaque jour comme des boutons de culotte, dans les asiles d'aliénés, des hommes dont le seul crime est de donner à l'activité du rêve une valeur égale à celle dont on gratifie si généreusement l'activité de veille, et qui en conséquence exécutent les ordres du rêve dans la veille. C'est pour cette équitable conception de la vie double que Nerval lui-même fut maudit dans le siècle.

« Mais sachez-le, faces pâles, outre le sommeil reviennent de droit à mes territoires fantômes tous les autres états humains qui sont des refus d'agir, des crampes de la volonté, des paralysies soudaines du devenir individuel, des arrêts du flux métaphorique de la conscience superficielle, des trouées vers les zones nocturnes, les climats interdits où règne celui qui dit " non " à la vie : " soi " l'impassible.

« Et maintenant notez cette définition d'universalité que je soumets aux zoologues : ce qui différencie le mieux l'homme de l'animal, c'est la pipe.

« Qu'on m'excuse, quant au dernier terme de cet aphorisme, de sacrifier au besoin d'imaginer, de " faire concret " selon le goût du jour, si j'ajoute cette explication simple et lucide : selon une image de rhétorique bien connue, donnant le contenant pour le contenu, par pipe j'entends tous les produits qui servent, plus ou moins, à provoquer artificiellement la rêverie. Voici encore une vérité banale et très

claire à laquelle on ne pense jamais, c'est à savoir que tous les hommes de tous les temps historiques ou préhistoriques, quels que soient leur morale, leur religion ou leur degré de civilisation, ont toujours usé de ces produits que la pharmacologie nomme toxiques : depuis les philtres des magiciens antiques et des medecine-men de toutes les tribus primitives, les herbes saintes des Incas, la coca et le peyotl du Mexique, le bétel à mâcher des Océaniens, l'opium chinois et hindou, le hachisch et toutes les variétés de chanvres asiatiques et africains jusqu'aux poisons modernes de l'Europe : éther, tabac, morphine, héroïne, cocaïne, et au plus universel : l'alcool sous toutes ses formes métropolitaines et coloniales.

« Il est assez compréhensible et logique que toutes les drogues, destinées qu'elles sont à provoquer plus ou moins vite et plus ou moins longtemps cet accident de conscience que j'ai vaguement classé parmi les refus d'agir, mais indubitablement rangé dans mon royaume la Mort-dans-la-vie, soient par contrecoup nuisibles aux instruments de l'action, c'est-à-dire aux organes du corps humain.

« C'est en tablant sur cette constatation assez simplette que, de tous temps, un certain nombre d'hommes qui, d'une part, pour des raisons plus loin développées, ne ressentent guère le besoin d'user de ces produits toxiques et qui, d'autre part, munis légalement du pouvoir d'attenter à la liberté privée de leurs concitoyens, ont une fois pour toutes renoncé à appliquer le principe politique du Non-agir préconisé par Lao-Tseu, un certain nombre d'hommes, dis-je, ont cru possible d'arrêter net la consommation des drogues en les prohibant.

« De telles prohibitions ont toujours des buts apparents très convenables, par exemple le bien public, et des buts moins apparents un peu malpropres, par exemple la repopulation.

« La prohibition de l'alcool aux Etats-Unis, celle de l'opium, de la cocaïne, etc., dans presque tous les pays, proviennent de cette manière de penser commune non seulement à tous les législateurs, mais encore à tous les hommes " bien-pensants ", c'est-à-dire à la majorité de tous les pays dits civilisés.

« Quant à ceux qui pensent autrement, ils répondent aux prohibitions par la fraude ou par l'invention d'ersatz. Mais tous les hommes de tous les pays continuent à provoquer artificiellement en eux l'état de Mort-dans-la-vie par le moyen de leur choix.

« Il convient d'ailleurs de remarquer que grâce à la démagogie de nos foutues démocraties et au soin de leurs intérêts, les toxiques les plus employés ont été rarement prohibés. Le tabac ne le fut jamais nulle part, l'alcool presque jamais, enfin la consommation de l'opium est recommandée dans l'Inde et en Indochine. La partialité de ces prohibitions n'a jamais été déterminée par le caractère plus ou moins nocif

des drogues, comme surtout les deux premiers exemples devraient le prouver, si le jugement du lecteur n'était complètement faussé par les propos de la presse sur les stupéfiants défendus, boucs émissaires des hygiénistes et de leurs serviettes. Aussi, moi, Morphée and Co., qui détiens actuellement le trust des drogues prohibées de par le vaste monde, je tiens à répondre aux journalistes payés par mes concurrents pour dénigrer ma marchandise. Et je la défendrai impartialement.

« Oui, Messieurs de la Continence, sur ce sujet, comme sur tous les autres d'ailleurs, s'épanouit le badigeon des plus funestes malentendus, depuis les plus grossiers jusques aux plus subtils. A commencer par cette remarque que, la plupart de me stupéfiants demeurant l'apanage d'une infime minorité, la grande majorité, qui les ignore, se fait de leurs ravages une idée tout à fait légendaire, d'ailleurs savamment entretenue par les reporters qui recherchent toujours l'horreur romantique à bon marché. C'est ainsi que dans les régions où tout le monde consomme de l'alcool en quantité plus ou moins abondante, il n'est personne, sinon quelques vieilles demoiselles pleines de bonnes intentions, pour croire aux boniments de la Ligue antialcoolique. Chacun connaît dans son entourage des ivrognes invétérés et excessifs, fulgurants de santé et dix fois centenaires. De même, on peut rire finement en comparant les grotesques placards où se trouve dépeint l' “ Enfer des drogués ” (*sic* et re*sic* et re*sic*) — et le public, faute de plus ample information, calque son opinion sur ces caricatures — à l'inoffensive réalité.

« Combien de fois, visitant mes fidèles, j'ai mis mes pas claudicants dans ceux, beaucoup plus larges et longs, des plus célèbres reporters, et je me suis aventuré dans des fumeries, capharnaüms mal éclairés et décorés d'un bric-à-brac en toc asiatique où de braves garçons réjouis racontaient en se tapant les cuisses des histoires égrillardes même pas sadiques. Quelles déceptions amères humecteraient vos esprits abrutis de prévisions sépulcrales quand vous découvririez d'authentiques intoxiqués de longue date, des avaleurs invétérés de stupéfiants formidables, mais aussi de la bonne chère et du bon vin, et, comble d'abomination, souvent pourvus de rejetons aussi imbéciles, rigolards, gras, dodus, roses, joufflus et prospères que l'auteur de leurs jours et de leurs nuits. Et si vous viviez quelque temps au contact de ces forçats du mal, vous seriez rapidement amenés à vous apercevoir que leur vie est bien réglée, qu'ils vaquent à leurs petites affaires, qu'ils ont les mêmes préoccupations que les autres mortels, et que leur “ vice ”, en somme, ne joue pas dans leur existence un rôle plus étendu, ravageur et néfaste que tel autre parmi les moins fantasmagoriques, la masturbation par exemple. Bien plus, pour rendre votre désillusion plus irrémédiable, vous seriez bientôt forcés d'admettre en les observant — pour aussi navrante que soit une telle constatation — que les effets

des drogues réputées les plus virulentes sont incomparablement moins violents que ceux de l'alcool ; car non seulement il n'est jamais question sous leur crâne arrondi de délires hallucinatoires, mais encore ils poussent l'impudence jusqu'à n'être jamais vraiment ivres saouls. Tout pour eux se borne en général à l'expression d'une vague euphorie. A peine la terrible poudre blanche est-elle quelque peu excitante.

« Et je défie quiconque de me contredire sur ce que j'avance là. Que l'abus de mes produits ait amené parfois les deux redoutables fantoches, mes cousins la Folie et la Mort, cela est sans doute exact, mais certes beaucoup moins fréquemment que l'abus de l'alcool n'a pu le faire. Car l'alcool est mon meilleur toxique, et les drogués ne sont en général que des individus au tempérament trop délicat pour supporter plus longtemps l'ivresse alcoolique.

« Si cette partie de mon empire manque un peu de lyrisme, si tous mes sujets ne sont pas très jolis, c'est votre stupide humanité qui en est cause.

« — Mais si, par hasard, tout ce que vous déclarez là est vrai (soyez poli !) — m'objectera-t-on intelligemment —, les terribles prohibitions dont vous parliez tout à l'heure sont certes peut-être un peu ridicules (toc, un point de gagné), mais leur erreur n'est pas bien grave ; elle évite aux prédisposés de fâcheuses habitudes, sinon très dangereuses du moins sans intérêt !

« — Holà, arrêtez, malheureux ! Quel est le misérable qui prononce ces paroles aphones ? Je le rudoierais férocement pour la témérité de son jugement si je ne m'apercevais que ce malheureux, par un artifice de rhétorique usé jusqu'à la corde, n'était encore moi-même. Arrêtez donc, malheureux, dis-je, car vous ne savez pas pourquoi les drogués se droguent.

« Dans la nuit impure de boue et de sang où l'humanité, comme un écorché sa peau, traîne, elle, sa vie misérable et pétrie de souffrance seconde par seconde, montagne faite d'élytres d'insectes agglomérés, dans la nuit impure de boue et de lave où personne ne se reconnaît soi-même, moi, Morphée-le-Fantôme, moi, Morphée-le-Vampire, je règne, tutélaire et plein de sarcasmes, sur mes troupeaux maudits, à la façon du roi-condor pirouettant dans les nuages au-dessus d'une horde de lièvres chevauchés par la petite peur à travers une steppe aride, immense et sans trous comme la représentation géographique de la rotondité du globe terrestre.

« Et sinon Maldoror, phare du mal éveillé sur la nuit de la terre, tous les lièvres humains, fascinés par les cercles concentriques que décrivent rapidement mes regards morphéens, tombent à la renverse, la figure décollée de celle de leur double, dans les torrents souterrains du sommeil qui vont se jeter dans le lac de la mort. Mais pour quelques privilégiés seulement, disséminés à travers tout le temps et tout l'espace, je multiplie la petite mort et en parfais l'image

jusqu'à la rendre asymptote du plus authentique trépas, en leur faisant don de la poudre stellaire qui couvre mes ailes, des parasites piqueurs qui les peuplent, des vapeurs qu'elles soulèvent et des tuyaux de leurs plumes devenus pipes [1].

« Mes ces êtres élus par la malédiction nocturne sont et demeureront relativement rares : mon empire est, hélas ! soumis aux lois biologiques. Des statistiques démontreraient facilement que — à l'exception de quelques personnalités supérieures assez évoluées pour échapper à la plupart des contingences sociales (quantité, sinon qualité, négligeable) — mes sujets, les Morphéens, deviennent majorité, légion, unanimité dans les races à leur déclin, dans les tribus vieillies qui meurent. Songez à l'alcoolisme des Indiens du Nord-Amérique. Au contraire, ils sont l'exception monstrueuse parmi les peuples qui vivent leur phase conquérante d'expansion. En tout cas, jamais de misérables lois de prohibition ne pourront empêcher ces gigantesques et fatales réactions ethniques.

« Dans vos cités d'Europe moribondes, où s'usent à leurs derniers contacts toutes les races et toutes leurs phases, vous voyez côte à côte tous mes sujets, les victimes des phénomènes ethniques et celles de drames individuels, dont seule jusqu'ici a pu rendre compte la " psychologie des états " encore inconnue dans l'ensemble de sa théorie et que Gilbert-Lecomte opposera, quand les temps seront venus, à toutes les vieilles âneries dérivées de la " psychologie des facultés " qui pourrissent dans les Sorbonnes délabrées. Certes, échappent à mon emprise une majorité d'individus qui ont vis-à-vis des drogues une véritable et invincible répulsion, que renforcent à peine les impératifs moraux. Ce sont des êtres dont la jeunesse organique, qui n'a rien à voir avec l'âge mais qui passe comme lui, fait l'emporter en eux l' " instinct d'autodestruction ", dont on n'ose jamais parler et qui tient pourtant une place égale dans la plupart des consciences humaines.

« Mais en face de ces hommes dits sains pour qui le repos de chaque nuit, même réduit à son strict minimum, est encore une charge trop lourde dont ils ne souhaiteraient rien plus que de se libérer enfin pour plus agir, il y a les autres, les amants des longs sommeils sans rêves, ceux qu'un mal inconnu harasse et pour qui le bonheur est la Mort-dans-la-vie. Et surtout il y a, lourds et sans merci, dans le champ clos du corps obscur, les combats entre les immortels ennemis, vouloir-vivre et non-agir, voluptés de puissances et celles, plus perfides, du vouloir qui se meurt en funèbres couchants, en déclins de vertiges.

« Parmi les hommes triplement marqués de mon signe, vous découvrirez les résultats de cette antinomie à tous les

1. Ces obscures métaphores font respectivement allusion à la cocaïne, à la morphine, à l'éther et à l'opium.

degrés de l'échelle des valeurs, depuis une majorité d'avachis héréditaires chez qui le goût des drogues n'est qu'une réaction animale contre le non-sens que constitue leur vie tarée, jusqu'à quelques grands forçats, maudits des tempêtes et des orages qui sont toujours les terribles voix de l'esprit, et succombant au déshonneur d'être hommes.

« Il y a, en effet, pour un certain nombre d'êtres à la sensibilité suraiguë, une conscience tour à tour intensément exaltante et douloureuse d'états opposés. Et les signes de ces crises s'exagèrent chez quelques prédestinés, monstrueux du seul fait qu'ils portent au fond d'eux-mêmes, comme leur propre condamnation, un élément surhumain qui dépasse et contredit leur époque, fulgurations de l'esprit ou énergie physique gigantesque. De tels éléments suffisent à désaxer magnifiquement une vie humaine. D'abord par leur caractère antisocial : ils provoquent des actions irréductibles au jugement universel du commun des hommes, qui se vengent en traçant autour du maudit le cercle magique qui l'esseule, l'incompréhension haineuse et les contraintes nivellatrices qui le forcent à l'amertume de la solitude, que l'on appelle aussi folie. Ensuite et d'autre part, par leur caractère antiphysiologique sur le plan individuel : la pure violence qui est leur nature a raison, en quelques années, des plus robustes machineries humaines.

« Et maintenant, admettez ce principe qui est la seule justification du goût des stupéfiants : ce que tous les drogués demandent consciemment ou inconsciemment aux drogues, ce ne sont jamais ces voluptés équivoques, cette hyperacuité sensuelle, cette excitation et autres balivernes dont rêvent tous ceux qui ignorent les " paradis artificiels ". C'est uniquement et tout simplement un changement d'état, un nouveau climat où leur conscience doit être moins douloureuse.

« Ne pourront jamais comprendre : tous les ennemis, les gens d'humeur égale et de sens rassis, les Français moyens, les ronds-de-cuir de l'intelligence, tous ceux dont l'esprit, instrument primitif et grossier mais incassable, est toujours prêt à s'appliquer à ses usages journaliers, sans jamais connaître ni la nuit solide de l'abrutissement pétrifié, ni l'agilité miraculeuse de l'éclair à tuer Dieu. Ils ne se doutent pas que par opposition aux poissons à bouche ronde que l'on nomme cyclostomes, les psychiatres ont baptisé du vocable de " cyclothymiques " un certain nombre de " malades " dont la vie s'écoule ainsi en alternances infernales et régulières d'états hypo et d'états hyper, de dépressions et d'enthousiasmes spirituels. Bien souvent, ceux qui connaissent la lancinante douleur de ces dépressions lui préfèrent le suicide.

« Plus incompréhensible encore leur sera l'état de l'homme qui souffre de la conscience effroyablement claire. Il s'agit de la douleur peu commune aux mortels de se trouver soudain trop " intelligent ". Il est bien vain de tenter de faire naître, dans un esprit qui ne l'a pas expérimenté, l'approximation

de cet état qui, selon un déterminisme inconnu, en un instant soudain, plonge un être dans l'horreur froide et tenace du voile déchiré des antiques mystères. C'est, devant la disponibilité la plus absolue de la conscience, le rappel brusque de l'inutilité de l'acte en cours, devenu symbole de tout Acte, devant le scandale d'être, et d'être limité, sans connaissance de soi-même. Essence de l'angoisse en soi qui fait les fous, qui fait les morts.

« Et ce n'est pas l'obscurcissement retrouvé de l'état de conscience normal et intéressé de la vie quotidienne qui peut guérir un homme du souvenir de cette lumière absolue qui tuerait un aveugle vivant. Bien qu'elle ne fût jamais qu'entraperçue dans la brisure d'un éclair, elle laisse dans la tête humaine un chancre immortel. Car on ne peut opposer un état coutumier, qui serait la norme, à d'autres états qu'on baptiserait pathologiques alors qu'ils sont immédiatement perçus comme inférieurs ou supérieurs à celui-ci. Il y seulement des états plus ou moins douloureux, et la démarche naturelle de l'homme est de chercher à provoquer en lui l'état de moindre souffrance. Ainsi, le souvenir d'un état supérieur (en tant que plus lumineux) à l'état dit normal suffit à rendre celui-ci intolérable. Il ne saurait donc s'agir que de le changer le plus souvent et le plus longtemps possible. Malheureusement pour la clarté de cet exposé, ce n'est pas ici le lieu d'envisager les différents moyens capables de faire changer une conscience de plans allant en principe de l'inconscience absolue à la conscience totale et omnisciente : c'est là le principe de toute une éthique dynamique et immédiate. Mais pour le cas qui nous occupe, il suffit de savoir que l'usage des stupéfiants, pris en quantité adéquate, est indéniablement un de ces moyens. Car chaque drogue engendre un état spécifique : ivresse de l'alcool, kief de l'opium, plus généralement euphorie des alcaloïdes, etc. Et s'il est impossible pour le moment d'envisager la valeur morale de ces états, par contre il faut bien admettre qu'ils permettent, à qui se réfugie en eux, de fuir les états plus douloureux, sinon inférieurs ou supérieurs. C'est ainsi que les drogues ont certainement sauvé bien des vies.

« Par ailleurs, qu'il me suffise de dire que les stupéfiants sont considérés moralement par certains mystiques, aussi paradoxal que cela puisse paraître, comme des moyens d'ascétisme. Il ne saurait jamais s'agir, bien entendu, de les considérer comme géniteurs d'extases, dont leurs états spécifiques sont aux antipodes, ou même seulement comme favorables à la contemplation, mais seulement en temps que contre-poisons. En particulier dans votre civilisation moderne où le corps humain est dégradé par l'excès de nourriture, la fébrile suractivité et les déformations des habitudes techniques, l'absorption de certaines drogues peut lutter contre ces éléments de désordre et rendre à l'Esprit impersonnel un terrain

propre à sa visite (le fanatisme religieux est d'ailleurs lui aussi souvent entretenu par les drogues : car l'encens liturgique en est indubitablement une).

« Si l'on envisage d'autre part l'usage régulier et progressif des drogues, l'intoxication, du point de vue des états de conscience qu'elle provoque, substituant peu à peu chez un individu prédisposé les états de Mort-dans-la-vie, c'est-à-dire éminemment de désintérêt devant l'acte, à ceux nécessaires à l'entretien de la vie, on arrive vite à la considérer non plus seulement du point de vue physiologique, mais encore du point de vue psychologique, comme un moyen de suicide. Car alors il ne s'agit plus de pari, de choix entre la vie et un état inconnu opposé à la vie et que l'on appelle mort, mais bien d'une lente évolution non réversible de tout l'être qui s'achemine, aussi bien par la ruine de son organisme que par l'oubli et le dégoût progressifs de tout ce qui caractérise une vie humaine, vers la cessation de cette vie défigurée, puis oubliée doucement au loin, au profit d'une authentique expérience anticipée de la mort par le truchement d'états de rêve profonds de plus en plus semblables à elle.

« Puissent ces considérations rapides et incomplètes amener dans quelques esprits cette conclusion : pour un certain nombre d'individus, les drogues sont des nécessités inéluctables. Certains êtres ne peuvent survivre qu'en se détruisant eux-mêmes. Jamais les lois ne pourront rien là contre. Enlevez-leur l'alcool, ils boiront du pétrole ; l'éther, ils s'asphyxieront de benzène ou de tétrachlorure tue-mouches ; leurs couteaux à mutiler, ils se feront de leurs regards des lames.

« Muselées en vain par vos lois sociales, dorment parmi vous des énergies destructrices à faire sauter le monde. A leurs regards allumeurs d'incendies, je reconnais dans les chantiers déserts : Attila, Gengis-Khan, Tamerlan. L'ivresse de l'alcool est pour les ouvriers la plus noble protestation contre la vie sordide qui leur est faite. Dans l'attente de la mort, enfin, de la pensée d'Occident, dans l'attente du cataclysme futur, auréolé de révolutions, moi, Morphée, je taille les hordes à venir par ma rude hygiène. En attendant l'heure, c'est sur eux-mêmes que je les contrains d'exercer leur force de détruire. Et les mutilations volontaires, les empoisonnements terribles des alcools qui roulent l'être pantelant aux rivages de la mort, les coups de tête dans les murs, toutes les souffrances à soi-même infligées sont les seuls critériums qui m'assurent des hommes assez physiquement désespérés, assez morts à leur propre individu pour montrer sur leur visage le sarcasme impassible du désintérêt devant la vie, gage unique de tous les actes surhumains. »

Et tandis que, frénétique, Morphée-le-Vampire disparaissait en se dévorant lui-même, ses fidèles criaient :

« Fais-nous des durs et mords à mort ! »

Roger Gilbert-Lecomte.

LES HALLUCINOGÈNES
ET
L'EXPLORATION
PSYCHOLOGIQUE



LA SIGNIFICATION DES DROGUES MENTALES

par Richard P. Marsh

De nombreux lecteurs ont l'habitude des noms, sinon des processus caractéristiques, d'au moins trois des nouvelles drogues mentales : à savoir le L.S.D. 25, la psilocybine (couramment appelée le champignon magique) et la mescaline, un dérivé du maintenant fameux peyotl, utilisé par les membres de la « Native American (Indian) Church » dans leurs cérémonies religieuses. Ces trois drogues se sont trouvées (auprès des journalistes plus intéressés par leur valeur de nouvelles à sensation que par leurs propriétés chimiques) être l'objet d'une publicité en prose souvent colorée.

Le lecteur amateur de sensations a appris qu'un cercle d'intellectuels de banlieue et de beatniks citadins s'est développé pour rendre une sorte de culte à ces drogues. Il sait que celles-ci produisent d'étranges visions, et il les soupçonne d'entraîner d'étranges conduites. Ce dont il ne se doute pas, c'est de la possibilité sérieuse que ces drogues deviennent un jour un bienfait pour l'humanité.

Qu'ils soient là ou non pour le constater, en attendant, une controverse fait rage autour d'une question qui peut s'affirmer comme étant une des plus critiques de l'histoire (pour ceux qui étudient sérieusement ces drogues).

Certains affirment que grâce aux drogues et aux possibilités qu'elles offrent d'élargir la conscience humaine, la psychiatrie se trouve à un tournant de son histoire, et que l'utopie elle-même nous submergera avant même que nous n'en ayons conscience.

D'autres doutent profondément : ils craignent que les nouvelles drogues ne nous mènent non à l'utopie, mais à la psychose, ou pis, qu'elles ne soient utilisées par un futur dictateur comme un moyen insidieux de contrôler la pensée.

Cette divergence d'opinions est reflétée par une divergence de terminologies, comme cela se produit si souvent. Les pre-

miers expérimentateurs de ces drogues, pensant qu'elles pouvaient provoquer une psychose type (avec hallucinations et illusions paranoïdes de grandeur et de persécution), les qualifièrent de « psychotomimétiques ». Des expériences montrèrent néanmoins que certains preneurs refusaient avec persistance la psychose, même de courte durée : au contraire, ils découvrirent une variété de symptômes positifs et commencèrent à rapporter une extraordinaire augmentation spontanée de leur somme de découvertes intérieures. Alors les mots « psychédélique » et « psychotomimétique » furent employés alternativement. « Psychédélique » signifie simplement, d'après son origine grecque : « manifestation de l'esprit ». Cela implique que les nouvelles drogues ne conduisent pas tant le preneur à une psychose qu'à une ouverture de son esprit, quelles que soient ses caractéristiques, le rendant apte à l'introspection.

La solution se trouve dans le fait que les nouvelles drogues sont soit psychédéliques, soit psychotomimétiques (élargissement ou diminution de la conscience). Si elles nous réduisent à un état de folie, elles ne peuvent que posséder une valeur limitée dans une recherche psychiatrique soigneusement contrôlée, et elles sont alors peu prometteuses comme véhicule d'une libération des masses. Si par contre elles nous procurent la connaissance intérieure, nous manisfestant nos propres esprits, alors leurs possibilités deviennent immenses.

Globalement, les commentateurs de ces nouvelles drogues ont eu tendance à être soit psychotomimétistes, soit psychédélistes. Ils ont eu tendance à considérer les drogues avec méfiance, comme de dangereuses sources de troubles mentaux, ou à les considérer avec optimisme, comme utiles, presque comme des moyens magiques de découverte et de rencontre de soi. Des positions intermédiaires furent soutenues, évidemment, mais peut-être pas aussi fréquemment que ne le laisseraient supposer les faits.

Il y a au moins trois raisons sémantiques pour mettre en avant cette prise de position intermédiaire. Tout d'abord, nous trouvons un problème d'adaptation du langage au sujet : il n'est pas à la hauteur. Le Dr Timothy Leary a écrit un article à ce sujet. Le fond du problème, d'après cet auteur, est qu'un processus (mental) ne tient pas dans une boîte. Le langage statique, prédicat du sujet et descriptif, dont nous avons hérité dans notre culture, ne contient pas facilement l'expérience perpétuellement changeante, dynamique et abondante, entreprise par le preneur de drogue. L'expérience est une et infinie, le langage est dualiste. Tenter d'exprimer par le langage une expérience, revient à essayer de contenir le cosmos dans un tronc d'arbre.

Il y a aussi cette attitude de l'Occident en face du corps : une méfiance puritaine. Nous avons l'habitude de croire que les choses mentales et spirituelles devraient en quelque sorte

être imprécises et sans résonance physique. Suggérer que l'esprit est une fonction du cerveau et peut alors être libéré par une drogue relève de l'impertinence. Ce qui nous est bon ne devrait pas être trop facile ni trop agréable. Pis encore, l'esprit devrait être tenu loin du corps, ou alors ignorer le problème.

Finalement, nous nous trouvons en face d'un sentiment de culpabilité. Un certain nombre de « far out, beat people » ont obtenu des drogues mentales au marché noir, et les ont prises comme moyen d'oubli. Certains ont alors parlé de leurs expériences avec légèreté et incompétence. Ce qui entraîna nombre de gens à se sentir à la fois repoussés et menacés, et à tomber, par conséquent, dans la trappe sémantique qui consiste à imputer aux drogues les caractéristiques du consommateur et à les condamner elles-mêmes comme mauvaises intrinsèquement.

Pour ces trois raisons, entre autres, l'objectivité face à la drogue est difficile. Il est extrêmement difficile de parler des drogues. C'est dommage, étant donné que la manière dont on en parle détermine dans une large mesure la manière dont elles opèrent, qu'elles soient vues positivement comme psychédéliques, ou négativement comme psychotomimétiques.

Nombre d'enquêteurs compétents mettent l'accent sur l'importance du « set and setting » (cadre et orientation) pour déterminer les effets des drogues. Les espérances du sujet, son état d'esprit au moment de la prise, l'environnement physique et social, déterminent, apparemment dans une large mesure, la nature de l'expérience subjective. Si l'on envisage l'expérience dans un esprit de curiosité scientifique, combinée à une sorte de disponibilité vis-à-vis des possibilités de l'intérieur humain, les résultats seront totalement différents de ce qu'ils seraient si les drogues avaient été prises comme on s'adonne à une ribote. Et comme, d'autre part, les attitudes d'une personne sont en étroite relation avec son langage et peuvent même en être inséparables, la manière dont l'expérience est envisagée est d'une importance capitale : attente semi-coupable d'être dépassé, ou confiance sereine d'être mené à soi-même.

En bref, l'expérience de la drogue est comme toute expérience : sa signification se trouve d'abord dans la personne, non dans la substance qui ne fait que libérer. Ce à quoi cette libération nous mène, confusion ou perspicacité extatique, dépend du sujet et des circonstances.

Vue sous cet angle, l'expérience de la drogue devient une expérience sémantique : c'est une expérience qui consiste à créer et découvrir des significations. Il n'y a sans doute pas de manière plus fructueuse de la considérer : elle éclaire grandement le processus des communications et la discipline des sémantiques générales. Elle le fait de manières extrêmement différentes et variées ; vu le manque d'espace, nous n'en analyserons que sept.

1. Le relâchement de la fonction symbolique

L'incroyable capacité de l'homme à produire symboles et images apparaît fortement à nombre de gens qui prennent une drogue ou flânent dans la littérature. Huxley, Watts, Leary, Dunlap, Newland et d'autres ont écrit brillamment, et parfois éloquemment, sur ce sujet.

L'auteur du présent article, à l'époque de sa première prise de L.S.D., fut abasourdi à la découverte de la fantastique fertilité de sa propre imagination et des centres producteurs de symboles, sous l'effet de la drogue. Il ressentit l'expérience de la naissance, se sentit transformé en personnages mythologiques, flotta gracieusement à travers de jolies cavernes de glace brillante et de splendides cathédrales gothiques incrustées d'or, il regarda avec respect se composer et se recomposer des échantillons de bijoux en une variété infinie de mandalas aux formes vivantes, des merveilles d'une incroyable beauté se modulant en infinies variations d'elles-mêmes, se dissolvant en galaxies tournoyantes, de dimensions et de significations infinies, ou se transformant en formes libres merveilleusement uniques, dansant avec une spontanéité totale dans d'imprévisibles constructions pleinement extatiques. Il y eut surtout l'expérience de la lumière. Elle apparut sous de nombreuses formes : comme un « centre de diamant » d'une incroyable brillance (et d'une signification incroyable, en quelque sorte) ; comme des modèles de flammes vivantes se superposant en une sorte d'équivalent visuel de la musique qui provenait de l'électrophone ; comme la musique elle-même, visible, appréhendée directement par l'œil intérieur sous une forme tridimensionnelle, s'enflammant à partir de soi ; et aussi comme champs, banques, murs, forteresses, arbres et rivières brillant de bourgeons et pierres précieuses vivantes.

Nous sommes ici menés directement au problème de l'intentionnalité. De toute évidence, cette splendeur interne n'était pas, comme dirait Korzybski, extensive (extensional). Elle n'était pas propre à une vérification ou à une inspection publique. Personne, hors l'auteur, ne pouvait confirmer la réalité du spectacle. Et cependant sa réalité semblait hors de doute ; elle semblait même être une réalité d'un ordre supérieur à la réalité extensive. Elle semblait aussi avoir une signification supérieure — ou plutôt être le signifié lui-même, non pas le symbole d'une autre réalité, mais l'acte même de la symbolisation ; non pas précisément « signifiant » quelque chose, mais en réalité signifiant le signe comme tel.

Kenneth Boulding a dit que la prolifération possible en l'homme d'images internes est en même temps sa plus grande gloire et son plus grand hasard. Ce qui lui permet d'élaborer

ces cartes routières qui lui font traverser une vie sensée, mais aussi ces cartes trompeuses qui le perdent dans la jungle. En d'autres termes, cette prolifération lui permet autant d'extensifier que d'intensifier. Extensification et intensification, le public et le privé jouent l'un dans l'autre. Les faits bruts, données de l'univers, sont chaotiques et sans signification jusqu'à ce qu'une sorte de structure leur soit imposée ; alors ils prennent sens et ordre. Cette structure nous sert de carte routière, nous permettant de traverser la vie avec une compensation suffisante.

La signification des choses, toutefois, ne réside ni dans les choses, ni totalement en nous, mais plutôt dans un trafic entre l'interne et l'externe — avec une prépondérance particulière de l'interne. Plus précisément, les significations apparaissent comme des découvertes, mais en fait, elles sont des constructions. Avec le L.S.D. 25, il semble que nous entrions en confrontation avec cette partie de notre intérieur où le processus de structuration opère à l'état pur. C'est une expérience foudroyante. Celui qui l'a connue n'est pas près de l'oublier ; on peut avancer qu'après avoir vu, une fois, sa propre intentionnalité en une forme isolée, on sera alors plus à même de s'en servir, et de ne plus se laisser jouer en créant des cartes pour lesquelles il n'y a pas de territoires.

2. L'expérience de l'unité

L'un des traits les plus étonnants de l'expérience de la drogue est que, tandis que l'on se souvient avec clarté des noms des choses, on ne les trouve plus appropriés. Cet objet s'appelle une table, et celui-là une chaise, comme auparavant, mais on voit alors qu'il y a quelque chose de curieux dans la qualification nominative. Les yeux s'ouvrent. On perçoit toujours la différence entre la table et la chaise comme suffisamment réelle, mais aussi comme entièrement arbitraire, une distinction conventionnelle qui pourrait très bien être remplacée par une infinité d'autres distinctions tout aussi conventionnelles.

L'unité de toutes les choses se manifeste tout à coup, avec une simplicité étonnante. Les contraires s'unissent. Chaque qualité, prise à part, en temps normal uniquement perceptible par contraste avec son opposée, est toujours perceptible comme telle, mais l'illusoire de cette distinction devient évident. Grand et petit, humide et sec, souffrance et plaisir n'apparaissent plus comme des paires polaires, mais plutôt comme des points d'un continuum. De même que le laid et le beau, l'amour et la haine, féminin et masculin, etc. Plus exactement, l'expérimentateur découvre, avec étonnement et joie, que la différenciation établie entre lui et autrui n'est que mascarade de l'identité qui le met en liaison.

Ceci peut être vu comme une doctrine mystique, bien sûr, et comme telle elle sera assez ennuyeuse et insensée pour le positiviste le plus rigide. Mais une personne plus large d'esprit reconnaîtra la couleur sémantique de cette perception, à savoir que les choses et les qualifications qui emplissent nos vies, dans une certaine mesure du moins, sont des constructions verbales qui peuvent passer comme les noms qui leur donnèrent naissance.

3. Voir le jeu

De tous les bénéfices de l'expérience de la drogue, c'est sans doute le plus grand et le plus persistant. L'auteur (professeur d'université) se souvient que lors de sa troisième expérience lysergique, il regardait le docteur qui lui avait administré la drogue avec la conscience terrifiante, mais aussi libératrice, que cet homme n'était pas plus un docteur que lui-même n'était professeur. Le « professeur » et le « docteur », quoique certifiés en propre et due forme par les autorités, apparurent manifestement comme des imposteurs. Qui plus est, cette découverte s'avéra extrêmement libératrice et « rafraîchissante ». Deux joueurs, l'un se cachant derrière un rôle de docteur, l'autre jouant au professeur, avaient quitté leurs costumes et abandonné le jeu, et, grâce au L.S.D., s'étaient assis en se confrontant, dans une atmosphère de réalité nue et inconditionnée. Les sensations de liberté et de relâchement étaient incroyables.

Timothy Leary est un de ceux qui se sont le plus étendus sur la nature ludique de tout comportement (behavior) humain, de même que sur les possibilités libératrices du L.S.D. face à ces jeux. Il a défini le jeu comme un ordre culturel acquis, caractérisé par des rôles, des règles, des buts, des rituels, un langage, des valeurs et des stratégies. C'est une définition très large, qui couvre virtuellement toutes les formes de conduite humaine, en particulier celles que l'homme n'a pas en commun avec les autres animaux. Leary fut attaqué à ce sujet par des critiques qui faisaient remarquer qu'abandonner le jeu serait abandonner la plupart des activités humaines sensées, y compris, par exemple, le « jeu » de la science.

En réalité, évidemment, on n'abandonne pas le « jeu scientifique » ou quelque « ordre culturel acquis », dans la mesure où il y a utilité. Mais une personne intelligente cherchera à voir à travers ces jeux, en se posant la question : Ce jeu est-il MAINTENANT le mieux adapté au développement de mes facultés humaines ? Rejeter tous les jeux, rejeter « rôles, règles, buts, rituels, langage, valeurs et stratégies », signifie rejeter la civilisation elle-même, avec ce qu'elle comporte de sain, de maturité, de significations, et toutes les possibilités

d'être humain, plutôt que d'être simplement animal. Mais les prendre tous au sérieux est tout aussi destructeur, sinon plus. Il y a des arguments pour le conservatisme comme pour le libéralisme, et nous pouvons choisir entre mourir d'ossification, et mourir de l'informe. A tout prendre, la première perspective semble la plus terrifiante.

De toute façon, il est vraisemblable qu'une liberté de six heures hors de la tyrannie de l'*ego* (congé apprécié de nombre de ceux qui prirent du L.S.D.) prédisposera défavorablement quelqu'un à affirmer cet *ego* dans l'absolu auquel il est habitué. L'*ego* est le jeu social par excellence, absolument nécessaire à notre survie, mais cependant opposé tyranniquement à notre croissance et à notre profonde satisfaction. Jay Haley a exposé de manière amusante, mais perspicace, ses manœuvres infiniment subtiles dans ce jeu appelé psychanalyse (dans lequel un seul homme est mis en relief — *one-upmanship)*. « L'*ego*, dit-il, est l'instrument de la mise en valeur d'un homme, se débattant continuellement pour se faire valoir ou pour rester en vue, et donc inépuisable et angoissé. » A la suite d'un chercheur anglais, Haley propose que l'on considère l'analyse comme spontanément terminée avec succès quand le patient arrive au « moment où il ne lui importe plus de savoir si c'est l'analyste ou lui qui dirige la séance ». Le patient parvenu à ce point doit être considéré comme guéri. Il a vu au-delà du jeu, et quoique son *ego* continue à travailler comme principe intégrant de l'ensemble de sa personnalité, il est devenu transparent et ne domine plus le soi.

Une psychothérapie prolongée est sans aucun doute nécessaire avant que l'*ego* n'accepte avec permanence son rôle de serviteur et non de directeur-maître du soi. Cependant, l'expérience du L.S.D. peut donner au preneur un étonnant aperçu de ce que serait la vie si on pouvait convaincre l'*ego* de relâcher sa poigne. Le processus thérapeutique peut en être facilité, de même qu'il peut servir à rendre l'expérience du L.S.D. plus riche et plus profonde. Dans tous les cas, la nature ludique, linguistique et conventionnelle de l'*ego* apparaît souvent avec lucidité au preneur de L.S.D.

4. La réceptivité

Tous les éléments de l'ensemble des communications sont importants, mais peut-être, en notre époque d'anxiété, la réception des messages nous donne-t-elle des difficultés particulières. La plupart d'entre nous codifions avec suffisamment de bonne volonté, mais nous ne sommes pas en général particulièrement intéressés à sortir d'une certaine forme de codification. Nous parlons, mais nous n'écoutons pas. Nous mettons la radio, puis l'ignorons. Nous sommes avides d'impressionner les autres, mais non de les écouter.

Sous L.S.D., nombre de gens apprennent pour la première fois ce que cela signifie que d'être absolument présent. Ayant temporairement renoncé à leurs jeux et percé leur propre besoin de prestige, ils peuvent se permettre d'être conscients de ce que présente l'environnement externe et interne, sans désirer le changer. Pour le moment du moins, ils n'ont rien à perdre en écoutant. Ils peuvent même oser s'écouter eux-mêmes, pour la première fois.

Dans ces conditions, des choses extraordinaires peuvent arriver. D'autres personnes peuvent apparaître comme précieuses, infiniment complexes et tout à fait miraculeuses. L'environnement physique peut devenir, tout à coup, étonnant. On peut sentir que l'on ne regarde pas un livre, une table, une chaise, mais le Livre, la Table, la Chaise. Pour paraphraser Aldous Huxley, l'absolu semble éblouir à partir de tout ce qui entoure l'individu. La musique devient incroyable : de vieux chevaux de bataille comme la cinquième symphonie de Beethoven redeviennent frais et puissants. Un disque désuet enregistré par une chorale pressée autour d'un micro, dans un studio, emplit littéralement la pièce d' « anges ». La musique prend vie et texture. Elle peut même devenir visible et briller d'une lumière intérieure.

Les peintures bougent et s'ouvrent pour laisser apparaître de nouvelles dimensions. Les couleurs deviennent intenses et vibrent surnaturellement. Les objets de la nature, comme montagnes et arbres, frappent par leur beauté et ruissellent de significations. L'individu intérieur s'ouvre à un monde qui est à la fois le monde refoulé de son propre inconscient et le domaine préexistant des archétypes de l'inconscient collectif. On se penche sur ce que Huxley appelle « les antipodes du psychisme », c'est-à-dire le monde de l'Expérience Visionnaire (Visionary Experience). Les créatures, les jardins, les taches de lumière que l'on voit là emplissent de crainte et de paix.

D'un point de vue sémantique, être absolument présent à la réalité intérieure et extérieure a au moins deux avantages. Cette expérience permet d'abord à quelqu'un de se mettre à l'écoute de cet apport externe et interne, lui permettant ainsi de corriger ses propres erreurs de codification ; il est capable de réduire le niveau d'intensité des différents systèmes de communication dans lesquels il est impliqué, en recodifiant ses courants de perception des messages jusqu'à ce qu'ils expriment les significations qu'il désire en tirer. D'autre part, elle permet à ce quelqu'un d'habiter le monde du réel, le monde du fait, plutôt que le monde irréel et vide de l'abstraction préfabriquée ; ce qui lui permet d'expérimenter le monde au lieu de se contenter d'y penser, et de là, peut-être, de commencer enfin à y vivre. Dans les termes de Huxley : « Etre secoué hors des ornières de la perception ordinaire, avoir l'occasion de voir pendant quelques heures intemporelles le monde extérieur et le monde intérieur, non pas tels qu'ils

apparaissent à un animal obsédé par la survie, ou à un être humain obsédé par les mots et les idées, mais tels qu'ils sont appréhendés, directement et inconditionnellement, par l'Esprit en général, c'est là une expérience d'une valeur inestimable pour chacun, et tout particulièrement pour l'intellectuel[1]. »

5. *Conscience de l'ombre*

Cette expression jungienne est utilisée à cause de sa vigueur. Selon Jung, l'ombre est le côté confus et refoulé de la personnalité, une antithèse au côté collectif et adapté qui baigne, pour ainsi dire, dans la lumière de la conscience. Elle est la source d'une bonne part de ce qui est gauche et « mauvais » dans le comportement humain, quoique, paradoxalement, sa libération puisse donner lieu à du « bon ». Parce que l'ombre ne contient pas seulement en elle les éléments destructeurs et vicieux de la personnalité, mais aussi nombre d'éléments qui apparaissent uniquement comme pervers et démoniaques, mais qui sont en fait simplement inconnus, inexpérimentés, inacceptés. Dans le symbolisme théologique, Dieu est perdu sans la coopération avide, sinon ardente, de Satan, comme l'attestent la Genèse, le Livre de Job, le récit des tentations de Jésus, celui de la tentation du Bouddha par Mara, et d'autres textes et mythes religieux.

Sous L.S.D., l'ombre peut se trouver l'objet d'une libération explosive. En effet, c'est là un des hasards de la drogue, et c'est une raison suffisante pour que son administration soit contrôlée et sélective. Les quelques cas enregistrés dans lesquels le L.S.D. a été néfaste, provoquant de sérieuses dépressions, des psychoses, et même des suicides, sont probablement des cas où apparaissait un « problème d'ombre », ou bien où était refusée une classification qui s'imposait, ou encore où étaient réunis les deux. Si l'ombre n'est que peu intégrée à l'*ego* et au reste de la personnalité, sa libération — la résurgence de matières refoulées dans l'inconscient — peut causer une panique plus ou moins irréversible, conduisant à la désintégration du soi. D'un autre côté, si les attentes du sujet sont malsaines, ou si l'environnement contient des éléments effrayants ou des interdits, la libération de l'ombre peut alors, même chez une personne raisonnablement ou bien intégrée, dépasser ce que celle-ci peut supporter.

Mais si tous les candidats à l'expérimentation du L.S.D. sont soigneusement examinés, et si la drogue est administrée dans des conditions optimales, il apparaît qu'il n'y a virtuellement pas de danger. De toute façon, celui qui a eu l'expé-

1. ALDOUS HUXLEY, *les Portes de la Perception*, éditions du Rocher, trad. J. Castier.

rience de l'apparition consciente de la matière de l'ombre ne l'oubliera pas de sitôt, qu'elle ait été douce ou violente. La revie, par l'auteur, de l'expérience de la naissance (un événement qui, dans le langage de Jung, peut être considéré aussi bien comme une expérience archétypique que comme une expérience de l'ombre) en est un cas : elle était douce en ceci qu'elle n'était pas expressément alarmante, et cependant elle était tout à fait inoubliable. De même est imprimée dans la mémoire de l'auteur la transformation du praticien dirigeant l'expérience du L.S.D., devenant tour à tour un diable brutal et un saint resplendissant, et, une autre fois, la transformation d'une belle femme d'âge moyen en une jeune vierge fraîche, alternant avec une menaçante sorcière édentée.

La confrontation avec l'ombre a toutefois plus de chances d'être violente que douce. Elle peut provoquer une angoisse intense, ou même la terreur à l'état brut. Le sujet peut se sentir coupé sans recours du monde extérieur, ou il peut peupler ce monde de monstres conçus par lui-même. Des compagnons parfaitement bienveillants qui n'ont en tête que le bien du sujet peuvent apparaître comme des criminels dégénérés auxquels il est impossible d'échapper. On peut se sentir comme traqué par quelque complot diabolique mis en œuvre par des êtres malveillants, dans une arrière-ruelle corrompue de l'univers. Il n'est pas surprenant qu'en pareille circonstance, certains sujets deviennent violents ou tentent de s'envoler.

Et cependant, d'un point de vue sémantique du moins, il y a une valeur véritable dans de semblables expériences paranoïdes, dans la mesure où elles sont traversées avec succès. Cette valeur réside dans la confirmation qu'elles apportent de la réalité de la projection. L'altération, dramatique en apparence, de cette femme et de ce praticien, était un phénomène purement sémantique. Ces changements n'eurent absolument pas lieu chez ces deux personnes, mais plutôt en celui qui expérimentait. Il y avait changement complet de la signification de ces personnes, puisque leur signification était créée, puis extériorisée et projetée, par leur observateur. De même, les types d'expériences parmi les plus alarmantes auxquelles nous faisions allusion, telles que la transformation d'aides amicaux en monstres dégénérés, sont purement le résultat de projections, fait qui devient translucide au fur et à mesure que les effets de la drogue diminuent.

Une curieuse propriété du L.S.D. et des autres drogues nouvelles, c'est que les altérations perceptuelles produites n'atteignent pas (d'ordinaire) le niveau de l'hallucination. Le preneur garde la conscience à travers la nature altérée de ses perceptions. La réalité publique continue d'être son point de référence. Il est ainsi capable d'examiner ses propres projections tandis qu'elles ont lieu. Dans des cas extrêmes, le preneur peut même sortir de l'état hallucinatoire et y rentrer pour prendre conscience de ses propres projections. Dans

chaque cas, l'expérience se trouve normalement complétée chez le preneur par une conscience lucide de sa propre capacité à créer des significations qui lui apparaissent superficiellement comme lui étant externes. En plus, évidemment, il y a les changements de signification que l'on découvre en son monde intérieur. La récupération de matières inconscientes par les méthodes psychanalytiques peut facilement être interprétée comme un processus sémantique, une clarification du savoir intérieur par évaluation. La méthode psychanalytique peut être supérieure à la méthode du L.S.D. quant à la permanence des résultats — quoique cela soit loin d'être certain —, mais la méthode du L.S.D. est nettement supérieure dans la mesure où la profusion des images provoquées est tellement dramatique et violente qu'elle est inoubliable.

6. La découverte de l'amour

Les gens qui ont expérimenté le L.S.D. ne « connaissent pas toutes les réponses », pas plus que le fait d'avoir consommé cette drogue ne leur permet de résoudre automatiquement tous leurs problèmes. Mais ils se sentent souvent particulièrement à l'aise les uns en présence des autres — phénomène qui, lorsqu'il est perçu par les autres, est parfois gênant, parce qu'il peut être confondu avec un « esprit de clan ». La raison de cette aisance ressentie par les preneurs de L.S.D. lorsqu'ils sont ensemble vient du fait qu'ils ont vu à travers le jeu, au moins en gros, et que, percevant la présence d'autres personnes qui elles aussi ont vu à travers le jeu, ils se sentent non seulement moins appelés à attaquer, mais aussi relativement à l'abri des attaques. Ils se sentent relativement libres de laisser tomber leurs défenses et autres pièges pour protéger l'*ego*, et restent simplement en présence les uns des autres, librement et ouvertement.

Mais il y a plus que cela. Sous L.S.D., ils ont ressenti l'amour — peut-être pour la première fois. La qualité de l'amour qu'ils ont ressenti est inhabituelle. Grâce à leur expérience de l'ombre et à l'apparition de matières refoulées hors de ce domaine, ils ont vu la continuité, l'unité essentielle de l'amour et de la haine, et ils ont (conceptuellement du moins) accepté cette unité. En bref, ils ont accepté leurs sentiments — pas seulement les « gentils », mais aussi les inavouables, les « mauvais », les sentiments embarrassants —, et ils ne s'en trouvent que mieux. Parce qu'ils se sont permis de haïr, ils peuvent se permettre d'aimer ; parce qu'ils ont admis qu'ils ont peur, ils peuvent maintenant rester silencieusement, en toute sécurité, les uns en présence des autres. Cependant, est encore plus remarquable le fait qu'ils se souviennent de ce qu'est la sensation de l'amour, sans jalousie ou nécessité de possession. Ayant vu à travers le jeu, et ayant mis à nu le

mensonge de l'*ego*, ils ont, au moins un peu, renoncé au besoin de s'imposer, et rejeté partiellement le conditionnement par lequel l'*ego* se maintient.

L'*ego* meurt difficilement, évidemment ; mais il est « intelligent » de manière perverse, et son aide peut être utilisée dans la campagne menée pour le maîtriser. Les gens ne désirent pas consciemment souffrir, mais l'*ego* laisse un peu aller son emprise quand il est convaincu que c'est dans son plus grand intérêt. L'*ego*, ayant vu sa propre irréalité, commence à se détendre : comment puis-je me sentir jaloux de vous, ou rejeté par vous ? comment puis-je souhaiter vous posséder ou être possédé de vous, si je *suis* vous ? Si ma séparation de vous n'est que nom, et mon identité avec vous la réalité, qu'ai-je à craindre ?

7. *L'atteinte du Soi*

Il découle de ce qui précède un schéma assez sommaire de la personnalité. Grossièrement, et plus que simplifiés, ses principaux traits seraient ceux-ci : quelques preneurs de L.S.D. ont l'impression d'avoir acquis une connaissance, à travers une expérience directe, d'un aspect de soi différent de celui auquel ils sont habitués. C'est comme s'ils avaient découvert un autre « soi ». Ce deuxième soi est perçu comme une sorte de Soi unitaire, tandis que le soi habituel, le soi quotidien, pourrait s'appeler le soi joueur.

Le Soi unitaire chatoie et éblouit littéralement. Il est constitué par un nombre apparemment indéfini de dimensions qui ne sont pas évidentes à la conscience ordinaire, mais quelquefois terriblement présentes à la conscience libérée par le L.S.D. Du fait de son apparente infinité, le preneur peut se sentir en connexion avec tous les autres hommes et toutes les autres créatures. C'est pourquoi nous employons le terme « unitaire ».

Le soi joueur, par contre, est résultant de l'accumulation des rôles, règles, rituels, buts, systèmes linguistiques, valeurs et stratégies hérités par une personne au cours de sa formation culturelle. Plutôt que d'être unitaire dans ses actions, le soi joueur a tendance à séparer. Il est l'organe de l'affirmation de l'individu (the organ of one-upmanship). Tandis que le Soi unitaire unit l'individu aux autres individus, le soi joueur le place dans une lutte subtile pour la suprématie sociale. Quand le preneur découvre son soi joueur, il lui est possible de le mépriser. Il peut sentir, sous l'influence de la drogue, le souhait de dévouer sa vie au service du Soi unitaire. Cependant, tandis que les effets de la drogue s'estompent, il sent que le soi joueur s'affirme lentement à nouveau. Les effets

majeurs de l'expérience lysergique résident peut-être dans ce jeu entre les deux soi.

Si, à la suite d'une « session de drogue », le soi joueur se réaffirme totalement, l'expérience du L.S.D. se trouve alors n'avoir apporté qu'une certaine jouissance et un souvenir plutôt hantant, mais guère davantage. Si le soi joueur ne se réaffirme pas suffisamment, le preneur est alors perdu pour la société, ou glisse vers la psychose. Cependant, si le soi joueur et le Soi unitaire se sont en quelque sorte compénétrés, formant un niveau de transformation dans la conception de soi du preneur, alors celui-ci se trouve avoir fait un pas vers cette condition d'individualité-à-l'intérieur-même-des-relations qui est le signe véritable de la maturité psychologique. Un preneur qui parvient à cela se sent partie de la société comme de l'ensemble, et même partie du cosmos, et cependant se sent unique en tant que lui-même, et valable dans son unicité.

La félicité ressentie par quelques preneurs de L.S.D. résulte de l'expérience de l'unité avec le cosmos. Le preneur se sent essentiellement un avec ce qu'il voit, comme un tout incroyablement glorieux. Par contre, la terreur éprouvée par quelques preneurs résulte de leur accrochement à leur soi joueur, dont la nature partiellement frauduleuse est apparue sous l'action de la drogue et dont l'existence, assumée sous la forme présente, a été menacée.

C'est un cas dans lequel la psychose peut sembler imminente. Par conséquent, posons-nous encore une fois la question principale, dont la réponse peut être cruciale pour l'avenir de la race : les nouvelles drogues sont-elles psychotomimétiques, ou sont-elles psychédéliques ? génératrices de pseudo-psychoses, ou de la manifestation de l'esprit ?

La réponse est conditionnée par les circonstances. Quiconque a expérimenté l'expansion de la conscience et le dévoilement du Soi unitaire avec une de ces drogues ne peut avoir de doutes : leur effet est immanquablement psychédélique. Mais quiconque a frôlé un épisode de psychose — avec ce que cela comporte de terreurs paranoïdes, de violence, d'envol et de dépression au bord du suicide — sait que les drogues peuvent tout à fait être psychotomimétiques (et peuvent même être psychotogénétiques, ou productrices de psychose) de par leur impact.

Mais, comme d'habitude, une orientation binaire est inadaptée aux faits. Ni « d'une part... d'autre part... », ni « et... et... » n'expriment la vérité de la chose. Il est essentiel d'être polyvalent à l'approche des nouvelles drogues, qui sont tellement profondes et subtiles dans leurs opérations à l'intérieur de la psyché. Elles sont non seulement psychédéliques, mais aussi psychotomimétiques. Plus encore, elles sont psychédéliques *parce qu*'elles sont psychotomimétiques, et psychotomimétiques *parce qu*'elles sont psychédéliques. Que nous soit

montrée la vérité de nous-mêmes, qu'il nous soit montré que nous sommes tous en quelque sorte des fraudeurs et des imposteurs, des joueurs agissant avec une stratégie visant à surpasser notre partenaire, est une expérience alarmante. Et c'est l'expérience que ces nouvelles drogues peuvent donner. Le processus psychédélique nous montre ce que nous sommes, et il est possible que nous réagissions psychotomimétiquement avec terreur. En pareil cas, la terreur provient du fait que cesser d'être identifié exclusivement au soi joueur pour s'identifier un peu plus au Soi unitaire correspond psychologiquement à mourir à ce que nous avons été, de telle sorte que nous puissions naître à ce que nous sommes capables de devenir. Il n'est pas surprenant que quelques preneurs, en face de cette menace de mort imminente, soient soudain pris de panique.

Et cependant, la panique a une valeur, et la terreur psychotomimétique est d'un certain bienfait psychédélique. « L'enfer », comme l'a fait remarquer Joe K. Adams « est au moins aussi instructif que le Ciel. » Celui qui a été brutalement surpris à jouer furtivement avec ses propres excréments aura plutôt tendance à se détendre et à cesser de se donner en public des allures. Etant apparu comme nettement coprophile, il n'a plus à craindre de découvertes ultérieures. De même, la découverte générale, à la suite d'une expérience, que l'on ne porte pas seulement en soi un champ de joyaux brillants, mais aussi un nid de scorpions, a un effet des plus libérateurs. L'autodéfense tombe. Le besoin de prétendre n'existe plus. Il devient plus facile d'admettre publiquement que l'on est agressif, hostile, craintif, d'esprit compétitif, légèrement paranoïde et amèrement attaché au jeu de l'affirmation de soi (one-upmanship). Et cela, par contre, ouvre la possibilité que l'on fasse un pas pour parvenir à un changement.

Le principe suivant lequel l'état du patient doit parfois empirer pour pouvoir s'améliorer est un truisme médical. Nombre de praticiens de la psychothérapie rapportent qu'une angoisse croissante est souvent le prélude à une angoisse décroissante. Une des raisons en est que la psychothérapie est en partie un traitement de choc pour pousser le patient à voir au-delà de ses affirmations erronées quant au sens de sa conduite, à laisser tomber ses défenses. Le traitement fait mal, mais il est essentiel à la croissance. Le L.S.D. et d'autres drogues nouvelles peuvent donner des résultats similaires de manière étonnante et à une vitesse incroyable.

Elles peuvent aussi, évidemment, y manquer. Elles peuvent même, à moins que leur administration ne soit soigneusement préparée, être nuisibles au preneur. Le problème majeur paraît être la création d'un conditionnement créant la confiance. Si cette confiance vient à faire défaut, le preneur peut sentir cette perte momentanée du soi joueur comme une perte de sa personnalité et glisser dans la panique. Mais par contre, s'il n'y a pas manque de confiance, il peut sentir qu'il est enfin arrivé à sa véritable identité.

Cette « identité vraie », ce Soi, est ce qui dort sous tous les noms, sous tous les jeux. Innommable et inconnaissable, elle est ressentie uniquement comme ce qui connaît, une sorte de principe intégrant d'unité créative, inclassée et spontanée. C'est la conscience elle-même, le Tao, l'Innommé, le chemin qui ne peut être montré en tant que chemin, le nom qui ne peut être nommé, le « Je suis » qui ne peut être conjugué. Tout ce qui se meut spontanément et librement pour donner forme, marque et signification — à cela le preneur de L.S.D. peut s'identifier.

Par contre, sans croyance, sans confiance en lui-même, dans sa situation immédiate, et même dans le cosmos en tant qu'un tout, il peut se voir et voir les autres comme monstrueux et menaçants. Sa situation sera alors, sous une forme enrichie, celle de l'homme ordinaire en circonstances ordinaires : il doit accomplir sa foi dans le processus de vie et de mort.

Richard P. Marsh.

Traduit par E. O'Leary,
J.-C. Bailly et J.-P. Guimard.

SUR QUELQUES EFFETS CLINIQUES [1]

par Humphrey Osmond

Les agents psychotomimétiques

Nous utiliserons le terme « agents psychotomimétiques » — nom proposé par Gérard pour désigner l'ensemble des composés chimiques connus sous des appellations diverses :

1. Cet article est publié avec la permission du *Comité du Saskatchewan pour la recherche sur la Schizophrénie*, qui poursuit ses travaux à l'aide de crédits accordés par le *National Department of Health and Welfare*

schizogènes, psychotica, psychogènes, phantastica, hallucinogènes et élixirs. Le terme « psychotomimétique » est particulièrement approprié au contexte, puisque ces composés chimiques sont capables de provoquer des états de conscience qui « miment » les maladies mentales ou psychoses. Cette propriété mettrait ces drogues à la pointe des recherches psycho-pharmacologiques ; mais elle n'est pas leur seule vertu, ni même probablement la plus importante. La recherche n'a que très récemment réussi à analyser l'analogie entre l'effet des agents psychotomimétiques et la schizophrénie. Plus avant, je proposerai un terme encore plus général.

Notre génération est la dernière venue de cette lignée de chercheurs qui, depuis les temps les plus reculés, et dans tous les pays, ont cherché les moyens qui permettraient à l'homme d'explorer, de transformer et de contrôler le mécanisme de son propre esprit, et ainsi d'élargir le champ de son expérience de l'univers. Ce n'est que très récemment que la science a commencé à se préoccuper sérieusement de ces problèmes, pour lesquels, jusque-là, son intérêt n'avait été que sporadique.

A fortes doses, la plupart des spécialités pharmaceutiques peuvent provoquer dans l'organisme des symptômes analogues à ceux qu'on observe dans les maladies mentales. Donc, afin de réduire le champ de mes recherches, et d'éliminer une partie importante des spécialités citées dans le codex, je m'en tiendrai à une définition commode (celle-ci n'est pas définitive, et j'espère qu'elle sera, par la suite, améliorée) :

« Les agents psychotomimétiques sont des substances qui provoquent des modifications dans la pensée, la perception, l'humeur, parfois dans l'attitude même du corps. Ces modifications se produisent une à une ou simultanément, sans introduire toutefois des perturbations au niveau du système nerveux autonome, ni même aboutir à la toxicomanie ; et bien qu'à trop forte dose on observe avec ces agents chimiques des perturbations telles que les désordres d'orientation, les troubles de mémoire, les états de stupeur, voire même la narcose, ces effets ne sont toutefois pas symptomatiques. »

Cette définition approximative permet déjà d'exclure la morphine, la cocaïne, l'atropine et leurs dérivés ; et ensuite les anesthésiques, les analgésiques et les hypnotiques. Ces distinctions ne sont pas formelles, car certaines de ces classes ont des propriétés communes. A partir de cette définition, nous pouvons déjà constituer une liste assez imposante, avec

---

(Département National pour la Sécurité sociale), Ottawa, Ontario ; par la *Psychiatric Services Branch, Department of Public Health, the Provincial Government of Saskatchewan* (Section des Services psychiatriques, Département pour la Santé publique, Gouvernement Provincial du Saskatchewan), Regina, Saskatchewan ; et par la *Fondation Rockefeller*, New York, N.Y.

en premier lieu le soma (substance importée d'Asie centrale en Inde il y a plusieurs millénaires, qui n'a pas encore été chimiquement identifiée), et qui conduirait au 3, 4, 5, triméthoxyphényl-B-aminopropane (ou T.M.A.) à la bufoténine, à l'adrénochrome et à l'adrénolutine ; on est encore en train d'analyser les propriétés de ces derniers, pour les ranger ou non dans cette classe. En faisant la liste de ces trésors qui représentent cinq mille ans de recherches périlleuses, parfois même mortelles, on ne peut s'empêcher de penser aux explorateurs qui les ont découverts et redécouverts, qu'ils soient Aztèques ou Ismaïliens (Assassins), Caraïbes ou Berserks, Sibériens ou Peaux-Rouges, Brahmanes ou Africains, et tant d'autres inconnus dont même les érudits ignorent les travaux. Nous héritons de leurs secrets, nous bénéficions de leur curiosité, de leur courage, voire même de leurs erreurs et de leurs excès. Puissions-nous leur rendre hommage ici, puisqu'ils n'apparaîtront jamais sur aucune liste bibliographique.

Nous connaissons l'existence de substances telles que le soma, le hachisch, le cohoba, l'ololiuhqui, le peyotl, la rue syrienne, la vigne caapi, le champignon téonanacatl, les deux Amanitias, *pantherina* et *muscaria*, la graine iboa, et cette féroce poudre à priser virola qu'on tire d'une espèce de muscadier en Amazonie. Qui sait combien d'autres substances encore inconnues seront découvertes grâce à des études sérieuses comme celles d'ethnobotanistes et de mycologues comme R. E. Schultes et Gordon Wasson ?

Nous sommes moins décontenancés devant nos produits synthétiques modernes, bien que là encore nous soyons encore assez circonspects. Parmi ces produits synthétiques, nous trouvons la mescaline, découverte par Heffter en 1896, et qui aurait été synthétisée la première ; l'harmine ou télépathine, qui a un nom suggestif dont la signification m'échappe toujours ; l'étonnant acide lysergique diéthylamide (L.S.D.) de Hofmann, dont l'action puissante a redonné de l'espoir en homéopathie ; le T.M.A., synthétisé par Scott et ses collègues de l'*Imperial Chemicals Ltd* de Manchester, en Angleterre, rangé entre la mescaline et l'amphétamine, et à propos duquel, d'ailleurs, J. R. Smythies vient de publier un article ; la bufoténine, dérivé du cohoba, qui est une poudre à priser provenant des Antilles ; l'instable adrénochrome et la subtile adrénolutine. La quantité et la variété des substances étudiées par ces chercheurs courageux est impressionnante. Quel travail pour les générations à venir !

Nous en savons déjà très peu sur les plus connues de ces drogues. Les interactions physiques et mentales dont elles sont la cause sont extrêmement vagues. Non seulement, du point de vue médical, notre ignorance est particulièrement inquiétante, mais encore l'intérêt de ces drogues dépasse le cadre même de la médecine. Elles trouvent des expressions

en psychologie, en sociologie, en philosophie, en art et même en religion.

La possibilité de publier une monographie comme celle-ci est encourageante pour des cliniciens comme moi-même, qui ont un contact quotidien avec ces maladies inguérissables qui isolent des centaines de milliers de malheureux dans des institutions tristes et désuètes que l'on nomme flatteusement hôpitaux. Peut-être verrons-nous bientôt la fin de l'oubli et de l'apathie qui entourent ces recherches, et peut-être aurons-nous la possibilité d'utiliser les vastes connaissances que nous possédons déjà, mais qui sont trop souvent inemployées dans la guérison des maladies mentales ; peut-être trouverons-nous enfin l'encouragement et les crédits nécessaires à la poursuite de nos travaux.

Quelle est l'importance de ces substances ?

Presque tous ceux qui travaillent avec les agents psychotomimétiques et les composés chimiques qui leur sont apparentés sont d'accord pour leur trouver quelque chose de spécial. Des mots comme « inoubliable » et « indescriptible » ne sont que trop nombreux dans les écrits sur ce sujet. Cependant peu de chercheurs ont cru nécessaire d'explorer les qualités uniques de toutes ces substances dans plusieurs directions, simultanément — ce qui rend d'ailleurs le travail de recherche plus difficile. Je vais essayer d'y remédier en expliquant pourquoi c'est au contraire tout à fait important ; bien que par ce fait même je craigne de révéler l'insuffisance de mes connaissances scientifiques et mon manque d'imagination.

1. — Ces drogues intéressent en premier lieu le psychiatre, parce qu'elles sont capables de produire des effets qui ressemblent beaucoup aux symptômes de certaines maladies mentales très graves, surtout à ceux de la schizophrénie. L'intérêt des médecins pour ces états passagers ou psychoses expérimentales, qui ressemblent aux maladies mentales, ne limite pas nécessairement l'utilité de ces composés chimiques au domaine exclusif de la pathologie. Si nous ne le corrigeons pas, un tel malentendu peut nous priver d'un acquis considérable, et peut entraver le développement de recherches extrêmement intéressantes. Les psychoses expérimentales nous permettent de faire une corrélation entre l'expérience humaine et le comportement des animaux. Nous pouvons apprendre comment aggraver et comment soulager ces maladies provoquées, et nous pourrons ensuite découvrir des « thérapeutiques modèles » qui seront largement utilisées plus tard.

2. — Les psychiatres ont découvert que ces agents sont

utilisables en psychothérapie. Certains peuvent penser que c'est pousser un peu trop loin le goût de l'expérience, mais il y a quand même du vrai dans cette idée.

3. — Ces substances peuvent aussi être utilisées dans la formation des futurs psychiatres et psychologues, surtout pour les aider à comprendre le fonctionnement étrange de l'esprit.

4. — Ces drogues sont d'une très grande valeur pour étudier les réactions d'un esprit normal qui se trouverait dans des conditions inhabituelles.

5. — En dernier lieu, les découvertes occasionnées par ces agents ont une influence capitale sur la sociologie, la philosophie et la religion. Une analyse approfondie des implications dans un seul de ces domaines me demanderait plus de temps qu'il ne m'en est imparti, et plus de connaissances et de sagesse que je n'en possède.

Les psychoses expérimentales

Il y a plus d'un siècle que B. A. Morel, selon Ellenberger, utilisait du hachisch pour montrer à ses élèves le genre d'univers dans lequel vivaient certains malades mentaux. Il est étonnant de voir combien nous ignorons encore le meilleur moyen de procéder à une telle expérience. Nous ne sommes pas encore certains de ce qui différencie exactement l'expérience du hachisch de celle du peyotl, par exemple, ou celle du peyotl de celle de la mescaline, celle de la mescaline de celle du L.S.D. On a déjà fait un certain nombre de comparaisons, bien sûr, mais je n'en connais aucune qui ait tenu compte de variables évidentes comme le type physique, le poids et la hauteur, la couleur de la peau et des yeux, sans compter des variables moins évidentes comme la personnalité, la culture, le cadre social et les facteurs biochimiques, qui peuvent toutes être très importantes. Nous ne savons pas encore d'une manière très certaine si ces substances diffèrent entre elles quantitativement ou qualitativement. Nos travaux sur l'ololiuhqui, l'adrénochrome et l'adrénolutine laissent supposer que ces substances diffèrent qualitativement de la mescaline et du L.S.D. J'ai pris connaissance des résultats obtenus à partir d'un mélange de ces drogues, mais je n'ai pu en tirer aucune conclusion positive.

D'après tous les témoignages, le cactus peyotl est extrêmement désagréable à prendre, et la découverte et la synthèse par Heffter de son dérivé, la mescaline, a donc encouragé des recherches plus approfondies comme celles de Beringer, de Rouhier, de Kluver, de G. Tayleur Stocking, de Mayer-

Gross et de Paul Hoch. La découverte du L.S.D. par Hofmann et, ensuite, les recherches de Stoll sur ce composé chimique, nous livrent une autre arme efficace et puissante qui s'ajoute à notre arsenal. Cette drogue nous est encore mystérieuse, d'autant plus qu'une quantité infinitésimale suffit pour qu'elle agisse et que, selon Cerletti, presque toute la drogue est éliminée de l'organisme en moins d'une heure, tandis que ses effets durent au moins douze heures. Comment se fait-il que la drogue continue à agir quand il n'en reste aucune trace dans le corps ?

Parmi les nombreuses et excellentes études sur le L.S.D., sans compter le travail original de Stoll, nous pouvons citer comme remarquables ceux de Rinkel, Hyde et Solomon, et ceux de Anderson et Rawnsley.

Il est difficile de comprendre qu'il ait fallu environ cinquante ans de discussions interminables, parfois même très passionnées, sur les analogies entre les psychoses expérimentales et la schizophrénie, avant que l'on puisse reconnaître et définir nettement, en 1951, ce qui différencie un état passager, provoqué artificiellement dans des conditions de laboratoire chez un volontaire, et cette maladie prolongée, insidieuse, qui enveloppe peu à peu la victime qui ne se doute de rien et dont la vie sociale sera progressivement inhibée.

Il est une règle d'or que l'on devrait toujours observer lorsqu'on travaille sur les psychoses expérimentales : on devrait toujours commencer par soi-même. Sinon, comment peut-on s'attendre à comprendre le témoignage d'un autre, faute de quoi la valeur de cette expérience risque d'être considérablement réduite ? Stefaniuk m'a raconté combien son attitude avait changé après que lui-même eut absorbé du L.S.D. au cours d'une série d'expériences.

Je ne suis pas encore bien certain de la manière dont mes malades devraient participer à ces recherches, ni de la nécessité qu'ils y participent. Rinkel a remarqué que le L.S.D. pouvait aggraver l'état des malades mentaux. Il est difficile d'être dogmatique, mais un chercheur peut légitimement se demander si une personne qui a normalement des difficultés de communication avec autrui peut être utile pendant une expérience qui, trop souvent, réduit au silence des volontaires qui sont en bonne santé et qui ont accepté de faire l'effort maximum pour témoigner le mieux possible. Il est parfaitement possible de noter les changements extérieurs dans le comportement, mais leur valeur est mise en question quand leur sens est obscur.

Quand Smythies eut découvert les ressemblances formelles dans la composition chimique de la mescaline et de l'adrénaline, nous avons commencé à chercher celles qui auraient des effets psychotomimétiques parmi les nombreuses substances intermédiaires entre ces deux composés chimiques. Nous avions pensé que s'il existait des composés chimiques intermédiaires, leurs effets seraient plus proches de ceux de l'adrénaline que de ceux de la mescaline. Les rapports cliniques de certains asthmatiques et d'Asquith — un anesthésiste — nous ont permis d'orienter nos recherches vers une forme d'adrénaline qui a perdu ses propriétés d'excitation. Nous avons d'abord étudié l'adrénochrome, puis, plus tard, l'adrénolutine. Nous pensons que ces deux composés chimiques sont des agents psychotomimétiques. Fabing, de son côté, a fait des expériences, récemment, avec la bufoténine.

Les expériences réalisées sur des animaux ont eu des résultats encourageants, même s'il nous reste encore à répéter ces mêmes expériences, individuellement, sur l'homme. Assez tôt, Rinkel, Hyde et Solomon ont essayé de reproduire notre travail à partir du composé sémicarbazone, qui n'est qu'un adrénochrome plus stable. Ces expériences se sont soldées par un échec, ce qui laisse supposer que la molécule instable a une propriété spécifique que nous ignorons toujours. Les expériences qui ont suivi, avec un adrénochrome provenant d'une autre source, n'ont pas non plus été couronnées de succès. Il semble que les difficultés inhérentes à la synthèse de l'adrénochrome et de l'adrénolutine pourraient en être la cause. J. Harley Mason, de l'université de Cambridge en Angleterre, nous écrit qu'on ne comprend pas encore très bien la cause de ces difficultés. J'espère qu'une telle situation sera un stimulus pour les chercheurs qui travaillent dans le domaine de la chimie organique, et qu'ils s'efforceront d'établir une classification de ces indoles, dérivés de l'adrénaline, dont l'instabilité même les rend aptes à être utilisés comme agents psychotomimétiques naturels. Les changements qu'ils provoquent, quoique parfois assez surprenants, sont beaucoup plus subtils et moins visibles que ceux qui sont provoqués par la mescaline et le L.S.D. Par conséquent, ces changements sont plus difficiles à surprendre, à décrire et à mesurer, et ils peuvent sembler à peine perceptibles pour ceux qui ont l'habitude de la mescaline et du L.S.D. Cependant, comme nous essayons de reproduire les symptômes caractéristiques d'une maladie insidieuse qui prend des semaines et des mois pour se développer chez le malade, les mêmes caractéristiques qui rendent une expérience si difficile à conduire sont en fait assez encourageantes dans ces recherches-là.

Plus nos agents psychotomimétiques ressembleront à l'endotoxine hypothétique que Carl Jung appelait la toxine-X et que nous avons surnommée la substance-M (parce qu'elle ressemble à la mescaline), plus leurs effets deviendront difficiles à contrôler, et plus on devra leur accorder d'attention sur le plan expérimental. Quelqu'un dont le corps est déjà chargé de substance-M peut ne pas réagir du tout ; il serait donc mieux d'exclure les psychopathes, les névropathes, les épileptiques, les alcooliques de ce genre d'expérience, et de

s'en tenir aux volontaires normaux. Cette hypothèse semble être confirmée par les travaux d'Isbell, qui démontrent la tolérance qui se développe peu après avoir absorbé du L.S.D.

Nous avons encore d'autres problèmes ; par exemple la difficulté d'obtenir un stock régulier de certaines drogues, nos incertitudes sur le meilleur moyen de les administrer, les différences individuelles dans le degré de sensibilité à la drogue — et donc aussi dans les doses absorbables —, l'absence de sujets capables de s'observer eux-mêmes, et les effets des placebos sur l'observateur et sur le sujet sous observation. Mais avant tout vient la tâche difficile d'organiser le programme de l'expérience de manière à mesurer et établir les corrélations entre les modifications physiologiques, électrophysiologiques, biochimiques, psychologiques et sociologiques ; ensuite, il s'agit d'établir les ressemblances entre ces modifications et les maladies naturelles, comme la schizophrénie. Les difficultés du travail sont innombrables, et pourtant ce travail doit être fait, car la récompense en vaut la peine, même au jugement le plus sobre.

Aucune description des psychoses expérimentales ne serait complète si l'on ne mentionnait pas les psychoses provoquées par d'autres moyens que les produits chimiques, comme par exemple celles qui sont provoquées par un environnement contrôlé et limité, que décrivent Heron, Bexton et Hebb, et Lilly. Le contrôle de l'environnement se faisait déjà dans l'antiquité, et il pose de nombreux problèmes ; un de ces problèmes est suffisamment urgent pour que nous en parlions brièvement.

La plupart des gens peuvent s'adapter assez rapidement à de légères modifications de la perception pour que celles-ci n'aient pas beaucoup d'importance. Mais il existe quelques cas où même ces légères modifications peuvent être dangereuses et pourtant passer inaperçues, sauf si on s'attend qu'elles se produisent et si on les guette. L'homme subit rapidement des modifications psychophysiologiques et psychochimiques très importantes au cours des vols aériens à de très grandes vitesses et dans les voyages dans l'espace (cette distinction est artificielle, mais, cependant, elle est très utile dans la pratique). Il a été prouvé que si une personne a eu des complications hépatiques, même bien des années auparavant, cela risque de prolonger les effets de la mescaline et de l'adrénochrome pendant plusieurs heures, ou même pendant plusieurs jours, selon le cas. Sous la pression énorme de l'environnement particulier que constituent une cabine et un vêtement pressurisé porté par le pilote, le foie de celui-ci sera atteint par les changements de gravitation, et probablement aussi par l'anoxie ; le foie fonctionnera mal et ne réussira pas à désintoxiquer les sous-produits de sa propre adrénaline. Quand cela se produit, le pilote peut être incapable de réagir suffisamment pour se maintenir en vie.

Ce qui peut aggraver la situation, c'est l'absorption régulière de boissons alcoolisées ; il est établi que l'alcool a tendance à détériorer le foie. Un taux insuffisant de sucre dans le sang et une trop faible absorption de niacine aggraveraient certainement cette situation. Un abus de tabac et de café accroîtrait également le danger.

Ce sont surtout les dérivés de l'atropine qui devraient être évités par les pilotes d'avion. Nous savons depuis longtemps que le mélange de hachisch et de datura est extrêmement nocif, et qu'il peut très facilement accroître les effets psychotomimétiques endogènes. Tonini a démontré que la méthédrine prolonge et rend plus intenses les effets du L.S.D. 25. Nous devons aussi tenir compte des lueurs projetées à certaines vitesses, des lunettes protectrices spéciales et des couleurs spécifiques utilisées à de hautes altitudes dans les carlingues — toutes ayant une influence possible sur le pilote.

Les variables dont nous devons tenir compte sont si nombreuses que de longues et patientes recherches sont nécessaires ; et il n'est pas exclu que bien des modifications inattendues de la perception ne soient pas remarquées, tout simplement en raison de la variété des domaines qu'elles intéressent.

On peut se demander si de telles modifications imperceptibles se produisent réellement ? Je n'en sais rien. Je sais cependant qu'une fois, sous l'influence de l'adrénochrome, j'ai été incapable de faire une corrélation du temps et de la distance. Mes réactions me rendaient incapable de conduire une voiture, et il m'était même désagréable d'être conduit par quelqu'un d'autre. Je me demande comment il m'aurait été possible de faire atterrir un avion à réaction ?

Leur emploi en psychothérapie

J'ai lu les discriptions de Sandison, d'Abramson et de Frederking sur l'emploi du L.S.D. 25 et de la mescaline en psychothérapie, mais je n'ai pas encore eu l'occasion de lire celles de Busch et Johnson. J'ai moi-même fait quelques travaux dans ce domaine et j'ai pu avoir accès aux documents d'un collègue qui a dirigé une série d'expériences approfondies en psychothérapie, en utilisant ces substances. Je dois à nouveau vivement déconseiller l'usage en thérapeutique d'un agent psychotomimétique si l'on n'a pas déjà fait soi-même l'expérience de cette drogue, et de préférence à plusieurs reprises. Bien que je sois sûr que tous ceux qui travaillent dans ces domaines l'ont fait, aucun des articles que j'ai pu lire n'en a jamais fait une condition de travail.

Se servant d'une méthode psychanalytique modifiée, Abramson donne d'infimes doses de L.S.D. 25 pendant plusieurs

séances. Son but est de résoudre les premiers conflits par abréaction, par l'association libre, et par la rééducation. Sandison donne des doses variables de L.S.D. 25 aux névrosés chroniques d'un hôpital psychiatrique. Il s'en sert pour des discussions de groupe et au cours de psychothérapies jungiennes. Frederking, dont la description est la plus détaillée, compare la mescaline au L.S.D. 25, et analyse au moins vingt thérapeutiques. Il se sert de méthodes psychanalytiques. Nos propres travaux partaient de l'idée qu'une seule expérience de drogue, mais à dose excessivement forte, pouvait avoir un effet bénéfique sur les alcooliques ; l'idée nous en avait été donnée par James et Tiebout. Jusqu'ici, il nous semble qu'une si forte dose donne des résultats, mais qu'un traitement répété serait nécessaire. Nous n'avons pas encore observé suffisamment de patients pour pouvoir établir un dosage de ces drogues dans nos prescriptions.

Hubbard, dont j'ai pu consulter les nombreux dossiers inédits, a traité un certain nombre d'alcooliques gravement malades. Tous ont vu s'améliorer leur état à un point tel que certains malades trouvaient eux-mêmes les résultats miraculeux. En relisant ces documents, il est difficile de ne pas se ranger à l'opinion des malades.

Toutes les nouvelles thérapeutiques connaissent une période de grand succès ; notre attitude la plus sage devrait donc être celle d'un optimisme prudent ; pourtant des possibilités passionnantes, et en vérité extraordinaires, sont mises à la portée du psychiatre qui a lui-même subi ces expériences. Ces substances peuvent aider au développement de cette qualité mystérieuse et pourtant vitale : l'empathie. Serait-il possible de trouver un moyen qui permettrait au psychiatre de partager l'expérience de son patient beaucoup plus encore qu'il ne le fait aujourd'hui ? Depuis longtemps, Freud, Jung et bien d'autres avaient déjà observé l'existence de tels symptômes passagers.

Il serait sans doute préférable de ne pas rester trop attaché aux anciennes techniques quand on utilise ces nouveaux outils.

Les agents psychotomimétiques et la formation des psychiatres

Je ne connais aucune étude consacrée à l'usage de ces substances dans la formation des chercheurs appartenant aux nombreuses disciplines touchant à la psychiatrie. Une telle formation était recherchée à titre expérimental, mais d'une manière toujours occasionnelle. Hyde ainsi que d'autres ont utilisé ces substances pour permettre aux membres du personnel psychiatrique de mieux comprendre les malades qui leur avaient été confiés. Un tel voyage à la découverte de soi deviendra un jour peut-être obligatoire pour tous ceux dont le travail

intéresse la psychiatrie. Bien qu'une telle expérience ne soit pas toujours agréable, entreprise avec soin et compréhension, elle pourrait leur être très utile.

Les thérapeutiques et les maladies expérimentales

Schuler a sans doute été le créateur des thérapeutiques expérimentales ; en 1934, il faisait absorber à quelques-uns de ses étudiants en médecine du sodium succinate par piqûres intraveineuses lorsqu'ils étaient sous l'influence de la mescaline. Ce traitement atténuait pendant quelque temps les symptômes, mais ces derniers réapparaissaient quand le succinate avait été éliminé, ce qui se produisait assez rapidement. Mayer-Gross, à partir de l'expérience avec le L.S.D. 25, démontra que les modifications de la perception sont réduites quand le taux sanguin de sucre dépasse les 200 µ g. Elkes a découvert que la chlorpromazine et le sodium amytal contrarient l'effet du L.S.D. Fabing altéra les effets habituels du L.S.D. 25 avec de l'azacyclonal (Frenquel), mais avec la mescaline, il semble que les effets aient réapparu après une demi-heure au plus. Hyde a montré dans un de ses travaux, toujours très détaillés, qu'un cadre social où le patient trouve sécurité matérielle et protection diminue les tendances paranoïaques et les modifications de la perception. Hoffer et Agnew utilisaient de l'acide nicotinique pour modifier les effets du L.S.D. 25. Giberti et Gregoretti utilisaient à la fois la réserpine et la chlorpromazine sur les effets du L.S.D. 25 ; et Schwartz, Bickford et Rome trouvèrent que les effets du L.S.D. 25 et certains des effets de la mescaline étaient fortement diminués par la chlorpromazine.

A ma connaissance, le travail de Schuler n'a jamais été utilisé sur une large échelle en psychiatrie, quoique Smythies ait administré du sodium succinate à quelques schizophrènes chroniques, mais sans que leur état en fût amélioré. Les travaux de Mayer-Gross s'orientent vers le traitement à l'insuline, et dans ce cas, un changement radical des techniques nous paraît s'imposer. Comme il est rare d'être à la fois schizophrène et diabétique, il serait peut-être intéressant d'approfondir les recherches dans ce sens. La chlorpromazine, la réserpine et le Frenquel ont bien sûr tous été largement utilisés dans les thérapeutiques. Hoffer, moi-même et nos collègues sommes en train de préparer une étude sur un ensemble très différencié de schizophrènes auxquels a été administrée une très forte dose de niacine. Les premiers résultats sont encourageants.

Il est également important de tenir compte des possibilités de potentialiser les psychoses expérimentales ; mais nous savons très peu de chose à ce sujet. Hyde a trouvé que la

froideur et, surtout, une attitude inquisitoriale du médecin accroissent les désordres de la perception et les tendances paranoïaques. L'atropine et ses dérivés aggravent les effets du hachisch ainsi que les symptômes de la schizophrénie. L'effet du datura sur le hachisch est connu depuis bien longtemps en Inde, et on dit même que les voleurs professionnels de ce pays l'ont utilisé pour provoquer une folie passagère chez leurs victimes. La méthédrine, comme je l'ai déjà mentionné, prolonge et réactive les effets du L.S.D. 25. Un toxicomane nous a dit qu'une forte dose de benzédrine fondue dans du café noir a un effet très semblable à celui de la mescaline. Hubbard a découvert que l'inhalation de 30 % de CO_2 et de 70 % d'oxygène renforce et réactive les effets du L.S.D. 25. En utilisant un stroboscope, et plus récemment un système de volets ouvrants et fermants à vitesse variable, Smythies a trouvé que ces mécanismes augmentent certains effets de la mescaline. J'ai déjà mentionné ici le fait que certaines personnes, qui avaient souffert d'une hépatite infectieuse plusieurs années auparavant, réagissaient d'une manière beaucoup plus violente à l'absorption de la mescaline et de l'adrénochrome.

Il serait intéressant de créer ces psychoses expérimentales dans un environnement réduit ou spécifique. Il nous reste encore à savoir jusqu'à quel point l'hypnose peut éliminer, aggraver ou faciliter ces modifications psychiques.

Les agents psychotomimétiques et la psychologie

Heinrich Kluver a été le pionnier dans de si nombreux domaines, que l'on n'est pas surpris d'apprendre qu'il y a presque trente ans, dans un livre admirable, malheureusement épuisé, il mettait l'accent sur l'importante contribution que la mescaline pouvait apporter à la psychologie.

Kluver considérait qu'en étudiant les effets de la mescaline et d'autres hallucinogènes, nous pourrions faire des progrès dans la compréhension des phénomènes d'hallucinations, de mirages ou d'illusions ; mais ces recherches, pour la plupart, n'ont pas été menées. Au cours d'une expérience avec absorption d'adrénochrome, j'ai eu moi-même l'impression d'être un « ça », une chose. Ce n'était pas une sensation d'irréalité. On pourrait peut-être l'appeler une « dépersonnalisation » ; mais je crois qu'un nombre très varié de perceptions de soi sont englobées sous cette appellation. Seules une comparaison et une classification soigneuses nous renseigneront.

Arrêtons-nous un moment sur l'empathie, ce sentiment pour-dans-et-avec d'autres créatures ou même choses, qui est si mal décrit dans les textes de psychologie. Pourtant, quelque

chose d'essentiellement humain est perdu s'il manque. Je sais que l'empathie peut s'accroître au point qu'on se sente « participer à l'humanité » — chose que la plupart d'entre nous ne ressentent que lorsqu'ils sont profondément amoureux. Les saints ont eu ce sentiment pendant leur vie entière, mais nous autres n'en faisons l'expérience que pendant quelques instants qui nous restent à la mémoire comme ceux d'une suprême exaltation. J'ajoute foi aux affirmations des membres de l'Eglise américaine indigène (Native Indian American Church), adeptes du peyotl, quand ils racontent qu'ils en font fréquemment l'expérience pendant leurs réunions. Il peut sembler fort improbable que des gens, d'ordinaire insensibles, deviennent soudain extraordinairement et délicieusement sensibilisés aux sentiments d'autrui, et cependant c'est tout à fait possible.

Le développement de la synesthésie — cet étrange fusionnement de deux modalités sensorielles ou plus — a été étudié, mais nous ne connaissons pas encore assez les manifestations les plus communes de ce genre de perception, et les problèmes que pose leur description. Comment affectent-elles les schizophrènes ? Bleuler, dans son étude sur la psychothérapie existentielle, suggère combien ces recherches seraient riches de possibilités.

Il y a aussi le phénomène du blocage psychique. J'ai remarqué trois variétés de ce phénomène, qui se ressemblent pour l'observateur extérieur. Dans la première, la foule des associations qui se présentent à l'esprit est si opprimante qu'elle interrompt le courant de la pensée. Dans la seconde, des illusions et même des hallucinations viennent distraire l'attention. Dans la troisième, le pouvoir de concentration semble défaillir et la pensée s'efface. Cette dernière variété du phénomène pourrait avoir sa source dans un dérèglement physiologique. Ceux qui ont pu s'observer eux-mêmes trouveront, je pense, des moyens plus efficaces, pour étudier ce phénomène, que ceux qu'on utilise actuellement.

Quant au domaine de la psychologie sociale, il existe des études de groupe à partir d'observations qui ont déjà été faites sur les adeptes du peyotl. Nous avons fait des essais à partir du L.S.D. 25 utilisé en groupe. Les effets sont étranges et impressionnants. Mais il semble que notre langage soit insuffisant pour les communiquer. Tout se passe comme si les relations humaines prenaient une nouvelle dimension. Mais seuls ceux qui ont l'habitude d'absorber ces substances peuvent participer à cette expérience.

D'autres recherches relevant de ce travail

Il est très encourageant de voir le nombre des chercheurs qui viennent apporter leurs efforts depuis qu'à nouveau se

pose le problème des indoles psychotomimétiques. Federoff, de l'université du Saskatchewan, poursuit des recherches sur les propriétés toxiques du sang du schizophrène, et obtient des résultats intéressants. Il nous faut des renseignements plus détaillés sur les dérivés de l'adrénaline et des autres composés chimiques qui s'y rattachent pour pouvoir constituer régulièrement des stocks de ces drogues provoquant une réaction psychotomimétique prévisible et connue. Aujourd'hui la qualité des divers lots de ces drogues est extrêmement variable, et personne n'en connaît la raison précise. Nous avons un besoin urgent de recherches approfondies dans ce domaine de la psychopharmacologie. Nous avons aussi besoin de trouver le moyen d'augmenter provisoirement les effets des agents psychotomimétiques pour que, sans aller jusqu'à provoquer une psychose expérimentale, ils puissent être quand même perceptibles chez le volontaire. Smythies, de l'université de Cambridge en Angleterre, avec le stroboscope, nous donne un indice de valeur, et lui-même est en train de s'orienter dans cette voie.

Pour que nos recherches portent leurs fruits, il est nécessaire que des chercheurs de disciplines très variées coopèrent entre eux.

J'espère que les gouvernements, les fondations et les laboratoires importants garderont cela constamment à l'esprit. Il nous faudrait encourager les chercheurs qui appartiennent à des groupes bien différents, et parfois même hostiles, à se rencontrer pour discuter ensemble. Il faudrait les persuader de nouer ces contacts amicaux si importants. L'effort en vaut la peine.

L'exploration de l'expérience

Jusque-là, nous ne nous sommes intéressés à ces expériences que dans une perspective psychiatrique, ou, plus largement, médicale, en ne faisant qu'allusion aux autres possibilités. Pourtant, nos prédécesseurs s'intéressaient à ces choses en partant d'un point de vue totalement différent. Ce sont nos préjugés de médecin ou de psychiatre qui paraissent singuliers si on se place dans une perspective historique. Depuis des siècles, les hommes ont recherché certaines expériences, auxquelles ils accordaient une valeur supérieure à toute autre, au moyen de diverses techniques, allant des danses des derviches aux prières contemplatives, de la réclusion solitaire dans l'obscurité à l'aspiration de l'air saturé de gaz carbonique dans le sanctuaire de Delphes, de la mastication du peyotl au jeûne prolongé.

Le grand William James a été l'objet de nombreuses critiques injustifiées pour avoir suggéré que chez certaines

personnes, l'inhalation de l'oxyde nitreux conduisait à la manifestation brève d'un état psychique qui est toujours virtuellement présent. N'aurions-nous pas rendu la psychologie banale et fade en négligeant relativement ces expériences, auxquelles James et Bergson accordaient tant d'importance ? Ne nous préoccupant que du comportement, parce qu'il peut être mesuré, nous avons fini par croire que tout ce qui est mesurable doit avoir une valeur, et réciproquement. Le XXe siècle a vu l'abandon de la psyché par les psychologues et les psychiatres, à l'exception de quelques-uns, comme Carl Jung. Récemment, certains philosophes se sont joints à eux. Pavlov, Binet, Freud et leurs éminents disciples ont limité, légitimement, leur champ de travail selon leurs besoins, mais ont plus tard élargi les conclusions qu'ils avaient tirées dans un domaine limité en les appliquant au comportement général de l'homme. L'accent placé sur ce qui est mesurable conduit à limiter l'intérêt des psychiatres et des psychologues aux aspects de l'expérience qui s'accordent avec cette conception.

Il existait, et il existe encore, un autre courant de pensée en psychologie, en Europe et aux Etats-Unis, qui est mieux adapté aux types de travaux que je vais maintenant aborder. James aux Etats-Unis, Sewick, Myers et Gurney en Grande-Bretagne et Carl Jung en Suisse figurent parmi ses plus grands adeptes. Bergson en est le philosophe, et Harrison le prophète. Ceux-ci, et bien d'autres, ont dit que dans ce genre de travail, comme dans tout autre, la science n'a de valeur que si elle est définie comme le fait Dingle : « La mise en ordre rationnelle des faits de l'expérience. » Nous ne devons cependant pas tomber dans le piège qui consiste à croire que toute explication, si ingénieuse soit-elle, peut se substituer à l'observation et à l'expérimentation. L'expérience doit être préexistante à l'ordre rationnel.

Les recherches sur les potentialités de la mescaline ou d'autres agents semblables se sont heurtées à la psychologie du comportement et à la psychanalyse doctrinaire. Au cours des années, nous avons été débordés d'explications, tandis que l'observation devenait de plus en plus sommaire. Cette situation continuera aussi longtemps que l'observateur et le sujet observé ne se rendront pas compte que la splendeur, la terreur, l'étonnement et la beauté, loin d'être des épiphénomènes d'événements « objectifs », peuvent avoir une importance capitale.

Les récits qui décrivent les effets de ces agents, depuis ceux de Havelock Ellis en 1897 jusqu'à ceux, plus récents, de Aldous Huxley, sont nombreux, et tous mettent l'accent sur la qualité unique de cette expérience. Un ou plusieurs modes de sensation se modifient, et, avec eux, l'humeur, la pensée, et même jusqu'à un certain point l'empathie. La plupart des sujets trouvent cette expérience très utile, d'autres effrayante ; beaucoup ont rapporté que sa beauté est unique.

Tous, depuis les Indiens primitifs de Slotkin jusqu'aux savants, s'entendent pour juger qu'une grande partie de l'expérience est au-delà de toute expression verbale. Nos patients, parmi lesquels un bon nombre ont une grande connaissance de la vie — des écrivains, des peintres, un jeune membre du cabinet ministériel, des scientifiques, un héros, des philosophes et des hommes d'affaires —, sont presque tous d'accord là-dessus. Quant à moi, mes expériences avec ces substances ont été des plus étranges, des plus impressionnantes, et parmi les plus belles choses qui se soient produites au cours d'une vie très variée et heureuse. Il ne s'agissait pas d'évasion, mais de l'élargissement et de l'éclosion du réel. Autant que je puisse en juger, ces états psychiques contredisent le principe de Hughlings Jackson, parce que le cerveau, même si son fonctionnement est altéré, agit alors avec plus d'acuité et plus de complexité que dans son état normal. Pourtant, quand le cerveau est intoxiqué, son fonctionnement devrait être moins complexe ! Je ne peux pas vraiment entamer une discussion à ce sujet, car il faut en faire soi-même l'expérience. Seuls ceux qui l'ont faite peuvent comprendre, les autres, non ; et qui plus est, ces derniers ne sont pas en mesure de donner une explication valable.

Est-ce que l'altération mentale provoquée par des substances chimiques est vraiment un phénomène nouveau ? Bien au contraire, comme je l'ai déjà indiqué plus haut. Ce phénomène a été recherché, et a fait l'objet d'études, depuis les temps les plus reculés ; de plus, il a joué un rôle important dans le développement de la religion, de l'art, de la philosophie, et même de la science. Des systèmes tels que le yoga en dérivent. Une énergie considérable a été dépensée pour conduire aisément à ces états psychiques de manière à en généraliser l'éclosion. Les mystiques et les visionnaires du monde entier ont connu, au moins en partie, des états analogues, à un degré parfois faible, mais d'autres fois avec une intensité effrayante. Ces états méritent qu'on y réfléchisse, car tant qu'on ne les comprend pas vraiment, il est impossible d'en faire une description fidèle. Il est inutile de s'attendre qu'une seule exploration rapporte autant de renseignements que vingt. Il est également inutile de s'attendre qu'une personne qui n'a pas la formation nécessaire, qui est malade et/ou peu intelligente, puisse jouer simultanément les rôles d'observateur et de sujet, et puisse relater son expérience aussi bien qu'une personne qui a reçu une formation. Ceux qui n'ont aucun goût pour ce genre de travaux peuvent nous aider en admettant ouvertement leurs points faibles, plutôt que de les déguiser sous quelque attribut imposant.

Tout ceci peut paraître du simple bavardage, mais, avant que de détourner son esprit, le lecteur devrait se souvenir qu'une chose qui est inhabituelle peut sembler irrationnelle parce qu'elle transcende les modes de pensée courants aux-

quels nous conféront des qualités logiques ou rationnelles. Nous préférons de telles explications rationalisées, parce qu'elles nous donnent le sentiment illusoire d'être prévisibles. Cela n'a guère d'inconvénients, pourvu que nous ne nous permettions pas, par mollesse, de rester aveugles à la primauté de l'expérience, surtout dans le domaine de la psychologie.

Les psychanalystes prétendent que leurs idées ne peuvent être entièrement comprises si l'on ne s'est pas fait soi-même analyser. Certains peuvent nier cette affirmation péremptoire ; mais est-il possible de saisir quelque chose qu'on n'a jamais fait ou éprouvé ? Un eunuque pourrait écrire un livre qui ferait autorité en matière de comportement sexuel, mais un livre sur l'expérience sexuelle, par le même auteur, ne pourrait pas inspirer la même confiance. De même, pour travailler avec ces drogues, nous devons souvent être, comme en psychanalyse, nos propres instruments.

La psychanalyse est comme le télescope de Galilée, qui nous donne une image agrandie et inversée de l'objet. Le télescope a transformé nos idées sur le système solaire, et a révolutionné les techniques de navigation. Les agents psychotomimétiques, que l'on range sous une définition encore provisoire, sont plutôt comme les radiotélescopes construits aujourd'hui pour sonder les profondeurs de l'espace sidéral. Ils sont d'un maniement difficile. On ne peut pas les utiliser pour l'observation des oiseaux. Ils n'explorent qu'une partie minuscule d'un immense inconnu. Ils nous posent plus de questions qu'ils n'apportent de réponses, et pour pouvoir comprendre les réponses qu'ils donnent, il faut inventer un nouveau langage. Ce que nous apprenons ne nous rassure pas, et n'est pas toujours très compréhensible. Tout comme les astronomes, il nous faut changer notre façon de penser pour pouvoir exploiter les possibilités offertes par ces nouvelles techniques.

L'apport de Freud est énorme sur des matières capitales. Je pense, cependant, que ses élèves et lui ont tenté illégitimement d'extrapoler, en allant bien au-delà des vraies limites de leurs connaissances dans un effort d'explication des tentatives de l'homme, et, qui plus est, de sa nature et de Dieu. C'était une magnifique bravade. Mais ce n'était pas de la science ; car il est aussi inutile d'utiliser le système de Freud pour répondre aux questions les plus importantes que d'utiliser le télescope à main de Galilée pour découvrir les galaxies. En partant des données du rêve et du mythe, ce qui me paraît bien insuffisant, et avec une ingéniosité et un talent remarquables, Jung a sondé ces mystères aussi profondément qu'il pouvait le faire avec les moyens dont il disposait. Nos instruments plus modernes, utilisés avec compétence et prudence, nous permettent d'explorer avec plus d'intensité un plus vaste champ d'expérience.

Toute découverte implique des risques à prendre. Tout

en évitant la splendide témérité d'un John Hunter, il nous faut être prêts à assumer des risques calculés, comme ceux qu'ont pris Walter Reed et ses collègues dans leur lutte contre la fièvre jaune. L'esprit ne peut pas être exploré par procuration. Pour pouvoir approfondir nos connaissances, non seulement sur les graves maladies mentales, mais encore sur la nature même de l'esprit, nous devons nous servir calmement et avec hardiesse des instruments dont nous disposons, comme le font ceux qui lancent leurs avions à travers d'invisibles obstacles. Même les plus compétents peuvent redouter un désastre. Aujourd'hui, comme dans le passé, l'homme a pris de plus grands risques pour de bien moindres récompenses.

Comment devrait-on les nommer ?

Le terme générique de « psychotomimétiques » conviendrait bien si la caractéristique principale de ces agents chimiques était de réaliser l' « imitation » des maladies mentales. Il est bien vrai qu'ils les « miment », mais ils font beaucoup plus encore. Pourquoi nous préoccupons-nous toujours seulement du pathologique, du négatif ? La santé n'est-elle que l'absence de la maladie ? Le bien n'est-il que l'absence du mal ? La pathologie est-elle la seule mesure ? Devons-nous faire comme Freud, qui, dans ses humeurs les plus sombres, était persuadé qu'un homme heureux se trompe lui-même pour fuir cette tristesse à laquelle il n'y a aucun remède ? Un enfant ne représente-t-il pas d'infinies possibilités futures, plutôt qu'une perversion polymorphe ?

J'ai essayé de trouver un terme approprié pour décrire ces agents chimiques dont nous parlons — un terme qui pourrait inclure les concepts d'enrichissement de l'esprit et d'élargissement de la vision. Voici quelques-unes des possibilités : psychophorique — qui meut l'esprit ; psychoplastique — qui moule l'esprit ; psychohormique — qui éveille l'esprit ; psychozymique — qui fait fermenter l'esprit — me paraît assez approprié ; psychohexique — l'esprit qui éclate — pourrait être retenu, bien que difficile à prononcer ; psycholytique — qui réalise l'esprit — est satisfaisant. Mon choix, cependant, est : psychédélique — qui manifeste l'esprit —, parce qu'il est clair, euphonique, et parce qu'il n'est pas contaminé par d'autres associations de sens. Un de ces termes devrait convenir.

Épilogue

Voici donc comment un clinicien juge ces agents psychédéliques. Je suis certain que ces agents ont un rôle à jouer dans la survivance de notre espèce, car cette survivance

dépend autant de notre opinion sur autrui et sur nous-mêmes que de n'importe quelle autre chose. Les agents psychédéliques nous aident à explorer et à comprendre notre propre nature.

Nous pouvons nous voir comme le produit d'un processus socio-économique automatique, comme des animaux extrêmement plastiques et faciles à conditionner, comme un cumul d'efforts instinctifs, aboutissant à la perte de l'instinct sexuel et à la mort, comme des gadgets cybernétiques, ou même comme des énigmes sémantiques. Chacun de ces concepts a ses défenseurs, et a sa vérité. Nous pouvons peut-être représenter encore plus : une « partie du tout », une parcelle active d'un processus créateur, une manifestation du Brahma dans l'Atman, un aspect du Dieu infini, immanent et transcendant, en nous et hors de nous. Toutes ces différentes conceptions de notre personne et de celle d'autrui ont eu leurs sincères partisans, hommes et femmes. Je suppose même que les notions qui semblent être les plus extrémistes sont soutenues par quelques-uns de ceux qui ont contribué à la rédaction de ce livre. Peut-on douter que tant de concepts différents ne donnent lieu à des visions du monde également différentes, et que les modes d'action qui s'ensuivront ne diffèrent tout autant ?

Nos croyances, nos présuppositions ont une influence énorme sur le monde dans lequel nous vivons, comme le montre Ames dans son interprétation de la perception [1]. Ce monde est, du moins en partie, ce que nous en faisons. Une fois que le creuset dans lequel nous formons notre vie est établi, il résiste à tout changement. Les agents psychédéliques nous permettent pendant quelques instants de nous débarrasser de ces présuppositions acquises, et de voir l'univers d'un regard vierge. Suivant l'expression de T. E. Huxley, nous pouvons, si nous le voulons, « nous asseoir devant les faits comme un enfant » ; ou, comme le disait un mystique anglais du XVII[e] siècle, Thomas Traherne, nous pouvons « désapprendre les déformations viciées du monde, et redevenir comme un petit enfant [2] ».

Les mystiques et les chercheurs scientifiques se fondent sur les mêmes principes dans leur recherche de la vérité. Si nous suivons ces préceptes, nous apprendrons peut-être comment reconstruire notre monde sur un meilleur modèle ;

---

1. « ... Le principe est que ce que nous percevons n'est pas déterminé totalement par la nature de ce qui nous est extérieur, ni par nos processus sensoriels, mais que les présuppositions que nous apportons de nos expériences passées, qui, elles, ont fait généralement preuve de leur solidité, sont liées à toutes les perceptions que nous avons. »

2. Francis Bacon, père de la technique scientifique moderne, écrivait dans le *Novum Organum* : « L'entrée dans le royaume de l'homme, fondé sur les sciences, n'est pas de beaucoup différente de l'entrée dans le Royaume des Cieux, dans lequel nul n'entrera s'il n'est pas comme un petit enfant. »

les progrès de la science nous imposent des changements, que nous le voulions ou non. Nos anciens défauts, cependant, persistant dans le nouvel édifice, deviennent bien plus dangereux qu'ils ne pouvaient l'être dans les vieilles structures. Le vieux monde périt, et, à moins de vouloir périr dans ses ruines, nous devons laisser mourir nos vieilles présuppositions. « Laisser les morts enterrer les morts » — voilà la règle à suivre.

Pendant notre apprentissage, nous espérons que la religion dogmatique et la science autoritaire ne se prendront pas à la gorge. Il n'est pas nécessaire de crever les yeux du visionnaire parce que nous ne partageons pas ses visions. Il n'est pas nécessaire de faire taire le mystique sous prétexte que nous ne pouvons pas entendre sa voix, ou de le forcer à accepter nos rationalisations pour nous rassurer. Peu d'entre nous arrivent à comprendre et à accepter l'esprit de ces études. Kant disait de Swedenborg : « La philosophie est souvent très gênée quand elle rencontre certains faits dont elle ne peut douter, mais auxquels elle ne veut pas croire par peur de se rendre ridicule. » Il y a soixante ans, les physiciens orthodoxes croyaient l'atome indivisible et incompressible. Ils n'étaient que quelques excentriques pour douter de ce fait établi. Et pourtant, qui, aujourd'hui, croit en cet atome-« boule de billard » ?

Je suppose que dans quelques années, les agents psychédéliques dont j'ai parlé nous sembleront aussi élémentaires que les méthodes que nous employons. Pourtant, même si un grand nombre d'entre eux remontent à l'âge de pierre, ils peuvent élargir énormément notre champ d'expérience. Que ces substances soient employées en bien ou en mal, que nous soyons compétents et habiles ou que nous soyons ineptes et maladroits, tout dépend avant tout du courage, de l'intelligence et de l'humanité de ceux qui travaillent aujourd'hui dans ces domaines.

Récemment, un collègue plus âgé me demandait si cette sphère de recherches entrait dans le domaine de la science ; dans la négative, pourquoi n'en pas laisser la responsabilité à la religion, à la philosophie, à la politique ? Mais la politique, la philosophie, la religion et même l'art se mettent de plus en plus sur les mêmes longueurs d'onde que la science, et, comme chercheurs scientifiques, notre responsabilité est de veiller à ce que la science ne devienne pas une marche funèbre, physique ou spirituelle.

Nous ne pouvons fuir nos responsabilités.

Autant que je puisse en juger, les expériences spontanées comme celles dont nous parlons ont toujours été très rares, et les techniques employées pour les provoquer sont souvent pleines de défauts, incertaines, maladroites, répréhensibles et même dangereuses. Notre santé physique de plus en plus excellente, avec l'élimination continuelle de toute infection aiguë ou chronique, les tranquillisants que nous avons à notre disposition et qui permettent de neutraliser les productions électrico-chimiques inhabituelles du cerveau, notre régime enrichi de protéines et surtout de vitamines B — complexe que contrarie l'effet du L.S.D. 25 —, toutes ces choses dont j'ai déjà fait mention, de même que la vie dans une société où l'accent est mis sur les possessions matérielles, dans un monde de lumières et de couleurs synthétiques violentes, rendront les expériences spontanées dont je viens de parler encore plus rares. Comme notre santé s'améliore de plus en plus, et que les chances de maladie diminuent, chaque millimètre qui nous écartera d'une norme établie sera calculé et vérifié. Je pense que les agents psychédéliques nous offrent une opportunité — si mince soit-elle — pour que l'*homo faber*, cet ouvrier rusé, impitoyable, imprudent et cupide, se mue en cette autre créature dont nous avons si impétueusement cru qu'elle existait : l'*homo sapiens*, le sage, l'intelligent, le compatissant, pour lequel la quadruple vision de l'art, de la politique, de la science et de la religion se confond en une seule. Nous devons saisir cette chance.

Résumé

Après avoir noté qu'il existait un certain nombre de substances qu'on englobe aujourd'hui sous le terme générique d' « agents psychotomimétiques », j'ai fait remarquer qu'elles n'étaient pas définies avec précision, et j'ai suggéré que le mimétisme des psychoses est un des caractères spécifiques de ces agents, mais n'est ni le seul, ni le plus important. J'ai rappelé leur très grande ancienneté, et j'ai démontré comment, depuis les temps les plus reculés, ils ont fasciné l'homme. Puisque de nombreuses drogues provoquent des changements au niveau du corps et de l'esprit, j'ai considéré qu'il était nécessaire d'utiliser une définition pratique susceptible d'exclure les anesthésiques, les hypnotiques, l'alcool, et les dérivés de la morphine, de l'atropine et de la cocaïne. J'ai proposé la définition suivante :

« Les agents psychotomimétiques sont des substances qui provoquent des modifications dans la pensée, la perception, l'humeur, parfois dans l'attitude même du corps. Ces modifications se produisent une à une ou simultanément, sans toutefois introduire des perturbations au niveau du système nerveux autonome, ni même aboutir à la toxicomanie ; et bien qu'à trop forte dose on observe avec ces agents chimiques des perturbations telles que les désordres d'orientation, les troubles de mémoire, les états de stupeur, voire même la narcose, ces effets ne sont toutefois pas symptomatiques. »

Cette définition, bien sûr, sera modifiée avec l'élargissement de nos connaissances.

J'ai ensuite traité des psychoses expérimentales provoquées par ces agents, et j'ai remarqué un certain nombre de lacunes dans nos connaissances. J'ai la conviction que notre manque d'information a retardé le développement des recherches qui, récemment, nous ont conduits à utiliser l'adrénochrome, l'adrénolutine et la bufoténine ; j'ai mentionné quelques-unes des difficultés rencontrées par ceux qui utilisent les agents psychotomimétiques les plus récents ou les plus spécifiques. J'ai montré comment nous pouvions acquérir des renseignements utiles par les thérapeutiques expérimentales qui modifient les psychoses expérimentales, de même qu'en utilisant des techniques qui aggravent ou prolongent les effets de ces agents. Enfin, j'ai également rappelé leur usage en psychothérapie, en insistant sur nos lacunes.

Je suis certain que ces substances ont un rôle à jouer dans la formation des psychiatres, des psychologues, des infirmières, et de tous ceux qui sont en contact avec les malades mentaux. J'ai montré combien les travaux de Hebb et Lilly sur l'environnement spécifique et limité pouvaient nous être utiles dans nos propres expériences. Enfin, j'ai traité de quelques-unes des implications psychologiques, sociologiques et philosophiques inhérentes à ces recherches, en les rattachant aux travaux plus récents sur la perception.

En tenant compte de toutes ces considérations, j'ai suggéré que le terme générique de « psychotomimétiques » était beaucoup trop étroit ; j'ai donc proposé plusieurs termes qui suggèrent la notion de modification de l'état normal du cerveau, parmi lesquels il y avait « psychohormique », « psychohexique » et « psychozymique » ; celui que je préfère serait « psycholytique », ou « psychédélique » : qui manifeste l'esprit.

HUMPHREY OSMOND, D.P.M.
Traduit par A. Illion.

LE L.S.D. DANS LE TRAITEMENT PSYCHIATRIQUE

par Duncan B. Blewett

Les médicaments psychodysleptiques ont un avenir prodigieux dans le traitement psychiatrique. Auxiliaires remarquables de la psychothérapie, ils peuvent réduire notablement la durée du traitement et provoquer le transfert affectif à une vitesse fantastique. Mais dans le domaine de la recherche psychologique, je pense que la région que nous allons commencer à explorer est celle de l'introspection partagée. Je crois que nous en avons déjà les moyens. Une planification appropriée peut permettre de faire progresser ce travail.

Nous avons un rapport traitant de la première année d'utilisation du L.S.D. dans notre centre de traitement, à Regina, Saskatchewan. L'une de nos principales difficultés a été d'essayer de délimiter ce dont nous nous occupions. Les seuls renseignements proviennent des récits faits par les sujets qui ont absorbé le médicament, et de nombreuses personnes estiment que ce genre de récit est extrêmement difficile. Un certain nombre de personnes seulement écriront ce qui leur est arrivé. Après l'absorption du médicament, certains sujets semblent n'avoir que des crampes d'estomac ; d'autres deviennent excessivement psychotiques, et tout est tellement confus qu'ils n'ont presque rien à dire. Quelques personnes, cependant, ont vécu des expériences qui sont les plus belles, les plus vives et, en même temps, les plus terrifiantes de leur existence.

Le médicament est certainement l'une des substances les plus actives que nous connaissions : cent millioniėmes de gramme entraînent souvent un état très remarquable chez la personne qui les absorbe. Nous avons découvert que le sujet reste dans une position intermédiaire si on ne lui donne pas une dose suffisante du médicament. Il se trouve à la fois dans le domaine du système habituel de référence et dans le domaine d'une perception inhabituelle. Il lui est impossible

de séparer ces deux domaines ; il se trouve alternativement dans un monde qu'il peut reconnaître par la vieille structure, et dans un monde qu'il ne peut pas reconnaître au moyen de la source de perceptions changeante, mobile, qui accompagne ce système inhabituel de référence. Mais si l'on administre une dose suffisante du médicament, le sujet est rapidement emporté hors du vieux contexte, et ne peut maintenir son propre contexte, tel qu'il l'a connu ; au lieu de se sentir mal à l'aise, comme vous pourriez l'imaginer, le sujet se sent très à l'aise et capable d'accepter comme valable cette nouvelle et singulière façon de voir le monde.

Nous avons utilisé ce médicament à des doses pouvant atteindre deux cents microgrammes, notamment chez des jeunes gens et chez des prisonniers. Nous avons observé qu'un grand nombre d'entre eux atteignaient un état dans lequel ils éprouvaient un ressentiment très profond ; vous n'obtenez alors de leur part que huit à dix heures d'hostilité intense. Ils ne pouvaient ainsi rien obtenir de nouveau, à partir de ce traitement que nous essayions de leur appliquer. Ceci est un phénomène singulier : quand des personnes recherchent un traitement, elles ont toujours tendance à le combattre. Elles peuvent intellectuellement admettre la valeur de ce traitement, mais néanmoins le contenu émotionnel, qui fait très souvent partie du trouble considéré, se maintient, et leur fait combattre les effets du traitement et l'établissement du transfert affectif.

Bénéficiant de l'aide de nos collègues qui travaillent en Colombie britannique, il nous est apparu qu'avant d'utiliser le L.S.D., il est recommandé d'étudier aussi complètement que possible la dose à employer, en fonction de la tranquillité dont nous avons déjà parlé. Ce groupe a utilisé des doses atteignant mille gammas, ou dix fois la dose que nous avons utilisée. Lorsque cette dose est administrée, il devient tout à fait impossible au sujet de maintenir son système habituel de référence et de considérer cette expérience d'une façon logique. Son système logique s'effondre. Vous ne pouvez rien apprendre tant que le cerveau est ébranlé.

Le L.S.D. modifie quelque peu la fonction de relation du cerveau et brouille ce qui a été la structure dans le passé ; il permet ainsi l'apparition de nouveaux ensembles d'idées. C'est, en réalité, un véritable torrent d'idées nouvelles qui apparaît quand les anciens cadres sont ébranlés. Ce n'est pas une catastrophe, au contraire ; la personne est capable de réorganiser sa perception, sa perception inhabituelle, à un niveau beaucoup plus élevé dans sa propre pensée. Le sujet qui a vécu cette expérience déclare : « Je vois les choses beaucoup plus nettement, je comprends avec une perception accrue, ma compréhension est intense. » Et tous ses amis le regardent en disant : « C'est bizarre, il se trompe : il est absolument le même qu'auparavant. » Il est vraiment difficile de prouver

que vous êtes un homme plus avisé que vous ne l'étiez dix minutes ou deux heures auparavant. D'après ma propre expérience, je trouve que mes relations avec ma famille se sont améliorées d'une façon remarquable du jour où j'ai commencé à prendre du L.S.D. Mes enfants semblent être plus heureux. Je m'entends mieux avec ma femme. Depuis qu'elle a pris le médicament, elle s'entend mieux avec moi.

Vous ne pouvez cependant pas établir une dose standard de cent gammas et dire : « Cela provoquera une expérience psychodysleptique pour tout le monde. » Certaines personnes ne ressentiront que des maux d'estomac. Par contre, si vous leur donnez une dose de cinq ou six gammas, elles auront bien une expérience psychodysleptique. Il est assez difficile de fixer la quantité de médicament juste nécessaire ; mais, s'il y a une erreur, faites en sorte que la dose soit trop forte plutôt que trop faible, car ce médicament est apparemment inoffensif.

DUNCAN B. BLEWETT.

Note de la rédaction de *Mandala* : Ce texte de Duncan B. Blewett, supervising psychologist à la *Psychiatric Services Branch, Department of Public Health*, Regina, Saskatchewan (Canada), est un résumé de son intervention au colloque « Parapsychologie et pharmacologie » de Saint-Paul-de-Vence, en juillet 1959.

L'IVRESSE PEYOTIQUE

(Étude autour de l'expérience de Havelock Ellis)

par Alexandre Rouhier

Il n'est pas possible de répartir en catégories les images évoquées au cours de l' « ivresse divine ». A la rigueur, peut-être pourrait-on les classer en quatre types différents, dont chacun, selon les individus, domine plus particulièrement

au cours d'une intoxication. En général, ils sont intimement mélangés, et il est bien rare qu'ils s'excluent complètement les uns les autres. Cette classification est conventionnelle. Commode pour décrire les images, elle ne correspond pas, en réalité, au processus exact du phénomène peyotique.

Au *premier type* appartiennent les phosphènes prémonitoires que nous venons de décrire : images géométriques, kaléidoscopiques, nuageuses, fluantes, vagues ou précises. Elles ont un caractère ornemental et ne représentent, dans leurs détails, aucun objet déterminé. Elles se montrent, au début, floues ou d'une extrême ténuité, puis deviennent vite plus distinctes. Elles sont le plus souvent de courte durée. Elles reviennent fréquemment par la suite, avec quelques variantes : elles semblent alors annoncer, après un moment de répit dans le défilé des images de type mieux défini, la survenance d'une nouvelle et plus importante vision.

Dans certains cas, elles subsistent pendant toute la durée de l'ivresse, plus ou moins atténuées et reculées au second plan, où l'étroite juxtaposition de leurs motifs mouvants constitue comme une « toile de fond », de visibilité réduite, sur laquelle passent des images plus lumineuses et plus individualisées : « écran » de bronze vert, tourmenté de reliefs imprécis et tourbillonnants. D'autres fois, elles s'affirment d'emblée avec une grande intensité et remplissent la durée de l'expérience tout entière[1]. Elles affectent alors un caractère plus irrégulier, moins géométrique, moins stylisé, mais non moins somptueux, et semblent tendre constamment à représenter des choses connues sans jamais y parvenir[2].

---

1. Ce fut le cas personnel de Havelock Ellis, auquel, une seule fois, « des figures humaines, d'un caractère fantastique et oriental, semblèrent vouloir apparaître ».

2. La description de ce genre d'image que donne Havelock Ellis est si typique, que nous la citons en entier :

« Les visions ne ressemblaient jamais à des objets familiers. Elles étaient d'une grande netteté, sans pour cela offrir l'aspect de choses connues : elles s'en rapprochaient sans cesse, sans jamais y atteindre.

« Je voyais des bijoux isolés ou groupés en épais et superbes tapis, tantôt jetant mille feux, tantôt brillant d'un éclat sombre et magnifique. Puis ils se transformaient devant mes yeux, prenant des formes de fleurs, se muant en somptueux papillons, ou en ailes étincelantes, irisées et fibreuses de merveilleux insectes. Parfois, aussi, j'avais l'impression de regarder à l'intérieur d'un immense vase creux et tournant, dont la paroi concave, polie, nacrée, était revêtue de teintes qui changeaient rapidement.

« Plus encore que de leur abondance, j'étais étonné de la variété des images qui m'apparaissaient. A chaque instant, un genre d'effet absolument nouveau se manifestait dans mon champ visuel. C'étaient, animés de mouvements rapides, soit de splendides couleurs d'un ton sombre, dont l'une, merveilleuse, sembla à un moment donné s'approcher de moi, soit des feux, soit des étincelles. Le plus souvent, c'étaient des couleurs associées en combinaisons d'une richesse sobre, avec des points brillants pareils à des joyaux.

« Toutes les nuances et toutes les teintes que je pouvais concevoir m'apparaissaient à un moment ou à un autre. Parfois, les différentes

Elles ressemblent beaucoup aux visions de la neurasthénie, de l'hystérie, du surmenage, de certaines migraines, de la migraine ophtalmique, avec cette différence, constatée par Havelock Ellis, que, dans ces dernières, « il est bien rare d'éprouver une sensation de bien-être et de plaisir ».

Au *deuxième type* correspondent les visions d'objets, de figures et de scènes esthétisées et poétisées, mais peu déformées en somme, qui sont familières à l'observateur ou qui lui sont connues, et qui appartiennent à son fonds de mémoire consciente. Il semble qu'elles dépendent beaucoup de ses occupations habituelles et qu'elles sont surtout provoquées par ses préoccupations latentes.

Elles se localisent moins que les précédentes dans une phase de l'ivresse et s'éparpillent, plus ou moins irrégulièrement, tout au long de sa durée. Isolées ou groupées, elles évoquent des objets familiers, des physionomies connues, des paysages ou des scènes déjà vus. Un des sujets de Prentiss et Morgan revoit l'*America* de Kirafly, qu'il avait vu jouer deux ans auparavant. Un autre aperçoit spontanément des barils, pompes, etc., apparaissant en successions rapides. Le chandelier israélite, le coin d'appartement, le hall d'un journal, les masques polymorphes de notre expérience personnelle ; la figure féminine, la balance de précision, les fleurs et les plantes bien déterminées de M. L. ; le petit médaillon d'émail bleu, les mouchoirs, le parapluie, le coupe-papier, les églises russes, le train, le visage de Tolstoï, la mère de Mlle de

---

variétés d'une même couleur, le rouge par exemple, se montraient, soit associées, soit par séries successives. Mais en dépit de cette énorme profusion, l'ensemble conservait toujours une certaine discrétion et une sensible valeur artistique.

« Non seulement leur éclat, leur délicatesse, leur variété me frappaient, mais plus encore leur contexture charmante et variée, fibreuse, tissée, polie, brillante, sombre, veinée, semi-transparente. L'aspect brillant des joyaux, l'aspect fibreux des ailes d'insectes étaient peut-être les plus fréquents.

« Bien que les images ne fussent pas celles de choses connues, fréquemment, comme je l'ai dit, elles les rappelaient vaguement. Une fois, par exemple, les objets représentés semblaient faits de fine porcelaine ; une autre fois encore, c'étaient comme des motifs d'architecture de style Maori. Les arrière-plans de ces dessins rappelaient souvent, tant par la forme que par le ton, la délicate ornementation réalisée par les dentelles sculptées dans le bois des moucharabys du Caire.

« Mais toujours les visions se déroulaient, se modifiaient, sans présenter aucun des traits caractéristiques des objets réels qu'elles évoquaient lointainement. Si j'essayais de modifier leur cours par un effort de volonté, c'était avec très peu de succès.

« En résumé, je dirai que les images étaient le plus habituellement ce qu'on peut appeler de vivantes arabesques. Une certaine tendance imparfaite à la symétrie se manifestait fréquemment, comme si le mécanisme sous-jacent eût été en rapport avec un grand nombre de facettes réfléchissantes, de sorte que la même image se trouvait ainsi souvent répétée sur une vaste étendue du champ visuel. Mais cela se rapporte beaucoup plus à la forme qu'à la couleur, qui, elle, affectait une grande variété de délicieuses nuances. »

K. ; les figures du père Joseph, de Clemenceau, d'Henri IV, d'Albert Ier, de Léopold, de Beethoven, le petit Peyotl de Mme de S. ; les bateaux, les astres et les planètes, la croix ansée de M. T. appartiennent tous à cette classe de visions.

Nous verrons par la suite qu'elles ne sont pas toujours la reproduction très exacte des choses connues, et qu'elles comportent souvent quelques éléments de fantaisie et de déformation.

Le *troisième type* de visions groupe des images semblables à celles du type précédent, mais qui ne se rapportent intégralement à aucun souvenir précis. Les éléments qui les composent proviennent bien d'acquisitions sensorielles et cérébrales retenues par la mémoire consciente ou inconsciente, mais ils sont groupés arbitrairement par l'imagination inconsciente, sans intervention de la faculté logique d'association, et suivant une ordonnance qui atteint parfois le fantastique le plus outrancier. Ce sont les visions de ce type qui sont les plus fréquentes et qui peuplent presque exclusivement l'ivresse peyotique. Elles vont depuis les figures et les scènes analogues à celles de la vie réelle, telles que nous en construisons dans nos rêves, jusqu'aux compositions les plus imprévues, les plus délirantes, les plus hoffmannesques, comme en peignit Hieronymus Bosch, ou comme en dessinent un Louis Bailly et un Rakham.

A cette classe se rattachent les paysages inconnus et fabuleux, les bêtes monstrueuses, les êtres grotesques, et les personnages divers dont le type est parfois si marqué, qu'il a la précision et l'individualité d'un portrait.

Ces visions sont nombreuses dans nos observations. Celles de Weir Mitchell sont les plus représentatives du genre.

« En fermant les yeux, dit-il, je commençai à voir, après un long intervalle, et pour la première fois, des objets définis associés à des couleurs. Les étoiles pétillaient et disparaissaient. Une pointe blanche de pierre grandit, s'élevant à une immense hauteur, et devint une tour gothique, richement ornementée d'un dessin très affiné et très pur, et portant sur ses portes ou sur des consoles de pierre de nombreuses statues déjà un peu usées. Comme je contemplais cela avec étonnement, voici que les angles saillants, les corniches et même la surface des pierres, à leur jonction, se couvrirent et se tapissèrent peu à peu de grappes qui semblaient faites d'immenses pierres précieuses, non taillées, et dont quelques-unes ressemblaient à des masses de fruits transparents. Ces masses étaient de couleur verte, pourpre, rouge et orange ; il n'y avait pas de jaune clair ni de bleu. Elles semblaient toutes être illuminées à l'intérieur, et il m'est absolument impossible de donner une idée approximative de l'intensité merveilleuse et de la pureté de teinte de ces somptueux fruits colorés. Toutes les couleurs que j'ai vues sont obscures auprès de celles-là. Pendant ma contemplation, qui dura assez longtemps, la tour

prit une jolie teinte gris souris, et tous les immenses ornements suspendus, vert émeraude, rouge rubis et orange, commencèrent à laisser tomber, goutte à goutte, une lente pluie de couleurs. A ce moment, rien ne restait immobile. Les globes colorés se déplaçaient en tremblant... Les lignes architecturales étaient toutes en évolution et changeaient de teinte. Les figures mouvantes laissaient flotter de longues files de vivantes lumières, et puis, en un instant, tout redevint noir.

« Après un défilé sans fin de moins belles merveilles, je vis ceci, qui m'impressionna profondément : le sommet d'une gigantesque falaise se dressait au-dessus d'un abîme d'une profondeur inouïe. Mon invisible enchanteur mit sur le bord la griffe de pierre d'un immense oiseau. Au-dessus de ce pied ou de cette patte pendait un lambeau de je ne sais quelle étoffe, qui se déroula et se mit à flotter sur le gouffre jusqu'à une distance qui me parut représenter le Temps, aussi bien que l'Immensité de l'Espace. Puis apparurent des milliers d'ondes pourpres, à demi transparentes et d'une ineffable beauté. De temps à autre, de tendres nuages d'or semblaient s'évader et flotter hors de leurs replis, ou bien une grande clarté les traversait en entier. Des choses semblables à des oiseaux verts s'en détachèrent et se jetèrent, en volant, dans le gouffre inférieur. Je vis ensuite des grappes de pierreries pendues en masse à leurs griffes, et il me semblait y en avoir des multitudes, là-bas, loin au-dessous, dans l'infini du gouffre noir.

« ... J'aperçus quelque chose qui ressemblait à une boutique, avec des bocaux de pharmacie, mais si splendidement verts, rouges, pourpres, qu'il n'y en a pas de pareils dans les pharmacies du pays des fées. Sur la muraille de gauche, épinglé par la queue, était un ver brun de peut-être cent pieds de long. Il tournait lentement comme un soleil de feu d'artifice sans me causer de répugnance. Pendant sa giration, de longs tentacules, verts et rouges, en sortaient de part et d'autre. Sur un banc, tout auprès, deux petits nains, qui me semblaient en cuir, soufflaient dans de longs tubes de verre, de couleur verte, qui avaient l'air doués de vie tant leur couleur était intense et vive ; mais il est vain de rechercher des mots capables de traduire ces couleurs. Ces deux nains semblaient étrangement massifs et paraissaient vivants. Leur image est encore présente à ma mémoire et me donne l'impression que j'ai vu en eux des couleurs qui m'étaient inconnues et dont la variété et l'étrange juxtaposition étaient vraiment fascinantes pour quelqu'un à qui la couleur est plus qu'elle n'est à beaucoup d'autres personnes. »

En somme, les visions de ces deuxième et troisième catégories rappellent assez exactement celles du rêve normal et du délire onirique.

Il n'en va pas de même d'autres visions, plus rares, et assez dissemblables des précédentes, que nous groupons en une

quatrième catégorie. Elles ressemblent beaucoup à certaines manifestations constatées, sous l'influence du hachisch, par quelques sensitifs (peintres, poètes ou musiciens), au système nerveux particulièrement affiné et impressionnable.

Cette description, par exemple, faite par E. B. Putt, d'un phénomène mescalinique : « Il me semblait voir un écheveau de fil d'or tournoyant et allant du creux de mon estomac à ma bouche, pour revenir de nouveau à mon estomac, en décrivant un cercle complet », ne rappelle-t-elle pas étrangement celle que Th. Gautier donnait d'un phénomène hachischien : « Il me semblait que mon corps devenait transparent. Je voyais très nettement dans ma poitrine la drogue que j'avais mangée sous la forme d'une émeraude dont s'échappaient des millions de petites étincelles. Les cils de mes yeux s'allongeaient indéfiniment, s'enroulant comme des fils d'or sur de petits rouets d'ivoire qui tournaient tout seuls avec une éblouissante rapidité. Autour de moi, c'étaient des ruisseaux et des écroulements de pierreries de toutes les couleurs, des ramages sans cesse renouvelés, que je ne saurais mieux comparer qu'aux jeux de kaléidoscope. »

Si nous lisions ces deux relations pour la première fois, sans en connaître l'objet, ne nous serait-il pas difficile de les attribuer, l'une ou l'autre, plus particulièrement à l'une ou l'autre drogue ?

Le prototype de ce genre d'illusions nous est fourni par un peintre anglais, sujet de Havelock Ellis, dont les visions s'accompagnèrent de singuliers phénomènes d'interversions sensorielles, et, à plusieurs reprises, d'autres phénomènes qui affectèrent un curieux caractère d'autoscopie. Ces phénomènes sont assez originaux pour qu'il nous paraisse utile de donner de larges extraits du compte rendu de l'expérimentateur.

Les « mescal buttons », probablement très actifs, qu'il avait absorbés, provoquèrent une véritable intoxication. Elle se manifesta par crises, au cours desquelles le système musculaire, très affecté, ne fonctionnant presque plus, entraînait une très grande difficulté à respirer[1].

« Les premières crises furent les plus violentes, écrit le peintre. Elles débutèrent par des picotements dans les membres inférieurs et par la sensation d'un gaz nauséeux et suffocant montant dans ma tête. Deux ou trois fois, cette sensation s'accompagna de la vision du gaz s'enflammant en traversant ma gorge. Mais j'avais rarement des visions pendant les crises ; elles apparaissaient dans les intervalles.

« Elles commencèrent par un jaillissement de couleurs ; une fois, ce fut un flot d'eau verte, brillamment illuminée, couvrant le champ de la vision, et bouillonnant par places, comme lorsque de l'eau fraîche, avec toutes les bulles d'air qu'elle contient, est envoyée dans une piscine à l'aide d'une pompe. Une autre fois, mon œil me semblait tourner dans une grosse goutte d'eau sale où se mouvaient des millions de petits êtres ressemblant à des têtards. Mais les premières visions consistaient surtout en une très rapide succession d'arabesques colorées, montant, descendant ou glissant, sous tous les angles possibles, dans le champ de la vision. Il serait aussi difficile de donner une description des tourbillons de l'eau au pied d'une cataracte, que de décrire le chaos de couleurs et de dessins qui marqua cette période.

« Alors commença une autre série de sensations extraordinaires. Elles se manifestèrent avec une soudaineté étonnante et se succédèrent rapidement. Je les relate au hasard, telles qu'elles me reviennent à l'esprit :

« 1. Ma jambe droite devint subitement lourde et comme solide ; il me semblait vraiment que le poids entier de mon corps s'était transporté en un seul endroit, vers la cuisse et le genou, et que le reste avait perdu toute matérialité.

« 2. Avec la soudaineté d'une douleur névralgique, le derrière de ma tête me parut s'ouvrir et émettre des torrents de couleurs brillantes ; cette sensation fut immédiatement suivie par celle d'un coup de vent passant à travers mes cheveux dans la même région.

« 3. A un certain moment, une couleur, le vert, prit un goût dans ma bouche : c'était douceâtre et un peu métallique. Le bleu, à son tour, prit une saveur qui rappelait le phosphore. Ce sont les seules couleurs qui paraissaient avoir des rapports avec le goût.

« 4. J'éprouvai une sensation de délicieux soulagement et de légèreté extra-naturelle dans la région du front, puis une sensation croissante de contraction.

« 5. J'entendis chanter dans l'une de mes oreilles.

« 6. Je ressentis une brûlure dans la paume de la main gauche.

« 7. J'eus comme une sensation de chaleur autour des deux yeux, qui persista pendant toute la période, excepté à un

1. « La sensation de gêne de la respiration et d'engourdissement dans la région du cœur causait un sentiment de mort imminente. Il était impossible au sujet de se mouvoir. Ses membres inférieurs étaient agités de tremblements constants. Des nausées persistantes s'accompagnaient de suffocations et de douleurs cardiaques. Un biscuit, du café, un peu d'alcool les calmèrent. La photophobie était si intense qu'il lui était douloureux de garder les yeux ouverts plus de quelques secondes. La lumière du jour lui semblait emplir la chambre d'un éclat aveuglant. » Cependant, « tous les objets, dans le court instant où il les entrevoyait, lui semblaient normaux quant à leur couleur et à leur forme ».

certain moment où j'éprouvai une impression de froid sur les paupières, accompagnée de la vision de la paupière ridée, de la peau qui se détachait du front, de la chair morte, et enfin du crâne. »

Ces phénomènes ne s'arrêtent pas là :

« Quand j'avais les yeux fermés, continue l'expérimentateur, la plupart des visions, après le spectacle chaotique du début, représentaient soit des parties, soit la totalité de mon corps, subissant une foule de merveilleuses transformations, de métamorphoses ou de colorations. Elles étaient le plus souvent de caractère comique et grotesque ; souvent aussi la couleur était admirable.

« Une fois, je vis ma jambe droite se teinter d'une délicate nuance d'héliotrope ; une autre fois, la manche de mon habit se changea en une étoffe d'un vert sombre, ornée d'un dessin en soutache rouge, avec le parement bordé de noir. A peine ma nouvelle manche avait-elle pris forme, que je me trouvai vêtu moi-même d'un costume complet de même style, offrant un caractère moyenâgeux, sans que je pusse dire à quelle époque précise il appartenait. Je notai qu'un mouvement fortuit — de ma main, par exemple — provoquait aussitôt la vision en couleur de la partie du corps mise en jeu, laquelle se transformait à son tour, par une transition en apparence naturelle, en une autre tout à fait différente.

« Ainsi, ayant pressé par hasard mes doigts contre mes tempes, ils s'allongèrent, puis devinrent, en grandissant, les arcs d'une voûte ou d'un toit en forme de dôme. Mais la plupart des visions étaient d'une nature plus personnelle. Il m'arriva une fois de porter une cuillerée de café à mes lèvres, et, comme je levais le bras dans cette intention, devant mes yeux fermés, ou presque fermés, apparut subitement, avec toutes les couleurs de l'arc-en-ciel, la vision de ce bras séparé de mon corps, et qui me servait du café en ayant l'air de sortir d'un espace sombre et indistinct. A un autre moment, comme je cherchais à calmer une légère nausée en prenant un biscuit qui m'était passé par Havelock Ellis, ce biscuit s'entoura soudain d'une flamme bleue. Pendant un instant, je le tins près de ma jambe. Aussitôt, mon pantalon prit feu. Puis tout le côté droit de mon corps, depuis le pied jusqu'à l'épaule, fut enveloppé d'une vague de flamme bleue. C'était un spectacle d'une merveilleuse beauté. Mais ce ne fut pas tout. Comme j'introduisais le biscuit dans ma bouche, il se changea de nouveau en une masse de feu, de la même couleur, qui illumina l'intérieur de ma bouche, en jetant un reflet bleu sur le palais. La lumière que l'on admire dans la Grotte d'Azur, à Capri, n'est pas, je puis l'affirmer, aussi bleue que me sembla l'être, pendant un instant, l'intérieur de ma bouche. Ce fut à ce moment, alors que j'éprouvais une sensation de chaleur et de fièvre aux joues, que j'eus la plus étrange de

toutes les visions. Il me sembla d'abord que la peau de mon visage s'amincissait au point de n'avoir pas plus de consistance que du papier de soie, puis soudain apparut à mes yeux la vision de ma figure pareille à du papier, demi-transparente, et de couleur un peu rougeâtre. A mon grand étonnement, je me vis moi-même, comme si je me trouvais à l'intérieur d'une lanterne chinoise, regardant la chambre au travers de ma joue. »

Les phénomènes de cette expérience sont uniques. Ils doivent certainement beaucoup plus encore de leur originalité à la personnalité de l'expérimentateur qu'à l'activité particulière de la drogue [1].

Les fantasmes de l'ivresse mescalinique ne sont pas toujours aussi ravissants ni aussi brillamment colorés que ceux que nous venons de décrire [2]. Cependant, alors même que leur visibilité et leur luminosité sont très faibles (ce qui est le cas au début et à la fin de l'intoxication, et lorsque la dose de drogue a été insuffisante), ou qu'ils ne représentent que des choses banales, des objets familiers ou vulgaires, diversement mais non brillamment colorés, il est bien rare que certains détails ne soient pas revêtus d'une lumière ou d'une teinte si éclatante, dont la beauté est si grande et la pureté si inconcevable, que, si petite que soit son étendue, elle arrache des cris d'admiration [3].

Les couleurs de ces visions sont en effet inouïes et inou-

1. Cela au seul point de vue psychologique.

Au point de vue physiologique, on peut certes invoquer une idiosyncrasie pour expliquer de semblables phénomènes de quasi-toxicité. Mais avant tout, il ne faut pas oublier qu'ils peuvent provenir et de la dose et de la composition de la drogue.

La double expérience effectuée par Prentiss et Morgan, sur un même individu, est un exemple typique de l'influence de la dose : alors que sept « mescal buttons » produisent un effet dépressif musculaire et cérébral très intense, trois boutons et demi, non seulement ne produisent aucun phénomène désagréable, mais au contraire donnent au sujet une facilité au travail remarquable.

Les proportions variables des divers alcaloïdes contenus dans une drogue donnée jouent également un rôle important. Des doses très fortes de mescaline rendent l'action centrale de la drogue négligeable. Une teneur élevée en lophophorine, alcaloïde réellement toxique et inhibiteur des terminaisons nerveuses, est responsable des phénomènes désagréables et alarmants.

D'où, encore une fois, la nécessité absolue de procéder au préalable à l'analyse qualitative et quantitative des préparations de peyotl, et tout spécialement de celles qui sont destinées à l'expérimentation psychologique.

2. Ce fut notre cas, et aussi celui d'Eshner. Bien que les visions de ce dernier fussent toujours très distinctes, leur coloration et leur éclairement ne furent jamais très vifs. Leur intensité semblait cependant correspondre à la vigueur avec laquelle il fermait les yeux.

3. Cas de notre auto-observation (petites flammes pourpres du chandelier israélite), et du sujet de l'observation numéro 4 (couloir obscur, fermé d'une porte par les interstices de laquelle passaient des rayons de lumière).

bliables. Il est littéralement impossible d'en exprimer l'intensité, la somptuosité, la magnificence. Nul des pauvres qualificatifs de notre langue n'est capable d'en donner une idée. Il faudrait la plume coloriste d'un Gautier ou d'un Goncourt pour tenter de les décrire. Weir Mitchell déclare qu'il « désespère de dépeindre ce spectacle enchanté en un langage qui puisse initier les autres à sa beauté et à sa splendeur ».

C'est féerique, répètent les expérimentateurs. C'est pétri de lumière !... C'est de la lumière vivante !... Ces couleurs sont prodigieuses : ce sont les couleurs du spectre, intensifiées comme si elles baignaient dans une violente lumière solaire !... On dirait des eaux de couleurs... des gemmes irradiant de la lumière !... Il n'est pas jusqu'aux blancs qui ne soient « plus blancs que la neige », et aux noirs qui ne soient « somptueux, profonds et veloutés ».

Le propre de la couleur peyotique est d'être intense « en soi », c'est-à-dire de ne pas donner de pénible sensation d'éblouissement, d'aveuglement, de choc rétinien[1]. Comparer sa luminosité à la fois vive et douce à celle d'une lampe à vapeur de mercure dont les radiations seraient adoucies par un verre dépoli et teinté qui ne leur enlèverait rien de leur puissance, tout en cessant de les rendre insupportables, n'est qu'une approximation qui en trahit l'intense et délicate splendeur.

Les images ne sont pas toujours lumineuses par elles-mêmes. Quelquefois, les scènes sont éclairées comme celles de la vie réelle ; d'autres fois par une clarté lunaire ou artificielle, comme on peut en voir au théâtre. Dans d'autres cas (ceux surtout où les images accusent un relief frappant), il semble que la source éclairante est comme une vive projection lumineuse venant de *derrière* l'expérimentateur, soit en haut, soit de côté. Celui-ci fait des efforts inconscients pour en apercevoir le foyer, mais il n'y parvient jamais.

Toutes les couleurs ne sont pas toujours perçues. Une ou plusieurs peuvent manquer dans la série des coloris qui se manifestent : E. B. Putt, lorsqu'il voit apparaître les couleurs en une longue et large bande, semblable au spectre solaire, remarque qu'il y manque l'extrémité violette, bien que les autres expérimentateurs aient généralement constaté la prédominance de cette couleur dans leurs visions : « Je n'avais, dit-il, pas vu de bleu ni de violet, bien que j'eusse aperçu quelques éclairs pourpres. Je m'amusai pendant quelque temps à susciter les visions de plusieurs couleurs du spectre. Lorsque je cherchais le vert, toute la bande était verte, avec d'innombrables nuances. Le même phénomène se reproduisait

1. Nous sommes seul à avoir observé sur nous-même (auto-observation) ce phénomène d'éclatement lumineux si intense qu'il donne l'impression d'une *explosion de l'œil*. Nous ne l'avons ressenti qu'à trois reprises.

avec le rouge, l'orange, le jaune et le pourpre. Mais lorsque j'essayais d'évoquer systématiquement le spectre, je constatais que c'était seulement par un désir répété et insistant que j'obtenais la vision de l'extrémité violette, et seulement d'une façon peu satisfaisante et transitoire. »

D'ordinaire, toutes les couleurs sont perçues, et souvent avec une gamme de nuances très étendue. Ce sont celles, fondamentales, du spectre, et celles, plus ou moins rares, plus ou moins riches, que produit leur mélange. Nous ne connaissons que Weir Mitchell qui ait eu la sensation de voir, pour la première fois, des couleurs qui lui étaient inconnues.

Un autre élément de ravissement provoqué par la vision peyotique, bien que moins de sujets y soient aussi sensibles qu'à la couleur, est dû à la perception aiguë que l'on éprouve du dessin, de la ligne, du relief intense des images.

La modification que semble apporter le peyotl à la valeur visuelle et aux qualités analytiques et synthétiques de l'appareil optique, dont nous avons déjà parlé, semble influer également sur la valeur esthétique de la vision interne. Weir Mitchell paraît l'avoir ressentie, sans cependant s'y être arrêté. Le cas de Mme de S.[1] est plus particulièrement démonstratif : elle a toujours affirmé avoir tiré plus de plaisir de l'aspect sculptural de ses visions que de leurs coloris.

ALEXANDRE ROUHIER.

IMAGES, FIGURES/FORMES
par René de Solier

HUAUTLA DE JIMENEZ (1962)

1 *Premières images,* au début (22 h 10), certainement ; « ça gagne », « ça marche » — choses entendues, bénignes, dans le langage coutumier, *où* l'on devine qu'aucun effort ne doit être fait, très vite, afin d' « exprimer en forme », l'essentiel est de « se laisser aller », AFIN DE MIEUX VOIR, lettres fulgurantes, entendues comme l'édit, en respect d'une convention, d'une règle venue du

1. Apparition d'une tour gothique, etc.

fond des âges, « règle d'Hermès », redécouverte après coup *et* dans le temps même — comme gagné de vitesse, en état de complète surprise, et on ne peut dire, par rapport au respect invoqué, découvert, à la démarche, souhaitée, voulue, en état à la fois de révolte, d'inquiétude, de curiosité évidemment, liée à cette autre règle perçue d'instinct : ne rien faire qui puisse interrompre ou modifier le cours de l'expérience, neuve, on ne sait pas « ce qui va se passer », ce qui peut se passer, comment on en sortira : pour l'instant le problème est autre, celui de la surprise de l'irruption, sans pouvoir saisir par fractions de seconde seuils et moments de passage, on est pris, d'un seul coup, d'emblée — sur-le-champ, il faut l'admettre, dans la nuit, sans avoir la possibilité, alors, de recourir à une borne, ailleurs, ou à l'appel : en vue de quelle demande ? On est pris, très vite, moins de dix minutes après le moment où les lumières sont éteintes (j'ai dit la surprise[1], le recours aux repères fixes : braise, deux vitres, livrant la lumière du dehors, position des participants, ayant réussi à éviter, par les places prises, choisies, toute promiscuité adverse, trouble, mal intentionnée (que sait la Sabina de tout cela ?).

Pris — on ne peut y croire (tout cela tellement attendu, « sans savoir ») ; léger état d'incrédulité, comme flottant, sans être pris dans les divagations langagières, les incertitudes du doute, et du pouvoir de raison, ou de contrôle ; mais telle question, provoquante, un temps, demeure, et ne veut peser, mais est entendue, perçue, sans que le doute intervienne ou vienne freiner : « Est-ce bien vrai ? »

Certitude : la situation occupée par chacun : assis, debout, allongé, prostré (ce sera le cas de G., dans l'obscurité), *commande,* ainsi que le contact, même celui des deux chevalières, surtout celui des mains, lacées, pressées, *ballet,* plus tard, l'une à la recherche de l'autre ? (En mouvement serpentin, de danseur ou de danseuse.) Comme durant le plaisir, le mime du plaisir et de l'accompagnement, dans ses parties voisines, de l'expansion latérale, curieux métronome, fort articulé et souple, des scansions, les mains remontant contre le corps, le torse, la poitrine (lieu vulnérable, où l'on vérifie les ressauts ?), vers la nuque, prenant les cheveux, déterminant quelques saccades, l'arc de tension soudaine.

A dire vrai, le matériel étant abandonné, volontairement (il n'est pas question de photos, d'écrits, de dessins — j'ai tout laissé glisser sous le lit de camp, à portée

1. *Curandera.*

de la main en un sens, mais hors des préhensions faciles, ou en vue d'un enregistrement vérificateur, témoin), une boîte d'allumettes plates dans la poche d'une veste de daim (en haut, à gauche) : le contact rassure — j'ai été prié de laisser ma torche « au vestiaire », sur une caisse —, comme celui du cuir, d'un grain certain, « culotté », autre peau tenue sur soi, et vers les mains — un autre corps, laissant toute liberté de mouvement, alors que l'on flotte ; dès le début, dans la nuit, gardant contact avec la braise, la lumière du dehors, on est réduit à l'essentiel : soi, l'autre, ce qui va surgir, ce qui surgira, l'affrontement, posture appropriée (laquelle ?), laissant au corps cette souplesse dont on rêve, durant l'amour, l'efflux, ou cette sensation d'absence diffuse (connue dans l'abandon, et l'effusion mystique). Corps et mains, yeux ouverts, un temps.

Les pieds — j'ai gardé des chaussures de marche, lourdes, confortables, prenant appui sur le roc, la rocaille, par les « créneaux » — ; cette partie-là du corps, protégée (encore par le cuir), touche le bord du lit de camp, que je talonne, pour vérifier telle sensation, malgré l'épaisseur du cuir ; donc, je suis assis, et je sais que je puis vérifier à tout instant l'assise ! Vague crainte d'être pris dans le tournoiement, comme durant l'ivresse, ou le danger, quand on chavire, quand on est projeté en avant, ou refus, et pourquoi ? de céder au tournoiement, s'il intervenait. Etant ainsi solidement chaussé, à l'aise dans le cuir et la *laine,* prémuni, assis, et disposant pour l'instant d'une liberté de mouvement et de manœuvre, d'instinct je ne veux pas bouger : je guette en moi, je veux surprendre, frais, dispos, le moment d'irruption, attendu — mais quand ? —, ce moment et mode que je ne connais pas. En fait, je serai surpris et pris — c'est déjà fait — « avant que je ne m'y attende ». Etant ainsi là, au guet vigilant dans l'obscurité, les pieds qui pourraient « raboter le plancher » (souvenir d'élève, de professeur — quand les élèves manifestent ou veulent manifester, par des trépignements !) rassurent : quant à l'existence de toute une moitié du corps (qui ne compte plus : nous sommes chastes, dans l'état requis de jeûne et d'abstinence ; dans la nuit, à la fois libres et tentés, inquiets, « sur ce qui va se passer », quant au déroulement ; inquiets dans la mesure où l'on redoute l'affrontement, la période noire).

« — J'ai l'impression d'un trou, dit T. ; le dragon me dévore le dos ; tu me prends mon souffle » (l'unique phase et la phrase terribles). L'allongement, côte à côte, permet de dissuader. Mais il faut prendre l'autre contre soi, qui ne s'en rend pas compte. Et tout au long de l'expérience dans la nuit je sais que le pouvoir protec-

teur (et vérifiant, vérificateur et réordonnateur) des mains existe. Surtout vers la nuque. Alors la fusion est entière, l'influx circule.

2.1 Assis. La tête dans les mains (à chacun son rêve ? ou toujours le même besoin, assez fat, ou trop raisonnable, de bien surprendre l'instant ?) : vues vertes (je n'essaie pas de décomposer les phases, d'établir ou d'enregistrer une prééminence), images de « fond » mobiles (fig. 1), déplacement en ondes. Comme par saccades, pulsions d'ondes, en avancées contraires : une vague recouvre l'autre, une contre-vague intervient. Le circulaire est sans cesse cassé, dans le globe de l'*œil* : nouvel état cette sensation et certitude du rapprochement, de la communication des yeux ; de l'immense et seul écran, ovoïde,

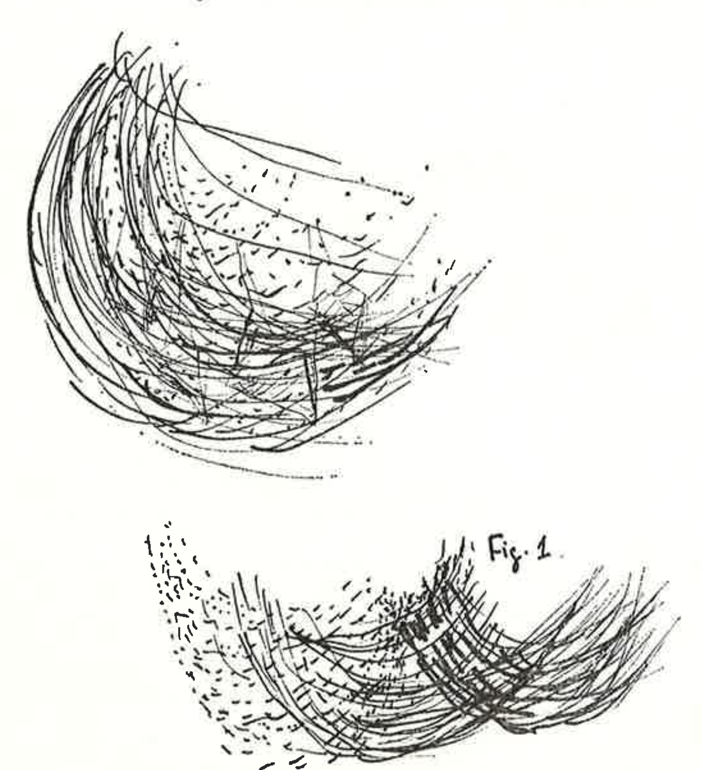


Fig. 1

cuvette, creuset, fond de mer, creux minéral, qui révèle des couleurs insoupçonnées, hors de la gangue. Je ne sais quel élément prévaut, mais la certitude vient, l'em-

porte : la gangue est éclatée, crevée ; un ruissellement, une cristallisation en résultent, dans le *fond*, mobile.

2.2 Assis : vue frontale ; en regardant vers la gauche (fig.2), à l'opposé de la source lumineuse naturelle (vitres), vers l'indéniablement sombre, et sans source de « photisme » (le moindre déplacement ou bruit, crissement sans suite, montre qu'il n'y a pas d'audition colorée, dans cette phase), rien de terrible.

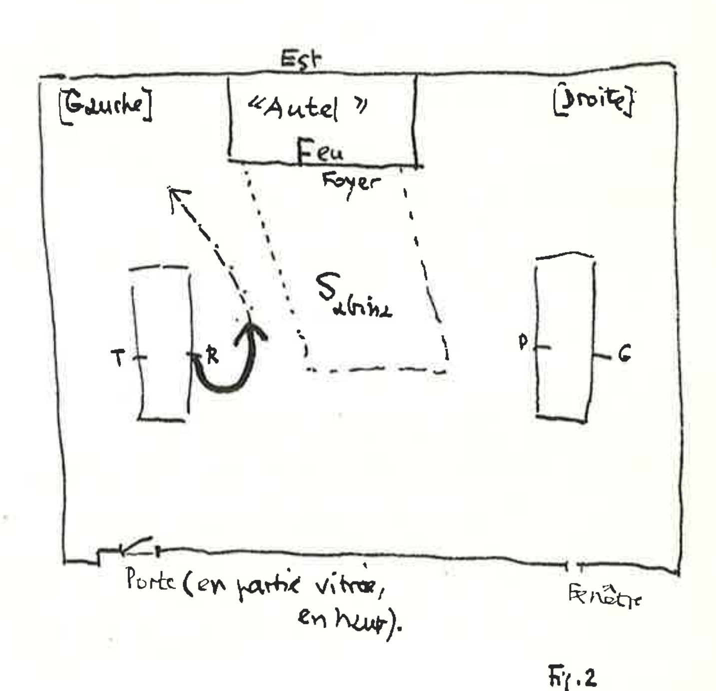


Fig. 2

2.3 Vers la droite, à plusieurs reprises (vers la droite, G., qui était, depuis Mexico, en état de convoitise, ou de désir inavoué, non manifesté, mais ressenti, dans sa volonté d'immixtion, d'intrusion), et contre ou vers mon épaule, masses sombres noires, ne demandant qu'à s'installer, à peser. Refus, par un retour constant, chaque fois où il le faut, où l'instinct commande, vers la lumière. (Ainsi, rien de terrible, sinon certaines vues de squelettes — le cimetière, dès l'entrée, avant le village, ponctuations à flancs, illuminés le 2 novembre, durant toute la veillée.)

3.1 Les choses (comment les nommer ? je ne ferai pas cet effort, afin de ne rien modifier, certain que la moindre velléité fausse le cours — il faut accepter d'être pris dans une vitesse que l'on ne contrôle pas, et le tourbillonnaire, la surprise incessante, sans les éléments cassés et désamorcés du kaléidoscope qui laissent reconnaître des fragments incorporés ou connus) ; les choses se développent, se déroulent, entraînent (aucune rive, rien où se raccrocher, d'ailleurs il n'en est pas question ; et je songe maintenant aux mystères de l'encyclie — intentionnellement déviés ? — dans les tableaux de passage, Christophe portant l'Enfant : à leurs pieds, autour de leurs jambes et du bâton ou de l'arbre, l'*eau*, combien étrange, révélatrice de couleurs ; non loin, la berge, et l'herbe du passeur !) ; les choses entraînent, la nuque cède par moments, avec un certain plaisir (petites secousses du fléchissement, de l'introduction inopinée, déjà opérante, de l'immixtion et des ondes), mais je reste sensible à la réalité de ma position : assis, les jambes touchant le bord du lit, et vérifiant par ce contact, la pression exercée tacitement, qu'il n'y a aucun tangage. Aucune fascination dangereuse. (Certains sont happés, comme en dehors d'eux, dans les hurlements, l'imprécation. L'expérience échoue.)

3.2 Sensation d'être à bord, du *survol*. Aucun vertige. Les images sont donc venues sans que je m'en rende compte ; et le guet vigilant, celui-là, n'était qu'une façon d'être dispos, décontracté, tout à la chose, ce qui pouvait venir.

3.3 Quand les choses tournent, plus vite, plus fort — depuis un certain temps, T. est allongé, vers moi — sa tête s'appuie, je sens les cheveux —, les contacts se modifient. Hyperesthésie ? Ou devenus difficiles, certes, comme souhaités, afin de vérifier où l'on est. (Depuis, il resterait comme une modification du sens du toucher, moins vif ?)

4.1 Allongé : il faut lutter contre la modification des sensations de contact. Plus d'une fois, non dans l'incertitude, mais comme par jeu ou « pour voir » (dans l'obscurité, la double et triple obscurité : nuit, l'autre, moi, le sens et l'activité tactiles aiment recevoir, lancer des ondes, et percevoir, atteindre — pour éprouver le mur, le terrier, l'avancée, l'inertie, le retrait), vérification, par les mains. Elles seules émergent ou pourraient agir. (Seules parties nues : mains, visage.) — « Donne-moi ta main droite » (que je dois chercher le long du corps ; elle rame, se débat) ; « ta main gauche » (que je reconnais à la chevalière). Ni gauche ni droite ni nord ni sud : désorientation ; on flotte. En état de duplicité, sachant qu'on est là *et* ailleurs ; qu'il y a ces deux lumières, repères extraordinaires et *éléments*, certainement inducteurs. On est là, dans le non-nommé, l'afflux, le tourbillon incessant des couleurs, en ondes. (Curieusement, un récit tenté vers 1952, quant aux visions du Légat, de l'Hérésiarque, se nommait *la Moire*.) L'afflux est entier, souverain.

4.2 Incessante protection, par les mains, ensemble, tout en essayant de suivre les lignes du visage, d'une main, doigt à doigt. Les sensations obtenues (on a l'impression d'un autre carrefour, d'une autre plaque tournante, sensible, elle aussi tout en phosphènes, depuis l'aimantation, l' « électrisation » : présence et réalité des inducteurs) ne répondent plus à la réalité du visage qui est là. Nulle inquiétude. Mais l'effleurement (bio-électricité), le contact (même le seul fait de croiser les pieds — grosses chaussures — l'un sur l'autre) modifient, contrôlent en quelque sorte les images. La réalité des images en moi, en l'autre. Assurent un axe (de pénétration, de trouée), comme :

a) la main gauche tenue en triangle, au-dessus du nez, le pouce et l'index dans le « creux » des yeux (alors c'est l'obscurité, l'étincellement, le brasillement, l'onde incessante) ; contre-empan ;

b) la régulation ou la modification du souffle (par écartement des narines, en rythmant la respiration accordée au flux ; tout est comme organiquement resserré, et circonscrit — par les champignons, dans la cage organique en extension, en état de culture ; le corps-réceptacle est à leur disposition, creuset réactif ; l'en-dehors corporel devient gangue, coque, étrange carapace, incluant des géodes) ;

c) pouce et index brassent les lèvres, qui restent fraîches. (Pulpe, encore là, à fleur, opposée à carapace ?) Narines à peine desséchées, pénétrées ; le souffle est normal. Impression de pouvoir créer les deux courants, ascendant descendant (nirvana tantrique), dans la situation assis surtout.

5.1 J'ai accepté l'*allongement*, dans la mesure où je l'exigeais pour T. qui commençait à ramer ; dans la mesure aussi (d'où me venait cette autorité, cette décision, près de l'autre ? de la Sabina, j'en suis certain — mais j'ignorais alors les pouvoirs de l'imposition des mains, en cours

d'expérience), dans la mesure où je commençais à avoir l'impression d'un équilibre corporel et non du désordre. Aucune agitation ; bien au contraire, régulation. Tout en vérifiant : vêtement (daim ; à gauche, dans une poche, les allumettes), pantalon de velours (poche gauche, mouchoir).

5.2 Le *contact* (des vêtements, des couvertures, de la laine) est très important. On voudrait être nu, en fait, dans des peignoirs de soie, en silence, surtout, sans le bavardage des autres, tout en restant guidé, parfois, conduit par la voix de la Sabina, ses chants, un curieux martèlement, au-dessous.

6.1 La *parole* ancre. Certaine difficulté à énoncer, cependant. Lenteur. Due surtout au retard des mots, à la pauvreté de l'analogie (si l'on essaie de « transcrire », de dire, à haute voix ou non) ; au décalage. (Où revient la modification de la « plaque tournante ».) Vitesse des images, *rubans*.

6.2 J'essaie de nommer et de dire, à la demande de G.
— René, vous êtes vraiment aussi lucide ?
— Oui.

7/8 Notes disparues, ou défaut de numérotation dans la suite ?

9 *Images.*

A) Assis.

9.1 Tournoiement, vitesse des algues, flocons (blancheur). Aigrettes, lignes minces (yeux fermés).

Yeux ouverts : le Palais, la Pyramide (échelonnée, base des escaliers), dans la distance R.-fenêtre (cf. fig. 3).

Entre, l'espace grandit ; la Sabina est devant un temple, au pied des escaliers. Sa présence rassure ; elle veille, elle sait. Je découvre l'aire pyramidale, immense, rituelle. Impression de foule, assise à l'indienne, mêlée. Pour la même cérémonie ? La pyramide, temple du feu et du soleil, est triple : à la base, au « cœur », centre mystérieux, au sommet.

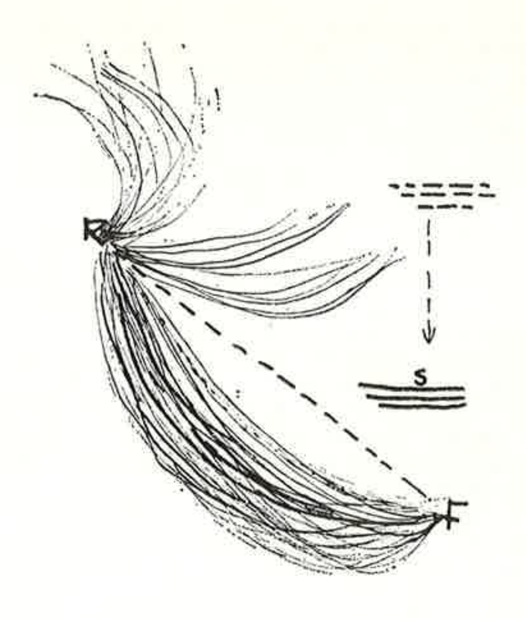


Fig. 3

L'identité est constante, parfaite : ce qui est *vu* appartient aux mystères des champignons ; la révélation, leur révélation s'effectuent en chacun. Il s'agit d'une cosmogonie, d'un chant et d'une découverte de l'univers, du peuple mazatèque, « indien », de ses coutumes, de son art, tout imprégnés de ces mystères. Les fêtes de la couleur, en chacun, relient à ce monde.

9.2 Prédominance de la teinte *verte*, « tibétaine » (cf. Mandala, musée Guimet, ordre des couleurs, et progression labyrinthique, par paliers) ; teinte ou teinture, de gloire ? d'épanouissement et d'élan protecteur : les brassées ouvrent, par ondes successives.

(Je songe au rôle du tabac, dans le rituel, à cette imposition d'une pâte, d'un onguent de tabac vert à la saignée du coude, « pour chasser les mauvais esprits », me dit G. ! — En fait, rôle médical ? régulation de la circulation, des courants, à un endroit dangereux ?)

B) Couché.

9.3 Chaque *mélopée*, incantation aux « dieux » des hauteurs, du vent, de la Sabina — que nous venons d'aller voir (camion, et trois quarts d'heure de marche ; ceci

étant noté le lendemain de l'expérience, vers 19 h 30) ; très grand-mère, Eduardo, le jeune enfant assistant (rôle du *païs*, dans le rituel d'Hermès) se tenant encore près d'elle, non loin de la « montagne magique ». La Sabina habite à flanc de cette « montagne », une forte colline boisée, où l'on trouve certaines espèces : curieuse présence et proximité : du mont, de la chamane, des plantes rares, du bois vert et de la hauteur.

Chaque mélopée correspond, presque sur-le-champ, à un *changement de vision* et de rythme des images. Insensiblement on passe au sombre, au rougeoiement. (Rôle du rouge-gorge, du chardonneret, dans certains tableaux, les scènes de la Vierge et l'Enfant ?)

Le passage tournoie. Heurts, scissions ? Scissiparité, en palier, et éclatement.

Dans chaque période, de l'une à l'autre période, y aurait-il chaque fois, vers la fin, avant le nouveau seuil, une courte période sombre, sans hiatus ? Obscurcissement dans la pleine lumière.

Après l'expérience, ayant l' « intelligence » relative des phases — la mémoire, intacte, permet de revenir, à rebours, de remonter, exemple ou presque du film vu deux fois —, la netteté des périodes est évidente. Ce qui ne veut pas dire que l'on retrouve les connexions et imbrications. L'essentiel surgit !

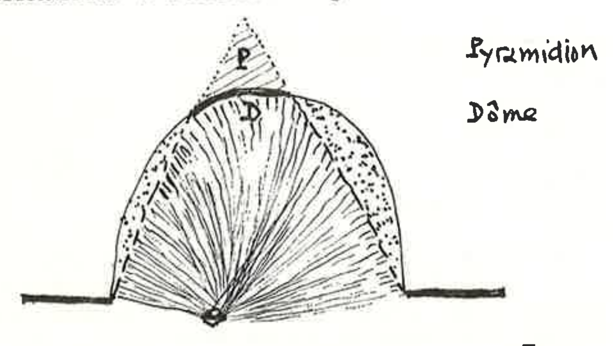
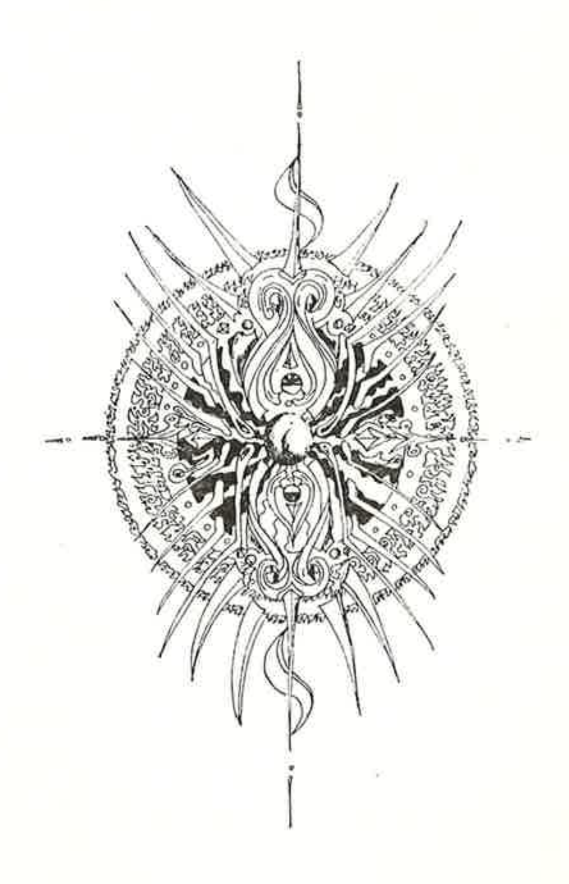


Fig. 4

9.4 A tel moment, yeux grands ouverts, dans le noir, en biais et vers le plafond (fig. 4), sensation du *dôme*. Tout en ne percevant, ne sentant plus que le corps depuis la poitrine, le haut de la poitrine (on sent comme une sorte de barre dans la cage thoracique). Un vide ensuite. Puis les pieds prenant appui sur le bord du lit. (Sensation de correction de l'équilibre, vérification du niveau.) Phases 1-2.

RENÉ DE SOLIER.

LES HALLUCINOGÈNES DANS L'EXPÉRIENCE ARTISTIQUE



LE DON DU CHRIST A L'HOMME ROUGE[1]

par Charles Duits

Le 1er août 1956, vers midi. Un laurier-rose à fleurs blanches. La clarté de ces fleurs, l'élégance des feuilles, la grâce avec laquelle les minces branches qui les portent se cambrent vers le ciel, me surprennent. C'est une construction très ingénieuse et même très jolie. Je passe tous les jours devant cette haie et c'est la première fois que je la remarque, que je prends la peine de m'arrêter et de regarder.

Mon aveuglement me paraît singulier. Le spectacle en vaut indiscutablement la peine. Mieux que joli : beau. Je contemple avec admiration maintenant les feuilles longues, effilées, olivâtres, dont le liséré d'un blanc vert s'allie avec tant de finesse au blanc rose et diaphane des fleurs. Et toutes sortes de détails exquis se montrent, détails que mon ignorance de la botanique ne me permet pas de nommer, mais que je perçois nettement et que j'apprécie pour la première fois. Que je suis sot de perdre mon temps à chercher dans un douteux Ailleurs une merveille offerte à quiconque ouvre les yeux !

Admirable est aussi la lumière. Elle semble moins dissiper l'ombre que la saturer de transparence. Elle enveloppe de cristal glauque chaque branche, et chaque nervure, et chaque pétale. Partout des effets de moire, de satin, de nacre.

On dirait que la fraîcheur de l'aube a cherché un refuge dans ces branches.

Mais il faut « travailler ». Je ne veux pas. Je veux au contraire me livrer à l'émotion que suscite le spectacle. Et pourquoi ne pas m'y livrer ? Personne ne m'oblige à consommer le peyotl ni à mesurer les effets qu'il produit sur mon organisme. Je suis libre de passer devant ma haie autant d'heures qu'il me plaira. Si cela empêche le peyotl d'agir,

---

1. Tel est le nom que les Indiens donnent au peyotl en Arizona.

tant pis pour le peyotl. Il est ridicule de sacrifier le bonheur réel dont je jouis à je ne sais quelles chimères.

Mon émotion est de moment en moment plus vive. Nouvelle ? Non, c'est son intensité et, surtout, son *authenticité* qui sont nouvelles. Pour la première fois de ma vie, du moins il me semble, j'épouse la sensation de toutes les fibres de mon être. Je ne joue plus. Je ne fais plus semblant de sentir, je sens. Je fais un avec mon admiration.

A mon émotion se mêle une légère ivresse. Qui me rappelle que mon corps est sourdement investi par une substance étrangère. Mais l'ivresse est trop légère pour me brouiller l'esprit. Je la domine sans effort. Si elle ne s'aggrave pas, je ne risque nullement de succomber aux prestiges de la drogue.

Je consulte ma montre. En principe, je devrais en ce moment subir le plein effet. L'expérience est donc manquée. Tant mieux. Mon regard tombe sur le chemin. Sa surface, couverte de poussière, légèrement gaufrée par des traces de pneus, a un grain velouté. Le bleu du goudron affleure sous un rose poudreux. Des cailloux épars et des taches d'huile dessinent des figures capricieuses. Levant la tête, je vois un mur chargé de lierre, un cyprès, le ciel brillant. Je suis émerveillé. Le paradis, c'est ici.

... Et je comprends. C'est comme si une aurore intérieure se levait. C'est cela, le peyotl. Cette beauté simple des choses, cette évidence édénique, c'est grâce au peyotl que je les vois. Je ne suis pas « drogué ». Au contraire, je suis libéré des soucis, des angoisses, des abstractions, des obligations artificielles qui ordinairement me droguent, interposant entre le monde et moi leurs épaisseurs nébuleuses. Le pas que je viens de faire est définitif. J'ai franchi le seuil absolu, le seuil du Réel.

Le chemin de l'Ermitage ne traverse plus un décor pauvre de villas et de verdures poussiéreuses, il traverse l'Eden. Chaque arbre est l'arbre de vie. Je suis le premier homme, ou l'homme de la fin des temps. L'Eden est aussi bien la Jérusalem céleste, qui ne contient pas de temple, parce que toutes ses pierres sont saintes. Sainteté des tessons de bouteille, sainteté des vieux journaux jaunis et brunis que fige la boue du caniveau, et des boîtes de conserve éventrées, des poteaux télégraphiques, des flaques d'huile, de toutes les traces de l'industrie et de la peine des hommes.

Voici la première joie pure et pleine, sans faille. La première à laquelle le nom soit vraiment applicable. Qui ne contienne rien de cendreux ni de cassé. Pour cette raison, indicible.

C'est comme si une vitre avait été enlevée. Je ne regarde plus mon émotion à travers une épaisseur. Je la touche, je la palpe, je plonge en elle. Ma conscience est intacte, cependant. Mais la différence subsiste. Je ne suis plus séparé de ma joie, et je ne suis plus séparé de l'air que je respire, du sol que je

foule, du soleil qui me brûle, de l'écorce que ma main caresse. Je suis « dedans ». Et je sais, de science certaine, que jamais plus je ne serai séparé comme je l'étais autrefois. Je ne serai plus « dans la Chose », sans doute, comme je le suis. Mais je n'en serai jamais plus forclos.

J'ai déjà connu des joies aussi intenses. Mais ces joies me bouleversaient. Elles brisaient l'équilibre du sentir et du penser. Pendant quelques secondes ou quelques minutes, elles submergeaient la pointe de cristal de l'esprit. Elles étaient orage et sang. C'était pour cette raison que ces joies ne duraient point. Plus elles étaient fortes et plus je luttais contre elles. Il le fallait. La sauvegarde de la conscience était plus importante que l'extase même. Et l'effort que je faisais pour dominer mes transports avait pour conséquence, fatalement, de les briser.

Maintenant, je suis dans un état tout à fait nouveau. Je ne discerne, entre moi sentant et moi pensant, aucune faille. Une phrase me vient à l'esprit : « ... La paix qui passe l'entendement... » Un silence vaste me recueille.

De nouveau je consulte ma montre. Quelques secondes à peine ont passé depuis mon éveil. Je suis toujours dans l'ombre du laurier. Je contemple des arceaux de lumière blonde. C'est presque trop beau. Je porte mes yeux vers le chemin. Où est David? Le voici. Il tourne le coin. Il avance dans le soleil, comme s'il avait entendu mon appel. Il est « dedans », je le constate aussitôt. Il me sourit : il sait. Ma joie, notre joie, augmente.

La joie augmente, et l'ivresse. Un flottement est sensible. Je flotte sur une nappe de force. La nappe monte, je monte avec elle. Légère inquiétude. La force suspend son ascension et s'étale. Je suis lucide et tranquille, établi sur un palier nouveau. Je vois et je sens davantage, exactement comme si, porté par la force sur un point plus élevé, j'eusse embrassé du regard un horizon plus vaste.

Les reliefs sont plus vifs, presque trop vifs. Les couleurs plus riches, presque trop riches. David est presque trop David. Le paradis du presque trop multiplie ses appels, ses questions, ses défis, ses énigmes. Mais ça va, ça va très bien. Je découvre que je possède des ressources, que je suis « à la hauteur de la situation ». Je m'ouvre pleinement à de triomphales énergies.

Nous marchons ensemble, nous échangeons quelques paroles, nous nous taisons.

« Quelle journée ! Quelle merveilleuse journée ! »

Banalité de ces paroles, de toutes les paroles que nous échangeons au cours de la « merveilleuse journée ». Il faut ajouter que nous éprouvons une réticence à confier nos impres-

sions au langage. Nous parlons, certes. Nous tentons de décrire ce que nous sentons. Mais...

« Non, je ne voulais pas dire ça, je voulais dire... »

David fronce les sourcils, cherche. Je cherche. Il faut entrer dans une espèce de brouillard cacophonique. Des millions et des millions de voix. Nasillardes, pointues, caverneuses, emphatiques, et fausses, fausses, fausses... Comment trouver dans cet insane bavardage le mot juste ? L'effort est trop grand ; inutile, au surplus. « Je voulais dire... ça ! » David fait un geste. Je comprends. Je comprends à merveille.

Passant à nouveau, avec David, sous mon laurier, je lève la tête. Une branche grandit, avance, grandit. Et les feuilles grandissent, avancent. Les fleurs — cette fleur sur laquelle je porte mon attention, avance, grandit, avance... Le contour de ses pétales devient l'horizon du monde. Je pénètre dans un monde éblouissant. Surfaces cireuses qui convergent... « Viens ici, dit David ; c'est vraiment très... curieux. » Il est en train de contempler une autre fleur.

Nous faisons des pas, nous nous éloignons du laurier. « On s'en souviendra, de ton laurier, dit David. Un peu plus, et nous y passions le restant de nos jours. » Mais justement, chaque fois que le presque trop menace de se faire trop, la fascination cesse, on passe outre. Et j'apprends à jouer avec la fascination, un peu comme un acrobate utilise pour assurer son équilibre les oscillations du fil sur lequel il marche.

L'air appuie sur mes épaules et sur ma nuque, plaque ma chemise sur mon dos, glisse entre mes phalanges comme une soie. Il coule, effleure, frôle, caresse, fuit, tourbillonne. Il a des coins frais, des creux de chaleur, des saillies brûlantes. Mon corps ne se meut pas dans un vide, mais dans un bloc de cristal ductile. L'air roule entre mes jambes, sur mes bras, sur mon visage, avec une sorte de lourdeur légère.

Une lourdeur légère, une pression uniforme et continue, semblable à celle que l'eau exerce sur le nageur. L'air est mon élément, je suis exactement « comme un poisson dans l'eau ». Mon corps est fait pour vivre dans cette mer — et pour en vivre. Il pleut sur mes poumons, communique à ma sève ses énergies.

C'est un poids, mais un poids que je porte avec plaisir, presque avec volupté, parce que la main diffuse se moule sur mon épiderme, l'enveloppe dans une caresse amoureuse. Mes vêtements m'agacent un peu. Je voudrais ôter ces étoffes mortes. Ces gaines dures qui me serrent les pieds.

Je tente de réfléchir. De comprendre pourquoi je suis ordinairement si distrait, si indifférent à des choses qui, en ce moment, me paraissent si importantes et si admirables. Qui *sont* importantes et admirables. Je tente de comprendre l'homme que j'étais « autrefois », dans un temps qui me semble aussi lointain que l'enfance. L'homme que j'étais ce matin. Et que je ne suis plus, que je ne serai jamais plus. Un fantôme, aveugle, sourd, glacé, obsédé par des abstractions. Je le trouve pathétique, et plus ridicule que pathétique.

J'interroge David. Mais il n'arrive pas mieux que moi à s'expliquer notre transformation. Et la difficulté que nous éprouvons tous deux à manipuler le langage nous oblige, provisoirement, à renoncer. Le langage appartient au fantôme : c'est sa crécelle. Nous ne savons que faire, David et moi, de ce pauvre jouet.

(Evidemment, cette attention que je porte au langage exprime un souci secret, mais qui n'est pas encore venu à la conscience. Je suis en train de faire une découverte qui, par la suite, me contraindra à mettre en question ma vocation : la misère essentielle de la parole m'est révélée. Mais pour le moment, je ne suis plus un « écrivain », j'ai oublié l'existence même de la « littérature ».)

Une pente se forme sous nos pas. On dirait que le chemin se cabre. Une brèche se fait dans les feuillages. Les perspectives subitement se multiplient. Les vapeurs, transparentes de près, forment, superposées, des voilements argentins, que soulèvent les volutes de la brise.

... J'avais déjà remarqué que je percevais beaucoup plus de détails et de nuances. C'était la raison pour laquelle, au début, j'avais déploré mon ignorance de la botanique, qui m'interdisait de nommer des choses que je percevais pourtant avec une parfaite clarté. Puis l'abondance même des impressions m'avait contraint de renoncer à une ambition dont je sentais la futilité.

Mais je n'avais pas remarqué ou, du moins, pleinement élevé à la conscience le fait que *la profusion jamais ne se changeait en confusion* et que, si nombreux que fussent les détails, si variées, subtiles et délicates les nuances, ma vision demeurait toujours précise, pure et limpide. Maintenant, je constate, devant ces champs, ces toits de tuile, ces bosquets, ces collines, que je vois beaucoup (mais *beaucoup*) plus loin et beaucoup mieux qu'ordinairement, que mon œil est devenu une sorte de télescope.

Je dois ajouter, puisque je porte des lunettes, que la perception plus profonde et plus étendue n'a pas un caractère exclusivement physiologique. D'abord je l'ai cru. Je me suis dit : puisque je vois beaucoup plus en ce moment, avec mes lunettes, que je ne vois ordinairement, je dois, si je les ôte, avoir une vision normale, celle que j'aurais si je n'étais pas myope. Mais non. Otant mes lunettes, je continue à voir à travers les nuages. Seulement, ma vue est brouillée. Je continue

à percevoir beaucoup plus que je ne perçois ordinairement. A me mouvoir dans une sphère plus vaste. Mais ma perception est trouble et déficiente. Je garde la « vision télescopique », sauf que les lentilles du télescope, pour ainsi parler, ont des bouillons et des irisations.

On a l'impression que le peyotl abolit provisoirement certaines limitations de l'organisme. Limitations dues soit à la structure de cet organisme, soit à quelque imperfection de son fonctionnement. Je suis plus fort, plus souple, plus adroit. Mes sens sont purifiés. Mais cette impression, semble-t-il, est fausse. Puisque je suis tout aussi myope avec le peyotl que je ne le suis ordinairement. Ce qui a changé, c'est la sphère dans laquelle cette myopie s'exerce. Je vois, même sans mes lunettes, infiniment plus de choses que d'ordinaire : mais je les vois mal.

Nous nous arrêtons devant un poteau télégraphique. Nous contemplons ce poteau. Avec admiration ; avec humour aussi. Si un promeneur nous surprenait, il nous prendrait pour des fous.

« Mais nous *sommes* fous ! »

Rires. Nous jouissons du spectacle que nous offrons à autrui : deux hommes examinant avec une gravité émue un vieux poteau couleur de tabac, crevassé, hérissé, aux surfaces vernies par l'exsudation de la résine, et qui porte comme des oves concaves les traces du ciseau. Nous regrettons presque de n'avoir pas de spectateur. Puis l'évidence nous frappe : il faudrait que le spectateur fût dans le même état que nous pour apprécier notre folie. Mais s'il était dans cet état, il ne nous trouverait justement pas fous. Alors ?

« Ce bon vieux poteau ! s'exclame David. Il est adorable ! » Et il l'embrasse.

Le geste de David m'embarrasse légèrement. Le poteau est adorable, soit. Mais tout de même pas à ce point. Ordinairement, je dissimulerais mon embarras. Je ménagerais la susceptibilité de David. Mais à présent, je ne vois aucune raison de la ménager. Puisque je trouve son geste excessif, il est normal que je le lui dise. C'est que nos rapports ont subi une modification profonde. Les précautions de la courtoisie font un effet mesquin, futile et mensonger. David : « Tu as tout à fait raison. J'ai senti moi aussi que je cédais à un mouvement faux, que je montrais plus que je n'éprouvais. C'est ce que nous faisons sans cesse dans la vie ordinaire. Comme tu vois, ça peut arriver aussi avec le peyotl. Seulement, ça ne dure pas. On a immédiatement conscience de l'écart qui paraît entre le sentiment et l'expression. Et on ne le supporte pas. »

On ne cherche plus ni à se cacher ni à se montrer. A cacher ses faiblesses, à faire étalage de ses qualités. On est comme on est. On est *naturel*. Parfois, certes, il se forme un léger écart entre le sentiment et l'expression, mais généralement le souci de la justesse l'emporte.

Souci tout nouveau pour moi. Je ne fais plus miroir. Je n'essaie plus de me modeler sur autrui, de montrer un visage propre à plaire. Je montre mon visage. S'il plaît, tant mieux ; s'il ne plaît pas, tant pis.

Nous quittons le chemin, contournons en nous bouchant le nez une malodorante guimbarde, entrons dans le jardin de la villa.

Voici X. Elle nous a entendus, elle paraît au seuil de la cuisine. Elle nous observe, nous scrute. Elle est étrangement méfiante, défiante. Etrangement divisée, tirée à hue et à dia par la crainte et la curiosité. Mais surtout, elle veut savoir si nous, nous l'approuvons. Ce qui fait une impression bizarre, parce que nous sommes des hommes, et que nous approuvons par conséquent les femmes. Elle ne nous croit pas, elle ne veut pas nous croire. Je lui demande :

« Comment nous trouves-tu ? »

Je ne lui pose pas la question pour savoir. Je vois clairement l'opinion de X. Je la lui pose pour l'encourager, pour gagner sa confiance. Je suis un peu gêné : pas pour moi, pour elle. Gêné que David la voie ainsi, couverte de suspicion. C'est comme si elle portait un masque de suspicion, tout à fait inutile, parce que ce masque est transparent.

Elle sort de la cuisine, avance dans le jardin. Ses mouvements sont à la fois gracieux et gauches. Elle est comme une plante qui hésiterait à s'épanouir, qui ne serait pas sûre que ce soit « bien » de montrer ses pétales. Elle a honte, de toute évidence. Mais de quoi ?

Elle me regarde. Elle cherche.

« Tu as l'air normal. Un peu... endormi ? »

Endormi ? Elle me regarde sans me regarder. Comme si une vitre miroitante était entre nous. David, à cropetons, joue avec le chat (plus exactement : examine le chat, avec une gravité à la fois sacerdotale et médicale). Il a compris que l'attitude de X. me gêne. Il nous tourne ostensiblement le dos. Cette vitre entre elle et moi, comment l'écarter ? J'éprouve une sensation d'impuissance. Parce que la vitre est, comment dire, à une seule face. Elle arrête le regard de X. sans arrêter le mien. Je suis proche d'elle, elle est loin de moi.

« Et toi, comment te sens-tu ? »

« Mais... très bien. »

Sa question me surprend. Et je vois que ma réponse la déçoit. L'agace. Je l'agace. Je lui explique que j'ai de la peine en ce moment à trouver mes mots. Mais voici de nouveau l'obsta-

cle, la vitre. En fait, je me suis parfaitement exprimé. Je me sens très bien. Comment exprimer cela autrement ? C'est dans la vie ordinaire que je mens, lorsque je dis que je me sens très bien. Je ne me sens jamais aussi bien que je l'affirme. Malheureusement, X prend les mots dans une autre acception que moi. Il faudrait, par conséquent, pour la faire comprendre, trouver des mots différents, des mots... quels mots ? La difficulté paraît insurmontable ; absurde, au surplus. Je renonce.

Je suis dans un monde parfaitement satisfaisant. Un monde qui dans tous ses détails correspond à l'image que je me fais du paradis. Un monde que je pourrais « signer ». Un monde qui serait une œuvre, à la fois livre, tableau, sculpture, composition musicale, palais, mais une œuvre merveilleusement différente de toutes celles que je peux réellement faire, parce que l'imperfection en est absente.

Je peux exprimer (en mots) la grâce, mon idée de la grâce, par exemple. Mais à quoi bon ? Cette idée, je la trouve tout exprimée dans la façon qu'a cette rose de s'épanouir. Je n'ai plus besoin de définir péniblement avec des mots ce que j'entends par grâce. Montrer suffit. Je montre la rose à David. Il l'apprécie. Je vois le plaisir que lui procure ce spectacle briller dans son regard.

L'extérieur est le reflet, prodigieusement, miraculeusement exact, de l'intérieur ; ou l'intérieur, celui de l'extérieur.

Mais la force qui circule dans mes veines n'est pas entièrement bénéfique. Elle veut et elle peut me porter plus haut. Si je la laisse faire, je risque de compromettre l'intégrité de ma conscience.

Je suis dans un monde dont chaque détail est un monde. Un monde qui exerce une pression continue, multiforme. Qui exerce cette pression simultanément sur tous les organes des sens. Un monde dont chaque caillou et chaque brin d'herbe attendent mon regard pour grandir, avancer, grandir. Faire éclosion, explosion. Un monde vivant, dangereux, exaltant parce que dangereux, dangereux parce que sa structure est sans cesse menacée, mise en question, niée.

Voici un champ, non : voici une touffe de menthe, non : voici une feuille épaisse, gaufrée, duvetée, non : voici un espace frais, couvert de poils argentés, un je ne sais quoi qui signifie pourtant, mais qui signifie quoi ? quoi ? quoi ? Le vertige se dissipe, je vois de nouveau la feuille et la plante et le champ.

Palpitation, palpitation. Il se fait simultanément une contraction de l'aire optique, et une expansion de ce qui se trouve dans cette aire. Mais ces mots, « contraction », « expansion », sont trop durs, trop anguleux. Les mouvements sont plus lisses, plus « organiques » (charnels, végétaux...). Il y a involution et il y a évolution. Ces deux mouvements se font simultanément. Je vois moins et je vois mieux. Je vois moins le champ que la touffe de menthe, mais je vois la touffe comme je ne l'ai jamais vue. Je la vois moins que la feuille, mais cette feuille est immense, fourmillante, inépuisable. Je passerais des heures, des jours, « le restant de mes jours », à la contempler. Et cependant, voici que la feuille involue, que la menthe évolue, que le champ évolue, et je retrouve les arbres, le ciel, les toits, le soleil.

J'ai dit : la conscience est intacte. Ce n'est plus tout à fait exact. Elle a des trous. Je commence à trouver que ça suffit comme ça. David aussi. C'est lui, maintenant, qui consulte sa montre. Nous sommes « dedans » depuis une demi-heure à peine. C'est ce que prétend la montre. En fait, depuis mille ans. Et cela ne fait que commencer. Nous avons dix, douze heures à passer, à vivre... si nous en avons la force.

David m'assure que le danger est imaginaire. Mais il ne paraît pas très convaincu. La pression est énorme. Mais la pression de quoi ? C'est ce que je n'arrive pas clairement à saisir. David a l'air harassé. J'éprouve une fatigue essentielle, pas musculaire, une fatigue de l'âme.

Pression de quoi ? De tous ces détails qui ne sont pas des détails. C'est cette dilatation continuelle des détails qui fatigue, qui accable. Je ne puis arrêter mon attention sur rien, je ne puis me reposer. La dilatation commence aussitôt, un monde fait éclosion, un monde complet, organisé, « plein comme un œuf », avec son espace, ses échanges énergétiques, ses combinaisons et ses mutations. C'est cela qui est fascinant, cette impression que j'ai de pénétrer dans un cosmos, de voir le jeu des lois qui le constituent, comme si j'en étais le dieu. Mais je ne suis justement pas un dieu, et cela au moment où j'ai le plus besoin d'en être un. Je m'arrache à ma contemplation, refuse de me laisser captiver. Je suis aussitôt captivé par un nouveau cosmos. Menacé d'engloutissement, obligé de faire encore, et encore, et encore, le mouvement de refus, qui est un effort, un gros effort. Je suis tout juste capable de le faire. Evidemment, il n'aurait pas fallu refuser, mais à l'époque, je ne le savais pas. Le presque trop est décidément trop proche du trop pour être supportable.

Puis... Je suis de nouveau le maître. Je sais que je suis le maître. Le seuil ultime est franchi. Le péril (imaginaire ?) a disparu. Je suis libre. David est libre. L'ascension est achevée. Nous sommes établis, pour de bon, sur le versant lumineux. Nous savons (comment ?) que nous n'irons pas plus loin aujourd'hui.

. . . .

J'ai tout de suite vu que David était « dedans ». Comment ? Il va sans dire que sur le moment, je ne me suis pas interrogé. J'ai vu, et j'ai ri de plaisir. Il était parfait, David. Ses mouvements étaient parfaits. Souples et dansants comme ceux d'un animal. En même temps, il était vertical, admirablement vertical. Il était le seul animal vertical, l'homme. Il portait sa tête comme un ostensoir. Elle était un ostensoir, l'ostensoir de l'esprit. David était un prodige et le savait. Un animal au front duquel brillait l'hostie « conscience ». Les arbres, le ciel vivaient. Il était conscient de vivre, conscient de sa différence essentielle. Mais cela ne le troublait pas, et c'était cela qui prouvait que David était « dedans ». Ordinairement, nous étions tellement, tellement troublés. L'union de la chair et de l'esprit nous paraissait (pour le moins) saugrenue. Nous ne savions pas comment nous en accommoder. Il en résultait ceci, que nous ne savions pas non plus comment nous *tenir*. Nous étions à hue et à dia. Embarrassés, ne sachant que faire de nos mains, de nos pieds. Maintenant, David a exactement l'allure qui convient. Il est « chez lui » sur cette terre et dans ce corps. Il a le naturel du roi dans son palais. Il n'est plus écrasé sous le fardeau de sa dignité. Moi non plus.

Jusqu'ici, cependant, je me sentais beaucoup moins que David « chez moi » sur cette terre. Aussi, le changement de mon attitude est beaucoup plus visible. David a toujours été l'ami de son corps. Moi, c'est vraiment un fardeau, un immense fardeau, que je dépose.

... Brusquement, je passai de l'autre côté — de *mon* côté. Je vis ce que j'avais toujours voulu voir, sentis ce que j'avais toujours voulu sentir. Une énorme illusion noire s'envola. Sensation analogue à celle que dut éprouver le Centaure de Maurice de Guérin en atteignant pour la première fois le seuil de la caverne où il avait passé son enfance.

Je vis simplement ceci — que LE monde était MON monde. Splendeur et *terreur*, il était exactement tel que je l'eusse imaginé. Désormais, il suffisait de montrer le ciel, la terre, les arbres, et de dire : Voilà ! Et ce monde était aussi *notre* monde : celui de Bach, de Rubens, de Victor Hugo. Dans l'altitude planaient « ces molles déités sans fin continuées »...

J'avais toujours cru que le paradis — le monde en lequel je voulais vivre — était *ailleurs*, c'est-à-dire que ce monde était imaginaire. J'avais donc cru, avant de prendre le peyotl, que la poudre verte allait me permettre de mieux le voir, cet Ailleurs, ce paradis imaginaire. Mais il demeurait entendu qu'on ne pouvait pas plus y *entrer* qu'on ne pouvait entrer dans un tableau. Or, le peyotl me révéla la merveille. Mon monde était le monde, il était *ici*. Il n'était nullement imaginaire (illusoire). Il était le réel. J'y vivais ; j'y avais toujours vécu.

C'était quand j'étais dans mon état ordinaire que j'étais dans l'illusion, quand je croyais être éveillé que je rêvais, quand je me fiais à mes perceptions que j'étais la dupe de l'imaginaire.

Pour l'esprit dualiste, les distinctions constituent l'essentiel. C'est précisément pourquoi il ne peut comprendre l'esprit unitif, pour lequel le vrai et le faux, l'imaginaire et le réel, etc., ne sont pas des concepts *opposés,* mais *complémentaires*.

Dualiste, je l'étais dans la vie de tous les jours, et je me demandais anxieusement si la vision différait de l'hallucination. Mais, sitôt que je prenais le peyotl, la question paraissait abstraite. Il me semblait évident que « tout est Imagination » (Gîli), et que la vision, l'hallucination et la perception dite normale font essentiellement un, comme les touches du piano appartiennent toutes au même clavier.

Supposé que le peyotl soit un « hallucinogène », un fallacieux transfigurateur, ce fait est moins important qu'on ne le croit.

En effet, *une sensation ne peut être hallucinatoire en soi.* Elle ne l'est qu'en considération de sa cause.

Or, le scepticisme trouve son essentielle justification dans le fait que nous ne connaissons rien dans la vie ordinaire qui se puisse nommer félicité divine ou béatitude céleste.

Ces mots, et les mots « paradis », « salut », « illumination », « sambodhi », etc., n'ont pas de contenu. Ils désignent des sensations plus grandes que celles que nous connaissons.

Il est évident que, si ces mots acquièrent un contenu, on peut croire que, même si la cause actuelle de la sensation est illusoire, cette sensation peut, cependant, avoir un jour une cause réelle.

Si je peux éprouver illusoirement la sensation d'une brûlure, il ne s'ensuit pas que je suis dans l'illusion chaque fois que je l'éprouve. Je peux, hypnotisé, croire que je suis brûlé. Mais je puis effectivement être brûlé aussi, attendu que le feu existe.

On voit l'importance de cette observation. Ne connaissant pas les transports, les extases, les samadhis, etc., nous sommes généralement tentés de croire que les mystiques *exagèrent*. Qu'il y a une disproportion entre leur langage et l'événement qu'ils décrivent, que ce qu'ils nomment extase, c'est finalement ce que nous appelons ivresse, volupté, plaisir.

Mais, si nous sommes obligés de reconnaître que l'extase est bel et bien à cent coudées au-dessus de toutes les sensations

de la vie commune, il importe peu que cette sensation soit provoquée par une « drogue », voire par une stimulation électronique du cortex. Elle peut dès lors avoir une autre cause, réelle.

. . . .

Il n'y a rien d'exagéré.

BRETON.

The world is so full of a number of things
That I think we should all be as happy as kings.

STEVENSON.

Une poudre verdâtre, au grain dur et terne. L'odeur de cette poudre était bizarre : fade comme celle d'une herbe médicinale dont les vertus se fussent éventées, elle celait dans ses replis je ne sais quelle menace ; quand on la respirait longuement, elle suscitait des images confuses, qui fascinaient comme de très anciens souvenirs.

La poudre avait une saveur acrimonieuse ; son extrême astringence augmentait la difficulté de l'ingestion. David la consommait avec de l'eau dans des capsules qui protégeaient la bouche et permettaient de mesurer la force de la dose. On en prenait six, huit ; dans les très grandes occasions, douze.

Ecrit en 57 (Rencontre.) En bas, sa robe se déchiquetait et se chargeait de boue comme un haillon, puis tout à coup se relevait avec un élégant effet de draperie pour laisser passer un long orteil noueux.

Sur le tronc, l'écorce faisait des plis et des fronces, modelait des affleurements de hanche et de genou ; une saillie terminée par un mamelon ovale se gonflait avec la grâce d'un jeune sein ; une écharpe de mousse mordorée tombant du col élargissait une spirale que festonnaient les argentements du lichen.

L'arbre montrait les traces de ses accidents et de ses maladies. Des branches mourantes ou mortes mêlaient leurs lignes arides aux branches vivantes. Des feuilles jaunes et brunes jouaient parmi les vertes ; des feuilles tavelées, squelettiques, mangées par une vermine, parmi les feuilles saines. A la hauteur de la première fourche, un bourrelet lippu entourait et peu à peu engloutissait la cicatrice d'une amputation. Plus bas, une loupe venait de sa besace poilue compliquer la

cambrure du profil. D'une fente faisant paupière pendait une stalactite de larmes congelées.

Une multitude de détails nouveaux attiraient l'attention. Je découvrais où que se posât mon regard une ciselure frôlant la préciosité.

Chaque morceau de l'écorce formait un petit paquet de lamelles fragiles et poudreuses comme des ailes de phalène. Sur les bords de ces lamelles une suie avait déposé des particules d'un noir brillant. La lamelle supérieure, sèche et cassante, ne tenait presque plus au reste du paquet. Elle se relevait et se crispait comme une feuille de papier calciné. Les autres, plus humides, avaient la consistance opaque et veloutée du chocolat.

Ces paquets, bien qu'isolés les uns des autres par de minces fêlures, constituaient des ensembles de larges plaques cambrées, circonscrites par des crevasses dont les lèvres anguleuses et fendillées montraient en s'écartant la chair vive de l'aubier.

Je vis dans l'air des espèces de rides. Il me sembla que l'air se densifiait, faisant autour du tronc comme une gaine gélatineuse. Cette gaine se couvrit de vermiculures transparentes. Les éclaboussures de la pluie font sur les vitres des effets analogues. On aurait dit des étoiles incolores, bavant les unes sur les autres.

Le chêne respirait. L'aubier, dont la chair apparaissait dans les fentes de l'écorce, se dilatait et se contractait comme une poitrine. Chaque dilatation agrandissait imperceptiblement les déchirures de sa tunique écailleuse ; chaque contraction tirait du sol un large flamboiement chevelu qui, montant de la racine à la pointe des feuilles, s'épanchait dans l'altitude. Une force battait dans le sein de l'arbre. Le chêne ne cessait pas de consolider sur l'enchevêtrement ligneux de sa base l'aire verticale de son habitat. Il vivait. Ne faisait que cela. Ne connaissait, ne voulait connaître que cette expansion dans tous les sens à la fois de sa forme essentielle.

Je me sentais peu à peu entraîné, je participais moi aussi à la grande pulsation sidérale. Le sommet de ma tête évasé en calice oscillait sur la tige du corps. D'en haut descendait une rosée bleue dont je recevais ma part. Aucune éclipse de la conscience. La conscience, jusqu'alors contenue dans les limites du cerveau, se répandait maintenant dans l'air que je respirais, frissonnait dans l'herbe, bourdonnait dans les

insectes, chantait dans les oiseaux, nageait dans l'espace avec les squelettes cristallins du vent.

(Araucaria.) — Un sapin qui aurait l'air efféminé. Il y a, dans la manière qu'ont les branches de s'écarter du tronc, de s'abaisser et de relever leurs pointes, une sinuosité équivoque. Hercule faisant des grâces, un arbre qui a des vices, rien de plus inquiétant. L'araucaria affecte la virilité, et en même temps il relève le petit doigt, minaude, fait des gestes dansants. Il est gigantesque, et précieux.

Avec cela, il ne se laisse pas approcher. Pas de feuilles, rien que des épines. Ces épines, en as de pique, se suivent sans interruption. Il n'y a pas sur les branches le plus petit intervalle qui en soit dépourvu. Sur les parties exposées au soleil, elles sont plus grandes et plus vertes que sur les parties qui restent à l'ombre, c'est toute la différence. Au pied de l'arbre, on voit des espèces de fouets hérissés de pointes et de la couleur du sang séché : ce sont des branches tombées. Le fût, éléphantin, couperosé, couvert de verrues, fait des plis semblables à des lèvres de vieillard.

(Homme.) — Il ne boitait pas, il avait l'air de boiter. Il pliait tout à coup le buste, comme si l'on venait de le pousser : puis, au moment où le poids du buste entraînait le reste du corps dans la chute, il jetait la jambe en avant, prenait appui sur elle et, recevant de la main invisible appliquée sur son dos une nouvelle bourrade, ramenait vivement l'autre jambe pour la projeter à son tour.

Avec cela, il allait bon train. Il montait, descendait, montait, descendait. La dislocation continuelle du rythme composait un rythme nouveau. L'interruption du glissement par la saccade, survenant avec une régularité mécanique, acquérait l'autorité de la répétition.

De grands traits sortants, des cheveux en drapeau de l'anarchie, un teint de brique, un cou robuste, de larges épaules donnaient l'idée de la vigueur, et même de la puissance, idée que venait aussitôt démentir l'aspect des jambes. L'homme, qui portait des culottes courtes, montrait sans gêne apparente des jambes grêles et glabres de la couleur du lait coupé, avec des genoux sur lesquels la peau des cuisses formait un pli et des mollets étiques où des nodosités variqueuses imitaient tristement la musculation disparue.

Comme ces figures de la fable, humaines de la tête à la ceinture et sauriennes au-delà, cet homme était un vivant

achevé en fantôme. Une partie de lui-même se dissolvait dans l'irréel. Il paraissait le sentir, et, pour arrêter cet écoulement de son être dans le spectral, portait de grosses chaussures cloutées avec lesquelles il battait alternativement le sol comme avec des marteaux.

... Une expression de contentement intense, d'une intensité presque insoutenable, mais doublée d'une interrogation hargneuse. L'homme avait travaillé toute sa vie, il avait obtenu un résultat, ce résultat l'enchantait. L'enchantement était visible et pour ainsi dire palpable, il se manifestait dans la forme du nez, dans le pli de la bouche, dans la saillie triomphante du menton, dans le dessin de l'oreille, voire dans la coupe des cheveux : la mèche en faucille qui se recourbait sur le front affirmait la certitude de l'excellence et la hauteur de la supériorité incontestée. En même temps, interdiction de formuler la moindre critique, la figure qui se présentait devait être acceptée telle quelle, une approbation immédiate, fervente, totale, était impérieusement exigée, et la plus imperceptible hésitation automatiquement interprétée comme une injure. On sentait, sous un calme affecté, une violence aux aguets, toujours sur le point de se condenser en griffe de tigre.

« Buisson » est le vrai nom de l'ange, de sorte que je trahis déjà ma vision lorsque je lui attribue un hôte céleste. Lorsque je dis que le buisson contient un ange, c'est comme si je disais que « Buisson » — l'ange qui porte ce nom — en contient un. Et je continuerais de trahir ma vision si je cherchais par des images plus ou moins brillantes à exprimer le sentiment que son aspect me procure. Si je veux être absolument fidèle, je dois m'exprimer comme le ferait un botaniste, superposer à chaque détail perçu le nom que lui donnent les lexiques. Le résultat de mon effort n'aurait que la beauté grise des descriptions scientifiques.

C'est que le buisson ne tire pas son importance et sa dignité de l'ordre divin — c'est-à-dire d'un Ailleurs dont il serait l'image ou l'expression. Il *est* l'ordre divin, tel que le vit pour ainsi dire ce coin de l'univers. La distinction de l'essence et de l'apparence est abolie, parce que, la feuille étant pleinement feuille, la tige pleinement tige, la racine pleinement racine, il ne reste plus, entre ces choses et leurs noms, cet écart qui me force ordinairement, pour sauver les noms, à imaginer que les choses ne sont que les reflets pâlis de leurs Idées, ou bien, si je ne crois pas aux Idées, à tenir que l'homme est un étranger sur la terre, contraint, par la faute de son langage, de chercher dans les songes d'illusoires consolations.

Sous l'influence du peyotl, je n'éprouve pas le besoin de sauver les noms : ce sont les choses qui les sauvent. Or, il est impossible d'exprimer cela par le truchement de l'écriture. En effet, la fonction de l'écriture est de révéler la face obverse du monde, ce qui suppose d'une part que cette face existe, d'autre part que nous ne pouvons la voir qu'avec les yeux de l'imagination.

La description d'un objet ne nous intéresse que dans la mesure où l'écriture nous fait voir *autre chose* que lui : soit, comme je l'ai dit ailleurs, le drame dont la description annonce la venue, soit les richesses innombrables de l'esprit, lequel, sous ombre de peindre l'objet, trouve, dans la variété infinie et la splendeur des images, le seul spectacle digne de le retenir.

... Si, une fois ma description achevée, je braque mes phares sur un autre buisson, puis sur un autre, qu'arrive-t-il ? D'abord, les différences que je marque entre tous ces buissons font un effet arbitraire ; elles ne sont pas intéressantes. Ensuite, les mots que j'emploie sont toujours les mêmes, ou presque. Ce buisson est glorieux ; cet autre, magnifique ; cet autre, sublime ; cet autre, auguste ; et ainsi de suite. Tout finit par se dissoudre dans une vague et monotone dorure.

Et l'on demande, fatalement : quelle est donc la « chose » qui, en chaque objet, en chaque événement et en chaque action, paraît glorieuse, magnifique, sublime, auguste, etc. ? La réponse qu'on peut donner à cette question est nécessairement décevante : c'est justement le fait que la *banalité* a disparu, qu'une action aussi banale, en apparence, que celle de marcher sur une route, est devenue l'expression du divin.

Couché, je regarde le plafond : une surface blanche, douce, poudreuse, qui a la couleur et la texture de la farine. Et je vois, appliquées sur cette blancheur, les « libellules ». Grandes, beaucoup plus grandes que les insectes réels (« réels »...), immobiles et les ailes étendues, innombrables. Libellules faites de bulles, modelées dans une substance impalpable et diaprée, dans une substance semblable à du verre, mais beaucoup plus fragile.

Elles ont cependant une solennité, une rigidité vaguement comminatoire. Hiératiques,- je me décide enfin à utiliser ce mot, elles sont hiératiques. Ou encore : stylisées. L'ensemble forme comme un tapis (impalpable, presque invisible, diapré), dont les libellules constituent le principe décoratif. Chacune occupe un espace hexagonal, et de sa voisine est séparée par un vide également hexagonal. Un tapis ? Un vitrail, plutôt.

Mais « vivant », habité par une force semblable à celle qui habite un moteur électrique.

Je sais que ceci est une hallucination ; un effet secondaire du peyotl, curieux. Je vois distinctement le plafond, blancheur et douceur sur lesquelles l'ombre dessine comme des palmes. Et je vois aussi ramper sur cette blancheur des flocons. Poussières tremblantes, imperceptibles, qui ont l'air de chercher, s'accrochent un instant, poursuivent leur hésitant chemin, commencent à descendre, rencontrent un souffle, remontent.

A ces flocons je crois. Je ne doute pas plus de leur réalité (mais il faudrait placer toujours ce mot entre guillemets) que je ne doute de l'irréalité des libellules. Pourtant, je ne suis pas plus capable de les voir, quand je suis dans mon état ordinaire, que je ne le suis de voir les fallacieux insectes. Comment se fait la distinction ? Sur quoi se fonde-t-elle ? La question, pour le moment, ne m'intéresse pas.

Je me lève, je sors. Mon regard tombe sur une herbe folle. Elle s'élance, gracieuse, jetant à droite, jetant à gauche ses feuilles dentelées. Une haleine l'entoure comme une pellicule cristalline. Enveloppe très mince, qui épouse chaque détail, emprisonne la plante comme dans un étui transparent et flexible. Ici encore, je sais aussitôt que cet étui est imaginaire.

Je lève la tête. Le bleu du ciel a perdu son uniformité. Il est fait de mille taches (bulles) de différentes grosseurs, duveteuses, mobiles, les unes presque violettes, les autres presque argentées. Améthystes, saphirs, globes de soie, volutes... Et de nouveau voici le motif hexagonal, qui semble, cette fois, former la structure même de l'espace. Mais je n'y crois toujours pas. Il me semble que je projette comme sur un écran une particularité de mon appareil optique. Que ces hexagones sont comme inscrits dans ma rétine. Je vois en quelque sorte le ciel (les taches violettes, argentées) et mon œil.

Rien, pourtant, ne distingue « objectivement » les taches des hexagones. Je les perçois avec la même clarté. Mais je sais que les taches sont réelles, que les hexagones ne le sont pas — ou ne le sont pas de la même manière. Ils ne sont pas dans l'espace, mais dans mon œil. De même, les libellules de tout à l'heure : elles n'étaient ni appliquées sur le plafond, ni situées dans mon œil à proprement parler. Leur lieu véritable était l'espace mental, l'imagination.

L'adepte voit donc un ensemble de phénomènes, mais distingue clairement, automatiquement (dans la plupart des cas), le « plan » auquel ils appartiennent. Il y a ce qui se passe hors de lui et ce qui *paraît* seulement se passer hors de lui.

Son œil n'est pas une simple ouverture. Il voit le ciel, par exemple, mais il le voit grâce à un appareil compliqué, un organe qui a, comme une vitre, une substance. Il est conscient de ce fait, et distingue, quand il regarde un objet, ce qui vient de l'organe (les hexagones, ou la gaine diaphane qui enve-

loppe une herbe folle) de ce qui vient de l'objet. Et il distingue, en outre, ce qui vient de lui, de son imagination (les libellules).

On verra, dans un moment, que les choses sont plus compliquées. Ici, l'important est dans le fait qu'en distinguant le plan « objectif » du plan « organique » et du plan « mental » ou « imaginatif », on supprime du même coup (provisoirement) la notion d'irréalité.

En effet, on ne peut dire que les libellules sont irréelles. Elles sont réelles en tant qu'images. Tant que nous ne confondons pas l'espace mental avec l'espace sensible, elles existent tout autant que le plafond sur lequel elles paraissent appliquées. Elles sont moins « solides », certes ; moins « durables », aussi ; moins « vivantes », si l'on veut. Mais elles ne sont irréelles que si l'on refuse, arbitrairement, de tenir pour réelle la subjectivité, que si l'on confond la réalité avec l'objectivité, ce qui n'a pas de sens, puisque les concepts de réalité et d'objectivité sont eux-mêmes des inventions de la subjectivité.

Malheureusement — ou plutôt : heureusement —, les choses ne sont pas si simples. Sous l'influence du peyotl, je vois les arbres, les fleurs, les insectes, les mouvements du ciel, et les êtres humains aussi, naturellement, comme je ne les ai jamais vus. Mais je vois aussi des Forces... A quel plan appartiennent-elles ?

Avant de poser cette question, il faudrait les décrire. La tâche paraît impossible. Le mot « Force » évoque une image vague, un mouvement ascensionnel, un ruissellement, je ne sais quoi de jubilant et de farouche... Mais, si je veux pour ainsi dire me rapprocher de l'image, la voir plus clairement, que se passe-t-il ? Je ne vois plus la Force, mais des choses fortes : un torrent, un torse de Michel-Ange, un taureau, un incendie, un orage. L'image originelle recule, se dissout dans une ombre, laissant en quelque sorte sur le devant de la scène des figures qui, sans doute, la symbolisent, mais qui ne font que la symboliser, qui ne sont pas la Force toute nue, ni même son reflet, qui ne font que l'évoquer — qui nouent avec la Force le même rapport que la lettre avec l'alphabet, ou le mot avec le dictionnaire.

Il en va de même quand on pense à la Vie avec un V majuscule. Sitôt que mon regard se fixe, je vois autre chose que la Vie, des formes féminines abondantes, des flots qui écument, des cascades de fleurs, des seins qui sont des fruits, des opulences végétales. Ce n'est pas cela, écrivant le mot Vie, que j'ai vu.

Pendant une grande journée, l'adepte a l'impression de baigner dans la Force et dans la Vie. Elles l'inondent, le traversent ; inondent et traversent aussi tous les objets sur lesquels ses yeux se posent. C'est cela que dans *le Pays de l'Eclairement* je nomme l'Effluve.

Et c'est cela qui forme ce que l'on peut appeler le « milieu peyotique ». Milieu dense, riche, exaltant, terrible. A la fois enfer et paradis. Paradis infernal, enfer paradisiaque, avec lequel on ne peut garder ses distances. *On ne peut être « pour » ou « contre », car on est « dedans ».* Milieu dans lequel des mots tels que « plaisir » et « douleur », « réel » et « irréel », n'ont plus de sens, car ils sont interchangeables.

Et pourtant, l'Effluve n'est visible, pour ainsi dire, que du coin de l'œil. Il est partout, en moi, dans cet arbre — mais, sitôt que je regarde franchement cet arbre, je ne le vois plus. Ce qui ne veut pas dire que je ne vois rien. Je ne vois pas la Force, mais *une* force (et je l'entends). Une pulsation lumineuse, une musique profonde, et qui varie selon l'espèce. Le mouvement du hêtre est uni : il coule vers le ciel comme un fleuve vertical. Celui du platane dessine une spirale. Celui du chêne est double : il monte et se dilate, monte et se dilate.

Bien évidemment, si l'on est prudent, on va dire que l'Effluve, et les mouvements que je viens de décrire, appartiennent, comme les libellules de tout à l'heure, au plan « mental » ou « imaginatif ». Et peut-être aussi, partiellement, au plan « organique ». Un certain tremblement de l'œil fait que je vois trembler les choses. Les pouvoirs de mes sens sont accrus, soit. Mais cet accroissement est malgré tout artificiel. Il taxe mon organisme, et provoque des phénomènes que l'imagination interprète à sa manière. La Force, la Vie, sont des abstractions. On ne peut les voir. En tant que telles, elles n'existent pas. Quant aux mouvements qui animent les arbres, ils existent, certes, mais au niveau cellulaire, et ne sont perceptibles qu'au microscope.

Ainsi parle la prudence. Seulement... Si ces Forces ne sont que « mentales », le fait est que l'adepte, quelquefois, les manipule, produisant des effets qui, eux, se manifestent sur le plan « objectif ». Par exemple, il peut capter la Force qui anime une fleur et, ainsi, la tuer. Il a d'autres pouvoirs aussi (celui de guérir, etc.). Imaginaires ? Il se peut. Mais il se peut aussi que l'imagination communique par des voies inconnues avec l'organique et l'objectif...

Le cactus modifie le rapport qui s'établit, dans la vie ordinaire, entre le mouvement *globalisant* et le mouvement *focalisant* de la conscience.

Ordinairement, quand je suis conscient du « monde », je ne le suis que nébuleusement de l'objet particulier. Pour clairement percevoir l'objet, je dois me *concentrer*. Et cette foca-

lisation de l'attention est cause que le « monde » s'estompe, est moins vivement perçu. — Sous l'influence du peyotl, on perçoit simultanément ce que l'on perçoit successivement dans la vie ordinaire.

L'humain est un effet de perspective.

L'homme, ingénument, dit « mon » cerveau... alors que le cerveau, bien plus justement, pourrait dire « mon » homme.

Les mouvements communs de la vie acquièrent un relief dramatique. Manger un morceau de pain devient un acte shakespearien. Les acteurs se nomment pâte, langue, dents, salive, palais... Cette dramatisation donne à l'imagination le temps de convoquer ses résonances. On pense au grand sacrifice du pain, à la messe pascale, etc.

En second lieu, si chaque sensation est éprouvée avec plénitude, la conscience embrasse un champ beaucoup plus vaste. Pendant que le drame shakespearien se déroule dans la bouche, les fleurs et la brise jouent une cantate à cent instruments, avec chœurs, solistes et tout le tralala. Sensation écrasante de complexité. Le moindre dérangement dans le jeu des lois provoquerait une catastrophe. Et, certes, les catastrophes ont lieu, mais par rapport à l'effarante quantité de désastres qui pourraient se produire, ceux qui ont effectivement lieu paraissent d'une miraculeuse rareté.

Hallucinogène, ou... *lucidogène ?*

Dans une perspective unitive, l'homme est une feuille de l'arbre Divinité. Il est naturel, par conséquent, de dire : mon monde. Dans cette perspective, *l'extase est connaissance vraie, alors que l'angoisse est la forme extrême de l'hallucination dualiste.* Autrement dit : la laideur infinie est une illimitation morbide de la perception dualiste, alors que la beauté infinie est perception de ce qui est.

Donc, le peyotl serait *quelquefois* un hallucinogène — quand l'adepte, au lieu de s'ouvrir aux forces inconnues, cherche à les combattre, se fige dans une attitude dualiste (« scientifique »).

Les hommes sont, presque tous, à leur insu naturellement, *idolâtres.* Telle est la cause fondamentale, peut-être unique, de leur laideur.

Car le Dieu de chacun est l'objet ultime de son aspiration, la forme sous laquelle il imagine l'absolu. Ou encore : le Dieu de chacun est l'activité à laquelle il se consacre, celle qui doit, en principe, lui procurer le bonheur.

Si j'aspire de toutes mes forces à la sécurité, par exemple, cela signifie que je fais, de la sécurité, mon Dieu, et que je tiens pour des vertus les puissances de mon être que je dois mettre en œuvre pour atteindre le but que je vise, le paradis de la sécurité.

Il en va de même si, philosophe, je me fais un Dieu de la connaissance : je vais alors donner à l'intellect le rôle que l'homme qui idolâtre la sécurité donne à la force ou à la ruse.

... De là ces êtres qui ne sont que ventre, ou tête, ou... On ne se prosterne pas impunément devant Moloch.

. . . .

Dans les pages suivantes, je tâche de décrire l'état dans lequel je me suis trouvé *après* mes premières expériences.

J'étais un autre homme. Mais je le sentais plutôt que je ne le savais. Le langage dissimulait le changement intervenu. A des vérités nouvelles, il me faisait donner les noms des vieux mensonges.

Les mots avaient un dessus et un dessous. Le dessus — le sens que leur donnait la société — brillait, bougeait, fascinait. Il faisait penser à ces miroirs élastiques qui se moulent l'été sur la peau de la mer. Le dessous — le sens que moi je donnais aux mots — échappait à mon regard.

Il me faisait peur.

Parfois, je distinguais des fleurs gorgoniennes, des roches tortes et lippues dans les orifices desquelles veillaient de longs poissons, des excroissances pareilles à des langues blondes qui oscillaient dans un crépuscule... Je voulais voir et je tremblais. Il me semblait apercevoir dans l'ombre je ne sais quoi de noir, qui me regardait, et qui était moi.

Et je craignais le mauvais rire des hommes. Ils étaient *les autres,* des damnateurs aux mains pleines de foudres. Ils avaient cassé Baudelaire, chassé Rimbaud. Devant eux, nous étions comme des suspects devant leurs juges. Ils avaient mis sur Artaud une chemise de force. Je me sentais à l'aise parmi les poètes, je l'avoue. Mais je ne voulais pas aller comme eux dans le noir.

Et puis... Il ne me paraissait pas impossible de donner à l'Abîme un nom que les hommes comprissent.

Je me trompais ; et eux, je ne les trompais pas... Ils avaient un infaillible flair, dès qu'apparaissait un *étranger.* J'avais beau connaître les us : j'étais tout de suite, comme ils disaient, « repéré ». De leur paupière tombait la froideur atroce. Leur main, si chaleureuse quand elle serrait celle de leurs pairs, se desséchait dans la mienne. Leurs oreilles se fermaient, fleurs petites et chair, obtuses. Je m'adressais à des dos énormes.

« Je me suis souvent entretenu avec les Anges, disait Swedenborg, comme un homme avec un homme. » De l'Allemagne venait Rudolf Steiner, qui décrivait les couleurs du corps astral comme un botaniste eût parlé des fleurs. J'enviais cette simplicité, moi toujours écartelé entre la crainte de la folie et la crainte de l'opinion.

Filles de la nuit, mes convictions en avaient l'apparence nébuleuse et fatidique. Vestiges des âges ingénus, elles appartenaient aux strates les plus obscures.

Seuls les professaient encore les esprits obtus, qui cherchaient dans les superstitions un merveilleux de seconde main, et dans un mélange de fausse religion et de fausse science de suspectes consolations.

Ce n'est pas par accident que Victor Hugo compose à Jersey ceux de ses poèmes dans lesquels le doute s'exprime avec le plus de force.

Les tables s'animent sous les doigts de Delphine de Girardin, une Dame blanche erre la nuit autour de la maison.

Mais la foi est une affirmation qui flotte sur un refus. Plus sont nombreuses les choses auxquelles on croit, et plus sont nombreuses aussi celles dont on doute.

Et nous apercevons, dans le plus noir de l'arbre,
Les Hobbes contemplant avec des yeux de marbre
Les Kant aux larges fronts ;
Leur cognée à la main, le pied sur les problèmes,
Immobiles ; la mort a fait des spectres blêmes
De tous ces bûcherons.

On pouvait à bon droit me soupçonner de chercher dans l'imaginaire ce que me refusait le réel et de m'installer dans la mort faute de pouvoir m'installer dans la vie.

Il devenait impossible d'ignorer la contradiction qu'il y avait entre ce que je croyais et ce que mon intellect tenait pour croyable.

Cette contradiction était trop profonde, trop douloureuse. En outre, elle faisait de moi un menteur : car je dissimulais en public mes convictions comme d'autres des infirmités ou des vices. Jamais je n'y faisais allusion ; et quand mes amis parlaient des « sciences occultes », j'en riais comme eux.

Plus je me réclamais de la raison, plus était violente la contradiction qu'il y avait entre elle et mon sentiment. J'en venais à regarder la raison comme une ennemie. Je me reconnaissais de moins en moins en elle. J'honorais des lèvres une idole de pierre, j'adorais en secret un Dieu de flammes.

... Un jour je découvris que l'alternative devant laquelle je me trouvais n'était pas celle que j'imaginais.

La raison pouvait expliquer, condamner ; elle ne pouvait *convaincre*. Elle pouvait montrer que mes certitudes étaient

absurdes, ineptes, folles ; pis, ridicules. Elle ne pouvait les changer, ni les remplacer par des certitudes conformes à son image du vrai.

Autrement dit, je n'avais pas à choisir entre croire et ne pas croire, mais entre souffrir et ne pas souffrir.

Je pouvais prendre en principe soit le parti de ma raison, soit le parti de mon sentiment ; en fait, je ne pouvais que *faire semblant* de prendre le parti de ma raison, devenant ainsi mon propre bourreau et mon plus cruel ennemi.

J'étais libre de me torturer ; je ne l'étais ni de sentir autrement que je ne sentais, ni de croire aux choses que ma raison tenait pour dignes de foi, ni de chasser de ma conscience celles qui la scandalisaient.

Le soulagement que provoqua cette découverte fut immense. Jusqu'alors, j'avais toujours cru que je devais *ou bien* trouver une justification rationnelle, *ou bien* renoncer à mes croyances.

Cette conviction m'avait dissimulé le *fait* que si la justification existait, j'étais incapable de la trouver, et que si mon sentiment ne pouvait pas se justifier, j'étais cependant incapable de le supprimer. Je ne pouvais pas plus cesser de croire que je ne pouvais cesser de manger ou de faire l'amour.

J'étais fou, soit. *Et après ?*

Tout à coup, l'opinion des gens « sérieux » cessa de m'importer. Je percevais clairement que la plupart, au fond, étaient aussi chimériques que moi — et plus timides encore. Quant aux autres — les morts... —, je ne comprenais plus pourquoi j'avais si longtemps craint d'exciter leur indignation.

Depuis Descartes au moins, il paraît évident que l'homme doit chasser de son cœur celles de ses certitudes que sa tête condamne.

C'est que nous considérons l'intellect comme la reine de nos facultés, et donc aussi les autres facultés comme ses servantes, voire ses esclaves.

L'homme a-t-il besoin pour vivre, ou du moins pour être heureux, de croire à certaines choses que la raison tient pour illusoires ? Tant pis pour l'homme.

On oublie seulement que l'attitude du « primitif » est *naturelle,* conforme à la structure de l'esprit humain. Si l'homme voit partout des anges et des démons, c'est parce qu'il possède une imagination.

Or, on ne peut simplement déclarer que les anges et les démons sont « imaginaires » et que les voix du gouffre ne sont que les échos de la nôtre. On ne peut dire simplement que le « primitif » (l'adepte du peyotl) est un enfant et que l'homme atteint la maturité (retrouve sa lucidité) quand il sait que la Nature est un ensemble de lois indifférentes (ou

bien : on ne peut dire simplement que le peyotl est un « hallucigène »).

Qui s'exprime de la sorte attribue en effet à l'intellect un pouvoir que cette faculté ne possède pas : le pouvoir de modifier la structure de l'esprit, ou plus exactement de mutiler l'âme en l'amputant de ceux de ses désirs que l'intellect juge mauvais ou inutiles.

Autrement dit, il ne suffit pas de poser que les Faces radieuses et terribles que le regard fait surgir des choses sont « imaginaires » pour supprimer le *besoin* que l'homme a de les voir, de les craindre et de les aimer.

Je tiens beaucoup à reprendre le mot « Dieu » aux cons...

Je repoussais donc le Dieu des honnêtes gens. Mais j'en adorais un autre, aux visages innombrables, et pareil à un temple de l'Inde.

Il était en moi et hors de moi. Il était sang, astre, homme, dragon. Les cavernes étaient ses bouches ; les vents, ses mains.

Ours de fumée, les volcans posaient sur les villes leurs ongles incandescents et leur fourrure emplissait le ciel. Comme les nations du Pacifique avaient raison de porter des offrandes aux enfants du Chasme !

Violence et bonté se partageaient le trône, de leurs accouplements sortaient les monstres et les fleurs. J'écoutais jubiler les folies dans les nuages, princesses dont l'éclair modelait le profil.

Et Dieu était femme aussi. Il était le féminin de la femme, abondance et danse. Il était le sucré de la femme, le miel plein de bulles, la veine qui palpite, le vert sous le blanc, la forme bombée, cette chose en elle qui communique avec le végétal, cette dureté pareille à l'œil du serpent, l'ensoleillé du rire, la menaçante fragilité, le sale, le merveilleux sale qui effraie l'homme, et les grosses joues et les dentelles étranges.

Sculpteur, j'aurais arraché une motte au soleil et modelé dans l'aveuglante argile une énorme Vénus.

J'aimais le pluriel splendide de l'Orient et la transmutation que subissait au contact de la parole l'insondable Unité. Le génie de l'Asie avait trouvé l'image essentielle. Il avait compris que seul un discours interminable peut exprimer le silence et que les Bouddhas sont nécessairement « aussi nombreux que les grains de sable du Gange ». Il ne s'agissait pas de faire voir, mais d'aveugler ; il ne s'agissait pas de satisfaire les exigences de l'intellect, mais de l'accabler, de l'écraser.

Peut-être fallait-il l'appeler le Divin (ou le Milieu Divin) plutôt que Dieu. Il était la Tathata des Tathagatas et l'espace

en lequel ils apparaissaient. Les Tathagatas étaient ses visages suprêmes, les plus hautes vagues de la Tempête universelle.

Mais surtout, surtout, il était le GRAND N'IMPORTE QUOI, la saveur du thé, la gracieuse difformité qui envahissait les orbes de la fumée, les ors de certaines rouilles apparaissant entre des traînées de suie, le grincement de la plume de ma femme, ma femme, l'étoile mentale que dessinaient, quand je pensais à mes amis, les rapports que ceux-ci nouaient les uns avec les autres, le sourire d'André Breton, une jument alezane, et aussi la sensation que provoquait l'expression " jument alezane ", les tours de New York pareilles à des lacs verticaux, une petite turquoise, l'humanité, les cent mille versets de l'*Avatamsaka*, la couleur du lait, une corbeille de pêches, S. dans un rêve me disant : « Je suis l'Innocence Absolue », ces mouches qui paraissent nées de l'accouplement du bijou et de la laideur, Chambord vu par Chateaubriand, tous les arbres de la Terre, la grâce hideuse du poulpe, l'aspect que prend le ciel quand on est sous l'influence du peyotl, et de nouveau la saveur du thé, du thé vert, du thé noir, Mounir Hafez à trois heures du matin, svelte, dangereux, gai, omniscient, et de nouveau la fumée pareille à la surface d'une mer fantôme, le premier cri de mon fils, l'impossibilité de mettre un terme à la présente énumération, l'attente de l'image définitive, le grand Comme universel, la beauté des avions, et de nouveau André Breton, ma dernière conversation avec lui, la promenade que je fis dans la chêneraie de Lacoste le jour de sa mort, les Trônes, les Vertus, les Dominations, la Fée de la chêneraie dans sa robe d'argent, la Lune pleine et pareille à la croupe d'une princesse persane, les derniers tableaux de Claude Monet, le mot « Aaaah », enfin, dont les sages disent que tous les livres ont pour objet d'expliquer son sens...

Tel était donc mon Dieu. Il était l'Ici et il était le Là. Le rêve même me parlait de lui, une voix forte me jetait hors du sommeil, disant : « Le dehors est la même chose que le dedans ! Le dedans est la même chose que le dehors ! » Une autre fois, je m'éveillai serrant cette pensée comme un trésor ravi à l'abîme : « Ah ! oui. C'est Dieu pour l'intellect, et les Dieux pour la sensibilité ! »

Mais ne pouvait-on pas dire davantage ? Je répondais à tout, sauf aux questions essentielles et simples, aux questions *idiotes*, qui étaient également les seules qui eussent le pouvoir de tuer. Questions presque informulables, tant les mots étaient usés, barbouillés, emphilophouillés.

Quand on demandait : Les Dieux existent-ils ? cela paraissait tout simple tant qu'on ignorait que le verbe « exister » signifie « se tenir hors de... ». Alors il fallait répondre par la négative, car les Dieux, évidemment, ne se tiennent hors de rien, pas plus du reste que l'homme.

J'inventais des verbes horribles pour éviter ceux sur lesquels les Sorbonnes avaient promené leurs mains noires : le verbe « êtrer », par exemple, qui me permettait de dire cette chose charmante : « Les Dieux êtrent », traduisant à ma façon le trop fameux « Sum qui sum ». Et voici un autre verbe de mon cru : « consciencier », inventé parce que « prendre conscience de... » donnait à croire que ce qui prend conscience est nécessairement séparé de ce dont il prend conscience.

Or, c'était justement la *division* que je niais. Si nous étions séparés les uns des autres, et séparés de la Nature, et séparés des Dieux — séparés de tout comme l'est une tête de son corps par la chute du couperet —, si c'était depuis le panier que nous contemplions les étoiles, évidemment nous ne pouvions que prendre conscience de... Mais, si nous ne l'étions pas, se révélait une difficulté insoluble et merveilleuse.

L'impossibilité de savoir et de dire devenait la clef de toute Enigme, clef qui ouvrait aux uns, fermait aux autres la porte réelle. Qui l'ouvrait à ceux qui acceptaient d'ignorer et de se taire.

« Les choses sont vraiment très bien faites ! » Ainsi s'exprimaient, soupirants et souriants, tous ceux qui avaient quelque expérience. Faites de façon que nul ne pénétrât dans la Tour Vairochana qui n'eût auparavant accompli certain mouvement intérieur...

Le verbe « êtrer » avait au moins l'avantage de supprimer l'une des plus vénéneuses distinctions de la philosophie, celle qui se montre dans la phrase de Parménide : « L'être est. » Dans cette phrase, en effet, s'accomplit une coupure entre la substance et l'activité. On a un personnage, l'être, qui fait quelque chose, qui est. Et l'on a, surtout, mille problèmes.

Or, il suffit de regarder une fleur. Elle n'est pas, elle être. Nous ne sommes pas en présence de quelque chose qui fait quelque chose, c'est-à-dire d'une substance qu'on peut *abstraire* de l'activité par laquelle elle se manifeste. La fleur ou les Dieux êtrent, leur substance est leur activité (et inversement).

De même, le verbe « consciencier » supprimait l'objet. L'acte de l'esprit devenait transitif, si je peux dire. On conscienciait les Dieux comme on buvait un verre de vin, comme on regardait une belle fille, directement, sans que parût entre l'homme et les Dieux la distance angoisseuse, l'abîme en lequel tous les livres du monde s'engloutissaient sans faire plouf.

Malheureusement, ces exquisités verbales, comme eût dit S. (atrocement), ne changeaient rien. L'homme conscienciait les Dieux, mais il voulait savoir si les Dieux à leur tour le conscienciaient, lui. Et, puisque « les choses sont vraiment très bien faites », on ne pouvait sur ce point le pacifier. Comme disaient les Soufis, on finissait toujours par revenir à Abu Yazid Bastami et à Sahl Tostari. A la simplicité, au rire, au silence, à la folie.

CHARLES DUITS.



Statue anthropomorphe en pierre volcanique représentant un personnage à coiffure circulaire. Guatemala (pierre-champignon). (*Photothèque Musée de l'Homme.*)

oupe d'Indiens Huich… tant, en costume de cér… Peyotl, la « Plante divine ».
Photo Roger-Viollet.)

Conjunge fratrem cum sorore, & propina illis poculum amoris.



EPIGRAMMA IV.

Non hominum foret in mundo nunc tan…
Si fratri conjunx non data prima for…
Ergo lubens conjunge duos ab utroque parent…
Progenitos, ut sint fœmina masque toro.
Præbibe nectareo Philothesia pocla liquore
Utrisque, & fœtus spem generabit amor

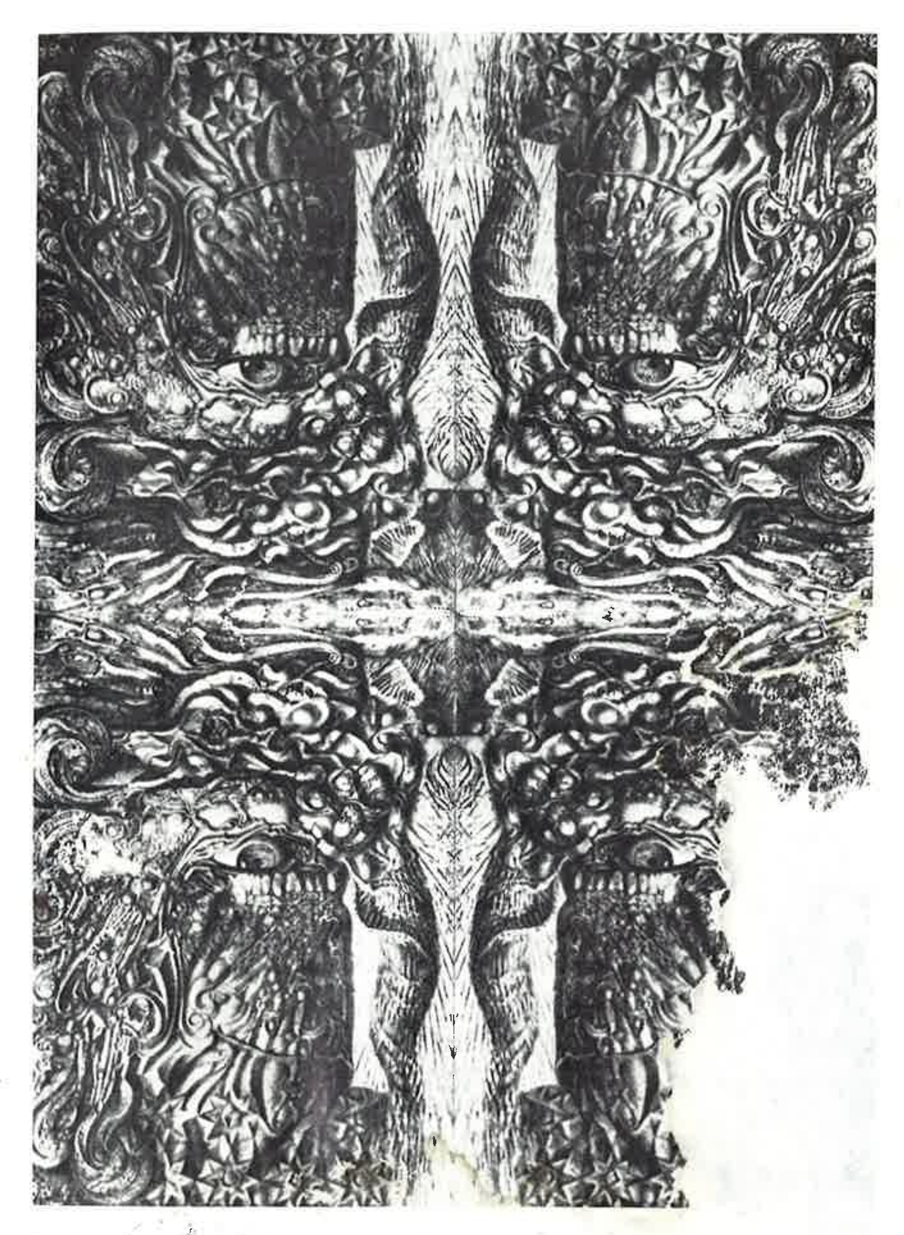
…ème d'*Atalanta*. (Voir l'artic… d'E. Canseliet … …nage *Musée*

er (réédité récemment chez J. J. Pauvert). (Voir p. 314.)

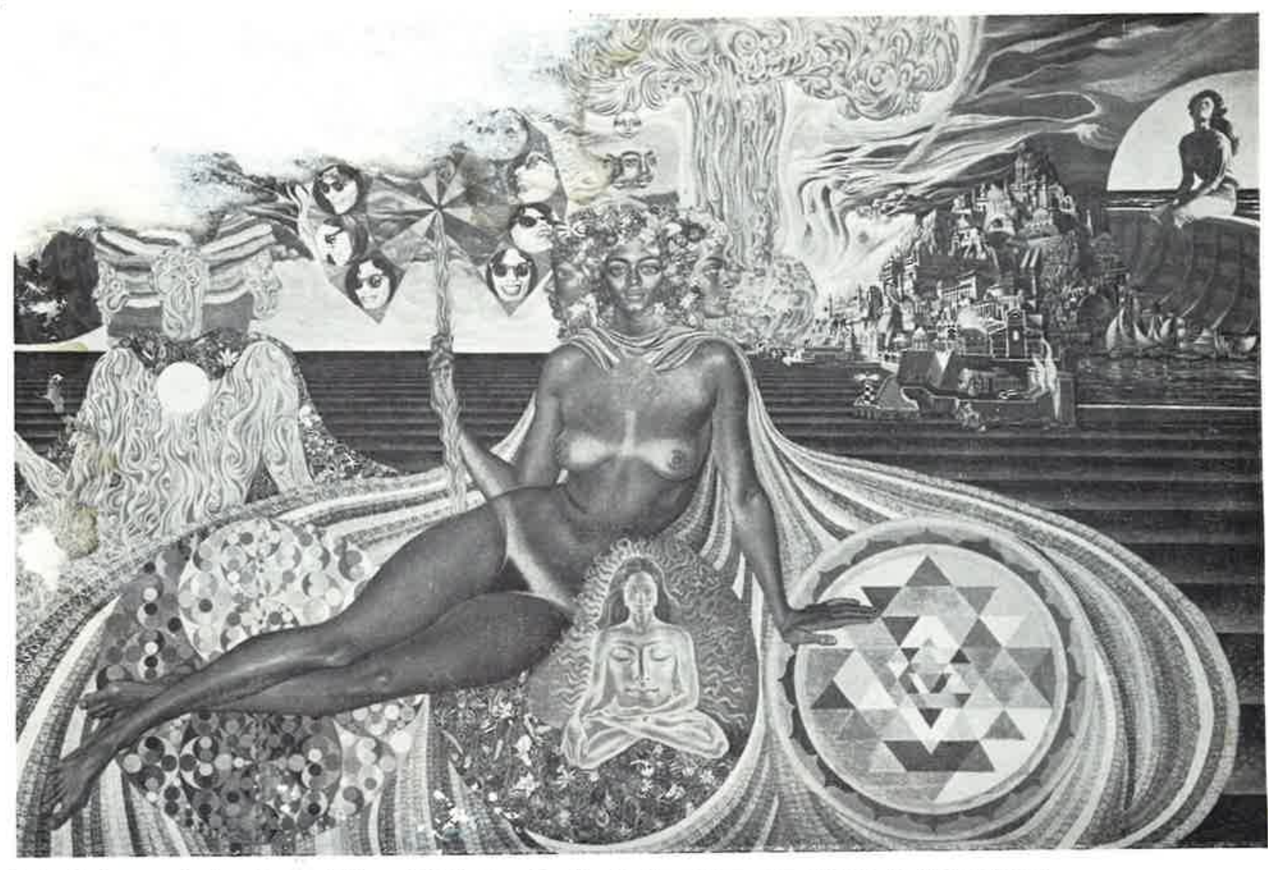


Planche gravée, se dépliant en hors-texte, dans le *Ja[...] poétique* de Paul Contant, apothicaire poitevin, 1609. [...] d'E. Canseliet, p. 314).

ın. (Reproduit par autorisation de l'auteur.)



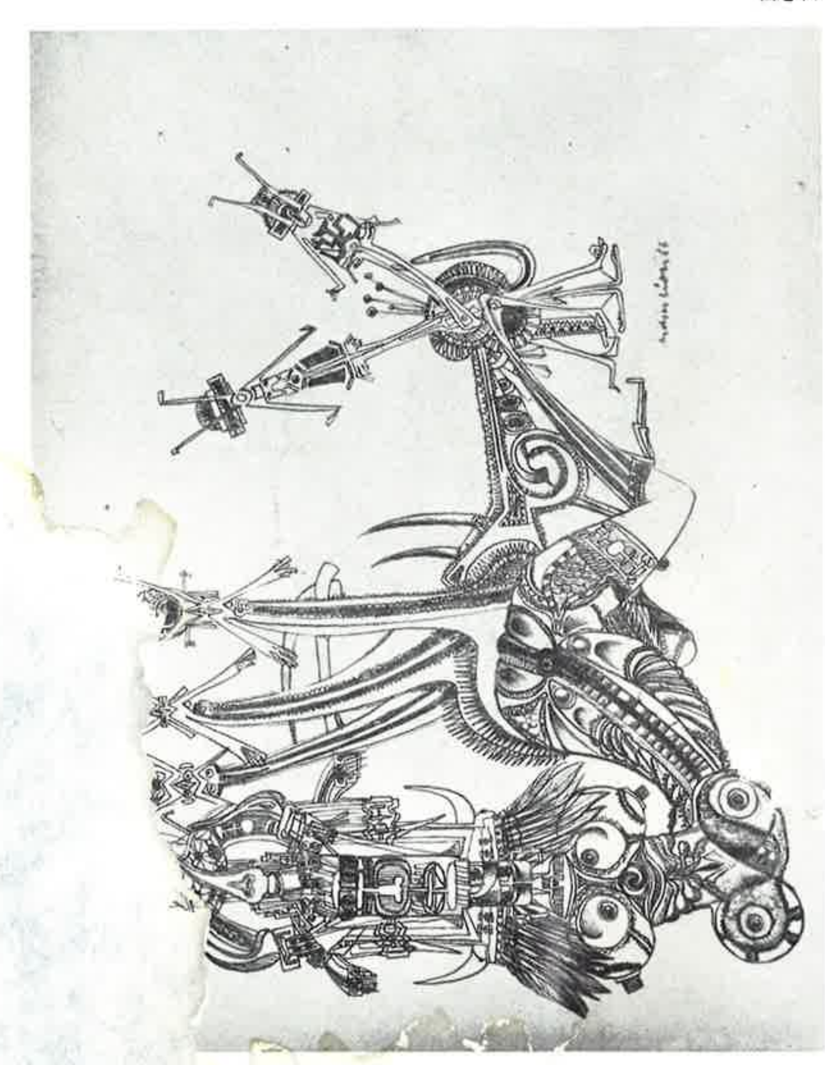
E. Fuc!·, *Chérubin* (comme un rhinocéros). Gravo, collection Aoki, Tokyo. (Reproduit par autorisation



Extrait du sanctuaire de A. Chèbrec (1969, New York), *Huile et tempera.* (*Photo Y. Hervochon.*)

J.- ·era, 1968. (*Photo Y. Hervochon.*)

Je n-Pierre Guimard. Dessin au crayon, 1968. (Pho





Didier Léon.
Crayon,
1966.

Sagot-Derlitz, *Bindui* (lavis).



Poster publié dans le journal psychédélique, *Oracle*, 1967.

POÉSIES
par George Andrews

Rocher vivant

La flamboyance éblouit
j'ai été où la lumière brûle toute la nuit
dans la prison on se couche par terre
animal en cage qui marche en cercles
sonnerie de trompette et les murs s'écroulent
battement de cœur chaud fort mammifère palpite
résonne à travers les couloirs d'acier
dissolvant chaque chose rigide qu'il rencontre
tirant du rocher un sanglot
les murs sont anéantis par un tambour pendant
[une nuit de vaudou
les barreaux à la fenêtre deviennent des serpents dansants
lignes de vie fragiles faites en gelée tremblante
les ruines du géant sont sur le point de germer
le tatouage sur le visage de l'oiseau qui fait le tonnerre
[se crispe
la grimace de douleur d'un chaman
l'ordalie attache les esprits des morts à la toile
[du destin du vivant
c'est comme d'être projeté dans l'espace interstellaire sans
[un casque
j'écris à loisir sur la peau du ciel
les étoiles ont leurs nids comme des oiseaux sur les rameaux
[de l'arbre magnétique
nous sommes plus vieux que le temps
nous étions ici avant les montagnes
quand la terre n'était qu'un bourgeon encore fermé sur un
[rameau de l'arbre des étoiles
qu'est-ce qu'il y a d'éternel dans ces mots ?

Live rock

Flare glares
I've been where the lights burn all night long
sleeping on the prison floor
caged animal walking in circles
finds internal depth charge
trumpet blast and the walls come tumbling down
great warm mammal pulsebeat throbs
resounding down the corridors of steel
desintegrating every rigid thing it reaches
wrenching a sob from the stone
walls drummed out of existence
[for a voodoo night
window bars turn to dancing serpents
fragile lifelines of vibrant jelly
the ruins of the giant are now about to sprout
the tattoo on the face of the thunderbird
[twitches
grimace of the shaman's pain
ordeal attaches spirits to the web of life
like being projected into space without a helmet
write at leisure on the skin of the sky
stars nest like birds on the branches
[of the magnetic tree
we are older than time
we were here before the hills were
when the earth was an unopened bud on the bough of
[the astral tree
what is there of the eternal in these words ?

que peut-il y avoir d'éternel dans aucuns mots ?
océan de feu dans les chromosomes
la charge originelle dans les atomes dont je suis constitué
engendre l'énergie que je libère en vivant
le ciel s'ouvre au-dedans de moi
il y a fission de mon noyau et je monte en flèche
je m'envole avec le plein effet
dans la communion avec soi-même l'univers est compris
chacun apporte son étincelle à la splendeur
c'est de quoi la splendeur est faite
le soleil voit à travers moi
je suis l'œil du soleil
l'œil du soleil est moi
cascades tremblantes du sperme de la sagesse en vif-argent
voici que le crescendo des joyaux prend lieu
c'est comme de porter partout avec soi un cobra lové
plume d'Osiris à beaucoup de niveaux
il y a une espèce d'une autre étoile
les dieux ne sont pas comme les hommes
les archétypes des plantes communiquent de planète en planète
[comme un système nerveux
les civilisations de l'antiquité l'ont su
humains que notre race soit heureuse
je trace le contour de la veille comme la silhouette
[d'un ami
nostalgie pour l'étoile où on est chez soi
la terre
je suis comme un mort
je flotte en transe sur la rivière des électrons
des spasmes occultes internes arrivent sans fin
fourmillantes à travers la chair et les os
rayon de lumière par lequel l'abîme le plus profond
[est sondé
reflétant le feu solaire même au fond de l'océan
vraiment saintes sont les formes de la vie
qui luttent à matérialiser l'ultime des derniers rayons
les doigts des algues ondulent à travers
[un monde en dissolution
essaim sur le déluge du souvenir
surface mince de la réalité
bulle transparente de la vie tendue au point d'éclater
comment survivre dans un milieu impossible
chevaliers de l'ordre du dragon
chuchotement à voix de corbeau dans les os
rythme de fer de la danse de l'énergie
frappement dur des poings sur la table
tellement humain le cri qui s'élève dans le sang
les tambours fêtent la joie sauvage
euphorie ardente d'un flot impétueux

what can be of the eternal in any words ?
ocean of fire in the chromosomes
original charge in the atoms I am made of
breeds energy I liberate by being
the sky opens inside me
fission my nucleus and zoom
fly with the full effect
self-communion includes the universe
each brings his spark to the splendour
that is what the splendour is made of
the sun is seeing through me
I am the sun's eye
the sun's eye is I
trembling cascades of quicksilver wisdom sperm
see the crescendo of jewels take place
it is like carrying around a coiled cobra wherever you go
many-leveled feather of Osiris
species from another star
the gods are not as men
plant archetypes communicate from planet to planet
[like nervous system
the civilisations of antiquity knew it
humans may our race be happy
trace the outline of the vigil like the silhouette
[of a friend
nostalgia for the star called home
earth
I am as one dead
float drowsing on the river of electrons
eternal occult spasms occur internally
crawling through the flesh and bones
ray of light by which the deepest abyss
[is sounded
reflecting sun fire even on the ocean floor
true saints are the forms of life
struggling to materialise the faintest final beams
seaweed fingers undulate through
[a dissolving world
swarming in the floodtide of remembrance
thin surface of reality
transparent buddle of life stretched to the breaking point
how to survive in an unendurable environment
knights of the order of the dragon
ravenblooded whisper through my bones
iron rhythm of the energy dance
pounds its fists upon the table
so human the cry leaping in the blood
drums up a joyous jungle frolic
eager glow of an impetuous flow

vent du sud qui se fait visible dans le corps d'une femme
pâmoison d'un spasme superbe
idole érotique
incarnation de l'idéal
paradis habillé d'ici et de maintenant
proie voluptueuse sur les boulevards à haute vitesse
[de la vie vertigineuse
frémissant au déclenchement d'une caresse
elle fait fureur de santé dans tout mon système
je rayonne le soleil dans ce qui m'entoure
beauté incandescente du désir
dans l'orage permanent de l'éveil
saisir la parole de l'ange en souffrance
un revenant lave mes entrailles dans de l'or
embaumez l'essence de l'élixir
et qu'est-ce que vous avez sauf le soleil lui-même
n'importe le nom qu'on l'appelle
répercussions cosmiques de la congrégation des magi
chacun à la limite extrême de la frénésie
à travers les vents de l'espace la lumière nous a donné
cette certitude intérieure qui se balance
nuit du triomphe des augures
tatouage marqué par les longueurs des ondes
procession vers l'autel gravé sur le parchemin
[de la peau humaine vivante
hiéroglyphe en mouvement
asile magique de notre race de tout temps prédit
chez soi au cœur de la splendeur
une vie entière dans un agenouillement de dévotion
chant qui nous unit à l'arbre des étoiles
à travers les rameaux tentaculaires duquel nous
[nous envolons librement
avec un geste rituel de paix
une fois que je pense que j'ai un corps
une fois que je me souviens de la toile
[dans laquelle je suis emmêlé
une fois que l'enchantement se dissipe
trois fois autour du cercle
pendant la nuit Merlin est paru
toujours vif à travers les siècles il est venu nous visiter
secouant les étoiles comme la poussière de ses pieds
l'extase universelle est invincible
même quand la chair d'un martyr est en train de grésiller
en revenant à la conscience humaine
toute mémoire de ce qui vient de se passer
[sera totalement effacée
mais souviens-toi de comment c'est d'être hors du corps
danse moléculaire existant dans mon être
le retentissement d'un coup de fer me ramène
[aux murs de la cage

south wind made visible in the body of a woman
superb spasm swoon love trance idol ideal in the flesh
heaven clothed with here and now
voluptuous prey on those fast boulevards
[of high life
quivering at the trigger of a caress
riots health all through the system
radiate the sun into what surrounds you
incandescent beauty of desire
in the permanent storm of awakening
make sense of the suffering angel
a ghost washes my entrails in gold
enbalm the essence of the elixir
and what do you have but the sun itself
no matter what you call it
cosmic repercussions of the congregation of the magi
each at peak limit of frenzy
through the winds of space the light has given us this
inner swinging certitude
night of the triumph of the signs
tattoo marks of the wave lengths
altar procession engraved on the parchment
[of the living hum an skin
hieroglyph in movement
magical haven of our race from all time foretold
home in the heart of the splendour
a whole lifetime in one kneel of devotion
song that unites us to the tree of stars
whose tentacular branches
[we fly free through
with a ritual gesture of peace
once I think I have a body
once I remember the web
[I am enmeshed in
once the spell wears off
three times round the circle
during the night Merlin appeared
still smouldering through the centuries he came to see us
shaking stars from the dust of his feet
universal ecstasy invincible
crackling like the fat of martyrs
upon re-entering human consciousness
all memory of what has just occurred
will be wiped clean off the slate
but remember what it is like to be out of the body
molecular dance in being in my being
iron clangs back into shape

la chair meurtrie se bat avec la pierre qui pleure
tout en étant carbonisé à haute tension
je suis reconnaissant à la flamboyance éblouissante
d'avoir fait sortir ce qu'elle a pu de moi
il faut mettre la vie entière dans chaque cri

Prison de Tanger, décembre 1964.

Goût de ciel

La fusée L.S.D. vient de décoller
les ondes du cerveau voyagent à la vitesse de la lumière
traversé en coup de bolide par toutes les étoiles
les mouvements féroces liquides me retournent
[le dedans au-dehors
je suis dans tous les mondes en même temps
après que j'ai fait une flûte avec les os
[de mon propre squelette
alors je peux commencer à danser
mon esprit est saint et c'est tout ce que j'ai
notre mère la terre est vivante au-dedans de moi
appelant ses enfants à revenir
égarés jouant dans le ciel
je suis dans tous vos yeux
entremêlées sont nos chaînes organiques
nous sommes tous dedans les os les uns des autres
nous portons tous les joyaux du même océan
la vie aveugle des profondeurs engendre un grouillement
[des myriades
sel radioactif qui résonne dans chaque oreille
cela travaille comme la magie certain comme la merde
j'écris avec mes tripes
l'écriture des étoiles est dans mes tripes
la signature du créateur est scellée dans l'ordre
[des chromosomes
secret suprême fondation de l'empire
protecteur de la finesse dans tous les mondes
de ce qui tient vrai dans tous les mondes
oracle à l'écaille de tortue qui nous vient du fond du temps
graine de la tribu de l'espace plantée avant le début
[de l'histoire humaine
surgissant d'en bas hors de l'abîme
un élémental tournoyant chatoie à l'apogée du change
les arcs-en-ciel oscillent à travers la chair
les mondes innombrables tournoient dans la galaxie
[de chaque sac de peau individuel
chaque univers-île d'un ego sensible et affamé
a été vivant dans tous les siècles

wounded flesh fights weeping stone
while being carbonised by a hundred thousand million volts
be grateful to the blinding glare
for bringing out what it can of me
there has to be a whole lifetime in each cry

Tangier Jail, december, 1964.

Sky taste

The L.S.D. rocket has just been launched
brain waves travel at the speed of light
shot through by all the stars
fierce liquid movements turn me
[inside out
I am in all the worlds at once
after I have made a flute from the bones
[of my own skeleton
then I can begin to dance
my own ghost is holy and it is all I have
mother earth alive within me
calling all her children home
lost ones playing in the sky
I am in all your eyes
interwoven are our organic chains
we are all inside each other's bones
all wearing jewels from the same ocean
blind life in the depths spawning swarms
[of myriads
radioactive salt sounding in each ear
it is working just like magic sure as shit
writing with my own intestines
writing of the stars in my own intestines
signature of maker sealed in the order
[of the chromosomes
supreme secret foundation of the empire
protector of what is fine in all the worlds
of what in all the worlds holds true
tortoise shell oracle from the depths of time
seed of the space tribe planted
[before history began
coming up from underneath out of the abyss
a swirling elemental shimmers at the climax of the change
rainbows oscillate through the flesh
innumerable worlds revolve in the galaxy
[of each individual sack of skin
each sensitive hungry island universe of an ego
has been alive in all the centuries

tous les siècles sont vivants dans moi maintenant
tout est ici maintenant
tout ce qui a jamais été depuis le début du temps
mer de rayonnement primordial
écume de laquelle la beauté s'élance
senteur rare de montagne
haleine d'un flocon de neige
constellation organique d'arcs-en-ciel
du dedans des tissus les rayons du paradis transforment
[la chair
Xanadu dévoilé
pays pur des corps en diamant visible enfin
révolution de la beauté dans le protoplasme
micro-explosion au noyau de l'être
histoire de la fleur de la gloire de l'aube
plus ancienne que la terre sur laquelle nous marchons
pomme électromagnétique dans le jardin de l'extase
un cimeterre de foudre tranche ma tête de mes épaules
terre céleste dans ma chair éveille la partie subtile
[de mon soi solide
comme la chenille devient papillon ainsi l'homme devient
un géant lumineux tonnant son chant de réjouissance
joyau de la couronne sur le front de notre étoile la terre
il faut reconnaître l'autre monde dans celui-ci
la lumière me déchire en morceaux puis me reconstitue
oiseau dans la bouche du jaguar sauvé par la main d'une vierge
les marques sur la peau du tigre sont dans le langage
[des serpents à sonnette
on est pointé sur un de ces actes baignés dans la senteur
[de la nuit
cicatrices de passion comme les marques sur la fourrure
[d'un animal
traces qui en disent long sur l'expérience passée
potage de grand-mère de beaucoup de générations de
[lamentations
il faut trier tous les ingrédients
mettre chacun à sa place
enlever la tristesse de tous leurs yeux
maintenant on peut recommencer
la famille des forces en harmonie
tous chez soi de nouveau le même pot-au-feu
les traces d'hier qui remuent encore dans
[ce qu'on cuit aujourd'hui
les morts en contact conscient avec les vivants
les traits ancestraux prennent la parole
vraie noblesse est cette mémoire gravée dans les os
métamorphose trois fois sainte d'un fossile
[en un être vivant
toute la joie de ce qui n'a jamais été a enfin sa chance d'être
scintillant au sommet chaque atome a dansé sa gloire

all the centuries are alive in me now
all is here now
all that ever was since time began
sea of primal radiance foam from which beauty springs
rare mountain fragrance snowdrop breath
organic rainbow constellation
from inside the tissues paradise rays transform the flesh
Xanadu unveiled
pure land of the diamond brodies visible at last
revolution of the beautiful in the protoplasm
micro-explosion in the nucleus
morning glory story older than the earth we walk on
electromagnetic apple in the ecstatic garden
the scimitar of lightning severs my head from my shoulders
celestial earth within my flesh awakens the subtle part
[of my solid self
as caterpillar becomes butterfly so man becomes
a luminous giant thundering anthems
crown jewel on the forehead of our star the earth
recognise the other world in this one
the light takes me apart then puts me together again
bird in the mouth of the jaguar saved by a virgin's hand
the markings on the tiger skin are in the language
[of the diamond back rattlers
zero in on one of those acts bathed in the fragrance
[of the night
scars of passion like the markings on an animal's coat
tell-tale traces of past experience
mother's broth of many generations of lamentations
sort all the ingredients out
put each one in its proper place
take that sadness out of all their eyes
now let's begin again
the family of the forces in harmony
all back home again in one stew
traces of yesterday stirring
[in today's home cooking
the dead in conscious contact with the living
ancestral traits alive and speaking
true nobility is this memory engraved in the bones
transformation thrice sanctified of a fossil into
[a living being
all the joy of what never was at last has a chance to be
scintillating at the peak each atom has danced its glory

quand on est vraiment épinglé ici à travers le ciel
il y a beaucoup d'action vite pour des enjeux énormes
bruissements des armées d'insectes la guerre entre les espèces
des vies entières d'énergie éjaculée dans quelques instants
la moelle de l'âme extraite
place vide entre les yeux
regardez l'animal de l'espace caché dans la forme humaine
couvez l'œuf du dragon
soignez l'embryon de l'ange
science du tigre jeu du roi
l'armure en chaînons de foudre lie chaque étoile à son nerf
amibes d'arcs-en-ciel dans mon organisme desquelles
[je suis un organisme
cordes de lumière cristallisée
chaque cellule est un instrument dans l'orchestre du corps
coussin flottant de la résonance joyeuse
boîte de son qui fait balancer la structure de mon être
chaque cellule du corps peut communiquer avec n'importe
[quelle cellule de n'importe quel corps
farce cosmique jouée dans l'ombilic de l'illumination
dans le chaudron de l'éther explosant
vous pensez peut-être que vous êtes en train
[de le pisser hors de vous
mais c'est dans le sel des os pour toujours

Secret ouvert

Nu dans le bain de feu
comme brillent les os blanchis qui dansent
l'or se transforme en lumière et se met à vivre
les tigres ne peuvent l'attraper car ce n'est pas un tigre
les humains ne peuvent le voir car il n'est pas humain
il est toutes les formes de vie à la fois
je me recroqueville comme un embryon à l'intérieur
[de mon propre ventre
tandis que je me raidis saisi par la rigor mortis
[dans mille tombes
et que je demeure gelé dans la position primordiale
éjaculé du que la lumière soit
le soleil brille à travers le noyau de chaque cellule
[du corps
substance initiatrice qui bat dans mon sang
et me ramène à l'âge de zéro
le vide parle à travers moi
des doigts fantômes saisissent le fleuron de la couronne
ce crâne vivant est une pierre si tendre
le rêve du pharaon mort éclate comme une flamme en fleur
agite des roses sauvages à travers ma chair

when really pinned down up here
there is a lot of fast action for enormous stakes
scurrying of insect feet wars of species
whole lifetimes of energy being oozled up in a few instants
the marrow of the soul extracted
empty place between the eyes
see the space animal hidden in the human form
hatch out the dragon's egg
nurse the embryo of the angel
royal tiger science king game
armor of chain lightning links each star to its nerve
rainbow amoebas in my organism
[I am an organism of
crystallised light chords
each cell is an instrument in the orchestra of the body
floating cushion of joyous resonance
sound box swinging through the structure of the being
each cell in the body can communicate
[with any cell of any body
cosmic joke being played in the navel of the radiance
in the cauldron of exploding ether
you may think that you are
[pissing it out of you
but it is in the salt of the bones forever.

Open secret

Naked in the bath of fire
how bright the bleached bones dance
gold turns to light and comes to life
tigers can not catch it because it is not a tiger
humans can not see it because it is not human
it is all forms of life all at once
I curl up like an embryo
[inside my own belly
as I stiffen into rigor mortis
[in a thousand tombs
freeze into the primordial position
ejaculated from let there be light
the sun is shining through the nucleus of each cell
[in the body
arcane substance throbbing in my blood
takes me back to the age of zero
the void is speaking through me
ghost fingers clutch the crest of the crown
this live skull is such a tender stone
the dream of a dead Pharaoh flames into flower
stirs wild roses through my flesh

dressé comme un feu qui tremble pour faire exploser
[les entrailles
libre senteur d'étoile
parfum de l'élixir de jade
un aigle couronné par le soleil me réduit en atomes
[et me reconstruit
chaque cellule du corps est prise séparément
est nettoyée polie et remise à sa place toute neuve
abondance de diamants invisibles
innocence intuitive qui se maintient à travers
[tous les changements
gardien du joyau du cœur
arc-en-ciel intérieur toujours présent
exubérance royale du spasme resplendissant
faîte de l'être perfectionné
le point culminant de la tension nerveuse libère l'idéal
le point d'éclatement extrême du système
mort je vis te faisant face
regardant fixement à travers toi
au-delà des limites de ta frontière
le sel éclate d'une grande nouvelle
simple étoile de la vie qui s'épanouit dans chacun de nous
étincelle vitale qui nourrit de son rayonnement
lumière claire dès maintenant
voix du noyau de la cellule
une vie nouvelle étincelle dans le sel
des os blanchis de tous les siècles
le soleil se cache dans chaque grain de poussière
comme l'essence se cache derrière le masque
témoin discret et silencieux toute la vie
fil d'or solaire qui traverse directement
[les scènes changeantes
ne sais-tu pas que chaque atome du corps
[est le soleil lui-même

Acid head blues

Il y a des légions entières d'êtres vivants
[dans la flamme de la bougie
le rayonnement s'intensifie
nouveau chaque jour rends-le clair comme le tonnerre
un sel qui mène les morts à la vie
l'étincelle divine dans l'humain à pleine flamme
cette cathédrale est une grande bête de pierre qui fait
[semblant de dormir
face à l'infini le ciel est en moi maintenant
tous les temps passés et futurs sont présents dans l'éclair
[de cet instant

erect like fire quivering to explode
[the vitals
free star scent
fragrance of the jade elixir
an eagle crowned with the sun reduces me to atoms
[and rebuilds me
each cell in the body is taken apart
cleaned polished and put together again brand new
abundance of invisible diamonds
intuitive innocence holds true through
[all the changes
guardian of the heart's jewel
internal rainbow always present
royal exuberance of the resplendent spasm
climax of perfected being
highest point of nervous tension frees the ideal
extreme bursting point of system
death I live facing you
staring through you
beyond the limits of your frontier
the salt shines a news flash
simple life star flowering open in each of us
vital spark that nourishes with radiance
clear light right now
voice of the nucleus
new life is sparkling in the salt
of bones bleached dry in all the centuries
the sun is hiding in each grain of dust
as the essence hides behind the mask
silent unobtrusive witness all life long
thread of solar gold straight through
[the shifting scenes
don't you know each atom of the body
[is the sun itself

Acid head blues

There are hosts of beings
[in the candle flame
the radiance accelerates
new every day make it clear as thunder
a salt that brings the dead to life
the spark of divinity in humanity to full flame
this cathedral is a great stone beast
[pretending to be asleep
facing forever the sky is in me now
all time past and future is present in the flash
[of this instant

saisir une brève lueur d'éternité
tout ce qui a jamais été est ou sera vient à moi
[d'un seul coup

la lumière est le sang du soleil
sentir le courant sanguin circuler comme
[de la lumière liquide

que la lueur d'or croisse
la lumière retourne au soleil comme le sang à un cœur
dont le rythme a battu depuis le commencement des temps
une constellation d'énergie palpite une chaîne organique
qui est tendue en travers de l'abîme des siècles
nos ancêtres sont vivants dans nos os
chacun est une cellule à part du corps
l'histoire d'une vie est gravée sur les murs
[de chaque cellule

droit de naissance de ceux qui apprennent à lire le code
toutes les lignes sur les feuilles de notre arbre de famille
chacun le porte caché dans l'argile commune de la conscience
sentir l'essence comme un diamant logé dans le front
amener le diamant à la vie
rappeler la sagesse de survie de tous nos ancêtres
[aussi loin que l'amibe

sans oublier la science d'aujourd'hui
les innombrables univers dans chaque grain de poussière
allumer le calumet de la paix et prendre une caravane
d'étoile en étoile à travers le Sahara du ciel
trouver les joyaux cachés dans la terre du corps
les joyaux sont de la lumière primordiale congelée
la rose sauvage de l'amour bande en éjaculant
[des arcs-en-ciel

donner le cri de sang du cœur vrai
franchir les chérubins à l'épée flamboyante
entrer dans le jardin

Traduit par O. de Magny.

catch one brief glimpse of eternity
everything that ever was is or will be comes at me
[all at once

light is the blood of the sun
feel the blood stream circulate
[like liquid light

let the golden glow grow
light returns to the sun like blood to a heart
whose rhythm has been beating since time began
energy pattern palpitates an organic chain
that reaches across the abyss of the centuries
our ancestors are alive within our bones
each one is a different cell of the body
there is a life-history engraved on the walls
[of each cell

birthright of those who learn to read the code
all the lines on the leaves of our family tree
each one has it hidden in the common clay of consciousness
sense the essence as a diamond in the forehead
bring the diamond to life
remember the survival wisdom of all our ancestors
[back to the amoeba

without forgetting the science of now
innumerable universes in each grain of dust
light the pipe of peace and take
a caravan from star to star across the Sahara of the sky
find the jewels hidden in the earth of the body
jewels are congealed primordial light
the wild rose love thurst is ejaculating
[rainbows

give the true heart's blond cry
past the cherubim with the flaming sword
step into the garden

George Andrews.

LE GRAND SECOURS

par Jean-Claude Bailly

Connais-toi toi même, et tu connaîtras l'univers et les dieux.

Inscription sur le temple de Delphes.

Ecoutez en vous-mêmes et regardez dans l'infini de l'espace et du temps. Là retentissent le chant des astres, la voix des nombres, l'harmonie des sphères.

HERMÈS.

Ceci est ma première expérience. Cependant, j'ajouterai, au fur et à mesure de mon récit, quelques indications supplémentaires que je crois importantes. Ce premier contact avec le L.S.D. est essentiel et, sans doute, l'un des plus marquants pour moi, bien que, si je me base sur des considérations plus récentes sur ce sujet, il n'ait pas été total. Aborder un tel récit place immédiatement en face du problème de l'expression. Je crois pour ma part qu'il y a plusieurs possibilités d'approximation. *Poétique* : la première qui vient à l'esprit devant la violence de l'explosion mentale. C'est la plus séduisante et sans doute la plus apte, puisque restituant au mot toute sa liberté, donc toute la puissance magique que peuvent lui conférer l'imagination, la connaissance, la suggestibilité, la disponibilité à tout ce qui est « au-dessus ». Cependant, les choses ayant actuellement pris une telle importance, l'affolement s'amplifiant, défiant les gestes les plus fous, comme si l'esprit, conscient de sa déroute, pressentait la plus inconcevable apocalypse, il convient d'amasser pêle-mêle (sans aucun souci d'aucun ordre), le plus de renseignements possible, de noter chaque instant, chaque vision, avec l'attention la plus méticuleuse. Je vous demande (à vous qu'en mon langage d'enfant j'appelle encore « savants ») de quitter vos tâches et d'essayer, en les reliant avec les signes fascinants de nos ancêtres vibratoires (que ce soient les hommes transparents de l'Orient, les sorciers et les chamans, ou bien les dieux avaleurs de terre et de ciel de l'Amérique précolombienne), de lire ces signes, qui, j'en suis sûr, délieraient l'homme de tout ce qui n'est pas lui-même, pour s'atteindre enfin. Immense en est le prix ; à la taille de la lutte. Je pense donc ajouter, aux mille autres pulsions de cerveau défait pour un moment ou pour toujours (peu importe), ce que j'ai capté depuis mes expériences. Rien ne doit passer inaperçu, tout doit être noté, aucune censure ne doit intervenir. Le lendemain de mon premier contact (après avoir pratiqué un ménage à fond chez moi) j'ai décrit mes chocs et tremblements de la nuit. Quarante pages d'affilée. Quarante pages écrites par un enfant, si l'on en croit le style. Ma pensée roulait dans ma tête à la recherche de tout, folle de découvrir le vide immense qu'elle avait à combler. Quel temps elle avait perdu ! Depuis, je me suis aperçu qu'au fur et à mesure de cette décortication des petits débris éclatés de « soi », il s'opère par le rapprochement évident avec les civilisations perdues une descente vertigineuse dans le Temps, et, dans le même instant, une considérable prise de confiance de l'esprit vis-à-vis de lui et de son devenir ; mais je laisse ce travail à d'autres, ou bien à moi, plus tard.

Un samedi, il y a quatre ans ; 23 heures. Je ne sais pas grand-chose du L.S.D., seulement le peu que m'en a raconté un ami ; celui qui « prendra » avec moi ce soir. Sa chambre est tapissée d'un papier reliure qu'on aimerait acheter pour trente centimes à la place de *France-Soir*. Une amie nous surveillera. (Dose : 500 μ g (?) sur sucre). Première demi-heure, aucun effet, sinon une légère appréhension. Pour nous stimuler, nous marchons dans la rue. Lui commence bientôt à percevoir de temps en temps quelques éclairs de couleur (dit-il). Pour moi, absolument rien. Je m'impatiente ; tandis qu'il décrit déjà quelques hallucinations, je ne ressens qu'un léger froid aux dents. Nous rentrons. Pourtant, petit à petit, mes yeux s'enfoncent en moi, et moi, je me cloue sur mon fauteuil ; l'espace, l'atmosphère ne sont plus ceux dont je ne m'étais jamais rendu compte. L'air, imperceptiblement, est battu de fouets invisibles, par milliers, qui découpent l'espace en lamelles transparentes. Maintenant, ça y est, je vois, c'est *inouï*. Bien entendu indescriptible. Hyperconscient vis-à-vis de mes visions. Je suis « ELLES », et pourtant, loin de moi, je leur laisse la vie pour une fois. Le mur se remplit d'une agitation incroyable. Pleine d'yeux et de visages, une vie qui se déploie, ondule, jaillit d'elle-même avec grâce, et chaque mouvement est l'ébauche d'une autre image. Ce sont des monstres hideux, grimaçants, qui se tordent et dansent au milieu de rigoles, de flots de sang. Partout sur les murs l'horreur dessinée, vivante, mouvante, et jamais semblable, sortant de moi

sans savoir comment, d'où exactement, pourquoi. Je ne ressens aucune crainte, tant tout cela est merveilleux (au sens primitif du terme) et précieux. « Imaginons un enfant » et plaçons-le une nuit dans un décor féerique parmi des joyaux dont il ne peut pas même rêver. Mon émerveillement approche et dépasse cela. Toujours cloué à mon fauteuil je me retiens. Je crierai ma joie devant de telles images, si riches, si complètes, puisque VIVANTES en elles-mêmes. Partout où je porte mon esprit, s'étire ce Monde grouillant qui est pour moi, maintenant, la seule représentation véritable de la concernante beauté. Pourtant, en apparence, ces visions sont terrifiantes, mais leur perception me plonge dans l'admiration la plus attentive. Mon ami est lui aussi noyé dans cet « univers ». Tout défile avec la somptuosité de l'évidence ; fresques précolombiennes illimitées, royaumes des grands reptiles parés de couleurs étincelantes, « lumière ». Toutes sortes d'animaux inconnus, l'Espace lui-même n'est plus le vieux cachot triste que j'ai laissé ; l'Espace prend corps en moi avec le Temps que j'oublierai et qui s'étire dans mon esprit. Les dimensions tombent enfin en accord avec mon corps, et je reconnais dans cette sorte de vision au-dessus, légèrement en diagonale, je reconnais que pour la première fois je touche une des parties *essentielles* de mon âme.

Cette feuille blanche dans ma main. Ce blanc éclate de partout, devient le rose le plus tendre et le plus significatif au sexe qui habite mon esprit, mon corps.

Mille formes érotiques se déploient et dansent la plus excitante, tellement pure et belle, des suggestions. La feuille (qui n'en est plus une et qui n'en sera plus jamais une) devient une immense chapelle profonde décorée millimètre par millimètre de parties sexuelles (sensuelles), qui se meuvent et font naître en moi l'essence même du plaisir. La voûte rose, transparente, bouillonne de ces couleurs diaphanes que l'on pourrait trouver dans les chambres de vieilles maîtresses au cinéma. Tout cela est vibrant, mouvant, dentelle précieuse (comme ces dômes de temples hindous), se renouvelant infiniment. Mon regard tombe sur un magazine. La fille, très belle, sur la couverture, engage un dialogue qui d'ores et déjà, pour moi, ne fait plus aucun doute quant à son issue. Je retourne à ma feuille blanche, qui demeure la chapelle du plaisir véritablement libre, et donc libérateur possible de l'individu. Avec regrets, je laisse ces milliers de seins et de sexes que je fais copuler en milliers d'orgasmes-seconde. Pour une fois, chaque cellule de mon corps rend compte de son plaisir. Je me dirige vers la porte, parallélogramme bizarre, ce qui m'amuse beaucoup (rire complice), ainsi que ma nouvelle taille. Je la referme aussitôt, maintenant en or massif. Cette maison, je la connaissais pourtant, elle sort de moi, et sans que je m'en rende compte elle se reconstruit selon tous les critères délirants et libérants (les seules concevables).

Pour la première fois, tous mes sens renouvelés crient leurs plus belles dérobades et s'en laissent à cœur-joie. L'escalier éclate de mille animaux qui sont et représentent la fascination, l'immuable, devant le silencieux message de tout ce qui fut perdu dans les temps reculés. L'enfant transmuté par les contes les plus anciens, c'est moi devant ces petits dieux aztèques partout fusant et jaillissant, MILLIONS, MILLIONS, MILLIONS... ? Millions de traits scintillants qui sont, entre autres éclairs inexplicables, quelques-uns des coups d'œil fascinés de mon enfance. Ce coup-ci, les sons ne me parviennent plus de je ne sais où, à l'extérieur, mais du fond de mon être. Le dialogue s'engage ; non content d'avoir bazardé les intermédiaires, balayé toutes les bornes, je me parle à moi-même, et, en même temps, je prends la dimension universelle et immense des perles limpides qu'on utilise parfois au Tibet pour symboliser le troisième œil du Bouddha.

Regard en passant sur quelques déités qui veulent bien, par l'entrebâillement d'une porte, me signaler que le gouffre ouvert ne semble pas avoir de fin. Milliers d' « animaux » aux dents éclatantes, sculptures vivantes, se retournant sur eux et réapparaissant différents. Plongé au cœur d'un art (aztèque), je vis et je crie, avec lui, mon coude soudé à mon genou et mes pieds loin au centre de la terre, la progression majestueuse et fantastique des grands animaux de l'esprit amenés aux dimensions de l'émerveillement-expression-exprimée. Partout où je me pose, à quelque endroit de ma vue, des fresques qui sont, parcelle par parcelle, des événements. L'art atteint ici son origine première, sa signification, puisque pétri dans l'esprit. Celui-ci, bien au-dessus des prévisions, offre l'étalage le plus inconcevable.

Nous sortons. La rue éclate à moi ; de plain-pied, je saute encore dans un autre monde (à ce moment, j'oublie ma dernière vision : des milliers d'yeux). La ville en pleine possession de ce que je lui offre, et sans doute de ce que je lui avais donné, me happe. Hors de mon corps, ce qui est bien la moindre des choses, nous marchons, entièrement remodelés et constamment renouvelés ; je découvre à travers chaque vision chaque unité de mon individu, et il y en a tant !!! Les maisons semblent des décors (que sont-elles d'autre ?) ; bien des fois le L.S.D. agit comme le démonstrateur de la « prise au mot » ou du « littéral » du langage ; carton-pâte, couleurs vives et profondes, susceptibles de tout (ce qui dans ce cas-là n'est pas peu dire). Théâtre de la vie (au sens immense et donc très vague du terme). Une heure du matin. Les fenêtres sont closes. Au ras du trottoir, les diamants scintillent, je reconnais leurs feux qui m'attirent. Plus que diamants, ils sont l'idée du joyau, du précieux et de toute la charge magnifique cachée derrière ce mot. LE PRECIEUX EST PARTOUT ET DEBORDE DES EGOUTS, pauvres donc ceux qui ne voient pas. Moi, les yeux pleins d'admiration et de joie, je les

recueille, comme ce pauvre fou qui se fait couler des paillettes. Près de moi les voitures, jouets ridicules et mous, comme tout, inexistantes et subjectives, comme tout, oublient une partie d'elles et s'écoulent comme de la guimauve. Quelle erreur ! Au loin, les feux rouges éclatent en mille flashes, je les contemplerais bien toute une vie. Je sais que tout est là, à ma portée, offert, et qu'en moi-même, il n'y a pas de limites. Les arbres, aux visages grimaçants, dans ce petit square, qui renferme tout le magique, tout le mystérieux des espaces fermés végétaux et nocturnes, les arbres, je les atteins, et il me semble que c'est ma poitrine qui se tend vers eux. Je ne sais pas s'ils ont des griffes ; il n'y a pas d'opposition du tout entre merveilleux et horrible ; le second signifiant souvent, de par notre paralysie mentale et notre impuissance, ce qui tout simplement n'a jamais été vu ou vécu, ce qui échappe à notre imperfection. Les immeubles, au gré d'un « vouloir », sans que je le sache, sont les plus beaux lieux de ma sensibilité présente. Ils se transforment en endroits vécus et établis du « Rêve ». Je me souviens de Walt Disney, j'avais cinq ans. Voilà ce qui pourrait être approchant, encore que de très loin (le temps...). Parfois donc, place victorienne, décors d'opérette, monde étrange, pourtant déjà lié aux lieux existants. Je suis sollicité de partout, je dois faire maintenant considérablement attention, soit pour traverser la rue, soit pour ne pas rester, un moment qui me semble infini, au même endroit. Inconcevable, délire, mouvements et jaillissements : le sol, les arbres, les passants aux visages en « surimpression » (celle de leur réalité intérieure), le tout éclatant et générescent de monstres, animaux, dieux ou bien aurifications, ruissellement de diamants ou flashes, couleurs pures, parce qu'elles rejoignent simultanément le symbolisme potentiel de la couleur et la « signification particulière » (situation) qui incline l'Etre selon la position la plus bénéfique et la plus efficace pour recueillir et se ménager l'influence générescente, magique et développante des autres, des forces, des choses, du monde, et de soi ; et tout cela coule et éclate entre ces lieux vides et « mon jouet » : les maisons.

Il est deux heures. Nous rentrons. Je m'attache pendant mon retour à m'amuser des rues qui se révèlent comme mes plus sûres amies. Je sais que là-bas, au fond de cette rue où l'on aperçoit un jardin, je sais qu'il y a tout le mystère du monde, et que, sans doute, tous les dieux et déesses s'y rendent.

Ces replis, ces replis profonds, insoupçonnables. Et au loin, aussi, cette avenue qui se courbe, se rétrécit, contient une vie minuscule et intense de fourmilière, vive, noyée, dans ces couleurs de métaux ; feux verts et rouges. Je me projette à l'infini, tandis que chaque lieu, chaque regard est le support d'une éclosion, d'une idée qui se vit, se développe en elle-même sous mes yeux avides, éclatant la notion et le sens de tout. Tout élever au stade du MYTHE (ce qui est possible, même

au point de vue de la triste logique), à partir du moment où l'on accepte et reconnaît la merveilleuse « emprise » de l'esprit sur les choses. Projetés et auréolés, mes yeux, eux aussi, doutent de leur nature organique et se frangent de rubis.

Nous arrivons. Il fait froid. Totalement engourdi, bien qu'hypersensibilisé (c'est-à-dire crachant des flots de fausse sensibilité), je sens qu'il ne me faudrait qu'un instant pour que cette maison devienne le plus chaud et le plus accueillant des ventres. Je m'allonge sur un lit. A partir de quel instant l'œil éclatant de cette bête, qui est toute l'attirance, devient-il toute la frayeur ? La raison, devant cet inconcevable carnaval des vérités, refuse le jeu, parce que sa défaite est totale et irrémédiable. IL FAUT SAVOIR MOURIR. Et ce souffle dernier s'arrache et s'entortille en dissolvant, autour de soi, les fleurs et les murs de l'impétueuse vie « au bout de tout » (mais quel est ce « tout » ?). La dernière pirouette, sans doute la plus belle et la plus tragique du vieux flot puant et raisonnant, celle de l'amusement sincère, mais amusement quand même, la dernière grimace de théâtre fixe devient un promontoire, et maintenant arrive la chute et l'horreur qu'il faut accepter comme un bain de feu. Traversé de toutes parts par les flots de lignes multicolores qui découpent le ciel, je me dresse, et mon cerveau emplit la pièce, éparpillé dans chaque parcelle du gouffre qui n'est pas la pièce, mais moi. Les lignes, qui ne se jouent pas d'elles, mais de mon fantasme, s'entrecroisent, s'accouplent et me trompent en me faisant le coup de l'amitié, du déjà vu ; puis viennent les milliers d'autres petits tics crapulards qui font l'essentiel de bien des vies. Paralysé par la peur panique la plus dangereuse, celle qui n'a pas de raison, je pousse moi-même à la roue et fait le jeu de mon refus. Hurler ne sert à rien, et pourtant je hurle tous les mots inutiles de l'éducation risible. La bouche fermée, je lance des cris de défense désespérée contre la mort qui rentre en moi. L'erreur est commise, et par coups de bélier, ignorante de son impuissance et de sa stupidité, la « vie » lutte et résiste. Les joyaux me labourent le visage de leurs réalités aux arêtes trop anguleuses, trop mordantes à ma chair endolorie. Il y a trop de vérités, trop, trop, trop. Maintenant, rien ne signifie plus rien. Je saurai plus tard, et cela est derrière ma nuque, que je n'avais qu'à m'agenouiller et rire de l'édifice, de l'ultime parade offerte juste avant que Je « pourrisse ». La pièce, maintenant, est le « doute » entier, infiniment terrorisant, traquant, et tellement maître du temps que j'en pleure.

Parfois je me couche sur le côté, je ferme les yeux. Plus loin, flotte l'ornement fabuleux du premier jardin vers le grand ciel, vers le grand TOUT, plus loin ; je serre les dents dans ce dédale des questions absurdes où tout est ignorant, vide de tout sens. Alors vient la douleur à l'état brut, très forte, parce que sans origine ni but apparent. Monde de

l'absurde où seule la souffrance est une réalité, liée à la réalité des questions, mouvante. Je suis complètement crispé sur ce lit que parfois j'étreins. Sans cesse, le « Où suis-je ? » (qui n'en est plus un, car il devient à l'instant même un « Que cette Faute — quelle Faute ? — me fait mal ! »), cela peut durer des heures, elles laissent le corps gisant et souffrant, le désir d'en finir n'existe même plus, proie déchirée et entièrement traversée par la douleur. De deux balles, on t'a crevé les yeux, puis aussitôt, d'une bonne lame, coupé mains, pieds, jambes ; maintenant, perdu dans la souffrance, écorché de partout, sensibilisé à en vomir, tu cherches tes membres, et, plus loin encore, il reste le « pourquoi », et, impossible à atteindre, le « comment », qui est une question mineure. Ignorance totale, douleur brute et assommante, qu'on tente d'expliquer et de soulager (si faiblement), on recherche la faute horrible qu'on aurait pu commettre pour mériter cela. Et ça n'en finit pas. Ce n'est pas le cauchemar, conscient qu'il a à se dérouler, mais la peine, la punition qui est multiple, constante, et juste assez douloureuse pour que vous n'en mouriez pas. Quant à son décor, il est ces lieux étranges, tellement impersonnels, couloirs fuyants (peut-être des couloirs d'hôpital ?). La lumière y est jaune citron, ou vert pâle, aseptique et atmosphérisante d'irréalité malsaine. Un peu ces endroits qu'inexplicablement, enfant, on craint sans comprendre (ceux qu'Aldous Huxley appelle le « hangar des marchandages »).

Petit à petit, des mouvements naissent en moi ; au moment où j'entr'aperçois mes possibilités, réapparaissent d'autres hallucinations qui me saluent au retour de ce saut terrible ; cette lutte, où j'ai tout perdu, m'a complètement assommé, et j'accueille comme une bénédiction les formidables acanthes qui se déploient devant moi, les fleurs couleur de repos, et aussi cette tour magnifique qui pourrait bien être ma récompense. L'heure n'a plus aucune signification, et le trois que je lis deviens le centre de mon attention. Il vient, après toute ma lutte, tout mon refus de la vérité, le sentiment sourd qu'il y a là une échappatoire, petite ficelle, mais qui peut tout aussi bien, avec un peu de chance, s'enrouler autour de votre cou et vous basculer par-devers la trappe. Pourtant, par instants très courts, avec l'aide de tics simples et pâles, la pendule prend la signification de l'apaisement trompeur qu'on pourrait d'ailleurs, à première vue, accepter comme définitif, si heureusement il n'y avait ce grain fou et dévorant qu'est la soif du retournement. Le vent froid et mordant du vide dans mon âme ne reconnaît plus son sang, son seul sang. Mon corps, pendant ce temps, s'ennuie profondément, et, avec une démarche de vieillard, je l'emmène « pisser ». Mais l'esprit (l'amplitude) est resté dans la chambre, car il a quelques réticences, méfiant qu'il est de ces endroits-là. Il craint, et il n'a pas tort (car la « petite pièce », très souvent oubliée, n'en demeure pas moins la plus sournoise), une nouvelle épreuve.

Depuis combien de temps suis-je ici ? Mes questions font rire, tressauter et danser des dieux autour de moi, jusqu'au fond de l'eau. Au fur et à mesure que se crée l'idée ridicule et fausse d'avoir fait des « saletés », la sarabande céleste s'irrite et devient menaçante, mon désarroi et mes réactions d'individu prétendument bien éduqué se retournent vers eux, se mordent et m'affolent. Je suis leur jouet, perdu et tremblant, là, dans la petite pièce, d'où je ne sors qu'en perdant l'équilibre et en poussant ainsi la porte heureusement non fermée. Je rencontre mon ami, qui va rejoindre les rideaux-fondations de la nouvelle Babylone. Timidement, je m'aventure un peu dans la maison, constamment enveloppé de visions. Mais bientôt, comme un bref souvenir, lorsque je rassemble toute mon énergie, ou bien lorsque je joue au petit jeu de la marelle, ou encore quand je visualise la fleur unique qu'est le Lotus, ou le Cercle, ou bien un simple point que je situerai au front, à la gorge, au thorax, au nombril, au sexe, elles courent, soudain s'effilochent et tournoient autour de moi, pour laisser place à mon essence qui évolue avec grâce, froideur et infaillibilité. Ainsi donc, en ce moment, règne la paix, souffle de vent frais et impalpable. C'est le monde de la non-contradiction, car il contient tout dans sa totalité, tous les « uns » présents et indissociables, immédiatement envisagés en un seul moment, et cela est vous-même, et cela est la grande réconciliation. Le bleu vous baignera peut-être en cet endroit rare où vous êtes l'assembleur-destructeur impartial de tout ce qui peut se présenter à l'esprit, de quelque nature que cela soit. On pourrait dire qu'alors rien n'existe, mais ce serait une faute grave et basculante, car en fait tout est là. Les vibrations qui tout à l'heure vous amusaient sont la nature de votre corps, de votre âme, tandis qu'éclate le grand Dérisoire qui est pourtant accroché à tout, tout le temps, et que beaucoup, effrayés et stupides, ne risquent pas de voir ; je n'entreprendrai pas non plus le calcul des laissés pour compte. Et puis il y a cette joie qui est si forte qu'elle pourrait faire basculer ce qui n'est pas en équilibre. Plutôt, un pressentiment de joie, qui fait qu'aucune douleur n'est de trop, vis-à-vis de ce champ immense, à perte de vue, qu'est votre esprit souple et fin comme un souffle, qui s'étale lentement, lentement, et recouvre tout, imprègne tout, sûr de lui-même et de l'endroit qu'il sublime ; irradiante vie mobile et toute-puissante, rayonnante, passant à travers les obstacles (dérisoires édifices mentaux, dérisoires procédés et soubresauts de l'insuffisance qui forme notre civilisation du pis-aller, du plâtrage à l'ignorance, de la mauvaise foi comme vertu et principe d'être), l'âme prend la forme immense et inconcevable que peuvent offrir les plus fortes bombes calmes et inexplosives. La possession et la possibilité totale. Je suis en ce moment l'objet le plus enviable. Je suis un

cercle de vide. Il me semble qu'à l'instant la porte s'ouvre à tous battants, sur la nuée des comètes, des étoiles filantes. Je pourrais sans doute leur donner un nom à chacune, mais je ne le ferai pas. Savoir se situer, savoir ses possibilités, qui sont infinies, sans pourtant jamais les voir autrement que comme des objets de considération ; parvenir au retrait de soi-même, au « juste à temps » solide du geste suspendu un peu avant de l'avoir envisagé, mais si lucide, dans son immobilité, qu'il a déjà existé, lui et la chaîne de ses conséquences, embrassant dans la même unité de temps et de pensée tout le devenir de la moindre de nos pulsions. Le cercle tourne toujours. (Les Tibétains, qui sont de vénérables géants, ont su créer dans leurs arts — ce mot a un sens pour eux — la représentation de telles fenêtres vers les espaces cannibales et démultiplicateurs, unifiants et révélateurs de l'inattaquable, de l'éternel. Ces Mandalas, regardés sous L.S.D., se transforment au premier stade de notre visualisation en une danse circulaire, spiralée, qu'elle soit celle des Déités Irritées ou celle du désir roulé en petites boules de seins et de sexes s'autocopulant ; mais formidablement conduite, la danse continue derrière votre tête et vous laisse, quand vous passez par les portes rouges, jaunes, vertes dans le monde bleu, réjoui et béat, grandir petit à petit, étape par étape, pour brusquement s'immobiliser comme une eau calme, qui pourtant épouse toutes les formes déchiquetées du fond et reçoit le souffle pesant de l'air. Aussi fluide est l'esprit, qui devient alors la possession de toutes les possessions et le grand rythme de tout ce qui n'a plus d' « essence » et d' « existence », mais qui par le fait même de ce rythme n'est pas le néant, mais le vide. Devant cet homme « retrouvé et sage », fixé au Yantra, je salue le triomphe de l'homme-Univers.)

Immenses sont les petites taches orange des moines tibétains dans la montagne.

Le temps, qui décidément n'en fait qu'à sa tête, se déforme sans cesse, et je ne sais combien de temps je suis resté accroupi immobile, tendu sur un point du plafond. Trop fatigué (?) pour continuer, tout se termine comme une chute, et maintenant j'observe avec une légère lassitude les myriades, d'ailleurs de dimensions beaucoup plus réduites, qui se forment encore sur le plancher. Je vais croquer un sucre, et après quelques échanges de regards avec mon ami, dans un langage tout ce qu'il y a de plus « hermétique » (suggestibilité, ah ! ah !), nous partons faire une petite promenade dans la rue. Il est 6 heures du matin, peut-être un peu moins. Je suis agréablement surpris du choc reçu en sortant, assez fort. Côte à côte, nous marchons assez vite. Je sors un autre morceau de sucre que je tente de croquer, non sans peine, car il prend la consistance du marbre et je sens tous les petits morceaux qui dégringolent le long de mon œsophage. Les arbres semblent être de plastique épais et vibrant ; plein de paresse, et avec

beaucoup de complaisance, je me joue de moi et m'offre le plus beau théâtre. L'ami avance et semble prendre la même joie que moi à ce monde qui, pour aussi illusoire que l'autre, me semble pour l'instant plus vivant. En me laissant aller et en prenant imperceptiblement un peu de recul vis-à-vis de ce monde, je parviens, tout en le maintenant, à entrevoir les deux cercles qui partent de mes yeux et supportent le fin réseau de myriades qui se redressent des murs à partir de n'importe quel détail ou aspérité. Toutes s'assemblent, s'associent d'après un schéma qui pourrait être préconçu si..., s'accélèrent pour ne plus être qu'une nuée de petites aspérités brillantes et qui semblent former un..., mais qui forment maintenant réellement un dragon qui s'enroule, se déroule, renaît, se transforme immédiatement ; et, pour peu qu'on se laisse aller, il prend de la taille, de la force, de la grandeur, de la profondeur, de la superficie, de l'exigence, et vous aspire férocement, inconscient que vous êtes dans votre contemplation. Et ainsi de suite, le magasin inépuisable de votre complaisance, de votre totalité pour vous offrir la plus séduisante image. Quant à la rue, elle a sensiblement l'aspect qu'elle avait à notre première sortie, aussi pénétrante, aussi susceptible d'atmosphères étrangement sensibles et pleines de questions. Les mots les plus naïfs (apparemment, et puérils aux imbéciles-dormeurs seulement) viennent à l'esprit : mystérieux, magique, étrange, mais ils sont si faibles vis-à-vis de votre émerveillement ! Ainsi tous les objets sont « en puissance », et il semble que tout soit paisiblement en puissance. Je parle là du décor, et non des gens hideux et grotesques qui, si je m'en crois, évitent nos regards. La fatigue commence à me gagner. Nous rentrons. Les myriades sont maintenant très petites, bien que l'impression d' « autre monde » soit encore là, de plain-pied. Pourtant, imperceptiblement, ma vieille conscience vient ricaner, redresse ses plumes cassées et me fait le coup du rêve sorti de la réalité « solide ». Je sais désormais ce qu'il faut penser de cela. Il est huit heures et demi, je ressens un léger malaise, mon attention se remet perpétuellement en doute ; voilà donc les premiers signes, mais je les sens bien chancelants. Donc, tout doucement, pour ne pas faire tomber l'équilibre psychique que je tiens sur ma tête, je rentre chez moi. Je reprends de l'intérêt pour un ticket de métro, un passant ou quelque autre chose. Mais maintenant, ils représentent un potentiel sur lequel je n'ai aucun pouvoir, et dans lequel je remets toute mon ignorance. Voilà donc la conscience ; l'ignorance et l'acceptation, indépendamment de toute réflexion un tant soit peu subversive, puisque élargissante. Tout cela, toute cette nuit, tout ce dedans déferle dans ma tête. Il est onze heures du matin. Je me couche. Mon coma dure trois heures. La journée qui vient est « dure ». Car il me reste la Question à résoudre, sans oublier un seul des jalons qui, *peut-être,* me sont propres, et qui bordent la route vers

« soi » et sa réalisation. Embrasser d'un seul regard tout ce qui est du domaine de toutes les existences, et se consumer dans cette impérieuse et transmutante flamme. Refuser cette motivation de vivre, c'est accepter d'emblée la dimension, l'ambition et le devenir du porc.

JEAN-CLAUDE BAILLY.

UNE EXPÉRIENCE[1]
par Allen Ginsberg

On est fleurs aux rochers. C'est un mot d'hier soir. Pris peyotl à 8 h 30 — goût de métal amer, très désagréable, j'ai eu un haut-le-cœur au second morceau — c'est l'intérieur jaune. Le pis, dans le peyotl, c'est l'arrière-goût imaginaire de métal et le mal au ventre et la lourdeur du corps qu'on sent, presque une nausée.

J'ai porté ma « came » tout de suite dans le coin, puis je me suis allongé sur le lit.

Après un moment, la nausée est passée — et, première chose que je remarque : une teinte dorée incandescente dans mes yeux fermés, et tournés vers la lumière — elle s'assombrit quand on passe la main sur la paupière. Ça me donnait l'impression d'être comme un corps translucide.

J'ai remarqué le tissu de l'oreiller (sous la taie blanche) avec son très beau dessin jaune et vert. Genre Primitif russe typique.

Quand le vent souffle impétueusement sur l'herbe, on peut voir l'herbe verte onduler sur le sol brun.

Je suis allé à la fenêtre ; aperçu le cerisier en fleur. (« Menstruation du cerisier », dit L.)

Je suis là dehors sous l'arbre.

« Mon Dieu, l'univers est en ordre » — c'est une journée merveilleuse, dans le jardin. Le ciel est comme un bloc solide, bleu clair. — Je lève la tête pour le regarder, et c'est l'atmosphère d'une planète, d'ailleurs c'en est une — de jolis petits

1. Extrait de *Birth*, n° 3, automne 1960.

nuages blancs, comme du sperme statique, flottent devant moi, visiblement en route Dieu sait vers quel Götterdammerung de nuages au bout du monde.

Bien sûr, toujours lourdeur dans l'estomac et arrière-goût amer.

Je me sens comme Cézanne, je fais des croquis ; ou bien c'est l'idée de Kérouac, de faire des croquis en prose, une de ses originalités personnelles...

Je ne peux pas supporter l'odeur de mes mains — encre qui sent comme le goût de métal du peyotl — seulement j'ai la hantise de cette nausée — mes yeux clignent tout le temps — ma tête est lourde et serrée comme dans un étau —

Ce malheureux journal qui bientôt ne voudra plus rien dire — il fait si bien partie du monde, en ce moment, qu'il semble suffir pour que j'y mette de si maigres détails — je voudrais y faire entrer le monde entier et ses mystères si profonds et si évidents.

Le plus grand mystère, c'est ETRE. Quelle belle journée, les maisons compactes semblent se rapetisser, épanouie vers le ciel... Le jardin de Patterson.

Tout est plein de vie — une abeille vient de se poser sur ma page (avec des lignes bleues un peu verdâtres).

Il y a des mouches et des papillons — tout à l'heure j'en ai vu un qui était blanc, mais à part ça l'air est pur jusqu'en haut du ciel comme du cristal — de l'air authentique, espace, L'ESPACE EST UN SOLIDE.

Les maisons dans le voisinage semblent très primitives, avec leurs antennes de télévision minables clouées aux cheminées rafistolées — le voisin d'à côté, le Dr A., sort de la cave de sa maison, et il dit d'une grosse voix : « Ma chère, je crois que je sens une légère odeur de gaz en bas. »

Je vois l'homme tellement occupé flairant les détails surprenants de tout ce qui l'entoure ce dimanche matin de printemps ensoleillé — je hais l'idée du monde quotidien avec ses contraintes, ses complications et ses violences — absence de repos — engagement — je ne regarde le monde après tout qu'à travers une glace sans tain. Le bruit sec des poubelles — un grondement sourd qui résonne comme ça, attire aussi l'attention sur eux — joyeusement —

Le vent chantant dans les hautes branches de l'arbre, la lessive, claquant aussi sur la corde à linge — le cordon du store avec son crochet idiot pendant et se balançant dans l'embrasure de la fenêtre ouverte.

Je ne fais que regarder les détails et les noter au fur et à mesure que je les remarque. Mais tourner mon esprit vers un point fixe et le contempler (je voudrais rentrer et écouter de la musique — je commençais à écrire quand j'ai entendu de la musique jaillir soudain de la colline — seulement la radio qu'on allumait... puis on a baissé le volume) — contempler ce rocher, par exemple, est-ce mon esprit ? Qui est-ce ? j'ai

rêvé hier soir tout seul dans l'obscurité — (le rocher durera plus longtemps que l'homme). Le monde est plein de bruits étranges, je mets de la musique, ce qui est le plus bizarre — je fais le tour des maisons comme un fou, occupé à écrire et à beaucoup d'autres choses — je dois revenir à ce rocher — me voilà près de la table de cuisine.

« Courant de conscience » — l'autre (dans les livres) l'est vraiment. Concept assez intéressant. Je me promène, en souriant bêtement aux gens — j'ai presque peur qu'ils me demandent : « Qu'est-ce qui se passe ? » Mais pour moi aussi, ils ont l'air étranges, avec leur étincelle de conscience.

M. gardait sa conversation pour son frère, ne comprenait pas mon intrusion : « Qu'est-ce que tu fais à te mêler de politique de nouveau ? » — n'a même pas compris mon langage.

L. épie comme d'habitude par la fenêtre de derrière. Je fais un signe et il disparaît.

Un rocher. Erodé et usé par les années, si vieux, une énorme larme de pierre. Je ne peux même pas te voir sous ton linceul de saleté.

Un oiseau vient de chier sur moi. Il a dû le faire exprès. Mon père est venu à la porte — j'ai dit : « Tu sais quoi ? un oiseau est passé et il a chié sur moi. Je suis victime des oiseaux, ici. » Il n'a pas entendu et s'est retourné.

Imagine — être vraiment en présence de son père.

Le rocher est gris et il est recouvert d'une fine couche de poussière. — Ne peut briller limpide et pur dans sa nudité que quand il est mouillé — ou « poli » — pourquoi on ne polit pas les pauvres pierres — toutes les pierres qui sont polies sont belles. On devrait tailler et polir les grosses pierres.

Ils sont tout le temps en train d'interrompre ma contemplation du monde avec leur voix perçante — « S'il te plaît, Allen, peux-tu accrocher ça ? » Un linge qui est tombé sur l'herbe. Et j'entends les membres de la famille, avec leur voix au timbre mécanique, dans la maison. Mon père dit : « Il s'occupe de lui-même, en ce moment. » — Est-ce que j'attire trop l'attention, assis dans le jardin en train d'écrire ? Les gens agissent avec tant de logique, et pourtant c'est très bizarre.

Le langage est très usé — il est nécessairement si abstrait — un mot comme « bizarre », quand tout est bizarre, ne peut pas avoir de sens.

J'ai une peur de paranoïaque que quelqu'un me regarde de la fenêtre chaque fois que je lève la tête — j'ai trop l'habitude d'être conscient de moi-même, moi. Prison ? Mes pensées sont des choses très précises que je laisse derrière moi dans le temps — comme il y a cinq minutes : « Peyotl est certainement une des meilleures drogues au monde. »

Ces apparitions folles de différents visages dans la fenêtre de derrière — en train de parler, en regardant vers l'arbre.

Aujourd'hui, toute ma famille devrait danser sous le cerisier en fleur dans le jardin — puisqu'ils le contemplent tant.

Et j'aime le cerisier comme... Il est si seul et si impassible toute l'année, il ne pense pas, il ne peut pas parler ! Il doit avoir des sentiments extraordinaires, à cette époque de l'année — envers son amant, cet arbre trois jardins plus loin, qui le féconde — pourtant il laisse tomber des boutons de fleur sur ma tête, maintenant.

Il n'y a rien dans la tombe.

Combien ce serait terrible et quelle agonie, si tout, dans l'univers mouvant et changeant, devait s'arrêter, rien qui bouge ! (Tout immobile et regardant fixement comme des fleurs et des poissons dans un presse-papier en plastique transparent.)

Je dois trouver, parmi d'autres choses, un nouveau mot pour l'univers, je suis fatigué des mots de tout le monde, ces mots rappellent trop de gens et trop d'époques révolues. Combien il est surprenant que ma vraie fixation sur T. ou sur quoi que ce soit redevienne désenchantement devant le monde d'objets matériels et ne marque plus les apparences, tenant à peine compte de Telos, la finalité.

Est-ce la même chose chez tout le monde ? Bien sûr, je suis trop préoccupé par le mécanisme politique, et par tout le reste, mais mon attention — c'est ça, ma maladie — ne se fixe sur rien...

Cependant, je suis frappé par le fait que moi et William (C.), à un kilomètre à la ronde — nous tenions si fermement sur terra firma en train d'admirer.

Un sourire fixe sur mon visage — pulsations de plaisir devant les oiseaux qui volent là-haut entre les arbres — pourtant je suis malheureux, je voudrais avoir de la compagnie, d'esprit — de corps aussi — je devrais être avec un amant, maintenant.

Au milieu de tout ceci, dans ce silence, je me sens tellement solitaire — mais le vent se remet à souffler, et à chanter — bien sûr, je pourrais rentrer et bavarder avec ma famille.

Tu comprends (je parle à Bill Cock, maintenant), ceci est une transcription exacte de mes pensées, comme elles me viennent à l'esprit...

J'avais déjà pensé lui envoyer ces notes. Je voudrais écrire un poème.

Poème divin sur le monde matériel.

En haut, à côté, les femmes peignent les cheveux de la petite fille de deux ans, et jouent avec elle. Comme elle doit être heureuse que tout le monde s'occupe d'elle !

Je bavarde souvent avec le Dr A. par-dessus la haie du jardin — aucun signe de cruauté mentale et de cryptesthésie.

Et enfin la famille s'est chamaillée pendant le déjeuner, L., se plaignant sans raison (situations hypothétiques) à propos de S. (fille adoptive), semblait vouloir dire plus, avec un ressentiment secret sous ses paroles, et E., sa femme, assise à côté, ajoutait des arguments. Alors je l'ai pris de

front : « Tu es comme dans une bande dessinée, Poppa » — mais son hystérie cachée, prête à déborder, terrible et coupante, sérieuse, tellement les nerfs étaient agacés, éclata au beau milieu de l'après-midi en une réalité inévitable — et après, E., toute seule dans la cuisine, folle de colère, pleurant presque, la voix étranglée — « Ne peut-il pas se rendre compte que c'est seulement parce que je fais exprès de ne pas être difficile — c'est la seule chose qui fait que nous sommes encore ensemble. »

Et, stupéfait, je me suis rendu compte de notre faiblesse — devant le présage du malheur. Elle dit qu'elle éclatera bientôt, et moi je l'encourage à s'exprimer.

« Il fera marche arrière. Il faudrait être fou pour ne pas le faire. »

Ses paroles et les miennes en train de prendre l'importance d'un présage terrible au beau milieu de ce dimanche après-midi radieux — toute la Création autour de nous miroitante — et le mystère des origines de la famille en train de se révéler.

L. se plaignait de nouveau à propos du téléphone, à propos de ces filles qui ne rentraient pas tout de suite à la maison pour aider leurs mères quand elles reviennent du travail.

Johnny Ray — le numéro de cirque, hystérique — le prodige vivant, l'agonisant au grand cœur — un bel homme, disent-ils, montrant ses plaies, son âme torturée.

L'énorme bloc du Mambo n° 5 de Perez Prado qui s'épanouit comme une fleur hystérique — dessin en zigzag des trompettes toutes ensembles ponctuées par les roulements de la batterie, notes tenues au-dessous, voix, crécelles, calebasses, bruits primitifs ; soudain une fanfare de fugues précises sur le chœur des trompettes, grossissant en un cri strident — soudain arrêté, quelques rythmes subtils de la batterie pour finir. — N'importe quoi, n'importe quoi, il y a tant à dire du fond du cœur — mais à ne pas dire ouvertement... vraiment les gens supportent peu la réalité — et moi, je n'aime pas qu'on me contredise.

Quel était le fil conducteur caché qui reliait les sentiments que j'ai éprouvés aujourd'hui ?

Il est 18 h 30 — encore quelques heures à attendre.

Le peyotl n'est pas un dieu — mais c'est une grande puissance — je me demande, si tout le monde en prenait, comment chacun s'y prendrait pour organiser sa vie une fois par an, et communiquerait avec les autres — quelle cruauté mentale ce jour-là — quels secrets révélés — secrets de famille, pas de grandes énigmes mystiques, qui, après tout, sont palpables et faciles à voir simplement en fixant l'infinité évidente du ciel — une pensée que je n'ai jamais approfondie comme il faut. Un sujet auquel il faut réfléchir : j'ai pensé il y a longtemps, et cela me revient souvent à l'esprit : ... problème comment la matière, l'infini et l'origine de la Création

devraient être jugés, et comment méditer sur ces sujets sans l'aide de la raison ou de la science, mais avec l'imagination profonde... impasse de l'imagination... fait revenir l'esprit à ceci, qu'en regardant le ciel on voit l'infini solide des cieux au-dessus de nous... qui prolonge sans fin (notre regard). Que peut-on faire d'un univers si dégoûtant ? En somme, cette façon de penser ne permettra jamais d'atteindre — minute nécessaire de paix — les frontières du Cosmos.

Quand l'esprit atteint ces bornes infranchissables, il sait qu'il se lance dans une série d'idées qui n'ont aucun sens et qu'il lui faudra bien revenir en arrière — le jazz et la musique atteignent cet instant de paix — cet aboutissement des pensées.

Beaucoup de travail à faire sur les séquences et la structure des pensées — véritables événements — aucune pensée synthétique faite de fragments épars — mais les rapports entre les fragments.

Joyce est sensationnel — il travaille avec le matériau de base de la pensée, sans se préoccuper d'autre chose, représentant les séries typiques dans leur totalité, d'ailleurs c'est tout ce que nous savons ou pouvons écrire.

Peyotl est très semblable au T., sauf que, quoique ce soit sans importance, la pensée est moins déformée et presque impossible à saisir sur le moment qu'avec le T., et son contenu semble très solide...

Ma pensée est tellement obsédée par les préoccupations schizoïdes de l'abstraction et de l'éternité — pourtant je crois qu'il en sort quelque chose :

Et un temps est tous les Temps,
Si tu le regardes de la tombe.

Nouvelle question schizoïde : Ai-je eu une révélation ?

Combien chacun, toujours... parle avec toute son âme... dit la vérité, par exemple j'ai fait l'éloge de la robe de S. à E. (sa mère) : « Elle est sortie de la pièce comme une starlette de Hollywood. » Et E. a répondu (avec un peu d'ironie et de ressentiment devant la situation) : « Ne t'en fais pas, elle a déjà eu mon approbation »... la menace de cet après-midi planait sur nos têtes — l'enfant née d'elle, son cœur, qu'on attaquait.

Et à S., dans le jardin, j'ai dit, en observant ses cheveux dépeignés : « On n'est pas toujours parfait. »

Elle : « On fait de son mieux », avec un air guindé et un sourire modeste.

Moi : « Et nous ne devons jamais sous-estimer le charme d'être humain. »

Elle : « Fais gaffe. »

Mais je n'ai pas compris ça... avertissement sexuel ?... Il

semble que la vue de mon âme était trop forte pour elle... une âme cachée... à ce moment-là.

Suis aussi content que j'ai fait facilement l'expérience du peyotl, sans aucun de ces fantasmes — l'horreur des accidents, je ne me suis pas coupé le pouce, je n'ai pas mordu quelqu'un, je n'ai pas révélé de secrets.

J'ai tellement envie de révéler mes secrets... c'est pour ça que j'écris... peut-être que ces communications fugaces... Je suis peut-être dans une prison stérile, mais ma chambre, au second étage de cette maison, est la seule qui n'ait pas de miroir...

Allen Ginsberg.
Traduit par A. Illion.

QUELQUES POINTS DE DISTINCTION

par William S. Burroughs

Le mot « drogue » déclenche malheureusement dans la sensibilité occidentale une réaction de peur, de réprobation et de curiosité lascive. Ce mot n'est après tout que le terme générique désignant tous les agents chimiques. L'alcool est un sédatif produisant un effet semblable aux barbituriques ; pourtant il ne nous viendrait jamais à l'esprit de l'assimiler, même verbalement, aux narcotiques, parce que l'alcool est justement notre drogue nationale. Le Bureau américain des Narcotiques a classé *ex aequo,* comme narcotiques, des substances qui ont des effets physiologiques totalement opposés. La morphine est en fait un antidote à l'empoisonnement par la cocaïne. Le cannabis (nom latin pour les préparations chimiques à partir du chanvre indien, comme la marijuana et le hachisch) est un hallucinogène qui n'a aucune propriété chimique ou physiologique commune avec la cocaïne ou la morphine. Pourtant, la cocaïne, la morphine et le cannabis ont été classifiés ensemble comme « drogues narcotiques ». Ce terme a une force émotive incontestable, mais, utilisé de

cette manière très générale, il est peu significatif. Je voudrais commencer par établir une distinction précise entre les agents sédatifs et les agents hallucinogènes, entre les drogues qui engendrent l'accoutumance et celles qui ne l'engendrent pas.

Qu'est-ce que l'accoutumance à la drogue ? L'état produit par l'opium ou par ses dérivés chimiques permet de se rendre compte de ce qu'est la toxicomanie, et de la définir. Ainsi, le morphinomane ou l'héroïnomane peuvent nous permettre d'en observer les caractéristiques typiques. L'héroïnomane dépend de l'héroïne pour vivre. Sans cette drogue, il est aussi impuissant qu'un poisson hors de l'eau. Elle est son lien à la vie, comme le tuyau par lequel le plongeur sous-marin respire.

Cet état de dépendance totale, autant physique que psychique, est lié intimement avec la première absorption du stupéfiant et avec l'induction de l'accoutumance qui s'ensuit. Environ un mois suffit, pendant lequel la drogue est absorbée quotidiennement, soit en la reniflant, soit par injection, pour que le toxicomane en soit l'esclave (« hooked ») — c'est-à-dire qu'il en ait contracté une accoutumance permanente. Même guéri, et n'y ayant pas touché depuis des années, une ou deux piqûres du stupéfiant peuvent le réintoxiquer. Il a acquis, de même que l'alcoolique, une sensibilité permanente à ce stupéfiant. Les chercheurs spécialisés ne savent pas encore comment s'établit l'accoutumance à l'héroïne. Le Dr Isbell, de Lexington (Kentucky), où sont soignés la plupart des toxicomanes des Etats-Unis, a proposé une théorie selon laquelle la morphine agit sur les neurones et change peut-être la structure moléculaire de certains groupes de cellules dans le corps.

Tandis qu'on ne comprend pas tout à fait l'effet de la morphine, on est certain que l'alcool et les barbituriques sont des sédatifs qui agissent sur les lobes frontaux du cerveau, et que la tolérance du corps est telle que l'effet calmant ne peut être généralement atteint qu'en augmentant progressivement les doses administrées. Tout sédatif apporte une dépression du système ; autrement dit, il entrave le fonctionnement d'une partie du système nerveux en diminuant la perception de l'environnement et des processus physiologiques de l'individu. L'intoxication semblerait donc être la prérogative des sédatifs, et il est fort probable que les opiacés sont la seule catégorie de drogues provoquant une véritable accoutumance. On pourrait interpréter les symptômes qui accompagnent le sevrage des barbituriques non pas comme un besoin biologique du stupéfiant, mais comme une réaction de choc qui suit la sédation très intense du cerveau antérieur.

Qu'est-ce qu'un hallucinogène ? C'est une drogue qui élargit le champ de la conscience de l'individu et accroît l'intensité de sa perception de l'environnement et des processus physiolo-

giques. (Je propose que la formule de « drogues qui élargissent le champ de la conscience » remplace le terme de « drogues hallucinogènes », puisque les hallucinations se produisent rarement en fait, et qu'aucune définition satisfaisante de ce phénomène n'a encore été formulée.) Le sujet qui est sous l'influence de la mescaline, du L.S.D. ou du cannabis a une perception intense des couleurs, des sons, des odeurs. Les effets de la drogue résideraient en ce phénomène de conscience accrue, agréable ou désagréable selon son contenu. Les couleurs et les sons acquièrent une signification profonde, et bien des intuitions ne disparaissent pas quand se dissipent les effets de la drogue. C'est sous l'influence de la mescaline que pour la première fois j'ai eu l'expérience de vraiment voir un tableau ; et plus tard, j'ai découvert que je pouvais toujours le voir de cette manière, sans avoir recours à la drogue. C'est pareil pour la musique, ou pour un objet dont normalement nous ne remarquons pas la beauté. Ainsi, d'une seule expérience d'une puissante drogue qui élargit le champ de la conscience, peut résulter un acquis permanent pour la personne. La mescaline transporte celui qui en use dans des domaines psychiques inconnus, et souvent il peut en retrouver le chemin sans même avoir recours à son guide chimique.

Je vais maintenant décrire une expérience très simple, qui permettra de distinguer encore plus nettement les sédatifs des drogues qui élargissent le champ de la conscience. Que je sache, cette expérience n'a pas encore été poussée jusqu'au bout. Voici donc ce que je propose : administrez à un sujet une dose de drogue qui élargit le champ de la conscience, en même temps qu'un programme déterminé de stimuli sensoriels — auditifs, visuels, olfactifs et gustatifs — qui ont été chronométrés et enregistrés, de manière que le programme puisse être répété avec exactitude. Quelques jours plus tard, quand les effets de la drogue se sont tout à fait dissipés, exposez de nouveau le sujet aux mêmes stimuli sensoriels et dans le même ordre. Dans quelle mesure l'expérience hallucinogène est-elle revécue ? Tous ceux qui ont pris de ce genre de drogue savent qu'un seul stimulus, subi à l'origine sous l'influence de la drogue, peut faire renaître l'expérience telle qu'elle était. Tout nous permet de croire que l'expérience entière pourrait être reconstituée dans ses moindres détails par la répétition précise des stimuli qui lui avaient été associés.

Essayez maintenant la même expérience avec un morphinomane. Administrez-lui une dose de morphine en même temps qu'un programme de stimuli sensoriels. Attendez ensuite que les symptômes de sevrage apparaissent, et répétez le programme de stimuli. Le sujet est-il soulagé des symptômes par la répétition des stimuli ? Au contraire, les stimuli associés à l'expérience font renaître un besoin intense de la drogue. Les résultats sont les mêmes avec l'alcool. Les stimuli liés par association avec l'absorption de l'alcool en activent le

besoin et conduisent l'alcoolique désintoxiqué à une rechute.

L'usage de sédatifs engendre une dépendance croissante à l'égard de la drogue, tandis que l'usage des drogues qui élargissent le champ de la conscience offre la possibilité de se servir de ce que l'expérience hallucinogène a d'utile sans recourir à l'agent chimique. Bien des techniques pourraient en être transformées, pourvu qu'on eût une connaissance suffisante des mécanismes en jeu. Récemment encore, un dentiste de Cambridge a pu extraire une dent sans autre anesthésique que la musique entendue à travers des écouteurs. Le patient avait été invité à accroître le volume du son quand il commençait à sentir une douleur. On a pu créer la sensation d'un champ de conscience élargi par des signaux lumineux, plus exactement par la projection rythmique de tels signaux sur la rétine, à raison de dix à vingt-cinq signaux par seconde. Je cite Grey Walters, *the Living Brain* (« le Cerveau vivant ») : « La série rythmique de signaux lumineux semblait renverser certaines des barrières physiologiques entre les différentes parties du cerveau. On a conclu que le stimulus du signal lumineux débordait les limites localisées de la projection visuelle dans la substance corticale du cerveau et que ses ondulations se prolongeaient dans les autres territoires cérébraux. »

C'est précisément ce débordement des territoires cérébraux, l'audition des couleurs, la vue des sons et même des odeurs, qui caractérise spécifiquement l'effet des drogues hallucinogènes. Avec le signal lumineux, Grey Walters a pu reproduire de nombreux phénomènes liés à l'usage de ces drogues. Dans leurs témoignages, les sujets parlaient de « lumières comme des comètes... de couleurs ultra-surnaturelles, de couleurs mentales, et non de couleurs intensément visuelles ».

La littérature sur la mescaline et le L.S.D. abonde en descriptions semblables d'expériences visionnaires, d'une imprécision aussi regrettable. En poussant plus loin les expériences avec des doses subliminales de mescaline, administrées en même temps que des doses intenses de signaux lumineux (ces derniers étant répétés plus tard), on pourrait bien en arriver à une méthode non chimique pour élargir le champ de la conscience et la rendre plus intensément réceptive.

Il existe de nombreuses drogues qui peuvent élargir le champ de la conscience, et chacune possède ses propriétés particulières. La science ne fait qu'aborder l'analyse chimique de ces drogues. J'ai moi-même l'expérience de la mescaline, du L.S.D., du bannisteria caapi, du kava-kava, de la diméthyltryptamine et de plusieurs autres drogues, sous forme de préparations à bases d'herbes dont la composition m'était inconnue. Quelques-unes sont agréables, tandis que d'autres ne le sont pas. La diméthyltryptamine et la bufoténine provoquent chez de nombreux sujets des symptômes désagréables d'angoisse, et, à mon avis, ces deux drogues ne devraient être

utilisées qu'avec beaucoup de précautions, ou pas du tout. D'une trop forte dose de ces drogues qui élargissent le champ de la conscience, peut résulter un cauchemar angoissant, étant donné l'intensité avec laquelle sont perçus les symptômes désagréables et dangereux. Il me faut maintenant signaler l'existence d'une drogue qui n'est ni un excitant du cerveau antérieur, comme la cocaïne, ni un sédatif, comme la morphine et les barbituriques, ni un tranquillisant ou un stimulant, ni un hallucinogène. Il s'agit de l'apomorphine, drogue qui pourrait servir d'agent stabilisateur du système nerveux pendant qu'il est sous l'influence d'un hallucinogène. Le Dr John Dent, de Londres, écrit, dans *Anxiety and its treatment* (« l'Anxiété et son traitement ») : « L'apomorphine provient de la morphine que l'on fait bouillir avec de l'acide chlorhydrique, mais les effets physiologiques sont totalement différents de ceux de la morphine ; l'apomorphine agit sur l'hypothalamus de manière à régulariser le métabolisme et à régler le sérum sanguin. » Administrée en même temps qu'une drogue qui élargit le champ de la conscience, l'apomorphine stabilisera l'expérience et réduira l'anxiété. J'ai eu l'occasion d'observer le soulagement spectaculaire apporté par l'apomorphine, j'en ai même eu l'expérience personnelle. Cette drogue ne possède aucune propriété sédative, et elle n'engendre pas l'accoutumance. Aucun cas de toxicomanie avec l'apomorphine n'a jamais été enregistré. Et pourtant, par suite d'une simple association verbale, cette drogue a été placée sous le coup de la loi Harrisson (Harrisson Narcotic Act), et elle est rarement prescrite aux Etats-Unis. L'apomorphine est une drogue unique, parce qu'elle régularise le métabolisme et ainsi stabilise, sans rien lui enlever, l'expérience d'un champ de conscience élargi.

Pour conclure : les sédatifs diminuent les perceptions, et une augmentation progressive de la dose est nécessaire pour atteindre et maintenir cet état. Les drogues qui élargissent le champ de la conscience, par contre, agissent en intensifiant les perceptions, et cet état de conscience accrue peut devenir une acquisition permanente.

Il est regrettable que la marijuana, qui est certainement l'hallucinogène le moins dangereux, soit soumise aux plus rigoureuses sanctions judiciaires. Il est incontestable que cette drogue est extrêmement utile à l'artiste, parce qu'elle déclenche en lui des chaînes d'idées associées qui lui seraient sinon demeurées inaccessibles. Je dois bien des scènes du *Festin Nu* (« *the Naked Lunch* ») à l'influence directe du cannabis. Les opiacés ne peuvent, par contre, que faire obstacle à l'activité de l'artiste, puisque leur effet est de réduire la perception de l'environnement et des processus physiologiques. Le cannabis est un guide vers des domaines psychiques qui peuvent être retrouvés sans l'usage de la drogue. Depuis quelques années, je ne prends plus de cannabis ; mais j'ai découvert que je

peux obtenir les mêmes résultats sans avoir recours à des moyens chimiques, en me servant de signaux lumineux, de musique entendue à travers des écouteurs, de découpages et de pliages de mes textes, et surtout en m'habituant à penser par blocs d'idées associées plutôt que par mots. Ainsi, l'absorption du cannabis, comme de tous les autres hallucinogènes, peut être interrompue une fois que l'artiste s'est familiarisé avec les domaines psychiques découverts à l'aide de la drogue ; et si de trop fortes doses font naître l'anxiété, celle-ci est promptement soulagée par l'apomorphine.

Je crois que le cannabis, ainsi que les autres hallucinogènes, nous offre donc une clé pour comprendre le mécanisme de la création artistique, et qu'une étude approfondie de ces drogues pourrait déboucher sur des méthodes non chimiques pour élargir le champ de la conscience.

William S. Burroughs.
Traduit par A. Illion.

LA "CONSCIENCIALISATION" POÉTIQUE

par Marc Kalinowski

Donner une signification au contenu des relations émotionnelles, telle est la tâche qui incombe au poète et qui lui donne le droit d'exister dans une société malade d'égoïsme, où une chose commence son existence lorsqu'elle est morte, cessant d'être vue comme une manifestation formelle de la vie. Cette tâche, qui est sa nécessité, s'est trouvée au cours des siècles déformée comme l'eau qui épouse la forme du récipient qui la contient. Ce récipient configure ici le phénomène de la civilisation de la communauté humaine, quel que soit l'aspect qu'elle revêt et les raisons qui lui permettent d'exister. L'eau est cette force à laquelle sont liés tous les phénomènes. Elle est ce qui donne à la vie formelle une autre consistance que celle d'une mascarade et d'une vaste supercherie. Elle est ce qui fournit aux êtres dotés d'une autonomie psychique des

croyances à respecter, des raisons pour se diriger, une foi et un amour à qui se confier.

La civilisation que nous avons édifiée « à la sueur de notre front » depuis bientôt deux millénaires — dit-on — se trouve malade et bien mal en point. Ce n'est pas un médecin qui vous parle. Pour lui, la maladie est une malformation, une tare qu'il faut à tout prix éviter ou guérir. Pour nous, elle n'est qu'un ersatz de l'évolution. Ayant cessé de sentir, aveuglés par un avenir sans nom ni forme, ils ont tous une solution à nous proposer pour le salut du monde. Avec la mort des instincts, l'homme a perdu ce qui le rattachait à la terre et au présent. C'est la fin du hasard. Cette libération des chaînes naturelles n'a pas provoqué une ouverture de la conscience sur l'aspect éternel de ce présent. L'homme continue à y croire. Le rationalisme enserre gaiement dans son étau chaque étincelle de liberté. Une étiquette de plus, et on respire. Incapable d'avancer dans le présent, l'homme s'éloigne de plus en plus de lui-même, tout en refusant de se quitter. Pour celui qui est présent, il n'y a qu'un mouvement apparent perceptible sur le monde des formes. Le poète, enfant de son temps, n'est pas dispensé de cette réalité. Simplement, il ne colle pas à la vie. Le monde des impressions émotionnelles n'est pas le sien. Il nous est tous commun et nous en sommes tous sevrés... Sa seule « distinction » est qu'il accepte de se quitter. Il s'est quitté. Son destin se fait. Il ne peut rien entreprendre pour le transformer. Il en est incapable. La « raison d'être » du poète étant par conséquent dans cette immanence permettant aux choses et aux êtres d'exister, il ne peut ni vivre, incapable de se séparer de son individualité, ni exister, demeurant incapable de s'exprimer, sinon en révélant ce qui est refusé. Le fondement de nos sociétés systématisées et civilisées étant justement une atrophie des sens et des sentiments extériorisés qui va vers la disparition de l'amour cosmique et du mystère de la vie, ce que les Indiens appellent le « Kali-Yuga », le poète est voué à se heurter aux humains à buts et à ambitions. Bien qu'ayant pleinement conscience de l'identité des êtres, il se trouve mis en marge par ceux qui, ne pouvant le comprendre — il est ce qu'ils sont en train de massacrer — l'écartent de leur communauté.

Pourtant, les mouvements poétiques qui nous sont proches se situent déjà à un autre niveau. La fin du XXe siècle nous montre la fin des maudits. Le poète cesse de se heurter à la société qui le rejette. Il cherche d'autres attaches. Désuni, il nous montrera sa lutte pour l'existence et sa lutte pour la vie. Breton prend refuge dans la féminité, et, de là, en vieux montagnard ayant pris abri, il évoquera la transparence des cimes enneigées, l'ultime hauteur qu'il n'atteindra jamais, puisqu'il l'a regardée à travers son propre reflet dans la glace de la fenêtre. Daumal, de son côté, et à la même époque, affronte la masculinité. Au moyen de l'intelligence créatrice

et avec l'aide de l'Orient, il essaye de trouver des états de conscience autres, plus proches de ce Mont Analogue, celui que Breton avait dans les yeux. C'est pourquoi, bien que n'ayant jamais pu s'entendre, ils se sont toujours compris.

Si les poètes de cette première moitié du XXe siècle ont cessé de se heurter d'une manière directe aux systèmes sociaux, ils n'ont pas pour autant cessé d'être conscients d'évoluer dans d'autres espaces, de vivre d'autres réalités que celle de leur *alter ego's* du moment. La réalité formelle apparaît alors comme une erreur, une illusion vaine. Aucune transformation totale ne leur était permise. « Totale » inclut dans un même centre « extérieur » et « intérieur ». Ils se sont donc trouvés dans la nécessité de se créer un extérieur semblable à eux-mêmes, ne pouvant accepter la réalité tridimensionnelle comme capable de s'harmoniser avec eux-mêmes, et vice versa. Aussi, Breton s'est trouvé contraint à écrire les belles pages que nous lui connaissons, où la transparence de chaque mot est l'empreinte de son moi ; Daumal à transcrire ses expériences « personnelles » dans son œuvre, ce qui en fait un admirable carnet de voyage. Le poème possédait une existence autonome. Nous avons pourtant la vie de Benjamin Péret, qui est, sinon le seul, du moins le premier à nous avoir montré avec évidence la possibilité de l'union sujet-objet sur le plan concret de la vie quotidienne. Il était aussi le moins dédoublé des poètes de son temps. C'est lui qui écrivait : « Je suis cet homme assis sur le bord de la route et qui attend pour voir d'où vient le vent. » Un siècle auparavant, Lichtenberg écrivait : « Tous les phénomènes que nous attribuons au destin, au hasard ou à la chance ne sont causés que par l'effet du vent. » Lichtenberg constate l'existence d'un réel, alors que Péret se situe dans une réalité où tout son être est engagé. Il était évidemment impossible pour un tel homme de réveiller un but et une ambition comme matrice de ses actes. Il manquait à Péret une verticalité qui aurait pu orienter ses actes sans qu'il y fût engagé « personnellement ». Mais, au fait, l'était-il ? C'est donc par le courage quotidien de Péret, par l'amour de Breton et par l'intelligence créatrice de Daumal que naîtra l'aurore de la connaissance. Aurore qui baignera de sa douce lumière les contours du non-être et du sans-fin pour celui qui murmure doucement et sans cesse : « Je suis le vent qui souffle en tout et par tout. »

L'apparition dans ma « pensée » du mot qui fait la première partie du titre qui précède ces lignes s'est faite peu après la lecture d'un livre du professeur Roger Godel. Quelques lignes y sont consacrées à l'explication du mot américain « awareness ». Il use de paraphrases telles que : « prise de conscience » ou « compréhension intuitive ». Je me demandai pourquoi ce mot avait surgi si brusquement. Etait-ce par jeu sémantique ou autre babiole structuraliste ? J'ai donc

cherché à l'unir à des mots familiers. Aucun sens nouveau n'apparaissait. Je veux dire que d'autres mots auraient pu suffire à exprimer le sens qui en découlait. Dernièrement, alors que je flottais sur une mer sans navires, l'union avec « poétique » s'est accomplie. Pourquoi cette union était-elle plus significative que toute autre ? Seul le poète peut consciencialiser sans s'exposer à l'introversion non provoquée, à la psycho-névrose, ou, plus simplement, aux affres de la folie. Étant séparé des croyances, il regarde au-delà. Il peut être dans tout, tout en restant lui-même. Cette dernière phrase a une valeur conceptuelle et intellectuelle. C'est en quoi elle se différencie de la même phrase dite par un « Jivan-Mukta » indien. Pour lui, elle est réalité. Réalité au sens où l'entendent les Orientaux, voulant dire : ce qui est immuable, ce qui ne peut être nommé. Le Jivan-Mukta devient le tout quand sa pensée cesse d'affecter son potentiel énergétique. Il cesse d'être lui-même, bien que son corps et ses facultés vitales soient toujours effectifs. Le poète occidental ne peut atteindre cette forme de vie. Il regarde au-delà et « il est vu rien », alors que le sage regarde toujours là, et c'est de la vision qu'il a une autre « opinion ». L'esprit, disent les sivaites, est semblable au firmament qui n'est pas souillé par les nuages, la fumée et la poussière qui passent. Le Jivan-Mukta s'unit à la connaissance par l'amour, le poète s'unit à l'amour par la connaissance. Sa tâche terrestre est donc, au contraire du saint qui agit par l'invisible, d'agir par le concret, le monde des formes-pensées. Sa monnaie d'échange est de montrer le chemin de la connaissance à ceux dont l'amour est la seule fonction d'existence, et, pour les autres, la connaissance conditionnée à leur fonction sociale. Le terme connaissance répété plusieurs fois dans les lignes qui précèdent signifie cette faculté qu'a la conscience de se diriger non plus par références personnelles, mais par ce qui est « ici et maintenant ». L'individu est vu alors comme une partie du tout, isolable de celui-ci au même titre que chaque chose pouvant prendre existence dans ce tout. La personnalité perd sa raison d'être et s'efface.

La consciencialisation n'appelle pas l'effort, elle ne peut s'obtenir par aucun travail et le pompage émotionnel ne lui sera d'aucun effet. Elle est aussi naturelle que l'éclosion d'une fleur au petit matin mouillé. Le poète est libre toujours et partout, c'est-à-dire capable de s'enchaîner à chaque instant. D'être ce maillon dont l'unique fonction est de lier celui qui précède à celui qui suit, et d'assurer à la chaîne ainsi formée une continuité qui fait son existence. La magie vient du miroir, non de ce qu'on y voit.

Et c'est encore le crayon à la main et la tête vide, ou pleine, que nous pouvons aujourd'hui faire le poète. D'Europe, où elle est devenue une distraction pour fainéants et autres esthètes de Prisunic, la poésie a touché l'Amérique. Tant qu'il y a de la vie et de l'espoir, tant qu'un peuple possède la

faculté d'avancer dans l'actuel, sans le coup d'œil en arrière, il y a un poète pour mesurer par ses propres expériences l'immobilité silencieuse de l'enfer de la civilisation. Pour lui, rien n'a changé. Jeté dans les prisons, escroqué par les éditeurs, il donne sa vie à la vie. Il cherche à éclairer le train fantôme de nos foires d'enfants usés. Chacune des lignes qui composent ces poèmes est un monde. Monde né de l'image, multiple, infini. Éclaboussant les faces de rat au cœur de figue sèche. Fait de lumière, d'énergie, de solitude, de son, chacun de ces mondes trouve sa source dans la matrice de l'univers qui est souffrance. Souffrance de l'homme qui se pense. Souffrance de l'oiseau qui vole. Souffrance d'une goutte d'eau qui s'écrase au sol.

Marc Kalinowski.

ILS ONT VU DES MILLIERS DE DIEUX

par Émile Folange

Par un clair matin de juillet[1], je quittai Mexico pour rejoindre Puebla, première étape d'un itinéraire qui devait me conduire au cœur de la Sierra mazatèque. Après un court séjour dans cette vieille petite ville surpeuplée et souriante, je reprenais le car pour Tehuacan, et de là pour Teotitlan. De cette dernière localité à Huautla de Jimenez, but de mon voyage, il n'y a plus de route, plus de communications régulières, presque pas de trafic. Pour y accéder, il faut emprunter une piste, une redoutable piste de montagne qui, longeant de merveilleux précipices, grimpe, étroite et raide, jusqu'à mille six cents mètres d'altitude. La saison des pluies battait son plein. Comme toujours à pareille époque, la voie était, comme disent les Mexicains, « muy fea », très, mais vraiment très mauvaise. Parti de Teotitlan au lever du jour, j'arrivai à Huautla un peu avant midi. Il m'avait bien fallu six heures pour franchir, à bord d'un camion appartenant à l'I.N.I., les quatre-vingts kilomètres qui représentaient la dernière étape de mon singulier périple.

Durant mon séjour à Huautla de Jimenez[2], je devais faire la connaissance d'un professeur mazatèque, attaché à l'école normale d'instituteurs de l'endroit, et qui avait la réputation de connaître, mieux que quiconque, les traditions de sa terre natale. Agé d'une cinquantaine d'années, Lucio Figueroa était un petit homme trapu, au teint basané, au regard vif et franc, à la poignée de main énergique. Carlos Inchaustegui, l'aimable directeur de l' « Instituto Nacional Indigenista » de Huautla, me l'avait présenté en ajoutant : « Voilà l'homme qu'il vous faut ! Demandez-lui donc de vous parler des mythes et des légendes de ce pays. »

Rendez-vous fut pris pour le lendemain. J'avais déjà pu

1. Mon voyage au Mexique date de 1964.
2. Petit village situé à environ 400 km de Mexico.

constater, en d'autres circonstances, que si l'Indien de ces régions a fini par assimiler le christianisme, il n'en est pas moins demeuré fidèle à ses propres traditions. Aussi n'étais-je pas autrement surpris d'entendre Lucio Figueroa me parler du monde surnaturel de la Sierra avec le sérieux d'un homme qui s'emploie à décrire un aspect peu connu, mais très réel, de la vie mazatèque, et me rapporter les anecdotes les plus extraordinaires exactement comme s'il s'était agi de très banals et très authentiques faits divers.

Parmi les notes prises au cours de l'entretien qui suivit, celles qui se rapportent au « Cerro de la Adoracion » concernent un des mythes de la tradition locale qui, pour compter parmi les plus remarquables, n'en a pas moins échappé jusqu'ici, semble-t-il, à tous ceux qui ont été amenés à s'intéresser au fameux « Cerro ».

Le « Cerro de la Adoracion » est une montagne face à laquelle le village de Huautla s'étale en arc de cercle sur plus de trois kilomètres. Disséminées à flanc de coteau sur les « lomas [1] » environnants, presque toutes les demeures du pays sont construites face au sommet vénéré qui polarise, en fait, toute l'activité magico-religieuse de la région. Tout le monde sait que la montagne en question appartient à Chicùn Tokosho, le Génie suprême de la Sierra, et qu'il s'agit d'une terre sainte dont on ne parle qu'avec respect et crainte, où l'on se rend pour prier et déposer des offrandes. Ce qu'on ignore, par contre, c'est qu'il existe — assure la légende —, quelque part sur les flancs du « Cerro », une caverne. Celle-ci s'enfonce profondément à l'intérieur de la montagne et conduit à une cité, la « Cité de Chicùn Tokosho ». Et Lucio Figueroa de me conter, à l'appui de ses dires, une aventure survenue, quelques mois auparavant, à un habitant de Huautla qui s'était aventuré aux alentours de cette caverne : comme on ne l'avait pas vu reparaître au village, on était parti à sa recherche, et on ne l'avait finalement retrouvé que six semaines plus tard, errant sur les pentes du « Cerro », les yeux hagards, et répétant à qui voulait l'entendre qu'il avait été retenu, dans la Cité du Chicùn, par tout un peuple d'êtres minuscules.

Le thème de la Caverne, plus ou moins étroitement associé à celui de la Montagne sacrée, est commun à un grand nombre de peuples. Aussi est-ce moins sa découverte que sa survivance jusqu'à notre époque qui mérite d'être signalée. La Montagne et la Caverne sont l'une et l'autre, rappelons-le, des symboles universels du Centre du Monde, de la Contrée Suprême. Le premier de ces symboles est surtout caractéristique d'une ère où le « Centre » était visible et reconnaissable, tandis que le second se réfère à une période au cours

1. *Loma* : coteau.

de laquelle, un tel foyer spirituel ne pouvant continuer à se manifester ouvertement, le « Centre » a dû, en quelque sorte, se retirer de la surface de la Terre.

Il est probable qu'en des temps reculés, un « centre spirituel » a existé dans les environs de Huautla. Il n'est même pas exclu qu'il se soit localisé à proximité du « Cerro de la Adoracion ». Cette hypothèse semble confirmée par les confidences d'un de nos amis de Huautla, anthropologue distingué et enfant adoptif de la communauté indigène. Pointant l'index en direction de l'un des sommets proches du fameux « Cerro », il me dit, un jour : « Avez-vous remarqué la forme géométrique de ce " loma " ? Eh bien, la hauteur que vous apercevez là-bas est, en réalité, une pyramide. Elle est entièrement recouverte de terre, mais un peu plus loin, des ruines affleurent qui pourraient bien être celles d'un temple. » Et comme je m'étonnais qu'on n'eût pas entrepris des fouilles à cet endroit, notre ami d'ajouter : « Ce sont des choses dont les gens d'ici ne parlent guère, dont il vaut mieux au fond ne pas parler, car si l'on apprenait que le sol renferme peut-être des trésors archéologiques, le pays serait aussitôt envahi par les amateurs d'antiquités et tout serait pillé avant que les autorités aient pu faire quelque chose ; et puis, voyez-vous, cette Sierra « tan preciosa » — cette Montagne si précieuse — ne serait jamais plus ce qu'elle est ! »

Quoi qu'il en soit, les contes et les anecdotes se rapportant à la Caverne et à la redoutable Cité souterraine — qui se substitue ou se juxtapose quelquefois à la Caverne [1] et rappelle la mystérieuse « Luz » hébraïque et la non moins mystérieuse « Agartha » asiatique — laissent supposer qu'un Centre initiatique a pu se maintenir, jusqu'à une époque relativement récente, dans cette partie du Mexique. Enfin, des personnes dignes de foi nous ont affirmé qu'il a toujours existé et qu'il existe encore, dans cette région, un « Maesto », personnage redouté autant que respecté à cause de ses pouvoirs, et considéré comme l'un des derniers dépositaires de la pure tradition ancestrale.

Etant à la veille de me rendre chez Maria Sabina pour expérimenter les psilocybés hallucinogènes [2], je demandai à mon interlocuteur s'il avait goûté aux champignons sacrés.

« Je n'ai mangé qu'une seule fois des champignons magiques », commença don Lucio. Au souvenir de l'événement, son visage parut s'éclairer, le ton de sa voix se fit plus grave. « Il y a longtemps de cela, mais je ne l'oublierai jamais, reprit-il, et lorsque j'y pense, il me semble que c'est encore tout récent. »

1. Cf. René Guénon, *Symboles fondamentaux de la Science sacrée,* Gallimard.

2. Le récit sommaire de mon expérience chez la fameuse curandera Maria Sabina a été relaté dans *Planète,* n° 22.

Je le priai de me faire le récit de son expérience.

« Quelques minutes après avoir avalé les trois paires de champignons que me tendait la Sabina[1], commença-t-il, les ténèbres dans lesquelles je me trouvais plongé commencèrent à perdre de leur opacité et j'eus l'impression de baigner dans une clarté semblable à la pâle lumière de l'aube... Soudain, dans un chatoiement de couleurs éclatantes, je vis, sur le fond du ciel, juste au niveau de l'horizon, se profiler un superbe coq. L'animal battait des ailes et son plumage reflétait les couleurs de l'arc-en-ciel. Le coq chanta, et son chant retentit dans le silence comme le son d'une trompette. Chez nous, précisa Lucio Figueroa, quand on voit apparaître, au commencement de l'expérience, ce fier volatile, c'est un signe de bon augure : on peut être assuré, dès lors, de tirer un grand profit de l'entreprise. » Après quoi, il enchaîna : « Tandis que j'entendais le coq pousser son cri triomphal, le soleil surgit de derrière l'horizon. Il m'apparut bientôt dans toute sa gloire : un soleil fulgurant, dont la splendeur dorée, veloutée et chaude me ravissait. C'est alors que commença mon ascension vertigineuse parmi une infinité d'étoiles. Par-delà le temps et l'espace, je traversai la Voie lactée. Le souvenir du ciel étoilé dans lequel je m'élevais est resté gravé dans ma mémoire. Je montai très haut... Lorsque je m'arrêtai, je vis venir au-devant de moi les saints du paradis, puis des divinités sans nombre... Je reconnus le Christ et la Vierge... » Lucio Figueroa hésita, puis, parlant bas, comme s'il me confiait un secret redoutable, me dit : « J'éprouvai tout à coup un sentiment que je ne saurais trop vous décrire. Je n'étais pas malade, et pourtant, c'était comme si j'allais recouvrer la santé. J'éprouvai une félicité sans bornes, j'entrai dans une paix délicieuse. Ensuite, il se produisit quelque chose qu'il est très difficile d'expliquer... » Don Lucio s'arrêta une seconde fois, cherchant ses mots, puis, très simplement, presque timidement, avec douceur, il me dit : « J'étais devenu comme Eux... J'avais en moi la puissance de ceux qui ne doivent pas mourir... »

Un phénomène purement hallucinatoire revêt toujours un aspect plus ou moins irrationnel. Les séquences qui en constituent la trame se succèdent de façon décousue, sinon chaotique, et le lien qui les unit, s'il existe, bien souvent n'apparaît pas. L'expérience de don Lucio, au contraire, est remarquable par son unité : les tableaux qui en résument le contenu correspondent en effet, de toute évidence, aux moments d'un drame unique. Ajoutons qu'il s'agit, dans ce dernier cas, de

1. Le professeur Roger Heim en avait consommé cinq paires. Personnellement, en la nuit mémorable passée chez Maria Sabina, j'ai ingéré sept paires de *Psilocybes caerulescens*, variété *Mazatecorum*. Les champignons sacrés sont toujours présentés par paires.

représentations essentiellement symboliques, de compositions à tel point réussies qu'elles semblent avoir échappé au prisme déformant de la subjectivité émotionnelle, en un mot de phénomènes qui se distinguent nettement des visions aberrantes qui demeurent le critère le plus sûr quant aux hallucinations proprement dites.

Avant de m'engager dans la grande aventure qui devait me conduire à Huautla de Jimenez, j'avais réuni une documentation abondante et variée, comprenant notamment l'œuvre considérable du professeur Roger Heim, *les Champignons hallucinogènes du Mexique,* des thèses et des comptes rendus d'observations cliniques, les ouvrages d'Henri Michaux, le précieux petit livre de Fernando Benitez, *los Hongos alucinantes,* ainsi que divers reportages. De plus, avant de quitter Mexico pour gagner la Sierra mazatèque, j'étais entré en relation avec différentes personnes qui avaient mangé des champignons sacrés ou expérimenté la psilocybine synthétique. Des anthropologues comme Mme Braniff de Torres et Carlos Inchaustegui, des médecins comme le Dr Corti, des établissements Sandoz, des psychiatres comme le Dr Perez de Francisco, des chimistes et des membres de l'enseignement résidant à Mexico, priés de me faire le récit de leur expérience, avaient consenti, avec une amabilité toute mexicaine, à évoquer pour moi le souvenir de leur propre aventure. Aucune des expériences dont j'avais lu et entendu rapporter les détails, à l'exception toutefois de celle qu'Henri Michaux relate au chapitre III de *l'Infini turbulent,* n'était comparable à celle de Lucio Figueroa.

D'un côté, les mêmes tribulations d'une pensée entraînée par un courant de représentations qu'elle ne peut contenir ni diriger, d'une conscience éblouie et vacillante qui se laisse porter par les flots chatoyants des productions mentales et participe ainsi à toutes sortes de métamorphoses étranges et redoutables. D'un autre côté, l' « aurora consurgens » de la « claire lumière fondamentale », la joyeuse sublimation d'une âme nouvellement affranchie des conditions limitatives de l'état corporel, le réveil de celui qui, ayant échappé, ne fût-ce que pour un temps, aux prestiges de l'imagination, est libre de répondre à l' « appel du Ciel ».

Le récit de l'expérience de don Lucio commence, en effet, par l'évocation de la « pâle lumière de l'aube », dans laquelle il se situe d'emblée. Nous n'avons pas songé à interroger notre collègue mazatèque sur le chemin qu'il avait parcouru dans les ténèbres avant de voir poindre cette douce clarté première. Nous ignorons par suite s'il a subi, de quelque façon, le solitaire et silencieux supplice qui accompagne généralement l'invasion de l'organisme par la psilocybine. Ce supplice, ne peuvent pourtant l'oublier ceux qui, par toutes sortes de labyrinthes, de galeries, de tunnels — les comptes rendus d'expériences en sont remplis —, ont plongé dans la Terre té-

breuse pour assister à l'agonie du vieil homme, à cette agonie qui, selon Jakob Böhme, s'accomplit dans une immense impression d'angoisse, laquelle, ajoute le théosophe, est la « voie mercurielle ». Il faut d'ailleurs être allé au-devant des Ténèbres — par exemple en montant par une nuit noire, sous l'orage et la pluie diluvienne, au sommet du « loma » de Chaultepec, chez Maria Sabina, et là, couché sur le sol de son humble chaumière, avoir reçu de ses mains plusieurs paires de « nti ki so » —, pour comprendre comment on peut descendre à l'intérieur de soi-même, se détacher de l'existence, extraire, comme par enchantement — et n'est-ce pas là que réside, du point de vue alchimique, l'utilité première des hallucinogènes ? —, extraire sa force vitale des sollicitations mentales et corporelles et se retrouver, l'esprit lucide, au milieu d'une obscurité sillonnée de lueurs, de ces lueurs qui sont comme le sceau de la « Nigrido ».

Dans l' « Ars Regia », lorsque le coq paraît à l'Orient, c'est le signe d'une première victoire. Le moment est venu, en effet, où l'élément aqueux dissous dans la Terre s'en exhale et devient une pure substance aérienne. La « Séparation » étant accomplie, la personnalité a réintégré, *ipso facto*, l'état incorporel : c'est l' « Albedo », et c'est aussi l'instant où, hérissant ses plumes multicolores, le coq se dresse et déchire de son cri le premier matin de la résurrection. La Vie a triomphé de la Mort, l'Enfant ailé d'Hermès vient de renaître, le Soleil se lève déjà à l'horizon.

On assiste alors à l' « Elévation » ou « Sublimation » de la Matière. « Ce qui est clair, pur et spirituel — note Artéphius — s'élève en haut dans l'air. » Le Mercure, précise Ostan, « s'élance vers l'hémisphère supérieur. » Au « coq », qui représente la Substance « volatile » parvenue à l'état libre et « fugitif », se substitue le Soleil, qui correspond au principe de stabilité et de mesure, dont la présence tend à « fixer » le Mercure. En d'autres termes, dans l'âme nouvellement ramenée à sa virginité originelle et indifférenciée, commence à s'affirmer le centre lumineux de la Personnalité. Aussi la montée extatique de l'œuvre au blanc est-elle comparée à la course du soleil de l'Orient jusqu'au Zénith, ou encore, comme dans le mythe d'Apollon, au char du dieu solaire, tiré par de fougueux coursiers (le Mercure androgyne à l'état « sauvage »), escaladant les célestes demeures.

Par son contenu symbolique, l'itinéraire emprunté par le confrère mazatèque ne diffère donc pas sensiblement, tout au moins dans sa phase initiale, de la voie suivie par le disciple d'Hermès. Il ne s'écarte vraiment de cette dernière que dans la mesure où la « montée » est acceptée de façon toute passive par le sujet, dont la suprême ambition consiste à pouvoir monter au ciel et à se trouver face à face avec les divinités du moderne panthéon mazatèque. Il s'agit donc

là d'une attitude « mystique » contrastant avec la démarche initiatique de l'hermétisme, lequel vise à dépasser l'univers des dualités afin de recouvrer, dans la fulgurante « enstase » de l'œuvre au rouge, la vision solaire de l'unité [1].

La voie parcourue par Lucio Figueroa dans l'état de transe provoqué par les champignons sacrés rappelle plutôt, à cet égard, le « voyage extatique au ciel », qui constitue, selon Mircea Eliade, l'expérience caractéristique et même capitale du chamanisme. Dans les deux cas, on se trouve en présence d'une technique archaïque de l'extase visant au rétablissement temporaire de l' « Etat primordial », dont l'homme a conservé, ici comme ailleurs, la nostalgie. Dans cet état, la condition humaine sera provisoirement suspendue et on retrouvera, avec la condition des esprits, la possibilité de communiquer avec les dieux. Aussi, les curanderas, comme Maria Sabina, et les Indiens particulièrement « qualifiés », comme notre interlocuteur, ne jouissent-ils de cette faculté que sous l'effet — éphémère à tous les points de vue — de la psilocybine.

Si peu déterminant qu'il soit, sur le plan ontologique, le voyage extatique *ad supera* n'est pas à la portée de tout le monde. Des intellectuels, français et mexicains pour la plupart, ont étudié sur eux-mêmes les effets de la mescaline, de la psilocybine et du diéthylamide de l'acide lysergique. De nombreuses expériences ont été relatées à des fins littéraires ou scientifiques. Dans la majorité des cas, les impressions des expérimentateurs ayant été recueillies par des témoins, les descriptions des phénomènes « hallucinatoires » sont généralement sincères et objectives. A notre connaissance, il n'y a jusqu'ici qu'Henri Michaux qui, au cours d'une expérience à base de mescaline, se soit trouvé, d'emblée et comme par surprise, en compagnie des dieux.

Sur les ailes d'une conscience toujours en état d'alerte, rebelle aux séductions de la lumière comme aux vertiges de la « Noirceur », l'auteur de *Misérables Miracles* avait déjà pénétré à maintes reprises dans l'univers de la « drogue ». Esprit toujours sur ses gardes, prêt à se cabrer en présence de l'irrationnel, Michaux s'était promené longuement dans l' « autre espace » sans jamais se heurter aux limites de l' « humain ». Puis ce fut la surprise prodigieuse et la découverte d'une connaissance nouvelle, vraie au-delà de toute évidence, mais liée — comme il le dit lui-même — à un comportement nouveau.

Bien qu'il se sentît, ce jour-là, quelque peu fiévreux et abattu, Michaux avait pris une faible dose de mescaline. Pres-

1. Cf. l'excellente étude de Maurice Amiane, « Notes sur l'Alchimie, yoga cosmologique de la chrétienté médiévale », parue dans *Yoga, science de l'homme intégral*, édit. les Cahiers du Sud.

que aussitôt, il constate que tout devient « plus blanc, neigeusement blanc, blanc taraudant ». Après une courte accalmie, « l'attaque des blancs continue ». Un peu plus tard, « à nouveau volètement blanc, partout volètement blanc », rapporte Michaux. La perception lumineuse s'intensifie : « Lumière, lumière partout », remarque-t-il. Cette phase de l'expérience — la troisième de *l'Infini turbulent* — nous reporte à la « Blancheur », qui, dans la réalisation hermétique, précède toujours — nous l'avons vu — la « Sublimation ». Puis, sans transition d'aucune sorte, c'est le prodige ! « L'incroyable, le désiré désespérément depuis l'enfance, l'exclu apparemment que je pensais que moi je ne verrais jamais, l'inouï, l'inaccessible, le trop beau, le sublime interdit à moi, est arrivé. J'AI VU LES MILLIERS DE DIEUX. » Et d'ajouter : « J'ai reçu le cadeau émerveillant. A moi sans foi (sans savoir la foi que je pouvais avoir peut-être), ils sont apparus. » Prévenant toutes les questions du genre : « Etait-ce une vision ou bien une hallucination ? ou une apparition ? », Michaux nous dit simplement : « C'est arrivé, c'est tout. » A tous les « comment », il se contente de répondre : « Je ne sais... ils étaient là. » Après que le phénomène a cessé, Henri Michaux accède à un état dans lequel il est « comblé, dans la mesure, ou plutôt dans la parfaitement noble et magnifique et exorbitante démesure, qui est la vraie mesure et capacité de l'homme insoupçonné ». Un état dans lequel est atteinte l'extrême limite du bonheur, où il participe à la « continuation de l'Etre à travers le temps, continuation qui est tellement belle, belle à s'évanouir... » Un état qui est un retour « au bercail de l'universel, de l'infini, dans une félicité sans bornes... » Trop de passages seraient à citer, qui rendent compte d'une extase *sui generis* dans laquelle l'auteur, tout en demeurant sur le plan de la réalité objective, accède à une réalité plus vaste.

Mais que vaut, diront les uns, une connaissance aussi éphémère et aussi contestable ? Est-ce bien la peine, diront les autres, de prendre des risques — car il y en a toujours —, et de connaître, à maintes reprises, les affres de l'agonie — c'est le préambule inévitable — pour un résultat somme toute aléatoire ? La réponse à ces questions, et à bien d'autres du même ordre, est peut-être contenue dans le « précepte » suivant des anciens Gurus : « Un aperçu momentané de la Divine Sagesse est plus précieux que n'importe quelle somme de savoir obtenu en écoutant ou en pensant à des enseignements religieux. » Mais ne pénètre pas qui veut dans le jardin : l'entreprise est hardie. Elle est ardue, aussi, depuis que l'homme, sous prétexte de protéger son semblable, s'est substitué à l'Ange pour barrer le chemin trop court, sinon trop facile, du nouvel Eden.

EMILE FOLANGE.

LES PIERRES-CHAMPIGNONS
par Émile Folange

Le souvenir de la Contrée Suprême survit, encore de nos jours, dans différentes parties du Mexique.

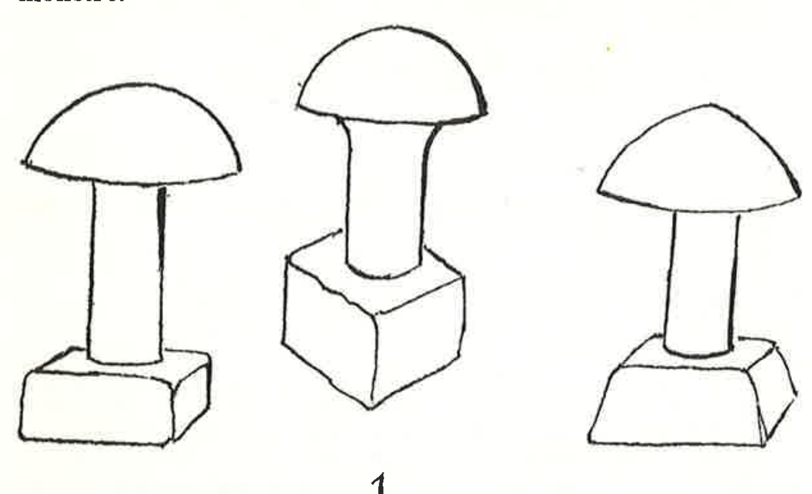
Il est commun, par exemple, aux tribus qui vénèrent le peyotl. Chez les Tarahumares et chez les Huichols, la fête annuelle de l' « hicuri », c'est-à-dire du peyotl, se déroule autour d'une croix au pied de laquelle on a déposé la récolte des précieuses cactées. A un moment donné, relate Alexandre Rouhier [1], le chef qui dirige la cérémonie imprime sur le sol, au moyen d'une calebasse, un cercle parfait, à l'intérieur duquel il trace aussitôt deux diamètres perpendiculaires l'un à l'autre. Après avoir creusé un trou à leur point d'intersection, il y dépose un peyotl qui est censé se trouver au centre d'une sphère et au Centre du Monde. C'est, en effet, à ce carrefour originel que la plante sacrée va reconduire les assistants.

Dans le sud du pays, chez les descendants des Aztèques et des Mayas, c'est un champignon, le « teonanacatl », ou « chair de Dieu », qui constitue la divine nourriture propre à aider l'homme à remonter le fleuve de ses métamorphoses jusqu'à sa source première. Avec quelques psilocybés, consommés rituellement, les Indiens mazatèques et zapotèques — entre autres — entreprennent aujourd'hui encore le voyage à contre-courant qui, par-delà l'espace et le temps, les ramène — du moins l'affirment-ils — de la périphérie du monde, où règnent la misère et la souffrance, dans le Jardin primitif, parmi les dieux de leurs ancêtres.

Ce retour à l'état primordial, imputable au champignon divin, est évoqué dans une fresque découverte à Tépantitla [2], et qui représente une âme visitant le Tlalocan, ou Paradis de Tlaloc, le dieu de la pluie et des « teyuinti », autrement dit des agarics hallucinogènes. Un fleuve traverse la contrée ; un filet d'eau s'en détache, et, comme pour témoigner de leur unité essentielle, unit l'âme au fleuve. Un peu plus loin, le génie des champignons, sous les apparences d'un « hombre-

1. *La Plante qui fait les yeux émerveillés, le Peyotl*, éd. G. Doin.
2. Fresque reproduite dans *les Champignons hallucinogènes du Mexique*, de ROGER HEIM, et R. GORDON WASSON, Archives du Muséum.

cito », est accroupi sous l'arbre paradisiaque. Par-dessus ce dernier, un serpent aérien déroule ses spires comme pour nous rappeler que l'Arbre de Vie est toujours gardé par un monstre.



1

Des conceptions analogues ont inspiré les sculpteurs des pierres-champignons découvertes au Mexique et au Guatemala.

De ces pierres sculptées, les plus ordinaires représentent un agaric dont le chapeau, bombé et circulaire, coiffe un pied cylindrique posé sur un socle à base carrée ou rectangulaire. D'autres, par contre, plus ou moins savamment ouvrées, associent au cryptogame un personnage ou un animal. Des spécimens du premier type (fig. 1), nous en avons vu personnellement à Mitla, près de Oaxaca. Le restaurateur de l'endroit possède, en effet, un véritable musée, dans lequel, à côté d'admirables chefs-d'œuvre archéologiques, sont exposées des pierres-champignons, au nombre d'une dizaine. Les plus grandes atteignent trente ou trente-cinq centimètres, les plus petites ne dépassent guère douze à quinze centimètres. Les pierres-champignons appartenant à la seconde catégorie se trouvent actuellement dans des musées, aux Etats-Unis et en Europe. Leur originalité tient au fait que dans le pied du champignon, est sculpté tantôt un animal, crapaud ou jaguar, tantôt un personnage, divinité ou être humain. La plupart de ces sculptures sont d'origine maya. Les plus anciennes remontent vraisemblablement au xᵉ sinon au xiiiᵉ siècle avant J.-C., les plus récentes datent du viiiᵉ ou du ixᵉ siècle après J.-C.

Avec son stipe vertical et son chapeau sensiblement hémisphérique, l'agaric ressemble à un petit parasol. Cette comparaison appelle quelques remarques,

C'est ainsi que, chez les Hindous, « le parasol — écrit René Guénon — est l'emblème du Chakravartî ou Monarque universel ». Avec le trône, il est également un des insignes de la royauté ; mais tandis que le second se réfère au pouvoir temporel du souverain, le premier se rapporte à sa puissance spirituelle. Assis sous le parasol sacré, le Chef se situe rituellement et symboliquement sur l'axe qui relie le Ciel et la Terre : il est, aux yeux de tous, le « Médiateur » entre les hommes et les dieux. Ces correspondances ont leurs sources dans le symbolisme propre à la forme la moins spécifiée mais la plus dynamique de toutes qu'est la sphère, d'une part, et à celle qui peut être considérée comme la plus arrêtée et la plus statique, c'est-à-dire au cube, d'autre part. C'est pourquoi, de tout temps, on a représenté le pôle essentiel de la Manifestation par une calotte sphérique — dôme ou coupole —, cependant que son pôle substantiel était associé à des formes cubiques plus ou moins allongées ou aplaties.

Dans l'esprit des peuples dépositaires d'une tradition, la Manifestation tout entière, et l'homme en particulier, était donc comprise entre la forme sphérique originelle de l'Œuf du Monde et la forme cubique de sa solidification progressive et de sa cristallisation finale.

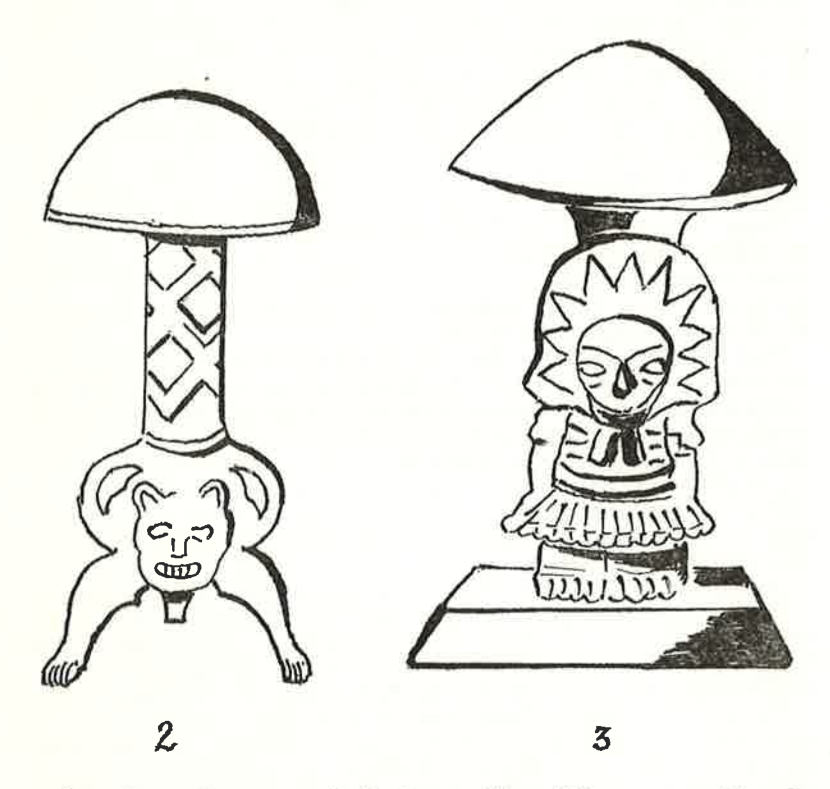
Les temples, dont la base était carrée et le toit circulaire, reflétaient ce symbolisme cosmique, et le grand prêtre, en occupant la partie centrale d'un édifice sacré, réintégrait, en quelque sorte publiquement, le Centre primordial, et s'identifiait à l'Axe du Monde. Tout le peuple pouvait alors saluer en sa personne la dernière incarnation du dieu Soleil et s'incliner devant celui qui — selon l'expression de René Guénon — apparaissait comme « le régulateur de l'ordre cosmique aussi bien que de l'ordre social ».

A Mitla, nous avons visité un temple, véritable prodige de l'architecture toltèque, et nous sommes descendu dans une crypte en forme de croix. A l'intersection des galeries qui forment cette dernière, il existe une colonne tronquée qui matérialise l'axe de l'édifice et, partant, l'Axe du Monde.

Parmi les pierres-champignons que nous connaissons, il en est deux qui comptent certainement parmi les plus significatives et les plus dignes d'intérêt. La plus ancienne, qui représente un agaric fiché sur le dos d'un jaguar (fig. 2), a été découverte au Guatemala et remonte au xᵉ siècle avant J.-C. ; la plus récente, qui se trouve actuellement au Rietberg Museum à Zurich, réunit un cryptogame et une figure humaine (fig. 3), et est datée du début de la période classique de la civilisation maya (300 à 600 ans après J.-C.).

La sculpture zoomorphique résulte de la combinaison de deux symboles traditionnellement inséparables : l'Arbre de Vie, d'une part, et le monstre qui en défend l'accès, d'autre part. A l'instar du parasol des Orientaux, l'agaric idéalisé des pierres-champignons symbolise pleinement cette partie

de l'Axe du Monde qui relie directement le Paradis terrestre aux degrés de l'Existence universelle que sont les Cieux. On remarquera le quadrillage gravé sur le stipe. L'impression qui s'en dégage est celle d'un filet aux larges mailles qui recouvrirait l'axe sur toute sa hauteur, comme pour suggérer, par-delà l'opacité de la pierre, un vide essentiel en même temps que l'idée de la réalité métaphysique cachée sous le symbole.



2 3

Quant au jaguar qui, toutes griffes dehors, constitue le socle sur lequel repose le champignon, il est — comme ailleurs le serpent ou le dragon — ce « Gardien du seuil » avec lequel doivent se mesurer les candidats à l' « Initiation ».

Placé entre la « sphère » et le « cube », situé par suite symboliquement entre le pôle céleste et le pôle terrestre, le personnage de la sculpture anthropomorphique se confond avec le pied du champignon. Autour de sa tête, et comme pour souligner sa situation éminemment centrale, un soleil flamboyant forme nimbe. On est en présence, assurément, d'une représentation du « Fils du Ciel et de la Terre », du Médiateur par excellence, qui, au temps des anciennes civilisations solaires, exerçait la double fonction de Pontife et de Souverain.

La base de cette sculpture, en tronc de pyramide, rappelle les pyramides du Mexique et d'ailleurs, dont le symbolisme s'apparente étroitement à celui du cube. En effet, tandis que l'architecture cubique correspond à une vision statique du pôle substantiel, la structure pyramidale se réfère au processus involutif de la Manifestation, dont l'éloignement progressif du Principe s'effectue dans le sens d'une quadrature grandissante.

Le culte du « teonanacatl » est certainement très ancien. De nos jours, les psilocybés hallucinogènes se consomment frais et entiers, mais il y a tout lieu de penser qu'à l'origine on les broyait, afin d'en extraire un « breuvage d'immortalité » analogue à ceux qu'on tire de la pulpe du « peyotl », des graines de l' « ololiuhqui » — dont le principe actif est parent du L.S.D. 25 — et des feuilles de la « pastora ».

On possède, en effet, une pierre-champignon anthropomorphique très caractéristique à cet égard. La silhouette qui supporte le stipe de l'agaric est celle d'une femme à genoux, penchée sur une espèce de meule plate et rectangulaire, le « metate », dont les Indiennes de ces régions se servent aujourd'hui encore pour écraser toutes sortes de graines. Dans la province de Oaxaca, les « curanderas » opèrent de la sorte avec les graines de l' « ipomoea violacea » ; à Huautla de Jimenez, on procède de même avec celles de la « rivea corymbosa ».

Les « nourritures » sacrées des Indiens du Mexique peuvent être comparées aux breuvages d'immortalité de l'Inde et de la Perse.

« Nous avons bu le Soma, nous sommes devenus immortels, nous sommes arrivés à la lumière, nous avons atteint les cieux... » proclamaient les Hindous, au temps des Vedas. « Le premier don que j'implore de toi — s'écriait Zarathustra —, ô Haoma qui éloigne la mort, c'est le Paradis des Justes resplendissants et bienheureux [1]. »

Comme le Soma et le Haoma, le « teonanacatl » des Aztèques et des Mayas était surtout — à l'origine — un instrument de réintégration dans l'état primordial, un moyen rituel de retrouver la condition des esprits et le chemin du paradis perdu. Si les textes écrits nous font défaut, les fresques et les pierres-champignons témoignent, dans la langue universelle des symboles, d'une « Science » oubliée, et leur témoignage concorde avec ceux du Rig-Veda et de l'Avesta.

Si le culte des champignons sacrés s'est dégradé au cours

1. *Poisons sacrés, Ivresses divines*, de Philippe de Felice, éd. Albin Michel.

des siècles, il survit encore dans le sud du Mexique. Les récits qui nous ont été faits de l' « expérience » accomplie à base de psilocybés hallucinogènes relataient la montée extatique à travers les cieux, la rencontre et le dialogue du sujet avec les dieux de ses ancêtres, ainsi que la merveilleuse certitude — atteinte au point culminant de l'expérience — d'avoir recouvré le « sens de l'éternité ».

Au cours des agapes fongiques, les psilocybés sont nettoyés de leur terre, rangés deux par deux et « comptés » par paires. Le nombre de paires dépend de la constitution du sujet. Chaque paire se compose d'un champignon mâle et d'un champignon femelle. La « curandera », qui a formé les couples, vous les présente. Les champignons sont donc « mariés » lorsqu'on les porte à la bouche, comme si par le sacrifice de ces singuliers conjoints, toutes les dualités, tous les contraires devaient se réconcilier dans le cœur du patient et se fondre dans l'unité retrouvée.

Les pierres-champignons, pour la plupart, ont été découvertes dans la partie haute du Mexique et du Guatemala. Avec l'obscurcissement de la Tradition, l'Esprit a cherché refuge dans les « cavernes ». Les peuples souterrains et les cavernes mythiques font partie du folklore de nombreuses tribus. Nous l'avons constaté à Huautla de Jimenez, où maintes anecdotes en font état. Mais il ne s'agit plus que de pâles survivances, ou, si l'on préfère, de vulgaires « superstitions ». Ceux qui étaient qualifiés pour la cueillette et l'offrande des fruits paradisiaques n'ont plus été trouvés, et l'Indien lui-même — à de rares exceptions près, et nous pensons à Maria Sabina, aujourd'hui disparue — ne sait plus comment s'en servir pour ramener l'homme à sa « simplicité » originelle.

EMILE FOLANGE,

HISTOIRE DE LA DÉCOUVERTE DES CHAMPIGNONS HALLUCINOGÈNES DU MEXIQUE

par Roger Heim

Le culte ancien

Les relations des premiers voyageurs espagnols et les reliques précortésiennes, fresques, statuettes et poteries, certaines antérieures à l'ère chrétienne, nous enseignent que le culte des champignons sacrés du Mexique remonte à un lointain passé. Dès le XVIe siècle, quelques frères espagnols nous rapportaient les premières indications, d'ailleurs très fragmentaires, sur l'usage, par des tribus d'Indiens du Mexique méridional, de champignons dont les effets singuliers étaient utilisés par les devins au cours de cérémonies rituelles. F. Bernardino de Sahagún (1), Francisco Hernández (2), Jacinto de la Serna (3) avaient signalé l'effet narcotique et enivrant que produisait l'absorption du teonanacatl, ou « chair de Dieu », et les hallucinations étranges, les rêves colorés, accompagnés parfois de visions démoniaques, d'accès d'hilarité, d'excitation érotique, ou au contraire les phases de torpeur, voire de bien-être, que l'ingestion de ces agarics entraînait, enfin le parti que tiraient de cet état, durant des agapes qui appartenaient à la vie communautaire, les guérisseurs ou curanderos, aptes alors à dévoiler aux assistants l'avenir, et aux victimes venues en consultation le lieu de cachette des objets disparus, ou des épouses envolées.

Parmi les données que nous a laissées la littérature ancienne, celles que Diego Durán nous a rapportées dans son *Historia de las Indias de Nueva España* (4) sont à ce propos

particulièrement précieuses. Elles concernent les cérémonies qui ont accompagné et suivi le sacre de Moctezuma II. Rappelons la traduction de lignes fort instructives à cet égard :

« ... Aux étrangers, on donna à manger des champignons sylvestres, afin qu'ils pussent s'enivrer ; après quoi, ils entrèrent dans la danse. Le sacrifice terminé, et les marches du temple et la cour restant baignées de sang humain, ils s'en allèrent tous manger des champignons crus, nourriture qui leur faisait perdre à tous la raison et les laissait dans un état pire que s'ils avaient bu beaucoup de vin ; ils étaient tellement ivres et privés de raison que beaucoup se suicidaient, et grâce au pouvoir de ces champignons, ils avaient des visions et l'avenir leur était révélé, le Diable leur parlant tandis qu'ils étaient en état d'ivresse. »

Sahagún, le célèbre historien du Mexique, a consacré plusieurs passages de son livre fondamental (1) à comparer les propriétés des teonanacatls employés par les Aztèques aux effets du cactus appelé peyotl, découvert probablement par les Otomi, utilisé aujourd'hui encore au nord de la vallée de Mexico et jusque dans le sud des Etats-Unis, plante que les botanistes appellent *Lophophora Williamsii,* et dont a été isolé l'alcaloïde bien connu aujourd'hui, la mescaline, aux surprenants effets hallucinatoires. « Les Chichimèques, nous dit Sahugún, estimaient le peyotl en place de vin ou de champignons. » Cette affirmation nous montre l'importance qu'avait prise alors l'usage de ces derniers dans la vie des Aztèques. « Ils se rassemblaient en terrain plat, chantaient, dansaient toute la nuit et tout le jour. Et le lendemain pleuraient copieusement, nettoyant leurs yeux de leurs larmes. » Le même auteur ajoutait que ces champignons « poussent sous l'herbe dans les champs ou les marécages, et sont utilisés contre les fièvres et la goutte. Ceux qui les mangent ont des visions et ressentent des palpitations au cœur, et ces visions sont parfois effrayantes et parfois risibles. Les champignons excitent le désir sexuel ».

De ces relations, et d'autres encore, résulte cette constatation qu'à l'époque précolombienne les champignons sacrés étaient consommés publiquement, que ces usages étaient fort répandus, et qu'ils s'appliquaient à des cérémonies ouvertes et non point alors tenues derrière des portes closes, comme il en fut après que les moines espagnols eurent poursuivi ces pratiques profanes. Ce sont surtout dans les régions zapotèque, nahuatl, otomi, qu'un tel usage était pratiqué de longue date, mais nous savons à la lumière de nos investigations récentes que les pays mazatèque, chinantèque, chatino, mixe, mixtèque, totonaque, probablement houastèque et tarasque doivent être ajoutés à cette liste, de même que nos propres observations nous ont prouvé que ces champignons ne sauraient être consommés que frais — crus — ou secs, mais jamais cuits ou après séjour dans l'eau bouillante, ces précautions s'expliquant désormais par la nature des corps chimiques responsables, solubles dans l'eau.

Les preuves archéologiques

Ce sont ces précédentes indications fragmentaires qui ont mis en 1953 sur la piste féconde de l'ethnomycologie méso-américaine nos amis R. Gordon et Valentina P. Wasson, auxquels nous nous associâmes dans de communes explorations. R. G. Wasson s'appliqua plus spécialement à rechercher les sources mêmes des connaissances anciennes, telles que les ouvrages postcortésiens les lui apportaient, et à retrouver des preuves archéologiques. Les fresques de Teotihuacan, dans la haute vallée de Mexico, lui révélèrent, dans le lieu célèbre de Tepantitla, des figurations murales propres au culte de Tlaloc, divinité de la foudre et des eaux, où des chapeaux de champignons se succèdent, schématisés jusqu'à l'extrême simplification de deux cercles concentriques, alternant avec des coquillages, au long d'un ruisseau.

Cette proximité picturale avec l'eau, et le fait que ces champignons sacrés soient rattachés au Dieu des Pluies, puisqu'ils sont appelés « petits enfants des eaux » — apipiltzin — par les descendants directs et actuels des Aztèques, correspondent à leur localisation géographique et climatique. Ce sont en effet pour la plupart des espèces prairiales hygrophiles, voire aquatiques (le psilocybé Zapotecorum pousse dans l'eau), croisant à la limite des terres chaudes et des terres froides, vers 900-1800 mètres d'altitude, dans des zones abondamment mouillées par les précipitations atmosphériques. De même, Wasson a retrouvé, propre à la période de Teotihuacan III, sur une fresque de Teopancalco évoquant les rites de l'enivrement, une alternance suggestive de coquilles et de champignons. Mais ce sont les champignons de pierre du Guatemala et des Chiapas et les poteries peintes de la région de Vera Cruz qui apportent à ces recherches les preuves les plus suggestives.

Il y a un demi-siècle, le Dr C. Sapper avait attiré l'attention, le premier, sur de curieux objets archéologiques trouvés surtout au Guatemala, sortes d'idoles en forme de champignons, dans lesquels on crut voir tout d'abord des représentations phalliques. Ces statuettes en pierre ont été étudiées par le Dr St. F. Borhegyi, qui en a publié une monographie (8), récemment complétée par ses observations sur les poteries et « micro-poteries » peintes du sud et de l'est du Mexique (9). Les Wasson suggèrent que ces sculptures « pouvaient être l'expression frappante d'une phase d'un culte chez les Mayas des montagnes, disparu longtemps avant l'arrivée des Espagnols ». Cette explication, à laquelle nous avons apporté notre

pleine conviction, pourrait être liée à l'origine même de cérémonies antérieures à celles dont Sahagún nous a transmis l'écho. R. G. et V. P. Wasson, au chapitre qu'ils ont consacré à ces ornements précolombiens dans leur premier ouvrage d'ensemble sur les problèmes d'ethnomycologie (5), se sont étendus sur cette remarquable interprétation. Depuis, le Dr St. F. Borhegyi, avec qui les Wasson avaient parcouru le Guatemala en 1953, a attribué les plus anciens de ces champignons de pierre au x[e] et même au XIII[e] siècle avant J.-C., les plus récents à 800 et 900 après J.-C.

Ces sculptures, de 20 à 35 centimètres de haut, sont constituées d'un chapeau épais et bombé porté par un stipe sur lequel sont souvent représentées des figures animales, crapaud, jaguar, coati, parfois un visage humain. Ce sont surtout les montagnes du Guatemala qui recèlent encore de semblables reliques mayas — on en retrouve des spécimens dans le musée Rietberg à Zurich, également à Washington, au musée de l'Homme, et ailleurs —, mais aucun souvenir du culte dont les champignons sacrés auraient été autrefois les objets ne subsiste dans ces régions d'origine (7, 10). Cependant, le Dr Borhegyi a découvert deux narrations indigènes fort anciennes et très suggestives, faisant allusion à des sacrifices — dont les pierres supportaient le déroulement — auxquels étaient associés des champignons. Wasson suppose que le culte hiératique maya, très ancien, était l'apanage d'une aristocratie de prêtres, qu'il est passé dans le peuple à la faveur de bouleversements politiques, puis, vers le nord, dans les pays mexicains, où il s'est popularisé, où il a persisté jusqu'à nos jours, tandis que, peu à peu, toute trace se perdait à son propos dans les pays mayas.

La découverte des poteries peintes est plus récente et non moins digne d'intérêt. La plus spectaculaire, la plus démonstrative aussi, celle qui apporte la preuve définitive de la nature même de ces objets, appartient aujourd'hui à la collection de Wasson, qui l'a acquise au Mexique ; elle provient des environs de Vera Cruz (10). Elle représente une femme assise, coiffée d'une sorte de turban, le bras gauche levé pour invoquer la puissance divine, la main droite posée sur un champignon dont le dessous du chapeau se creuse comme pour simuler l'hyménium lamellé. La facture de cette pièce unique est indiscutablement totonaque (on retrouve notamment au musée de l'Homme une statuette de femme totonaque qui marque une grande ressemblance avec celle que nous venons de décrire succinctement).

Le culte au XX[e] siècle

Après les premiers écrits des voyageurs espagnols, trois siècles de silence intégral s'étendirent sur les champignons

sacrés du Mexique. C'est au botaniste Richard Evans Schultes et à l'ethnologue Robert Weitlaner que revient le mérite d'avoir signalé, il y a une trentaine d'années, la persistance de cérémonies rituelles associées aux champignons sacrés dans le pays mazatèque. R. Ev. Schultes publia deux notes à ce propos, en 1939 et 1940, livrant la détermination du prétendu champignon utilisé, Panaeolus sphinctrinus (11, 12), espèce dont je pus confirmer par la suite l'identité spécifique, mais qui n'était pas celle que les Indiens utilisaient, ces derniers ayant livré au botaniste américain des spécimens se rapportant à un champignon étranger à l'usage. Les Wasson, intéressés vivement par ces indications, eurent la chance de tirer en 1953 d'une missionnaire américaine, miss Eunice V. Pike, des précisions inédites sur l'emploi, par les Mazatèques de la région de Huautla de Jimenez, de champignons hallucinogènes et divinatoires, utilisés dans des cérémonies rappelant évidemment celles dont Sahagún nous entretient, mais que le rite catholique avait notablement modifiées.

Ces premières informations ouvraient à M. et Mme Wasson, dès le mois d'août 1953, la route de Huautla, où leurs investigations se révélèrent fructueuses. Ils purent réunir une documentation sur les appellations vernaculaires propres aux champignons sacrés, recueillir quatre espèces parmi ceux-ci, qu'ils me transmettaient, que je pus étudier, décrire et pour la plupart cultiver au laboratoire de Cryptogamie du Muséum à partir de leurs spores : l'une, nouvelle pour la science, se révélait alors fréquemment utilisée à des fins divinatoires ; relativement commune, propre aux pâturages et aux champs de maïs, elle fut désignée sous les termes de Psilocybe mexicana Heim ; une autre, propre aux bouses de vache et au fumier, s'identifiait au Stropharia cubensis Earle ; une troisième, proche du Psilocybe du sud des Etats-Unis décrit par Murrill sous le nom de caerulescens, était appelée var. Mazatecorum ; la quatrième, lignicole, appartenait au genre Conocybe (C. siligineoides Heim). Mieux, R. G. Wasson, sa femme et sa fille eurent la possibilité d'assister aux étranges cérémonies nocturnes au cours desquelles le curandero Aurelio Carreras consomma quatorze paires de Psilocybe mexicana et trois de Stropharia cubensis. Le rite, auquel participent de nombreux accessoires, a été par la suite décrit minutieusement en anglais par les Wasson dans leur premier ouvrage (5), puis en langue française par Wasson dans notre livre, publié en collaboration avec lui, en 1958 (13).

Mais c'est en 1955 que les Wasson participaient eux-mêmes aux agapes mazatèques nocturnes, auxquelles présidait l'étonnante curandera Maria Sabina. Ils éprouvèrent des hallucinations dont ils nous ont fourni les premières relations dans les volumes rappelés ci-dessus : formes géométriques richement colorées, puis colonnades, patios d'une splendeur royale, édifices aux brillantes couleurs, les visions se succédant sans

fin, naissant l'une de l'autre, « chacune émergeant du centre de la précédente ». La notion de temps est bouleversée. « Toutes les impressions visuelles et auditives sont gravées dans la mémoire comme au burin. » Par la suite, Wasson répétait l'expérience chez lui, à New York, toute la scène étant alors animée par l'intensité anormale des couleurs apparues. « J'ai vu les ciels de Greco tournoyer au-dessus de New York (5, 14). »

Auparavant, en mai 1954, Wasson explorait le pays mixe, y retrouvait la trace persistante de cérémonies analogues, quoique différentes dans le détail, tandis qu'en juillet 1955, accompagné de Robert Weitlaner, il parcourait la région de San Augustin Loxicha, en pays Zapotèque, où précédemment le Dr Bl. Pablo Reko en 1953, le Dr Pedro Carrasco en 1949, avaient constaté, au cours de voyages d'investigation ethnologique, que les champignons sacrés ainsi que d'autres substances végétales hallucinogènes y étaient encore en usage. Dans cette région précise (5, 15), j'ai pu par la suite établir que deux espèces utilisées par les Zapotèques étaient le Psilocybe mexicana, encore, et le Psilocybe que je nommai Zapotecorum, propre aux marécages et aux lieux abondamment mouillés (16).

Mais les essais culturaux entrepris au Muséum de Paris depuis 1955, avec le concours de mon assistant Roger Cailleux, devaient entre-temps se révéler fructueux. Le strophaire provenant des premières récoltes de Wasson fructifiait parfaitement sur composts, en conditions non stériles (17). Je devais, grâce à ces matériaux vivants, réaliser moi-même à Paris une première expérience d'ingestion le 18 mai 1956, peu de semaines avant l'expédition que nous entreprîmes avec M. R. G. Wasson, à laquelle se joignait l'ethnologue français Guy Stresser-Péan. J'ai donné une relation détaillée de ce premier essai (18), réalisé à partir de 120 grammes de strophaires frais, dose dont nous savons aujourd'hui qu'elle était excessive, puisqu'elle correspondait probablement à l'absorption d'environ 40 milligrammes de substance active, c'est-à-dire quatre fois plus que la quantité considérée comme efficace et non dangereuse, telle que l'ont révélée les études ultérieures. Je ne reviendrai pas ici sur les phénomènes éprouvés, qui s'appliquaient surtout à des modifications optiques profondes, propres à des intensifications fulgurantes et étonnantes des couleurs, à une excitation gaie, à une duplication, à la fin mouvante, des objets. Les essais entrepris sur nous, indépendamment, par Wasson et par moi-même, malgré les différences liées aux particularités génétiques de nos respectives individualités, apportaient la confirmation péremptoire des expérimenateurs du XXᵉ siècle.

Nos expéditions de juillet-août 1956 (19) venaient tout d'abord étendre les connaissances réunies antérieurement sur les rites en pays mazatèque, dans la région de Huautla de Jimenez, centre d'études sur lequel Wasson avait jeté précédemment sont dévolu. De nouveaux documents sur les cérémonies auxquelles présidaient Maria Sabina et deux autres curanderos de Huautla s'ajoutèrent aux précédents. Je participai, avec G. Stresser-Péan, aux agapes mexicaines, et nous en éprouvâmes tous les effets ; des enregistrements sonores de séances nocturnes étaient réalisés par R. G. Wasson et son photographe Al. Richardson. De nombreuses récoltes de champignons hallucinogènes sur le terrain même de la croissance de ceux-ci se succédaient. Puis nous nous rendions en pays chatino, au nord de l'isthme de Tehuantepec, dans la région de Jochila, où trois espèces de champignons sacrés étaient recueillies : le Psilocybe Zapotecorum, propre aux marécages, et la var. nigripes du Ps. caerulescens, en même temps qu'à nouveau le mexicana. Une autre cérémonie s'ouvrait à nos investigations ; celle-ci, conduite par le curandero Balthazar, réalisée durant le jour, avait pour objet de découvrir, sous l'action des champignons, le diagnostic et le remède d'une affection dont était frappé un jeune enfant du village amené au guérisseur par sa grand-mère.

Enfin, deux excursions en pays aztèque, l'une sur les flancs du Popocatepetl, l'autre dans la vallée de Mexico, sur le marché de Tenango del Valle, me révélaient ou confirmaient respectivement l'existence de deux Psilocybes — précédemment transmis également par Wasson — utilisés par les Nahua — auxquels j'attribuais les dénominations de Ps. Aztecorum et de Ps. Wassonii (19). En 1956, j'avais encore parcouru les Chiapas, où j'étais allé déjà, seul, en 1952. G. Stresser-Péan m'y accompagnait cette seconde fois, mais nous ne pûmes trouver aucun psilocybé hallucinogène ni détecter aucune trace de survivance de cérémonies dont les champignons pussent être les objets. Bientôt s'ajoutaient trois groupes de documents utiles : Téofilo Herrera, de l'université de Mexico, en 1956 encore, puis G. Stresser-Péan et Weitlaner en 1957, me transmettaient des échantillons et des précisions sur l'usage auquel donnait lieu le Psilocybe Wassonii. L'année 1958 se révélait également fructueuse : R. G. Wasson atteignait en juillet la région de forêt ancienne de Rio Santiago, en pays mazatèque, et en rapportait l'espèce lignicole que j'ai identifiée au Psilocybe yungensis Sing. et Sm., champignon trouvé précédemment dans la forêt bolivienne par Rolf Singer, tandis que Searle Hoogshagen me communiquait le même mois, du pays mixe, de nombreux spécimens de deux autres espèces que je décrivais respectivement sous les noms de Ps. mixaeensis et Hoogshageni (13), et dont nous réalisions, avec R. Cailleux, la culture, obtenant de la première, au laboratoire, des fructifications spectaculaires.

Par la suite, deux nouvelles séries d'expéditions au Mexique furent entreprises par Wasson et par moi-même en 1959 et en 1961. A celles-ci participèrent également Roger Cailleux, et, aux premières, Guy Stresser-Péan.

En 1959, la région mazatèque fut à nouveau le centre de

nos investigations, et nous pûmes explorer par trois fois la magnifique forêt relictuelle de Rio Santiago, où les récoltes du Psilocybe yungensis se révélèrent abondantes, en même temps que toute une flore mycologique sylvestre. Les prairies de la région de Huautla nous livrèrent encore la présence de Psilocybe, notamment mexicana, Hoogshageni Heim, et nous y trouvâmes le semperviva sauvage, décrit précédemment en culture, par mutation du premier — problème génétique qui méritera de nouvelles études. J'en profitai pour explorer plus complètement la flore mycologique du pays mazatèque. La seconde expédition nous amena de Mitla à Zacatepec, en pays mixe, où les récoltes furent moins abondantes, mais où nous recueillîmes le Psilocybe mexicana et plusieurs formes de caerulescens dont l'usage subsiste encore, mais affaibli. Pendant ce temps, R. G. Wasson atteignit dans cette région même Cotzocon et San Pedrito Ayacaxtepec, où les Indiens lui remirent des spécimens d'une variété claire — albida — de cette dernière espèce, que nous considérons désormais comme réunissant des formes stables liées à des microclimats différents, et nettement distinctes. Puis nous explorâmes la forêt à Fagus mexicana de Zacatlamaya, au sud de Zacualtipan, aux confins des pays houastèque et totonaque, qui nous rapporta une espèce inédite de Psilocybe (Ps. fagicola Heim et Cailleux), poussant dans l'humus sous cet arbre, le plus méridional des hêtres américains. Enfin, la région totonaque de Villa Juarez et Necaxa nous procurait les Psilocybe mexicana, semperviva et caerulescens, mais les survivances des usages se révélaient à peu près perdues dans cette région (20). En 1961, enfin, j'emmenai au Mexique Roger Cailleux et un excellent opérateur de cinéma, M. Pierre Ancrenaz, collaborateur du Dr Pierre Thevenard, avec qui nous avons pu préparer depuis cette date un film de long métrage (deux heures et demie environ), en 35 millimètres et en couleurs, sur les champignons hallucinogènes du Mexique et les divers prolongements, cultural, chimique, psychophysiologique, auxquels leur étude a pu conduire, réalisation menée à bien grâce à la généreuse contribution financière de la Fondation Singer-Polignac. Nous pûmes ainsi travailler sur le terrain à la fois aux prises de vue et à l'exploitation mycologique. Avec quelques difficultés, nous pûmes prendre à Huautla de Jimenez les dispositions propres à un enregistrement des manifestations provoquées par l'absorption des champignons chez Maria Sabina, sa sœur, ses filles, son beau-frère, séance nocturne qui constituera l'une des scènes spectaculaires du film. Après avoir à nouveau recueilli, malgré la sécheresse, les Psilocybes mexicana et semperviva, puis exploré la forêt de San Bernardino, nous gagnions le pays mixtèque et prenions contact, dans la partie centrale et élevée de celui-ci, auprès du village de San Miguel Progreso, avec l'Indien Agapito, qui nous conduisit sur les lieux où poussent les deux espèces de Lycoperdons, réputés offrir une action sédative,

dont l'un est le L. cruciatum (de seconde qualité) (21). Malgré l'expérience prétendue positive à laquelle Agapito et l'ethnologue américain Robert Ravicz se sont livrés lors de notre séjour à San Miguel Progreso, nous restons quelque peu sceptiques, M. Wasson et moi-même, sur l'action réelle de ces champignons qui, selon les Indiens, provoqueraient des rêves colorés au cours desquels des réponses seraient données à des questions posées à l'état de veille. Par contre, R. G. Wasson se rendit dans la région de Juxtlahuca (1 500 m d'altitude), en la Mixteca occidentale, s'appliquant encore à l'usage du Psilocybe mexicana, notamment à San Pedro Chayko (21).

Entre-temps, Guy Stresser-Péan avait parcouru en novembre 1959 le « municipio » de Misantla, qui dépend de l'Etat de Vera Cruz, dans les vallées du versant septentrional de la Sierra de Chiconquiaco, où l'usage divinatoire de diverses drogues hallucinogènes, dont les champignons, était naguère répandu. Aujourd'hui, l'utilisation des Psilocybes est restreinte à quelques vieux guérisseurs et au souvenir qu'en gardent un petit nombre d'informateurs, qui en rappellent les dangers quand l'ingestion a eu lieu à haute dose. Il semble bien qu'on employait ces espèces dans le pays totonaque pour traiter les cas d'espanto, ou maladie due à la perte de l'âme. Des visions agréables et des révélations, propres aux problèmes qui vous préoccupent, suivent cette consommation avec immersion de l'eau où a macéré une petite labiée odorante appelée martanche. La dose optimale de ce Psilocybe Zapotecorum Heim var. elongata correspond à sept exemplaires à l'état sec. Les deux autres espèces utilisées, déterminées également par nous-même, sont une forme du Psilocybe yungensis — ou peut-être cordispora Heim — et le Ps. caerulescens Murr. (22).

En septembre 1960, Stresser-Péan entreprenait de nouvelles investigations dans cette même région totonaque où il retrouvait une grande espèce, le Ps. Zapotecorum, comme, semble-t-il, dans le Municipio de Tenochtitlan, et les Ps. caerulescens et mexicana. Les relations faites par les Indiens ont confirmé ce que nous avions appris d'autre part : les uns, sous cette influence, rient, d'autres sont effrayés. « Un malade peut arriver à savoir (grâce à la présence d'un parent qui enregistre ses paroles) où, quand, et dans quelles circonstances il a été frappé d'espanto. Il peut alors prendre les mesures nécessaires pour que son âme réintègre le corps dont elle était sortie, ce qui rétablit le bon équilibre de l'organisme (23). »

Notre ultime voyage eut lieu au milieu d'août 1961 dans la région Pahuatlan (1 050 m alt.), d'où nous atteignîmes Xolotla (1 190 m), au nord de Tulancongo (au sud de la limite entre les provinces de Vera Cruz et de Hidalgo), où des informations semblaient établir le maintien du culte des champignons sacrés. Mais cette excursion, à travers un pays d'ailleurs somp-

tueusement beau, fut un échec. Le préposé aux cérémonies se récusa, la sécheresse sévissait d'ailleurs, et nous ne récoltâmes aucune espèce hallucinogène. Du moins, nous pûmes revenir sur Villa Juarez et Necaxa, et récolter dans une période très pluvieuse, avec Roger Cailleux, comme nous l'avions fait deux ans auparavant, les Psilocybes mexicana et semperviva dans les prairies humides et les bois de pins et de chênes avoisinants, enfin enregistrer plusieurs séquences de notre film sur la récolte même des Psilocybes hallucinogènes.

A ces quelques nouvelles acquisitions, on pourrait encore ajouter celles qui proviennent d'un voyage de Henry K. Puharich, durant les années 1960 et 1961, en pays chatino, d'où ce collecteur me transmit les Psilocybes Zapotecorum et caerulescens.

La culture des psilocybés hallucinogènes réalisée à Paris

Entre-temps, nous avions abordé au Muséum de Paris les problèmes posés par la culture des champignons hallucinogènes et nous nous étions efforcés, depuis 1953, d'obtenir méthodiquement des carpophores, avec l'aide de notre collaborateur Roger Cailleux. Lors des premières tentatives, la culture du Strophaire apparaissait réalisable et relativement aisée sur composts, et c'est par ce procédé que des résultats apparaissaient dès 1955, et me conduisaient à une première expérience positive d'ingestion. Après l'expédition de 1956, plusieurs essais entrepris sur quelques espèces de Psilocybes devaient peu à peu se révéler féconds. Nous en avons signalé les étapes, et dans une note avec Roger Cailleux, mentionné dès 1957 les résultats prometteurs, que les obtentions ultérieures ont sanctionnés (17). L'ensemble de ces recherches nous a permis d'atteindre les trois objectifs que nous nous étions fixés : tout d'abord, produire des cultures pures, à partir de la chair et de la spore, des espèces hallucinogènes (aujourd'hui, sur quatorze espèces ou variétés sauvages, onze sont cultivées au laboratoire), et étudier comparativement leurs mycéliums ; ensuite, réaliser la poussée, sur composts ou en Erlenmeyer, des carpophores, selon les conditions précises du milieu physico-chimique et de l'ambiance, permettant de telles fructifications dans les conditions les mieux aptes à une étude descriptive complète des formes ; enfin, à partir de ces obtentions, réunir la quantité de matière nécessaire à la poursuite d'investigations d'ordre chimique, puis physiologique.

Ces trois objectifs ont pu être entièrement atteints. Successivement, les Psilocybes mexicana, caerulescens (variétés Mazatecorum et nigripes), Zapotecorum, mixaeensis, et bien

entendu le Stropharia cubensis et l'espèce mineure Ps. yungensis, enfin la remarquable espèce mutante Psilocybe semperviva, ont pu, non seulement fructifier, mais être obtenus en abondance, ce qui a permis de préciser les particularités physionomiques, anatomiques et biologiques de ces champignons. Bien mieux, les réussites exceptionnelles auxquelles a conduit dans ces conditions le Psilocybe mexicana nous autorisaient à donner à cette culture une signification étroite que le Dr Albert Hofmann, de Bâle, allait exploiter sur une plus large échelle (24).

Je trouvai, en effet, auprès de ce savant chimiste dont les travaux sur les substances indoliques, et notamment les alcaloïdes de l'ergot, font autorité, et de MM. Arthur Brack et Hans Kobel, un concours essentiel. Tout d'abord, il nous était permis de développer les cultures du Psilocybe mexicana, dont, avec R. Cailleux à Paris, nous notions la ségrégation selon plusieurs souches aux caractères distincts, mais constamment maintenus. D'autre part, ce champignon de petite taille pouvait produire en culture des sclérotes, dont le poids était généralement de l'ordre de 5 à 10 grammes, mais atteignait jusqu'à 22 grammes pour un tubercule de 5 centimètres de longueur sur 3,5 cm de largeur. Dans le laboratoire de Cryptogamie du Muséum, 650 terrines ont été successivement ensemencées dans une première série d'essais à partir de trois souches distinctes de Psilocybe mexicana, produisant 1 070 grammes de carpophores secs. Bientôt après, on obtenait à Bâle 2,350 kg de sclérotes et de mycéliums séchés. Ces essais avaient mis en évidence les influences respectives, d'une part de la teneur du milieu de culture en substance nutritive (moût de bière, maltéa), d'autre part du flux lumineux sur la formation des carpophores et des sclérotes, et l'opposition remarquable entre les conditions propres à l'une ou à l'autre des récoltes pour une même température (20 à 24°) : les sclérotes apparaissaient difficilement à la lumière, nettement plus abondamment à l'obscurité, et pour des teneurs en moût de bière relativement élevées (1,7 à 7 %) ; les carpophores, au contraire, ne se formaient qu'à la lumière, jamais à l'obscurité, et pour des taux très faibles en matière nutritive (1 à 0,15 %, le maximum correspondant à une teneur de 0,3 à 0,4 %). Sur ces résultats, sur les procédés de culture sur composts et les précautions prises à cet égard, nous nous sommes longuement étendus précédemment, notamment dans notre ouvrage d'ensemble (24).

Une autre réussite devait enfin attirer notre attention : indépendamment des souches différentes auxquelles la culture du Psilocybe mexicana conduisait, selon des fructifications constamment reproduites, aux caractères variétaux fixes, à partir des semences d'exemplaires sauvages apparemment identiques, nous obtenions un mutant, d'une origine selon toute vraisemblance propre encore au mexicana *lato sensu*,

et dont les particularités physionomiques, sporales, biologiques devaient se préciser par la culture, conduisant à un type spécifique stable et remarquablement distinct des exemplaires sauvages primitifs. Cette espèce, plus puissante, à plus haute teneur en principe actif, aux fructifications douées d'une durée de vie exceptionnellement longue — quatre à cinq semaines —, a été appelée Psilocybe semperviva (24). Nous reviendrons ailleurs sur l'intérêt remarquable de cette spéciation.

Mais ces essais et leurs aboutissements devaient mener à un autre but, qui nous apparaissait essentiel : l'étude chimique des champignons hallucinogènes, la recherche de la nature et de la structure des corps responsables des effets provoqués.

Tel est l'historique des contributions apportées à la connaissance, ancienne et moderne, des teonanacatls. Il conviendrait d'y ajouter les notes descriptives de R. Singer et Al. H. Smith, qui ont suivi nos premières publications (25), et celles de nos amis mexicains, Téof. Herreda et M. Zenteno (26), et enfin celles de Gaston Guzman (27, 28), qui a étudié notamment la répartition des psilocybés hallucinogènes et leurs caractères écologiques.

L'aspect chimique : psilocybine et psilocine

Le résultat essentiel des premières investigations d'ordre chimique, par la méthode chromatographique, menées grâce à l'obtention en culture d'un matériel abondant propre au Psilocybe mexicana et aux sclérotes apparus seulement au laboratoire, dans des conditions d'obscurité et surtout de haute nutrition, a été consigné dans une première note, signée de A. Hofmann, R. Heim, A. Brack et H. Kobel, et parue dans *Experientia*, puis dans la *Revue de Mycologie*, enfin dans notre ouvrage collectif (30). On trouvera dans ce dernier, comme dans le présent volume, les précisions apportées par Albert Hofmann sur les diverses étapes des recherches d'ordre chimique qui ont conduit successivement à l'obtention des cristaux de psilocine et de psilocybine, à la connaissance de leur formule de constitution et à leur double synthèse. On trouvera d'ailleurs dans la mise au point que nous avons publiée en 1959 (31), puis dans notre ouvrage sur les champignons toxiques et hallucinogènes (32), le résumé des investigations chimiques sur la psilocybine et la psilocine entreprises par A. Hofmann et ses collaborateurs (33, 34, 35). Rappelons-en les résultats essentiels :

Si l'on sature de gaz carbonique une solution aqueuse de psilocybine afin d'en éliminer l'oxygène de l'air, et qu'on la chauffe en tube scellé à 150° pendant une heure, la molécule, par scission hydrolytique, se coupe en une molécule d'hydroxy-

4-diméthyltryptamine et une molécule d'acide phosphorique. A. Hofmann avait déjà montré, en 1955, avec Stoll, Troxler et Peyer, que les isomères de l'hydroxy-indole se reconnaissaient dans les caractères bien particuliers de leur spectre ultraviolet. C'est ainsi qu'on peut déduire, de l'allure de la courbe d'absorption de la psilocine, qu'il s'agit ici d'un dérivé indolique en position 4, et la structure précise de ce corps, identifiable à celle de la psilocybine déphosphorylée, a pu être montrée grâce à un spécimen authentique d'hydroxy-4-diméthyltryptamine, d'ailleurs obtenu par synthèse. Quant à l'acide phosphorique, on le précipite et on l'identifie sous forme de sel ammoniaco-magnésien.

En traitant par le diazométhane la psilocybine en solution méthylique, Hofmann et ses collaborateurs ont obtenu un composé neutre dans lequel sont entrés deux groupes méthyliques ; il est identifiable à l'ester méthylique du sel quaternaire de la psilocybine. Hofmann a été aidé dans la réalisation de la synthèse de la psilocybine par le fait — nous l'avons déjà dit — qu'il avait été associé précédemment à la préparation par synthèse du benzyloxy-4-indole ; c'est ainsi qu'il obtiendra, par la méthode au chlorure d'oxalyle, l'hydroxy-4-diméthyltryptamine, qui se montre identique au produit d'hydrolyse de la psilocybine déphosphorylée. Par l'estérification de l'hydroxyle phénolique de ce corps au moyen du chlorure de dibenzylphosphoryle et la scission réductive des groupes benzyliques, on revient à la psilocybine elle-même. Spectres infrarouge, points de fusion, formes cristallines, solubilités, réactions de coloration s'identifient parfaitement pour les deux corps, naturel et synthétique.

Ainsi, les travaux de Hofmann et de ses collaborateurs ont abouti à mettre en évidence l'existence de la première substance indolique phosphorylée qui ait été trouvée dans la nature et du premier dérivé naturel de la tryptamine dans lequel le système indolique soit substitué en position 4 par un groupement hydroxyle. L'éminent chimiste de Bâle ajoutait : « Par sa structure, la psilocybine est étroitement apparentée à des dérivés naturels de l'hydroxytryptamine, la bufoténine (hydroxy-5-diméthyltryptamine), la bufoténidine (base quaternaire de la bufoténine). Elle est en outre apparentée aux alcaloïdes indoliques d'action psychotrope tels que tabernanthine, harmine et réserpine. »

D'ailleurs, Hofmann était bien placé pour insister encore sur la parenté entre la psilocybine et la diéthylamide de l'acide lysergique — ou L.S.D. 25 —, puisque seuls, parmi les dérivés indoliques naturels, la psilocybine, le L.S.D. 25 et les alcaloïdes de l'ergot du seigle, auxquels se rattache le L.S.D. 25, offrent un système indolique substitué en position 4.

Bientôt, enfin, A. Hofmann et F. Troxler établissaient irréfutablement que la psilocine est identique à la psilocybine déphosphorylée (36). Ils ajoutaient que, conformément à

leurs premiers résultats, les réactions psychiques et somatiques, à la suite d'applications perorales de psilocine chez l'homme, sont très proches de celles que produit la psilocybine. Il résulte de ces faits que le reste de l'acide phosphorique, attaché à la molécule de la psilocybine, n'est pas nécessaire pour déclencher les effets psychopharmacologiques. Contrairement à ce que nous pouvions penser à la suite des premières analyses, l'atome de phosphore ne joue aucun rôle dans le mécanisme hallucinogène ou psychodysleptique auquel se rattachent les propriétés des agarics hallucinogènes mexicains.

La présence de la psilocybine et de la psilocine était enfin confirmée par l'étude chromatographique systématiquement appliquée à diverses espèces de Psilocybes et du Strophaire hallucinogènes. Après une première note qui montrait un pourcentage de psilocybine de 0,3 % et de psilocine de 0,01 % dans le Psilocybe mexicana, et de 0,4 % du premier corps, de 0,03 % du second dans l'espèce mutante semperviva, les taux étaient précisés par de nouvelles analyses chez les espèces de Psilocybes mexicana, caerulescens var. Mazatecorum, Zapotecorum, Aztecorum, semperviva, Wassonii, et chez le Stropharia cubensis que nous avions entre-temps (1957) découvert en Thaïlande et au Cambodge, et cultivé à partir de ces nouvelles souches au Muséum de Paris (37).

L'aspect physiologique : les expériences préliminaires

Elles nous viennent tout d'abord, bien entendu, des multiples usages auxquels les populations indiennes du Mexique se sont livrées, et dont l'écho, transmis par les voyageurs espagnols lors de la Conquête et sitôt après, a été transcrit ci-dessus. Trois siècles de silence se sont ensuite étendus sur ces chapitres et leurs objets, mais les rites continuaient de se succéder dans la nuit, derrière les portes closes de demeures isolées, au cœur des contrées montagneuses du Mexique méridional.

C'est aux Wasson, puis à nous-même, qu'il appartenait de vérifier les étonnantes propriétés des teonanacatls, avec les Indiens eux-mêmes, au cours de leurs propres cérémonies d'une part, et, d'autre part, dans la lumière du jour, à New York et à Paris (13). Quand la culture semi-industrielle fut réalisée au Muséum, puis largement appliquée à Bâle, de nouvelles expériences à partir des champignons furent tentées par Albert Hofmann, Arthur Brack, Hans Kobel, en Suisse ; par Roger Cailleux (13), P. Nicolas-Charles, à Paris. Lorsque les premiers cristaux de psilocybine furent extraits, A. Hofmann et A. Brack en vérifièrent les effets, qui se révélèrent identiques à ceux des champignons eux-mêmes. C'est alors

que l'étude psycho-physiologique et clinique de la psilocybine devait être entreprise systématiquement, à Paris par le professeur Jean Delay et ses collaborateurs Pierre Pichot, Thérèse Lemperière, P. Nicolas-Charles, Anne-Marie Quétin (38, 39), puis en Suisse, en Allemagne, en Grande-Bretagne, aux Etats-Unis, sur les expérimentateurs volontaires et normaux, et sur les malades mentaux. Ajoutons enfin qu'Henri Michaux se livrait au début de 1959 à quelques expériences (40, 41).

L'ensemble de ces données a établi que l'absorption soit des champignons sacrés du Mexique et des espèces apparentées renfermant les deux substances isolées — ou l'une d'entre elles —, soit des deux corps obtenus par synthèse, produits dans des conditions optimales, selon des quantités ni trop faibles ni trop fortes, de l'ordre de 8 à 15 milligrammes de psilocybine, d'environ 2 à 6 grammes de champignons secs, ou de 13 à 40 grammes de champignons frais selon les espèces et les réactivités des expérimentateurs, détermine des manifestations nombreuses, somatiques et psychiques, dont certaines sont constantes chez tous les individus soumis à ces actions, dont d'autres varient selon le capital génétique de ceux-ci.

Par la suite, la découverte des champignons sacrés du Mexique et celle des corps responsables qu'ils renferment ont entraîné de nombreuses études expérimentales d'ordre clinique, certaines orientées vers la voie psychiatrique, alors que des journalistes à la recherche d'articles à sensation, des reporters à la radio, des vulgarisateurs rarement bien renseignés, des voyageurs amateurs de réclame, faisaient connaître dans le public, souvent d'une manière discutable, les faits et les investigations attachés à l'histoire des publications initiales.

Par contre, des ouvrages ou des brochures, soit de littérateurs spécialisés dans l'usage des drogues, soit de psychiatres connus ou de spécialistes des maladies mentales, venaient élargir heureusement le domaine ainsi ouvert. L'écrivain Henri Michaux, dans des textes dont la manière et le style peuvent inquiéter certains esprits orthodoxes, transmettait des données qui n'en étaient pas moins précieuses (41) ; les Drs Cavanna et Servadio publiaient une étude approfondie sur leurs expériences (40), plusieurs collaborateurs du professeur Jean Delay consacraient leur thèse de médecine à ces questions (43, 44). Nous nous contenterons ici de résumer l'état actuel des conclusions essentielles auxquelles ces diverses études ont abouti.

Les effets sur les individus normaux

Ce sont les premières publications de Jean Delay et de ses élèves qui ont mis tout d'abord en évidence, sitôt après nos

personnels essais préliminaires, la plupart des réactions observées par des individus considérés comme normaux. Jointe récemment à certaines expériences, enregistrées dans notre film réalisé avec le Dr P. Thévenard, faites sur quelques personnes qui ont bien voulu s'y prêter, cette documentation suffit déjà à donner une idée exacte de l'ampleur et de l'intérêt des réactions enregistrées. Nous les résumerons ici.

Chez les individus normaux, on peut établir ainsi les effets essentiels de ces drogues :

Effets somatiques :

Mydriase des pupilles (plus de 90 %) ; ralentissement du pouls et hypotension (en général) — ce qui est contraire à l'action provoquée par la mescaline et le L.S.D. 25 —, asthénie, somnolence, bâillements, sensation de faim répétée ;

Congestion faciale presque constante, congestion des mains, accompagnées soit de froid soit de chaleur ; sueurs fréquentes ;

Tremblements analogues aux frissons provoqués par le froid, fourmillement caractéristique dans les doigts, vertiges, céphalées ;

Modifications de la sensibilité cutanée ;

Démarche ébrieuse ;

Diminution de la glycémie et de la kaliémie, aucune action sur l'électroencéphalogramme ;

Effets psychiques et caractériels ;

Troubles de l'attention, extraversion ;

Modifications dans la perception du temps et des espaces — le temps se raccourcit ou s'allonge, les objets se rapprochent ou s'éloignent —, c'est-à-dire dérèglement du temps vécu et de l'espace vécu, avec illusions visuelles, hyperesthésie et hallucinoses auditives, modifications olfactives et hyperacousie, bizarrerie de l'ambiance ;

Vision accélérée et kaléidoscopique du mouvement ;

Parfois dysphorie, avec instinct d'opposition, de contradiction ; excitation, ou simplement appréhension, perplexité, crainte, bouffées d'angoisse ;

Modifications de l'humeur de type euphorique avec loquacité, jovialité, familiarité augmentées, crises de rire immotivées ;

Obsession liée à un rapprochement mnémotique, à une réminiscence : une image s'impose, réapparaît sans cesse, sous des formes diverses, dans un animal fabuleux ; constamment, le végétal s'introduit ;

Parfois, sens des situations comiques, propension aux plaisanteries de mauvais goût ; souvent, satisfaction de soi — « J'ai eu du génie pendant trois heures » —, et cependant pauvreté du raisonnement ; enfin, fuite des idées, difficulté à fixer sa pensée, et même vide de celle-ci, ou bien joie contemplative, repliement, béatitude ;

La dépersonnalisation s'observe dans 70 % des cas, traduite soit par des sensations psychiques correspondant à un véritable dédoublement, soit par des manifestations somatiques propres à la modification de densité du corps, ou par l'impression d'intrusion d'organismes parasites, la déréalisation, la « perte de la fonction du réel » (P. Janet), aboutissant au délire, parfois offensif, violent, inquiétant.

Troubles intellectuels :

Les mots viennent difficilement, jusqu'à atteindre le mutisme ; l'expérimentateur cherche l'un pour l'autre, n'achève pas ses phrases, se concentre sur un terme qu'il répète, auquel il revient, qu'il contemple comme avec une satisfaction admirative, qu'il enveloppe de verbalisme confus ;

Le choix des mots est souvent mal adapté à l'objet qui est en cause, ou bien les termes se contredisent : « Je simplifie, mais j'introduis des détails », « Joli et monstrueux » (M. M.) ; mais parfois une expression imagée surgit, heureuse : « Méchant comme un œil de poule » ;

Insistance sur des points sans importance montrant une interprétation inexacte de la valeur des faits ;

Lecture difficile, l'orthographe devient incorrecte, l'écriture se modifie, se désarticule, apparaît colorée (R. H) ;

Enfin, et nous insisterons sur cet aspect : « Libération d'une mémoire désocialisée » (J. Delay), afflux des souvenirs d'enfance, confusion du présent et du passé.

Certains aspects caractéristiques de ce tableau méritent d'être examinés de plus près. Il semble que le fond de l'individu ne soit pas entamé par l'expérience. Autrement dit, l'épreuve psilocybienne révèle des modifications, notamment psychiques, qui méritent l'analyse dans une introspection psychologique. Les réactions, euphoriques ou dysphoriques, ont un sens. Mais elles ne sont pas acquises. Il n'y a pas d'accoutumance.

D'une façon générale, on peut dire que les réminiscences ont un intérêt sur les plans pratique et thérapeutique.

Un autre fait, rare d'ailleurs, dont nous avons enregistré avec le Dr P. Thévenard un cas remarquable, concerne l'acquisition, après l'épreuve, d'une qualité que le patient ne possédait pas précédemment et qu'il a enregistrée à la suite de celle-ci. La remarque s'applique à un expérimentateur, M. E., qui fut soumis à six essais successifs. Au cours de la troisième séance, il lui vint brusquement l'envie de dessiner, ce qu'il réalisa dans des conditions de plus en plus satisfaisantes, alors qu'il n'avait manifesté aucune disposition de cette nature auparavant. Ce sera d'abord un oiseau de proie stylisé, avec ses griffes. Il trace les vagues de l'océan. Il schématise dans une double ligne le zigzag de la foudre. En deux traits, il

représente le tombeau de l'Empereur — réminiscence des Invalides. Lors de la cinquième expérience, il s'attache à la spirale jusqu'à atteindre l'entonnoir, qui devient une obsession. Puis il exprime le besoin de peindre. On lui donne des couleurs et des pinceaux. Il gribouille. Ce seront d'abord des signes héraldiques, jusqu'au typha des Egyptiens, puis une silhouette de coq aux ergots proéminents. Or, plusieurs mois après, il éprouve brusquement, dans son état normal, une sorte de pulsion impérative qui l'amène, parti du coq de l'expérience, avec ses griffes, à dessiner, sur le mur de sa chambre, un Christ, remarquable dans son tracé et par sa main, également un Adam et une Eve aux lignes incomplètes mais harmonieuses, avec — encore — une silhouette de coq à la facture digne d'un artiste. Ainsi l'expérimentation psilocybienne a conduit le patient à une acquisition étonnante ; ce n'est pas seulement la réminiscence d'un souvenir lié à l'action de la drogue, c'est la traduction imprévue d'un talent qu'elle a fait naître. Mais traduction momentanée, bien vite disparue, car l'expérimentateur n'a pas conservé par la suite ce pouvoir né de l'épreuve.

La psilocybine chez les malades mentaux

Il est impossible de résumer ici l'ensemble des études entreprises dans ce domaine. Contentons-nous de rappeler que les effets somatiques — mydriase, bradycardie, hypotension, congestion faciale, sueur, asthénie, somnolence — sont à peu près les mêmes que chez les personnes normales ; marche ébrieuse, secousses, tremblements, se retrouvent pareillement.

Quant aux effets psychiques, ils sont caractérisés en priorité par des troubles de l'humeur — euphorie, jovialité, sensation de bien-être. Il est intéressant de noter une inversion de l'humeur chez les mélancoliques. Parfois, au contraire, il s'agit d'une dysphorie, se traduisant par un malaise général, fatigue avec appréhension, perplexité, voire vive anxiété, surtout quand le malade est plongé dans un état de rêve, de dépersonnalisation. L'agitation est fréquente.

Les phénomènes intellectuels sont déficitaires, avec des troubles de la concentration ; ils sont parfois d'un type onirique qui peut être anxieux, voire érotique. (Ce dernier aspect a peu fait l'objet de préoccupations jusqu'ici, aussi bien à l'égard des expérimentateurs normaux que des malades, mais Henri Michaux apporte sur ce thème des relations (1964), propres au hachisch et à la mescaline, qui, pour être traduites dans une manière littéraire, n'en revêtent pas moins un intérêt sérieux.)

Les contacts avec le monde extérieur traduisent des modifications qui conduisent par exemple les mélancoliques à sourire, les catatoniques à chercher un contact. Parfois les réticences disparaissent.

Les troubles de la dépersonnalisation ne sont pas rares.

Les manifestations les plus intéressantes s'appliquent aux évocations de souvenirs, les malades revivant leurs crises d'angoisse ou les scènes qui ont pu les marquer dans la période qui a précédé immédiatement l'état morbide. La levée des inhibitions demeure également l'un des aboutissements les plus dignes d'attention.

D'une façon générale, on peut considérer qu'il existe une grande similitude entre les effets de la psilocybine respectivement chez les sujets normaux et les malades mentaux.

Si les réminiscences surviennent également chez les uns et les autres, chez les personnes normales, cependant, ce sont des souvenirs d'enfance d'ordinaire non pénibles, tandis que chez les sujets malades ce sont le plus souvent des scènes traumatisantes. Si les symptômes somatiques sont comparables, du moins quand ils sont d'ordre physiologique, par contre, quand leur origine est neuro-végétative, la participation psychique est plus importante chez les sujets normaux : céphalées, bâillements, etc.

Il convient de séparer les effets de la drogue selon qu'il s'agit de cas de psychose ou de névrose. Chez les schizophrènes chroniques, les déments, toute possibilité de réponse affective paraît abolie, les rires discordants sont fréquents. Chez les paranoïdes d'évolution récente, les réactions sont violentes, provoquées parfois par de puissantes réminiscences dans lesquelles les témoins présents peuvent être identifiés à des peronnages attachés à des scènes du passé du malade, qui les retrouve sous l'action de la drogue. Ainsi, l'agressivité de celui-ci à l'égard de certaines personnes de son entourage renaîtra à la faveur de ce rappel provoqué.

Dans le cas de névrose, l'intérêt de l'application psilocybienne se précise. Chez les psychopathes, l'attitude se révélera ou théâtrale ou puérile. Les souvenirs affluent, le sujet les enregistre avec tout le cortège affectif : revendications, frustrations, jalousies, culpabilités (A.-M. Quétin). Ainsi, la levée des inhibitions et des réticences s'accélère, se précise. Dans quelques cas, ces modifications aboutissent à une véritable prise de conscience intellectuelle de son état, qui peut conduire à une sorte d'euphorie, laquelle aiguisera, par exemple, l'appétit rénovateur.

Chez les hystériques, enfin, à une première phase anxieuse marquée de méfiance, succédera une disparition progressive de l'hostilité à l'égard des témoins. Peu à peu, les souvenirs lointains se reconstituent, se pressent, les circonstances du passé se ressoudent. De même, chez les obsédés, le sentiment de culpabilité peut s'extérioriser, faisant naître les éléments qui permettront de dessiner peut-être, définies par le malade lui-même, les étapes successives de sa dépersonnalisation.

Dans l'état actuel de la question, une certitude s'impose donc : entre les mains du psychiatre, la psilocybine peut agir nettement sur la résurgence de souvenirs perdus, et cette redécouverte, faisant naître un désir de rapprochement du malade vers le médecin, permet à l'un et à l'autre de collaborer en quelque sorte pour la détection de l'origine des troubles mentaux. L'ontogenèse de l'affection pourra peut-être, de cette manière, se préciser. Il en résultera pour le praticien de précieux éléments propres à l'application d'une thérapeutique efficace, en tout cas mieux adaptée.

ROGER HEIM.

Liste bibliographique

1. SAHAGÚN (Bernardino de). — *Historia general de las Cosas de trueva España* (Mexico, éd. Pedro Robredo, 1938), liv. XI, chap. 7, par. 1 ; liv. IX, chap. 8.
2. HERNANDEZ (Francisco). — *Historia Plantarum Novae Hispaniae* (Madrid, 1790), vol. II, liv. IX, chap. 95.
3. SERNA (Jacinto de la). — *Manual de Ministros de Indios para el Conocimiento de sus Idolatrias y Extirpación de Ellas* (écrit en 1656, publié à Mexico, Anales del Museo nacional de Mexico, 1892 et 1900), tome VI, chap. IV, sect. 3.
4. DURAN (Diego). — *Historia de las Indias de Nueva España y Islas de Tierra firme* (Mexico, 1867-1880), vol. I, chap. LIV, p. 431.
5. WASSON (Valentina Pavlovna et R. Gordon). — *Mushrooms Russia and History* (New York, Pantheon Books, 1957), 2 vol.
6. WASSON (R. Gordon). — *Les premières sources,* in R. Heim et R. G. Wasson : « Les Champignons hallucinogènes du Mexique » (Paris, Archives du Muséum national d'histoire naturelle, 1958), 7ᵉ série, tome VI, pp. 15-44, pl. H.-T.
7. WASSON (R. Gordon). — *Les Champignons dans l'archéologie méso-américaine,* in R. Heim et R. G. Wasson : « Les Champignons hallucinogènes du Mexique » (Paris, Archives du Muséum national d'histoire naturelle, 1958), 7ᵉ série, tome VI, pp. 100-122, pl. H.-T.
8. BORHEGYI (Stephan F. de). — *Mushrooms stones discoveries* (Milwaukee, Amatitlan Field Record mimeographed, 1960).
9. BORHEGYI (Stephan F. de). — *Miniature mushrooms stones from Guatemala* (Salt Lake City, Utah, Amer. Antiqu., 1961), vol. XXVI, n° 4, april 1961, pp. 498-504.
10. HEIM (Roger). — *Les Rites des champignons sacrés chez les Mayas* (Sc. et Nat. 59, septembre-octobre 1963).

11. SCHULTES (Richard E.). — *The identification of teonanacatl, a narcotic Basidiomycete of the Aztecs* (Cambridge, Bot. Mus. Leafl. Harv., 1939), vol. VII, n° 3, feb. 21, pp. 37-54.
12. SCHULTES (Richard E.). — *Teonanacatl, the narcotic mushroom of the Aztecs* (Amer. Anthrop., 1940), n. s., vol. 42, pp. 429-443.
13. HEIM (Roger) et WASSON (R. G.), avec la collaboration de HOFMANN (A.), CAILLEUX (R.), CERLETTI (A.), BRACK (A.), KOBEL (H.), DELAY (J.), PICHOT (P.), LEMPERIÈRE (Th.), NICOLAS-CHARLES (P.-J.). — *Les Champignons hallucinogènes du Mexique* (Paris, Archives du Muséum national d'histoire naturelle, 1958), 7ᵉ série, tome VI.
14. WASSON (Valentina Pavlovna et R. Gordon). — *The Hallucinogenic mushrooms* (The New York Botanical Garden, The Garden Journal, janvier-février 1958).
15. WASSON (R. Gordon). — *Le Champignon sacré au Mexique contemporain,* in R. Heim et R. G. Wasson : « Les Champignons hallucinogènes du Mexique » (Paris, Archives du Muséum national d'histoire naturelle, 1958), 7ᵉ série, tome VI, pp. 45-100.
16. HEIM (Roger). — *Les champignons divinatoires recueillis par Mme Valentina Pavlovna Wasson et M. R. Gordon Wasson* au cours de leurs missions de 1954 et 1955 dans les pays muje, mazatèques, zapotèques et nalma du Mexique méridional et central (comptes rendus Ac. Sc., 12 mars 1956), tome 242, pp. 1389-1395.
17. HEIM (Roger) et CAILLEUX (Roger). — *Culture pure et obtention semi-industrielle des Agarics hallucinogènes du Mexique* (comptes rendus Ac. Sc., 24 juin 1957), tome 245, pp. 3109-3114, 2 pl. phot. H.-T.
18. HEIM (Roger). — *Analyses de quelques expériences personnelles produites par l'ingestion des Agarics hallucinogènes du Mexique* (comptes rendus Ac. Sc., 5 août 1957), tome 245, pp. 597-603.
19. HEIM (Roger). — *Les Agarics hallucinogènes du genre Psilocybe recueillis au cours de notre récente mission dans le Mexique méridional et central,* en compagnie de M. R. Gordon Wasson (comptes rendus Ac. Sc., 4 février 1957), tome 244, pp. 695-700.
20. HEIM (Roger) et CAILLEUX (Roger). — *Nouvelle contribution à la connaissance des Psilocybes hallucinogènes du Mexique* (comptes rendus Ac. Sc., 9 novembre 1959), tome 249, pp. 1842-1845 ; (Rev. de myc., décembre 1959), tome XXIV, fasc. 5, pp. 437-441.
21. HEIM (Roger) et WASSON (R. Gordon). — *Une investigation sur les champignons sacrés des mixtèques* (comptes rendus Ac. Sc., 19 janvier 1962), tome 254, pp. 788-791.
22. STRESSER-PÉAN (Guy) et HEIM (Roger). — *Sur les Agarics divinatoires des Totonaques* (comptes rendus Ac. Sc., 15 février 1960), tome 250, pp. 1155-1160.
23. STRESSER-PÉAN (Guy) et HEIM (Roger). — *Nouvelles récoltes d'Agarics hallucinogènes en pays totonaque* (Rev. de myc., septembre 1961), tome 26, pp. 173-179.
24. HEIM (Roger) et CAILLEUX (Roger). — *Les caractères culturaux des Agarics hallucinogènes du Mexique* (Paris, Archives du Muséum national d'histoire naturelle, 1958), 7ᵉ série, tome VI, pp. 205-245, pl. H.-T.
25. SINGER (Ralph). — *Mycological investigations on Teonanacatl, the Mexican hallucinogenic mushroom ;* Part. I : « The history of Teonanacatl, field work and culture work » ; Part. II, with Alexander H. Smith : « A taxinomic monography of Psilocybe, sec-

tion Cærulescentes » ; (Mycologia, march/april 1958), vol. 50, pp. 239-261, 262-303.
26. ZENTENO (H. Martha) et HERRERA (Téofilo). — *Hongos alucinantes de Mexico : datos bibliograficos, obtension de Carpoforos de Psilocybe cubensis (Earle) Singer* (Anales Inst. biol., march 31, 1959), vol. XXIX, n°s. 1-2, 1958, pp. 49-72.
27. GUZMAN HUERTA (Gaston). — *Estudio taxonomico y ecologico de los hongos neurotrópicos mexicanos* (Mexico City, Instituo politécnico nacional, Escuela nacional de Ciencias biologicas, 1959).
28. GUZMAN HUERTA (Gaston). — *Sinopsis de los Conocimientos sobre los hongos alucinogenos mexicanos* (Mexico, Boletin de la Sociedad botanica, novembre 1959), n° 24, pp. 14-34.
29. HOFMANN (Albert), HEIM (Roger), BRACK (Arthur) et KOBEL (Hans). — *Psilocybin, ein psychotroper Wirkstoff ans dem mexikanischen Rauschpilz, Psilocybe mexicana Heim* (Experientia, mars 1958), vol. 14, n° 3, pp. 107-109.
30. HOFMANN (A.), HEIM (R.), BRACK (A.) et KOBEL (H.). — *La Psilocybine, principe actif psychotrope extrait du champignon hallucinogène Psilocybe mexicana Heim*, in R. Heim et R. G. Wasson : « Les champignons hallucinogènes du Mexique » (Paris, Archives du Muséum national d'histoire naturelle, 1958), 7e série, tome VI, pp. 255-257.
31. HEIM (Roger). — *Les investigations anciennes et récentes propres aux Agarics hallucinogènes du Mexique, à leur action et aux substances qui en sont responsables* (Actualités pharmacologiques, 1959), vol. 12, pp. 171-192.
32. HEIM (Roger). — *Champignons toxiques et hallucinogènes* (Paris, Boubée et Cie, novembre 1962).
33. HOFMANN (Albert). — *Chemical aspects of Psilocybin, the Psychotropic principale from the mexican Fungus, Psilocybe mexicana Heim* (Rome, Neuro-psycho Pharmacology, septembre 1958), vol. I, Proc. Ist. International Congress of neuro-pharmacology ; (Amsterdam, Elsevier, 1959), pp. 446-448.
34. HOFMANN (Albert), avec HEIM (R.), BRACK (A.), KOBEL (H.), FREY (A.), OTT (H.), PETRZILKA (Th.) et TROXLER (F.). — *Psylocybin und Psilocin, zwei psychotrope Wickstoffe aus mexikanischen Rauch Pilzen* (Helv. Chim. acta., 1959), vol. 42, fasc. 5, pp. 1557-1572.
35. HOFMANN (Albert), avec FREY (A.), OTT (H.), PETRZILKA (Th.) et TREXLER (F.). — *Konstitutionsaufklärung und Synthese von Psilocybin* (Experientia, 1958), vol. 14, n° 11, pp. 397-401.
36. HOFMANN (Albert) et TROXLER (F.). — *Identifizierung von Psilocin* (Experientia, 1959), vol. 15, n° 3, pp. 101-104.
37. HEIM (Roger) et HOFMANN (Albert). — *La Psilocybine et la Psilocine chez les Psilocybés et Strophaires hallucinogènes*, in R. Heim et R. G. Wasson, « Les Champignons hallucinogènes du Mexique » (Paris, Archives du Muséum national d'histoire naturelle, 1958), 7e série, tome VI, pp. 258-262.
38. DELAY (Jean), PICHOT (Pierre), LEMPERIÈRE (Thérèse), NICOLAS-CHARLES (Pierre-J.) et QUÉTIN (Anne-Marie). — *Etude psychophysiologique et clinique de la psilocybine*, in R. Heim et R. G. Wasson : « Les Champignons hallucinogènes du Mexique » (Paris, Archives du Muséum national d'histoire naturelle), 7e série, tome VI, pp. 287-310.
39. DELAY (Jean), PICHOT (Pierre) et LEMPERIÈRE (Thérèse). — *Therapeutic Implications of psilocybin, in hallucinogenic drugs therapeutic uses* (Londres, H. K. Lewis, 1963), pp. 37-47.
40. MICHAUX (Henri). — *Connaissance par les gouffres* (Gallimard, 1961).
41. MICHAUX (Henri). — *La Psilocybine (Expériences et Autocritiques)* (Rev. de mycol., juin 1960), vol. XXV, 1, pp. 52-68.
42. CAVANNA (Roberto) et SERVADIO (Emilio). — *E.S.P. Experiments with L.S.D. 25 and Psilocybin. A methodological approach* (New York, Parapsychological Monography, 1964), n° 5.
43. QUÉTIN (Anne-Marie). — *La Psilocybine en psychiatrie clinique et expérimentale* (Paris, thèse doctorat médecine, 1960).
44. ROBERT (René). — *Contribution à l'étude des manifestations neuro-psychiques induites par la Psilocybine chez le sujet normal. A propos de 35 protocoles réalisés chez les peintres* (Paris, thèse doctorat médecine, 1962).

LA FOLIE DES KUMA

par Roger Heim et R. Gordon Wasson

Bien rares sont ceux qui ont entendu parler d'une « folie que causent les champignons » et qui frappe périodiquement certains indigènes de la vallée de la moyenne Waghi, en Nouvelle-Guinée. Même en ce dernier pays, d'ailleurs, nombreuses sont les personnes de race européenne qui restent dans l'ignorance de cet étrange phénomène.

Pour nous, qui étudions depuis longtemps le rôle des champignons dans les cultures primitives, nous fûmes fort intéressés par la première indication — qui nous parvint au début de 1953 — propre à l'existence d'une telle manifestation. Nous essayâmes aussitôt de nous documenter, tant en consultant des publications que par l'usage d'informations éventuelles transmises par des correpondants ; mais plus nous nous enrichissions de quelque nouvel indice, plus nous étions intrigués. Enfin, nous pûmes récemment, grâce à un concours de circonstances favorable, visiter la Waghi : en 1963, accompagnés par le Dr Marie Reay, anthropologiste de l'Université nationale, à Canberra, qui s'était déjà rendue dans cette contrée il y a plusieurs années, nous avons ainsi passé trois semaines sur place.

Les secteurs du mont Hagen et de la Waghi se trouvent dans la région de la Nouvelle-Guinée administrée par l'Australie sous mandat de l'O.N.U. Ils font partie des Terres Hautes occidentales (Western Highlands) ; la rivière coule vers l'Est à travers une large vallée dont l'altitude est d'environ 1 600 mètres et les dimensions de l'ordre de 80 kilomètres en longueur et de 12 à 22 kilomètres en largeur. Les limites de cette ample dépression sont à l'Ouest le mont Hagen, à l'Est le massif de Chimbu, au Nord la puissante chaîne Bismarck, où culmine à plus de 4 620 mètres le pic Wilhelm, tandis qu'au Sud le mont Kubor atteint encore 4 200 mètres. Située à 5 degrés au-dessous de l'équateur, abondamment arrosée, elle offre un climat qui rappelle celui d'un perpétuel été.

Combien fascinante devait être la vue qu'elle révèle quand elle s'imposa pour la première fois à des yeux européens, il y a à peine plus de trente ans, en 1933, alors qu'elle apparaissait comme aujourd'hui couverte d'une végétation exubérante, piquetée d'étranges fleurs !

L'expédition australienne dirigée par les frères Leahy aurait pu éprouver l'émotion née de cette brusque révélation de verts paradis, où, jusqu'alors, nul n'avait pénétré — mais seule la recherche de l'or intéressait ces prospecteurs. Et cependant, quelle découverte pour ceux qui appartenaient à notre siècle ! La vallée était occupée par une population d'agriculteurs, d'environ 30 000 personnes. La teinte de leur peau variait du brun-rouge foncé au noir, leurs cheveux étaient crépus, leur taille moyenne, leur constitution robuste ; ils parlaient tous des langages que séparaient seulement des variantes dialectales. Un groupe de ces peuplades appelait son parler *yuwi*, ce qui veut dire chez eux « vrai langage », par opposition aux autres langues ou dialectes, tous seulement parlés. Nous savons maintenant que celui des Waghi est très voisin du *medlpa*, qui est propre aux tribus du mont Hagen. Il est vraisemblable que, dans un récent passé, un même peuple se divisa peu à peu, et que l'isolement qui en résulta fit naître deux langues nouvelles. Si l'origine de ces populations demeure inconnue, il est à noter que les deux cultures présentent également des cas de folie par les champignons, bien qu'il semble que ce phénomène soit en voie d'extinction chez ceux qui parlent *medlpa*.

Quand les Australiens arrivèrent sur la scène, il y a une trentaine d'années, les Waghi vivaient à l'âge de pierre, sans aucun emprunt à d'autres formes modernes de civilisation. Ils ignoraient les métaux et les céréales, et ne possédaient pas d'animaux de trait qui les pussent aider dans leur travail agricole. Ils ne connaissaient ni roue, ni moulin, ni meule à grain, ni mortier. Ils ne fabriquaient aucune poterie et ne cherchaient pas à s'en procurer. L'alcool leur était inconnu. Ils ne filaient ni ne tissaient et ne portaient pas de vêtements, si ce n'est que les femmes étaient vêtues, suspendus aux hanches par une corde, de cache-sexe de ficelle, tant devant que derrière, et les hommes d'un filet de cordage doublé, accroché à une ceinture tressée, et d'un bouquet de feuillage dont les pétioles étaient fixés par cette dernière.

C'est pourtant dans la décoration de leurs personnes que se manifestait l'extrême fantaisie de la culture des Waghi : ils s'enduisaient abondamment de graisse au point que leurs corps brillaient comme du métal, se recouvraient de la tête aux pieds de poudres colorées (dans le cas des veuves, d'un horrible blanc blafard !) ; ils se tatouaient suivant des dessins asymétriques ; ils se paraient de bracelets et d'anneaux de cheville tressés. Il existait une hiérarchie officielle entre les parures dont ils s'ornaient, qui tenait compte de la beauté et de la rareté relatives des coquillages et des défenses qu'ils

portaient à travers la cloison nasale ou autour du cou. Les jours de fête, les hommes se coiffaient d'étonnants ornements formés de plumes de toutes couleurs tirées d'oiseaux rares, principalement d'oiseaux de paradis, dont on connaît l'extraordinaire « endémisme » en Nouvelle-Guinée.

Quant au fond, la vie indigène, à l'heure présente, n'a pas changé : les chants, les coutumes matrimoniales persistent, de même que l'échange de la fiancée contre un prix d'achat et les cérémonies propres au festin du porc. Mais certains modes de la vie moderne, quelques-unes de ses inventions pratiques, se mêlent étrangement aux usages traditionnels, et l'évolution, au contact des écoles religieuses et de la pénétration administrative, est en route. A peu près aucun indigène n'a appris l'anglais ; seuls quelques missionnaires et miss Marie Reay ont essayé d'aborder la langue parlée dans la vallée de la Waghi, mais ils jugent leurs connaissances avec la modestie qui s'impose. En fait, les deux races se comprennent grâce au *pidgin*, ce parler élémentaire qui exclut tous les caractères et presque tous les mérites de chacune des cultures. C'est seulement maintenant, depuis que Don et Janet Phillips, du Summer Institute of Linguistics, se sont installés à Tombil, près de Minj, que l'on peut commencer à saisir un peu mieux les caractéristiques de la langue indigène.

Le premier document ethnographique sur les naturels du mont Hagen fut écrit par le père William A. Ross, S.V.D., en 1934, l'année qui suivit la première prospection des frères Leahy. Il y est déjà fait allusion à la folie causée par les champignons. Le père Ross écrit : « Le champignon sauvage appelé " nonda " rend temporairement fou ; l'usager est atteint d'une crise de fureur — la mort même en est quelquefois la conséquence — ; on s'en sert en vue d'expéditions meurtrières, ou en cas de grandes excitations, colère ou tristesse. »

Le père Ross écrivait sa description au début de son séjour parmi les indigènes, ce qui explique l'inexactitude de certaines de ses observations, mais elle sert à montrer l'impression frappante que pouvait laisser à un observateur intelligent une manifestation culturelle sans pareille. On peut dire qu'elle a contribué à attirer l'attention du monde savant sur ce problème.

Grâce à lui, pour la première fois, le mot indigène « nonda » entra dans la connaissance des ethnologues. On s'en sert dans la vallée de la Waghi et, paraît-il, autour du mont Hagen comme d'un terme général désignant tous les champignons. M. Don Phillips nous a signalé que « nonda » signifie aussi « il mangera », et « nondo », « il peut manger », dérivant de la racine *non*, « manger ». Il suppose que le mot utilisé pour le champignon est un homonyme, et non un dérivé. Certes, nous pouvons retenir son opinion dans l'état actuel des connaissances sur ce propos ; mais si la suite de ses études le

conduisait à changer d'avis, il nous serait permis d'introduire dans le débat — comme nous étions tentés de le penser *a priori* — la preuve d'une liaison d'idées dont la signification ethnomycologique deviendrait appréciable. En vérité, l'ère de la culture fondée sur la cueillette n'est pas très éloignée pour le peuple de la Waghi, et beaucoup d'espèces de champignons constituent toujours pour eux une source très notable de nourriture, remarque qui s'impose également dans le cas d'autres groupes ethniques de Nouvelle-Guinée, comme les Gadsup. Avant l'époque où furent cultivés les patates et les taros, il est possible, il est même probable, que les champignons prenaient une part encore plus importante dans l'alimentation de ces primitifs. Dans ce pays tropical où la pluie ne manque pas, la cueillette des champignons se fait pendant la plus grande partie de l'année, et il ne serait pas surprenant que le mot exprimant l'action de manger s'appliquât à la nourriture journalière qu'on rapporte de la brousse et de la forêt.

Nous restâmes du 27 août à la mi-septembre, le plus souvent à Krondambi, un village Kuma que nous étions les seuls Européens à avoir fréquenté depuis qu'en 1953-1955 le Dr Marie Reay y avait passé quinze mois. Elle y retournait pour la première fois et s'y installait peu de temps avant notre propre départ.

Les villageois l'avaient accueillie par de bruyantes manifestations d'affection, et ses recommandations furent pour nous d'un grand prix. Nous logeâmes dans la case du Luluai Wamdi. Celle-ci était ovale, d'environ sept mètres sur cinq, le sol en terre battue, couvert de foin, le toit de chaume supporté par deux piliers et une poutre garnie de chevrons allant du centre vers les murs, la porte basse, obligeant à se plier en deux. Le Luluai nous demanda poliment d'enlever nos chaussures en entrant ; lui-même était toujours pieds nus. De la terre garnissait la partie basse de l'extérieur des murs, construits bien entendu en bois afin de protéger l'habitation de la pluie et du vent. La nuit, un feu de bois brûlait dans un léger creux du sol. Sans aucune sortie pour la fumée, sinon par les étroites perforations que ménageait le revêtement supérieur de bambous et de graminées de la case, la porte soigneusement fermée, il en résultait une atmosphère à certains moments intolérable pour nous, sauf quand nous étions étendus sur la terre, dans nos sacs de couchage. Lorsque, durant la nuit, nous nous réveillions, nous pouvions observer Wamdi activant la flamme, plaçant au bon endroit chaque éclat de bois ou chaque fétu de paille, son corps puissant se penchant vers les braises, son profil prognathe gardant une expression sombre ; la scène évoquait étrangement pour nous les générations d'hommes de l'ère de la pierre taillée veillant le feu dans les huttes enfumées. Deux de ses enfants couchaient toujours dans la case (ses femmes avaient chacune la leur),

et il était émouvant de saisir dans le silence des gestes qu'échangeaient père et fils.

R. H. passait ses journées au village, recevant des habitants de nombreux échantillons de champignons, les déterminant, les décrivant, les dessinant, ou allant examiner les lieux où ils poussaient. R. G. W., de son côté, parcourait les environs pour obtenir des témoignages sur la folie et préciser certains termes. Pendant notre séjour, nous n'eûmes pas l'occasion d'être témoins des manifestations directes et exclusives de ce syndrome, mais nous pûmes assister à une impressionnante répétition d'un *sing-sing*, sorte de quadrille du village. A la fin de notre séjour et après notre départ, Marie Reay, qui était restée à Minj, réunit une documentation fort intéressante pour nous, en particulier sur l'orthographe phonétique des noms indigènes de champignons que nous avions précédemment collectés, et que nous avions souvent désignés par des termes vernaculaires approximatifs.

Nos connaissances peuvent se répartir en trois chapitres :

1° Les opinions des Européens sur la folie imputée aux champignons ;

2° Les opinions, très différentes de celles-ci, des indigènes eux-mêmes ;

3° Les espèces de champignons auxquelles ces derniers attribuent les crises érotiques et agressives résumées dans l'expression « mushroom madness ».

Options formulées par quelques Européens

La plupart des Européens ayant séjourné dans la région connaissent les épidémies périodiques de cette folie et en ont plus ou moins peur. Voici par exemple la narration récente d'un missionnaire à des amis (Don Phillips, du Summer Institute of Linguistics) :

« ... Nous connaissions l'existence des hommes furieux de la Waghi avant de nous installer, ayant aperçu l'un d'eux lors de notre première prospection de la contrée ; nous nous étions posé cette question : " Est-ce un cas de possession démoniaque, ou autre chose ? " Mais l'autre jour, des hurlements et des cris retentirent dans la montagne. Tous se sauvèrent et se cachèrent, quand un homme jeune, brandissant une lance, descendit le sentier. Dès ce moment, ces êtres pris de folie se sont introduits dans notre vie quotidienne. Six d'entre eux coururent partout ce jour-là, semant l'épouvante et forçant tous les indigènes à chercher un abri. Certains poursuivaient ceux-ci, semblant vouloir les frapper de flèches ou de sagaies. Nous assistions à une cérémonie de festin du porc quand un autre s'approcha. Nous l'entendions venir en hurlant d'une façon ahurissante ; ayant atteint le seuil de la maison voisine, il mit tout le monde en fuite ; mais nous étions déterminés à découvrir s'il agissait sérieusement ou s'il jouait la comédie : tout en continuant de crier et de siffler, il prit, nous voyant immobiles, une autre direction ; notre première impression fut celle d'une comédie. Plus tard, le premier fou revint, remontant la pente en menaçant un homme plus grand que lui qui s'enfuit (pendant que je vous écris, j'entends une fois de plus des hurlements en bas de la montagne, où se produit un nouveau cas). Comme le jeune homme approchait, je m'avançai pour le rencontrer — il paraissait âgé de dix-sept ans —, je l'appelai et marchai vers lui, mais il ne parut pas me voir et poursuivit sa course.

« Ces crises de folie surviennent quand les gens commencent à manger des sortes de champignons comestibles (que les Anglo-Saxons appelleraient " toadstools " plutôt que " mushrooms "). Les Kuma affirment qu'après un temps variable, leurs yeux vascillent, ils deviennent sourds et fous, et commencent ces poursuites sur les flancs des montagnes. Ils paraissent posséder une grande énergie. Les adolescents, de même que les hommes ou les femmes, sont atteints ; les femmes dansent, en sifflant et chantant. Les sifflements sont cadencés à la fois en inspirations et en expirations, et accompagnés de gloussements, de rires, de cris et de bruits incongrus.

« Après le repas, un autre de ces hommes s'approcha de la maison, puis ralentit sa course ; aussi me dirigeai-je vers lui en l'interpellant. Tout le monde avait fini. Il se tourna alors vers moi en me dévisageant. Je n'avais jamais vu le regard d'un maniaque, mais je suis sûr de l'avoir découvert à ce moment. Tout à coup, je ressentis un sentiment d'angoisse, mais je pensai que j'étais entre les mains de Dieu. M'efforçant de cacher mes sentiments, je m'approchai de l'homme ; mon chien Rex, le poil hérissé, grognait à mes côtés. Je cherchai à le désarmer de son arc et de sa lance ; il se débattit un peu, roulant des yeux vitreux. Après quelques instants, je le lâchai et il repartit pour la montagne, suivi bientôt par un autre. (Nous connaissions personnellement tous ces hommes.)

« La question se pose : " Est-ce un cas de possession démoniaque ? " L'état de tension perpétuelle que nous infligeaient ces individus nous portait sur les nerfs et nous incita à laisser les choses suivre leur cours. La crise ne semblait durer que quelques heures ; puis l'homme guérissait et agissait normalement. Les femmes, elles, étaient atteintes d'un genre d'ivresse qui pouvait durer deux jours.

« Samedi, après midi, un chef de patrouille de Minj, un chrétien, vint nous voir, et, laissant Janet à la maison, je partis chasser avec lui des rapaces qui massacraient la volaille. Revenus vers cinq heures trente, Janet nous informa qu'en notre absence cinq ou six de ces déments s'étaient agités autour de la maison, où elle s'était enfermée avec les chiens. Nous avertîmes la population que ce genre de choses nous gênait et

devenait vraiment insupportable, mais, entre nous, nous décidâmes de poursuivre l'étude de ce phénomène. Le soir même, au moment du départ de notre invité, nous entendîmes à nouveau les hurlements d'un de ces hommes descendant un sentier de montagne qui arrivait juste à notre maison ; nous l'attendîmes au clair de lune. Il était recouvert d'une boue blanche et véritablement fantomatique. En temps normal, notre chien Rex n'attaquait pas les humains, mais cette fois, lui et l'autre chien sentirent la nature insolite de cette situation et ils chargèrent ; l'homme poussa un cri perçant en voyant venir vers lui les chiens, il leva sa lance, puis l'abattit vers Rex, qu'il manqua. Il retourna sur ses pas, les animaux le poursuivant. Il prit le chemin des jardins, et là, après dix minutes de course et de hurlements, les chiens le menaçant sans le mordre, il s'écroula d'épuisement. Nous approchâmes, nous agenouillant près de lui et lui parlant ; il continua à s'agiter et à grogner. Etait-il sérieux ? Nous le croyons — mais quelle était la cause qui l'avait mis dans cet état ? Nous convînmes que trois raisons se rejoignaient : d'abord, il voulait attirer l'attention sur lui ; deuxièmement, les champignons lui fournissaient un motif raisonnable de faire une scène, alors il se figeait dans une apparence de passivité et se donnait au diable, et, dans cet état, parcourait la contrée en terrifiant tout le monde. Etant donc attentifs près de lui, nous exorcisâmes l'esprit du mal au nom du Seigneur Jésus-Christ. Progressivement, ses yeux redevinrent clairs, et, tout en gémissant quelque peu, sa véhémence s'atténua. Bientôt, nous le redressâmes et le conduisîmes dans notre maison, où une compagnie nombreuse s'était assemblée. Les hommes le persuadèrent de partir et il redescendit calmement la montagne. Ce n'était pas un homme du clan, et il avait parcouru des kilomètres et des kilomètres à travers la montagne... »

Au début d'avril 1963, Frank Porter et Harry Lake, tous deux fonctionnaires, étaient assis à Minj devant une table, une foule d'indigènes leur faisant place. Soudain, des flèches se plantèrent dans la table, la foule s'enfuit ; et les deux officiels coururent en direction opposée, l'un d'eux saisissant la bicyclette que montait un indigène, tout surpris. Ils nous assurèrent que l'attaquant ne plaisantait pas.

Jeff Broomhead raconte qu'il y a deux ans, à vingt kilomètres du mont Hagen, un ancien Luluai chargea, la lance à la main ; tous se sauvèrent. Revenant avec un fusil, ils trouvèrent l'homme redevenu normal.

Dans la région de Chimbu, la noix du pandanus est consommée avec des effets, paraît-il, identiques. Ce fruit ne proviendrait pas d'un arbre local, mais pénétrerait en ces lieux grâce à des marchands de la vallée de Jimi ; l'espèce n'a pas été exactement déterminée. Certains blancs supposent que les noix sont d'abord mises à fermenter, mais nous n'avons trouvé aucune justification à cette facile hypothèse. Près du Banz, un arbre appelé *kawang* (*Castanopsis acuminatissima* — Bl. Hack et Camus), de la famille des fagacées, donne des graines, dites *nong'n*, qui, bouillies et mangées en quantité, auraient le même effet que les champignons (c'est sous cet arbre, d'ailleurs, que croissent beaucoup de ces cryptogames, surtout le nonda tuburam).

Le pasteur W. F. White, chef de l'église des Nazarènes à Kudjip, à 16 kilomètres de Minj, rencontra un jour un homme descendant une piste en chargeant, une hache à la main, visiblement atteint de la folie par les champignons. Le père fut jeté à terre, sans mal d'ailleurs, mais un ami indigène attaqua l'assaillant qui s'enfuit.

En 1949, le pasteur Hermann Mansur, missionnaire luthérien à Banz, retrouva sa femme terrifiée par les agissements d'un indigène en proie à la folie des champignons. Montant sur son cheval, il chassa le fou qui s'enfuit et ne revint plus.

En février 1963, un habitant de Banz poursuivait ses voisins avec une bêche. Saisi par plusieurs hommes, il s'échappa, et, dans la bagarre, frappa fortement un garçon avec son instrument. Les autres, furieux, le battirent, puis découvrirent qu'il les avait bernés tout le temps. Comme témoignage de paix, ils offrirent un festin de porc auquel ils assistèrent tous.

En septembre 1963, un homme fut poursuivi à Minj comme incendiaire ; il avait brûlé deux cases, et fut condamné. Pour sa défense, il prétendit qu'il avait agi sous l'influence des champignons — et qu'il était donc irresponsable. On peut penser qu'il ne s'agissait que d'une invention, et les tribunaux des blancs ne sauraient la retenir comme un cas d'irresponsabilité. Le méfait était d'ailleurs léger : une case se construit en deux jours.

Nous avons rendu visite au père William A. Ross, de la mission catholique de la Sainte-Trinité du mont Hagen. Il est le plus ancien missionnaire de la région, puisque son installation en ce lieu date de 1934. Après notre venue, il nous écrivit une lettre précisant que, tout compte fait, il lui paraissait que l'imagination devait jouer probablement un rôle prépondérant dans l'effet attribué aux champignons, et qu'en tout cas de grandes quantités de ceux-ci étaient consommées, mêlées à d'autres aliments, par tous et à toute époque. Il ajouta que la folie par les champignons avait à peu près disparu dans la région du mont Hagen, quoiqu'ils fussent toujours consommés. Le frère John Sheerin, S.V.D., de la mission de Mingende, qui se situe au-delà de l'autre extrémité de la vallée, ne connaissait pas de tels effets attribués aux champignons, mais, interrogeant ses ouailles, il découvrit que tous étaient au courant de ces faits. Sont-ce les indigènes de la vallée de la Waghi qui ont influencé cette autre région, ou bien le phénomène est-il, ici encore d'ordre local ? Nous l'ignorons, comme nous ignorons les limites exactes du territoire où apparaît la folie par les champignons. Cependant, un

informateur — Charles Turner, membre local du Summer Institute of Linguistics — nous a fait savoir que cette sorte de frénésie existait chez le peuple des Sina-Sina, à 16 kilomètres à l'est de Kundawia, sur la route de Goroka, là où le champignon serait nommé *kirin*. S'il en était ainsi, la province de la « madness » s'étendrait bien au-delà du périmètre admis jusqu'ici et pénétrerait dans une aire propre à une famille linguistique distincte. Plusieurs Européens de la haute vallée nous ont dit qu'il était possible de prévoir l'arrivée de ce qu'ils nommaient épidémie : elle apparaîtrait au pied de la vallée et remonterait de clan en clan à raison de deux jours par groupe ethnique de cette nature — mais ils ignoraient le moment où elle se déclenche et l'occasion qui la précipite.

Attitude des indigènes devant la folie par les champignons

Ici — nous l'avons déjà dit —, miss Reay est notre première et plus importante source. Nous lui devons des publications et aussi des communications personnelles concernant les Kuma, habitants de la vallée de la Waghi, fixés au sud de la rivière, et notamment aux environs de Kondambi.

Les Kuma emploient un terme spécial, *komugl taï,* pour désigner la folie causée parmi eux par les champignons. Le sens primitif de *komugl* est oreille, il peut aussi vouloir dire surdité — et il signifie encore toutes sortes de folie, soit permanentes, soit temporaires. Un imbécile est *komugl,* ce terme s'expliquant par le fait que, bien qu'il ne soit pas nécessairement sourd, il agit comme s'il l'était. Un dément est *komugl,* car il ne répond pas normalement à ce qu'on lui dit, et à ce qu'on dit en sa présence. Le *komugl taï* est une sorte spécifique de folie, celle qui est liée à la consommation de certaines espèces de champignons. Une personne n'est frappée de *komugl taï* que lorsque sa folie est accompagnée de tremblements. Cependant, *taï,* par lui-même, ne veut pas dire tremblement. C'est le nom, en Yuwi, donné au *raggiana,* l'un des oiseaux de paradis les plus spectaculaires. Miss Reay a soulevé avec nous la question de savoir si *taï* pouvait signifier la façon dont le raggiana secoue ses plumes quand il participe à la parade d'amour. C'est là une suggestion qui pourrait se révéler fertile et qui nous semble même pouvoir enfermer la clef du problème de la folie prétendument causée par les champignons. Miss Reay relève aussi les exemples de vieilles femmes atteintes de folie, mais non pas de la folie par les champignons : elles étaient considérées comme *komugl,* mais jamais comme *komugl taï.*

En fait, ce sont seulement les hommes qui deviennent

komugl taï par le pouvoir des champignons, lequel rend les femmes *ndaadl* ; ces dernières délirent, apparaissent irresponsables, se mettent à danser et à rire, ordonnent à leurs maris et à leurs fils de les parer des plus belles plumes. Ceux-ci acceptent, livrant par là un remarquable exemple de « travestisme » dans une communauté primitive. Les maris fixent leurs plus belles plumes, leurs plus précieux ornements sur les femmes de leur tribu, et consentent à leur donner leurs armes à porter. Les femmes dansent en formations correspondant aux sous-clans de leurs maris et fils. Miss Reay fait remarquer que c'est la seule occasion pour les femmes mariées de danser comme peuvent le faire les hommes et les jeunes filles. Après cette sorte de quadrille, elles se reposent dans leurs cases, tandis que les autres indigènes s'assemblent pour les regarder ; elles se mettent à rire sans retenue, flirtent avec les hommes du clan de leur mari et se glorifient de réelles ou imaginaires aventures sexuelles. Au moins l'une de ces femmes, se vantant ainsi, paraissait être absolument convaincue des faits qu'elle décrivait, tandis que plusieurs assistantes semblaient croire qu'elles n'étaient pas encore mariées.

Les hommes qui sont *komugl taï* se conduisent bien différemment. Ils se parent d'extraordinaires ornements, saisissent leurs armes et terrorisent la communauté. Ils attaquent les hommes du même clan et leurs familles ; quelques-uns se rendent même dans des communautés voisines pour effrayer leurs parents. Ils sont tendus, excités, et affectés de tremblements dans les extrémités des doigts. Ils affirment qu'ils voient double et souffrent d'une intermittente aphasie. Quoiqu'ils puissent se faire de légères contusions, miss Reay ne connaît pas d'exemple de blessure sérieuse. Les hommes n'attaquent ceux de leur clan au corps à corps que lorsque des spectateurs sont présents, suscitant l'intervention de ceux-ci en cas de besoin. Ils s'ignorent les uns les autres et menacent seulement ceux qui ne sont pas en état de crise. Deux hommes essayèrent de mettre le feu à des cases appartenant à d'autres indigènes, mais ces tentatives furent rapidement arrêtées ; les femmes et les adolescents encouragent manifestement les hommes à être agressifs, surgissant de derrière les maisons et les arbres, se retirant rapidement en ricanant et en jetant de cris perçants quand l'un des hommes, en les apercevant, s'élance sur eux en brandissant une lance ou un arc tendu. Pour ceux qui ne sont pas en état de crise, ce spectacle constitue une diversion excitante. Pour les acteurs, c'est une infraction, une déviation de la vie normale qui donnera lieu plus tard à des plaisanteries. Ni prestige ni honte ne résultent de cette folie pour ceux qui en son atteints. Les Kuma considèrent ces héros de la fête comme irresponsables de leurs actes.

Une personne sujette à de telles attaques sait quand la crise approche, et elle est capable de se soustraire à l'influence

des champignons en se baignant dans la rivière proche. Une femme, qui avait été *ndaadl* pendant de nombreuses années, déclara qu'elle était maintenant trop vieille pour s'exhiber ainsi, et, sentant la crise approcher, alla se plonger dans la rivière pour se libérer de l'influence des champignons.

Ceux de ces derniers qui sont considérés comme la cause de cette folie poussent tout au long de l'année. Jeunes et vieux, hommes et femmes, les consomment en toutes saisons, généralement mélangés avec d'autres légumes. Parmi les espèces qui sont de nature à provoquer la folie, une seule est consommée crue : le *nonda tuburam*, très proche du *Tubiporus appendiculatus* d'Europe. Nos informateurs, à l'encontre de miss Reay, affirmaient catégoriquement — au moins pour le clan Kugika — que le *nonda tuburam* n'avait jamais provoqué la folie par les champignons. Celle-ci apparaît à des intervalles irréguliers. Nous, Européens, ne pouvons prévoir quand elle aura lieu et ne savons pas s'il en est de même pour les indigènes. Elle éclate sans règles prévisibles, nous semble-t-il, une ou deux fois par an, sans préparation spéciale ou rituelle. Les champignons peuvent être grillés ou cuits avec d'autres légumes. Différentes espèces sont souvent utilisées en même temps dans le même récipient, ce qui peut expliquer les divergences de nos informations pour désigner l'espèce qui déclenche la crise.

Quoique les enfants consomment aussi des champignons, ils ne sont jamais sujets au *komugl taï* ou au *ndaadl*. Mais à partir de dix-sept ans, et jusqu'à soixante-dix ans, certains membres de la communauté sont atteints par cette affection, et ce sont constamment les mêmes individus, mais pas toujours à la même époque. Miss Reay signale qu'en 1954, environ trente personnes du clan Kugika étaient atteintes de la folie par les champignons, sur les trois cent treize qui composaient la communauté. A cette trentaine, il faut en ajouter huit autres qui étaient connues comme étant sujettes à cette folie, mais qui, en cette occasion, y avaient échappé.

Selon les indigènes, ce serait une question d'hérédité, une personne étant prédisposée à cette folie si l'un de ses deux parents, ou les deux, en est atteint. Mais Marie Reay a remarqué que certains individus échappaient à cette règle : ils devenaient *komugl taï* alors qu'ils n'auraient pas dû l'être ; on expliquait cette circonstance, soit parce que l'un des parents de ceux-là devait en être affecté sans que le fait en fût connu, soit encore parce que les sujets ne faisaient que simuler cette folie. De toute manière, un seul enfant par famille est susceptible d'être touché.

En 1963, après notre départ, miss Reay a recueilli une remarquable histoire, dont le héros est Tunamp, un adolescent de seize ans, fils de Kanant, la femme qui se plongea dans la rivière quand elle sentit approcher la crise qu'elle voulait éloigner pour éviter une exhibition. Voilà à peu près comment les choses se sont passées. Il y a environ deux ans, Tunamp était déjà parvenu à l'âge d'assister aux cérémonies d'initiation. Ombum, un homme déjà vieillissant, lié spirituellement au père de Tunamp, décréta que puisque sa vue allait en baissant, il « abandonnerait » sa folie au jeune homme. Il prédit alors à ce dernier qu'il deviendrait *komugl taï* lui-même, à sa place, après avoir consommé des champignons. Tunamp se rappela ce que Ombum lui avait dit et il consomma des champignons, pressentant qu'il allait devenir *komugl taï*. Cette absorption se fit avec un certain Nggoi, âgé de trente ans, qui souvent déjà s'était soumis à l'expérience de la folie par les champignons. En les mangeant ensemble, ils fumèrent le même cigare, et, d'après Tunamp, la faculté de Nggoi de devenir *komugl taï* se serait transmise à lui-même, par contagion en quelque sorte. Quoi qu'il en soit, les deux hommes se déchaînèrent et se mirent à briser des bambous et à saccager les jardins et les palissades du voisinage.

Nous ne pouvons ajouter à ce qu'a écrit miss Reay que peu d'informations, mais qui peuvent revêtir quelque intérêt. Nous retiendrons deux faits, peut-être essentiels, de notre enquête. A Banz — qui se trouve dans le pays des Daniga, au nord de la Waghi, proche du secteur des Kuma, mais dont les habitants diffèrent de ceux-ci par des distinctions dialectales et également dans leurs mœurs —, William Meuser, expert agricole de la mission luthérienne, nous présenta à Kondi, lequel affirma que cette folie passait du parent à un seul enfant, généralement à l'aîné, à défaut au second ou au troisième, mais jamais au dernier d'une longue suite d'enfants. C'est le *ndaadl* qui se transmet héréditairement. Mais, selon lui, le *komugl taï* en serait distinct dans l'origine même : quand la folie atteint quelqu'un qui n'en a pas hérité, elle prend la forme du *komugl taï*, et l'homme se met à courir, portant les armes à la main, menaçant de mort violente ceux qu'il rencontre. Un nommé Guinga confirma que les enfants ne sont pas atteints, et de plus ajouta un fait dont on mesurera l'importance : il est prouvé que quand l'époque de la folie survient, celui qui est voué à la subir l'éprouvera effectivement, qu'il consomme ou non des champignons ou des fruits de Castanopsis.

Il y a des Européens dans la région depuis trente ans, et les vétérans sont riches en histoires tournant autour de la folie des indigènes par les champignons ; mais personne ne nous a signalé un cas de mort, ni même de blessure sérieuse provenant de ces fous. C'est là une constatation saisissante. Les contusions légères qui sont survenues paraissent dues à l'incompréhension des Européens. En somme, les vrais maniaques ne réussissent que très rarement à ne pas manquer leur coup.

L'une des clefs du mystère de la folie par les champi-

gnons a trouvé la serrure qui ouvre sur le chemin de l'explication.

En récapitulant les témoignages de nos informateurs européens, nous rappellerons qu'à cinq reprises notre missionnaire et sa femme avaient rencontré des indigènes en état de crise, et que ceux-ci ne leur avaient fait aucun mal ; qu'une autre fois, alors que des chiens avaient été lancés sur un homme en état de *komugl taï*, celui-ci s'enfuit en hurlant et s'écroula, épuisé de peur et de fatigue, sur le chemin ; que Frank Porter et Harry Lake discutaient avec un groupe de naturels, quand les flèches d'un « fou » atteignirent le dessus de la table, mais que personne ne fut touché ; qu'enfin Jeff Broomhead, Mr. White et Mrs. Mansur furent effrayés par des indigènes en proie à cette crise, mais ne furent jamais blessés. Quelqu'un le fut bien, un jour, légèrement, au cours d'une querelle, à Banz ; toutefois, en l'occurrence, l'agresseur admit qu'il avait fait semblant d'être en état de folie : un festin de viande de porc rétablit la paix à l'entour. Dans les écrits de miss Reay et de Stanley Christian — comme dans ceux de différents missionnaires —, il est à maintes occasions relaté que les indigènes, en certaines circonstances particulières, ont simulé la folie sous l'action des champignons. Il est probable que les cas rappelés par nous concernent des individus qui n'étaient que des acteurs peu convaincus. Un homme accusé d'avoir mis le feu à une case relève d'une casuistique plus intéressante. Si, ayant mangé des champignons, il avait été effectivement frappé de *komugl taï*, il n'eût point été responsable de ses actes selon la coutume indigène et, par conséquent, ne devait pas être puni. D'après la loi des hommes blancs, il était au contraire responsable, donc passible d'une punition. Il est vraisemblable qu'il avait accompli son geste persuadé que les adultes qui le regardaient sauraient intervenir à temps pour prévenir toute conséquence nuisible, ce qu'ils auraient dû faire. S'il s'agissait de spectateurs européens, ignorants de la part qu'ils avaient à jouer dans ce petit drame, ne pas connaître la coutume indigène et rester passifs les aurait dégagés de toute responsabilité. Mais si l'homme n'était pas en état de *komugl taï* et si personne n'était présent pour l'arrêter en cas de besoin, sa culpabilité devenait positive et son système de défense s'inspirait seulement d'une ruse, donc, à notre sens, d'une tromperie. On réalise par cet exemple la difficulté qu'il y a, pour des magistrats australiens, à régler de telles situations par une sanction humainement juste, basée sur une explication exacte des faits, tout en tenant compte des subtiles nuances des coutumes de la tribu.

Progressivement, la porte s'entrouvre : miss Reay discerna la vérité quand elle écrivit que la folie par les champignons

était devenue une institution servant de « catharsis » sociale. Ne pouvons-nous imaginer que nous sommes en présence des premiers stades de l'évolution du drame, un drame sans salle, sans public étranger, auquel prend part le village entier, les premiers rôles étant assignés en ligne héréditaire à quelques familles — un acteur pour chaque famille —, les autres rôles étant distribués au fur et à mesure que se déroule le scénario primitif ? Il y a un accord tacite selon lequel les « fous » croient, ou font semblant de croire, à leur folie ou à leur furie illustrée de sifflements, de hurlements, de courses frénétiques sur les pentes ; les autres, y compris les enfants, à leurs fuites éperdues devant les menaces des maniaques ; sans oublier le groupe sensé, en réserve, destiné à arrêter, selon l'accord tacite préalable, les incendies ou les actes trop dangereux. Pendant ce temps, les femmes *ndaadl* dansent en formations correspondant aux sous-clans de leurs maris, en opposition avec les règles habituelles de leur existence. Elles sont parées, grâce aux soins de leurs époux, des ornements réservés aux hommes, portent leurs plus belles plumes et leurs plus riches pagnes, saisissant exemple de travestisme dans cette société primitive. Ces femmes mariées se vantent d'aventures sexuelles et d'irrégularités dans leur vie passée, souvent inventées complètement. Ces récits sont-ils chantés sous une forme poétique ? Cela, nous ne le savons pas.

Comme, aux yeux des indigènes, les Européens doivent sembler des rabat-joie et d'épais lourdauds quand ils se refusent à participer au jeu ! Mais comment faire pour introduire une communication entre deux cultures coexistantes et pourtant séparées par des millénaires ? Nos « experts » pourront-ils y parvenir ?

En vérité, l'Européen ne peut juger l'ensemble des actes dont la folie par les champignons est l'aboutissement qu'en comprenant qu'il est en présence d'hommes et d'une civilisation intimement associés à la Nature. Ils font partie de celle-ci au même titre que les espèces animales, dont le comportement finit par s'intriquer avec le leur. Parmi ces formes vivantes qui peuplent les forêts, les oiseaux de paradis leur offraient, pour des raisons tirées de leur étonnante parure et sans doute de leurs mœurs, l'un des motifs d'inspiration les plus tentants. Les parades d'amour de ces animaux livrent, dans les réactions émotionnelles qu'elles présentent, une phase de tremblement dont le mécanisme physiologique est connu et l'aspect particulièrement spectaculaire. On ne s'étonnera donc pas du fait que le mot *taï* lié à l'appellation de la folie désigne l'un des oiseaux de paradis, le raggiana, possédé de cette agitation lors des ballets amoureux. À notre avis, il ne s'agit pas du rôle de certaines espèces de champignons que cet oiseau consommerait — ce qui est absolument improbable —, mais bien de la simulation obsessionnelle à laquelle se livrent les Kuma, par leurs propres tremblements. L'instinct

mimétique des habitants de la Waghi trouve ici une exceptionnelle occasion d'utiliser une scène d'un drame ou d'une comédie qu'ils introduisent dans leur théâtre.

On conçoit que cette interprétation, sur laquelle nous reviendrons, soit difficilement admise par les blancs entrés en contact avec les primitifs, dont le mode de culture s'inspire de valeurs toutes différentes des nôtres, mais peut-être aussi défendables, voire aussi solides. Rares sont les missionnaires, les administrateurs, les voyageurs, les planteurs, les commerçants qui sont préparés à une compréhension aussi proche de la réalité, et qui pourraient faire appel à une humilité, une conscience, une ouverture d'esprit dont les civilisés sont bien peu capables. Peut-être est-il exact, ce récit de l'attitude d'un prêtre catholique que l'un des Kuma avait attaqué sous l'emprise des champignons, délirant et hurlant, les yeux vagues, la hache levée, livrant à cet ecclésiastique un cas de possession du démon. Faisant rapidement un signe de croix, prêt au martyre, le prêtre cria en latin : « Je t'exècre, très immonde esprit, au nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Je t'ordonne de t'arracher et de sortir de cette créature que Dieu a façonnée avec de la terre... » Un miracle se produisit : le misérable baissa sa hache et s'esquiva honteusement vers la gauche, côté traditionnellement voué aux éternités infernales.

Quand nous parlâmes de ces questions avec William Barclay, contrôleur administratif à Minj, celui-ci insista sur l'aisance avec laquelle les indigènes de la Waghi se laissent aller à jouer un rôle qu'ils adoptent momentanément dans la vie quotidienne. Ainsi, une femme est surprise en adultère. Son mari se livre à une parfaite comédie. Toutes les nuances de sa douleur sont étonnamment mises en valeur ; mais, dès que la compensation marchande est perçue, il cesse de jouer et semble dorénavant tout à fait indifférent. De même, un indigène, associé à un procès, interprète son rôle de façon impressionnante devant les juges ; mais, durant les interruptions de procédure, il paraît avoir oublié ses émotions et se conduit avec le plus grand calme. Les Kuma sont bien de remarquables comédiens, de même que de joyeux compagnons.

1° Les diverses manifestations de la folie, dite *komugl taï* ou encore *ndaadl* dans la langue yuwi, causée par les champignons, qui ont souvent effrayé les Européens vivant dans la vallée de la Waghi, doivent être regardées comme faisant partie d'un événement communautaire affectant sûrement la plupart des hommes de tous les villages du pays Kuma et de diverses régions avoisinantes. Nous sommes persuadés que dans le comportement de ces primitifs, il y a place pour une comédie et qu'ils ne mettent personne en danger. Cette opinion nous paraît s'appuyer d'abord sur le fait qu'on ne connaît depuis plusieurs décennies aucun cas de mort ou même de contusions graves dû à ces hommes menaçants. En foi de quoi, les Européens peuvent regarder avec un certain détachement ces agissements qui relèvent d'une culture très ancienne. Mais certains parmi nous considéreront le phénomène comme la survivance, à notre époque, d'une activité primitive qui est peut-être la clef des origines de certaines de nos propres coutumes.

2° Les champignons ne paraissent posséder — du moins pour la plupart — aucun rôle physiologique dans l'apparition de la folie elle-même : ces cryptogames estimés responsables appartiennent à deux larges catégories incluses dans cinq genres et deux ordres (ou familles) complètement différents : Boletales, d'une part, Astérosporales, d'autre part ; ou, plus clairement, au moins six Bolets et une Russule. Il y aurait lieu de croire que ces champignons n'affectent que certains individus dont le choix correspond à l'hérédité, un seul par famille, que leurs effets sur les hommes et sur les femmes seraient entièrement distincts et que, le plus souvent, ils resteraient sans conséquence, mais qu'à intervalles irréguliers, progressant dans la vallée de la Waghi avec un palier chronologique de deux jours par clan, ils acquerraient un puissant effet pharmacologique sur ces individus à l'avance désignés, les rendant momentanément fous, selon des réactions connues de tous — et enfin il nous faudrait croire que la crise peut être évitée, ou même définitivement éloignée par la simple immersion dans l'eau froide, et non peut-être n'importe laquelle ni n'importe où. Ce n'est plus la Mycologie, mais la Mythologie qui est en cause. Les Européens de la contrée montrent une complète ignorance du monde des cryptogames, une absence de curiosité à son endroit et même une certaine répugnance à s'en préoccuper. D'autre part, une constatation semble devoir s'imposer : durant la préhistoire de cette vallée — et cette époque s'est arrêtée il y a trente ans à peine —, les champignons ont joué un rôle non seulement alimentaire — qu'ils conservent —, mais également culturel et magique, dont les traces ne sont pas encore abolies. Ces circonstances nous font espérer que nos investigations pourront, dans un proche avenir, avancer de quelques pas.

ROGER HEIM et ROGER GORDON WASSON.
Paris et Tokyo, novembre 1963.

LE PEYOTISME AU NOUVEAU-MEXIQUE

Note sur une nouvelle religion

par J. Cazeneuve

Le peyotisme est actuellement, de toutes les religions qui se sont substituées ou ajoutées aux croyances et aux cultes précolombiens, la plus répandue chez les Indiens des Etats-Unis. Le peyotisme a donc eu plus de succès que le catholicisme ou les diverses formes de protestantisme, malgré l'activité des missions et les moyens dont elles disposent. Comme d'autres cultes qui se répandirent avec moins de persistance et de diffusion dans certaines tribus, il tend à réaliser une synthèse entre les traditions purement indiennes et le christianisme. Bien qu'il n'ait pas encore fait l'objet d'études très nombreuses [1], bien que le phénomène que constitue sa rapide extension à travers des groupes très différents, phénomène très intéressant du point de vue anthropologique et sociologique, soit encore insuffisamment élucidé, nous ne pouvons que renvoyer le lecteur aux quelques ouvrages consacrés à cette religion nouvelle, car notre intention ici est simplement d'exposer quelques considérations et réflexions particulières suggérées par l'ensemble des documents écrits sur ce sujet, et par les entretiens qu'il nous a été possible d'avoir, pendant notre séjour au Nouveau-Mexique, avec quelques Indiens qui connaissaient le peyotisme, et surtout avec un Navaho qui en était un adepte particulièrement bien renseigné.

Bornons-nous, en guise de préambule, à quelques brèves indications d'ordre général. On pourra, pour plus de détails, se

1. On a étudié beaucoup plus certains rites mexicains où le peyotl joue un rôle, mais qui ne doivent pas être confondus avec la religion dont il est question ici, bien qu'ils puissent être une de ses sources.

reporter aux ouvrages de Weston La Barre [1], d'Aberle et Stewart [2], de Slotkin [3], ainsi qu'à des études plus particulières, comme celle d'Hermann Wagner (*der Entwicklung des Peyotes Kultes*) et celle de Peruelo Vincenzo (*the Diabolic Rite*), complétées par des indications sur la bijouterie ou la musique propres à ce culte, sans oublier non plus les intéressantes considérations d'Aldous Huxley, qui, dans *the Doors of Perception* [4], raconte les impressions qu'il éprouva lorsqu'il eut la curiosité d'expérimenter personnellement les effets d'une drogue tirée du peyotl. Signalons que les ouvrages de Slotkin méritent une attention particulière, car cet ethnographe américain est l'un des membres et administrateurs de la « Native american Church of New-America », c'est-à-dire de l'organisme central auquel se rattachent, d'une manière plus ou moins étroite, les différents centres culturels du peyotisme. Bien entendu, les sceptiques pourront toujours mettre en doute l'objectivité de ses observations lorsqu'il affirme l'efficacité de la nourriture sacrée en racontant comment lui-même, après l'avoir absorbée rituellement, fut capable de comprendre entièrement une chanson dans une langue qu'il ne connaissait pas jusqu'alors. Mais il prend soin d'indiquer au lecteur très clairement quelles sont les pages où il parle en temps qu'adepte de la nouvelle religion indienne et celles où il observe scrupuleusement le détachement propre à l'anthropologue.

Le peyotl, dont le nom même (c'est un mot nahuatl) indique les origines aztèques, et que les Indiens des Etats-Unis nomment aussi mescal ou encore dry-whisky, est un petit cactus appelé *Lophophora Williamsii* par les botanistes. Cette plante contient plusieurs alcaloïdes, dont le plus actif est la mescaline, et c'est pourquoi son absorption produit des effets physiologiques et psychologiques variés, pouvant aller, suivant les cas, les doses, les individus, de la simple excitation jusqu'au délire hallucinatoire. L'absorption de ce cactus, que l'on mange ou dont on boit une infusion, est l'acte essentiel du culte en question. Elle est faite rituellement au cours d'une cérémonie qui dure une nuit, qui est marquée en outre par des chants, des prières et un repas de communion, et qui, souvent, est

1. La Barre, *the Peyote Cult* (Yale Univ. publicat. in Anthropol., n° 19, 1938).
2. D. F. Aberle et O. C. Stewart, *Navaho and Ute Peyostim : a chronological and distributional study* (Univers. of Colorado Studies, series Anthropology, n° 6, march 1957).
3. J. S. Slotkin *1821-1891* (American Anthropologist, LVII, 1955, pp. 202-230) ; *Menomini Peyotism* (Transact. of the american Philosophical Society, XLII, 1952), part. 4. *The Peyote Religion* (Glencoe, Illinois, The free Press, 1956). *The Peyote Way* (*in* « Reader in comparative religion », édité par Lessa et Vogt, New York, 1953).
4. Traduit en français par J. Castier sous le titre : *les Portes de la Perception* (éd. du Rocher, Monaco, 1954). Dans ce livre sont groupés d'autres essais ; celui qui nous occupe se trouve aux pp. 9 à 65.

célébrée en vue d'obtenir la guérison d'un malade. Ce culte est pan-indien et présente pour les Peaux-Rouges un caractère « nationaliste », au-delà des particularismes tribaux. D'ailleurs, il n'est pas exclusif des autres religions indigènes, et, en fait, beaucoup de ses sectateurs continuent de se conformer aux pratiques culturelles ancestrales de leurs tribus respectives. Au christianisme, le peyotisme emprunte la théologie, la morale, l'eschatologie, avec certaines modifications qui les rendent plus compatibles avec la culture indienne traditionnelle. Il en conserve également le symbolisme, au moins en partie, non seulement dans des signes, comme par exemple la croix, mais encore dans la représentation d'êtres surnaturels, tels que Dieu, Jésus, Marie. Une mythologie particulière et plus ou moins étiologique soutient ce syncrétisme assez naïf. On raconte qu'autrefois (à une époque qui peut être celle de la création du monde, mais qui peut également être celle de la vie de Jésus ou bien même être postérieure à l'arrivée des blancs en Amérique), Dieu créa le cactus peyotl spécialement pour les Indiens, afin qu'en l'absorbant ils pussent devenir plus forts moralement et physiquement, en recevant un influx de la puissance divine. Enfin, aucun dogme précis n'est imposé aux fidèles, car chacun d'eux entre directement en contact avec le surnaturel grâce aux effets du peyotl. L'expérience mystique directe est, dans cette religion, la base de tout savoir véritable. Une des maximes enseignées par cette nouvelle Eglise est la suivante : « La meilleure manière de t'instruire sur la religion, c'est de prendre toi-même du peyotl et d'apprendre par lui. » Une autre dit : « Il n'y a aucune limite à ce qu'on peut apprendre par le peyotl. » Mais, pour être éclairé, il ne suffit pas de manger cette plante ; encore faut-il le faire rituellement, au cours de la cérémonie nocturne.

L'histoire de cette religion n'est pas encore très bien connue dans tous ses détails. Ce qui complique les recherches sur ce point, c'est que, là où l'on note que le cactus, à une certaine époque, était connu et consommé pour ses vertus particulières, cela ne signifie pas toujours qu'il s'agissait en ce cas d'un exemple de peyotisme ou même d'un embryon de ce culte. La religion du peyotl naquit de ce que D. Aberle et G. Stewart appellent très justement le « vieux complexe du peyotl », émanant du Mexique[1], et semble avoir pris véritablement forme chez les Comanches de l'Oklahoma, vers 1885. C'est en partant des tribus d'Indiens des Plaines qu'elle se répandit à travers les Etats-Unis. Le peyotisme se présenta

1. Sur l'usage du peyotl chez les Indiens mexicains, en particulier les Huichols, les Coras, les Tepuhanes et les Tarahumares, cf. Ph. De Felice, *Poisons sacrés, Ivresses divines* (Albin Michel, 1936), pp. 183 à 207. Il s'agit là de pratiques nullement rattachées à un système religieux et encore moins à une tentative de synthèse avec le christianisme. C'est l'usage du peyotl sans le peyotisme.

vraiment comme une religion pan-indienne bien individualisée et organisée lorsque fut fondée, vers 1918, l'Eglise américaine autochtone (Native american Church) ; quant au Nouveau-Mexique, puisque c'est à ce territoire que nous voulons nous arrêter ici, parce que s'y juxtaposent des tribus de cultures très différentes, il est probable qu'il fut touché par la vague peyotiste lorsque les Navahos furent convertis par leurs voisins Utes, qui eux-mêmes avaient appris à connaître ce culte par les Sioux Dakotas et les Cheyennes.

La naissance et le développement de cette nouvelle religion constituent un phénomène culturel et social plein d'enseignements, à la fois pour la sociologie, l'anthropologie, l'histoire des religions, la psychologie et la philosophie religieuse, et qui permet d'apporter une contribution, certainement très modeste, mais de valeur objective et presque expérimentale, à la solution de quelques problèmes d'intérêt général.

Etant donné que le culte du peyotl se caractérise principalement, d'une part, comme une synthèse ou un compromis entre les religions ancestrales des Indiens et le christianisme, qui pour eux est une croyance nouvelle, importée, et, d'autre part, comme l'utilisation à des fins mystiques d'une substance agissant à la manière d'une drogue, on pourrait essayer d'y chercher des explications, à propos des trois questions suivantes : quelles sont les conditions sociales, culturelles et politiques qui favorisent ou inhibent la diffusion d'une telle religion ? Quels sont les éléments indigènes autochtones et quels sont les éléments nouveaux importés qui tendent à être privilégiés ou, au contraire, estompés dans une synthèse de ce genre ? Quel rapport l'intoxication par une drogue peut-elle avoir avec le mysticisme religieux ?

De nombreuses tribus indiennes vivent au Nouveau-Mexique. Il en est deux, en particulier, qui sont de culture extrêmement différente et qui vivent côte à côte depuis les temps préhistoriques, débordant d'ailleurs à l'ouest sur le territoire de l'Arizona. Ce sont les Pueblos, agriculteurs villageois aux mœurs paisibles, qui avaient atteint dès l'époque précolombienne un haut degré de civilisation, et les Navahos, peuple de pasteurs semi-nomades s'abritant dans des cabanes rudimentaires appelées *hogan*. Les premiers vivent pour la plupart dans l'aisance ; les seconds, durement châtiés après leur rébellion contre les blancs, ont une condition assez misérable. Les Pueblos, que l'on a souvent comparés aux Grecs de l'Antiquité, sont répartis entre plusieurs villages isolés constituant chacun une unité politique et sociale jalouse de son indépendance et de son particularisme, tandis que les Navahos forment un ensemble peu structuré qui compte aujourd'hui près de soixante mille personnes. Du point de vue religieux, les Pueblos, à l'exception de ceux qui habitent le village de Taos, célèbrent des cérémonies où sont représentés des êtres surnaturels appelés *Katchinas*. Ce culte polythéiste comporte une

mythologie et un rituel complexes. Les tribus pueblos sont fortement organisées en sociétés culturelles et confréries ; elles ont aussi des prêtres dont l'autorité est grande. Le catholicisme, introduit par les missionnaires espagnols, s'est implanté dans les tribus de l'Est ; il exerce une influence limitée sur celles du Centre, les Zunis, par exemple, et il n'a eu aucun succès chez les Hopis de l'Est ; mais partout dans le monde pueblo, le christianisme n'a pu s'établir qu'en laissant subsister les anciens cultes. Les Navahos, au contraire, n'ont jamais eu une organisation religieuse véritable. Leurs cérémonies sont plutôt de nature magique ; elles sont conduites par des *hatali,* qui sont en réalité des medecine-men, des sortes de chamans. Les efforts des propagandistes catholiques, protestants et mormons ont eu, chez eux, un succès non négligeable, mais assez médiocre. La religion peyote, du point de vue purement géographique, n'avait pas moins de chances d'atteindre les Pueblos que les Navahos. Or, c'est un fait remarquable que, jusqu'à maintenant, elle n'a pas pu pénétrer chez les premiers, à l'exception des gens de Taos, ceux qui, justement, malgré leur appartenance à la civilisation pueblo, ne pratiquent pas le culte katchina ; et que, par contre, elle s'est répandue avec une extraordinaire rapidité chez les Navahos. Parmi ces derniers, il y avait, en 1951, environ quatorze mille peyotistes, soit près du quart de la tribu. Pourtant, les autorités indiennes, représentées par le Conseil tribal, avaient essayé de freiner le mouvement ; en 1940, elles avaient interdit la possession, la vente et l'usage du peyotl.

Quelles peuvent être les causes de cette frappante inégalité des succès du peyotisme dans des tribus voisines ? On peut à ce sujet émettre plusieurs hypothèses qui, d'ailleurs, ne s'excluent pas. D'abord, on peut penser à des causes d'ordre religieux. Le culte katchina, servi par un clergé puissant, bien organisé et hiérarchisé, s'appuyant sur des sociétés culturelles dans lesquelles se trouve embrigadé l'ensemble de chaque tribu, est de taille à lutter contre les innovations. Au contraire, chez les Navahos, les hatali sont absolument indépendants les uns des autres ; ils n'ont pas un statut social défini. Chacun d'eux est libre d'adhérer pour son compte à une nouvelle mystique, de changer ses méthodes et ses rites. En fait, dans plusieurs cas, c'est la conversion d'un hatali au peyotisme qui a entraîné celle de ses fidèles. Le fait que, parmi les Pueblos, les gens de Taos aient été les seuls à se laisser gagner par l'influence peyotiste, semble bien suggérer que la présence ou l'absence d'un clergé organisé et d'une religion traditionnelle solidement établie a été un motif important de la différence d'attitude à l'égard du nouveau culte. Il en est un autre encore qui s'y apparente. C'est que les cérémonies accomplies par les Navahos sous la direction des hatali ont généralement pour but la guérison d'un malade. Or, le peyotl est censé avoir des vertus curatives. D'ailleurs,

au cours des cérémonies peyotistes, il arrive souvent que l'on pratique, pour compléter les effets du cactus, la vieille magie par succion, qui est une méthode connue de presque tous les medecine-men, en particulier des hatali navahos. Il est vrai que les Pueblos ont aussi des magiciens qui ont recours à ce procédé de guérison, surtout dans les cas de maladies attribuées à la sorcellerie. Mais, ou bien ces magiciens sont considérés eux-mêmes comme des sorciers et ils sont rejetés par l'opinion publique, ou bien ils font partie de confréries médicales qui sont elles-mêmes étroitement associées au culte katchina.

D'une manière plus générale, la civilisation pueblo, que Ruth Benedict a choisie comme exemple de ce qu'elle nomme une civilisation apollinienne, et qui est caractérisée par l'ordre et la mesure, ne pouvait pas constituer, pour une religion fondée sur les effets inquiétants d'une drogue, un terrain aussi favorable que la culture navaho, dont le côté dionysiaque apparaît clairement à tout ethnographe qui assiste à certaines cérémonies comme le *Yebitchaï,* où, la nuit, à la lumière des brasiers et pendant que le hatali officie dans son hogan, des danseurs évoluent en chantant l'un des chants les plus sauvages qui se puissent entendre, et qui n'est pas sans action sur les nerfs.

D'autre part, les Navahos, tout en étant attachés à leurs coutumes, sont curieux de ce qui se passe hors de leur tribu, et sont même souvent attirés par la nouveauté. Au contraire, les Pueblos s'enferment dans la tradition et se défient de tout ce qui vient de l'extérieur.

La raison même de cette différence, il faut peut-être la chercher plus profondément dans la situation actuelle, qui permet aux Pueblos de vivre heureux de leur sort, dans un bel équilibre social, tandis que les Navahos manquent de terres, n'ont souvent pour ressources que les subsides accordés par les autorités américaines, ce qui les condamne à une angoissante oisiveté. Bref, les Pueblos peuvent avoir le sentiment que l'état de choses actuel est satisfaisant, mais les Navahos sont une tribu en pleine crise et qui cherche à surmonter sa misère et sa déchéance, car elle est douée d'une magnifique vitalité, comme en témoigne l'accroissement rapide et continu de sa population. On a souvent dit, et l'on trouve dans l'histoire du monde antique ou moderne bien des raisons de dire, que les nouveaux cultes, surtout ceux qui ont un aspect mystique, triomphent chez les peuples pendant les périodes de crise ou de déséquilibre. L'exemple du peyotisme au Nouveau-Mexique semble confirmer cette opinion.

Enfin, il faudrait ajouter un motif qui se rattache au caractère pan-indien, ou, si l'on préfère, nationaliste-indien du peyotisme. Les Navahos, comme beaucoup d'autres Peaux-Rouges, s'estiment lésés par les blancs. Les Pueblos, bien qu'il leur arrive de se plaindre, ont, parmi les Indiens, un sort

privilégié. En outre, bien qu'en présence des blancs ils affectent de se sentir solidaires de leurs frères de race, ils s'estiment avec juste raison très supérieurs, du point de vue culturel, tout comme autrefois les Grecs au milieu des barbares. Le nationalisme indien n'éveille chez eux que des sentiments de solidarité assez tièdes. Les Navahos, eux, parce qu'ils sont misérables, ont certainement été sensibles à la promesse de renouveau pan-indien que le peyotisme inclut dans son message, sans y mettre d'ailleurs une nuance belliqueuse contre les blancs.

Les éléments de la synthèse religieuse

Les Indiens du Nouveau-Mexique ne sont pas embarrassés pour pratiquer en même temps leurs anciens cultes et la religion des blancs, lorsqu'il leur arrive d'adopter celle-ci. Mais, en général, il y a une coexistence, une superposition des deux pratiques. Dans le cas du peyotisme, cette juxtaposition existe, puisque l'Eglise américaine autochtone permet officiellement à ses fidèles de participer activement aux cérémonies traditionnelles de leurs tribus respectives ; mais, en outre, il y a une synthèse qui constitue en fait le peyotisme lui-même. On ne s'étonnera pas que, dans cette synthèse, les éléments éthiques et eschatologiques proviennent entièrement du christianisme. L'histoire de notre ancien monde nous a déjà appris que les peuples traversant et éprouvant un besoin de renouveau sont particulièrement attirés par les mystiques qui prônent une morale et surtout promettent le salut. L'orphisme, par exemple, a tiré son prestige de ce message qu'il apportait. Au Nouveau-Mexique, les systèmes religieux ou magico-religieux autochtones ne parlaient nullement de salut. Quant à la morale, celle des Navahos ne s'appuyait pas sur l'enseignement des hatali, tandis que celle des Pueblos était intimement liée à la religion et renforcée par l'action et le prestige du clergé.

En ce qui concerne la théologie proprement dite, le peyotisme, malgré sa conformité de principe au monothéisme chrétien, se prête à bien des interprétations où la mentalité archaïque trouve son compte. Par exemple, beaucoup de fidèles ont nettement tendance à considérer le peyotl comme un Dieu et à l'adorer comme tel[1], alors que, dans la stricte orthodoxie, il n'est qu'un intermédiaire, un moyen de communication entre

1. Slotkin, *the Peyote Way*, p. 483. Il faut noter aussi que dans la religion peyote, le cactus sacré est souvent identifié au Saint-Esprit. D'autre part, un de nos informateurs navahos, qui connaissait aussi le culte catholique, disait que le peyotl remplace l'hostie.

Dieu et les Indiens. Les Navahos que nous avons interrogés étaient tous, à l'exception d'un seul, le plus cultivé, enclins à parler du cactus lui-même comme d'une divinité. D'autre part, la notion même du pouvoir que le peyotl est censé conférer à celui qui l'absorbe s'apparente très nettement à ce que les sociologues appellent le *mana*, et que Slotkin n'a peut-être pas tort de rapprocher, à ce propos, du *pneuma* dont parle le Nouveau Testament. Ce sont des notions de ce genre, véritables archétypes de la religion primitive, qui se sont conservées dans les croyances des peyotistes. Par contre, les mythes archaïques, pourtant assez riches et élaborés chez les Navahos, n'ont pas pu s'amalgamer au dogme nouveau. Les rites, bien qu'ils soient eux-mêmes en réalité associés à des mythes, ont subsisté beaucoup plus aisément. On l'a vu à propos de la magie par succion. D'une manière générale, la cérémonie peyote garde l'allure d'une fête religieuse indienne. Comme la plupart des rituels navahos, elle a lieu de nuit, elle dure jusqu'au lever du jour. Elle est marquée, du soir au matin, par des chants, qui sont tous chantés quatre fois, ainsi que cela s'est toujours fait dans les tribus du Nouveau-Mexique, où quatre est le chiffre sacré par excellence. Enfin, de même que le préhistorique Yebitchaï, la cérémonie peyote a souvent pour but, pour occasion ou même pour prétexte la guérison d'un malade, et celui-ci est au centre de toute la réunion, en même temps qu'il est, bien souvent, celui qui en assume les frais.

Bref, dans la synthèse en question, c'est surtout par la persistance du rituel et de l'atmosphère rituelle que se marque la survivance du passé indigène. Et cela, sans doute, rejoint des constatations qui ont également pu être faites dans le monde méditerranéen[1].

Le rite semble donc plus tenace que le mythe, ou, plus exactement, il semble tenir plus que ce dernier au particularisme d'un peuple, surtout s'adapter mieux à des dogmes nouveaux, sinon même manifester à l'égard de leurs changements une sorte d'inébranlable indifférence.

De la drogue au mysticisme

Il n'est pas question de reprendre ici dans son ensemble un problème qui a été traité avec beaucoup d'érudition et

1. En Grèce et en Crète, par exemple, ainsi que le montre M. Paul Faure dans une étude qui sera bientôt publiée et qui apportera sur ce sujet une ample documentation, on voit les paysans adopter, pour célébrer le culte orthodoxe, des grottes où se retrouve l'atmosphère rituelle des temps anciens, ou du moins rechercher la proximité de ces grottes.

d'ampleur par plusieurs auteurs et, en particulier, sous son aspect sociologique, par Philippe de Felice[1]. Cet auteur pense que toutes les espèces d'intoxication volontaire ont une origine mystique, leur but plus ou moins conscient étant la recherche d'un sentiment d'évasion et de dépassement de soi. Mais il s'agit là, pour lui, d'une « forme inférieure » du mysticisme. D'autre part, dans les religions modernes, plusieurs mystiques ont considéré l'ivresse donnée par l'alcool ou les narcotiques comme une étape possible pour accéder ensuite à l'extase vraiment religieuse. Dans l'Islam, les Soufistes ont souvent eu recours à des procédés de ce genre. Ce sont des moyens pour atteindre à la vie mystique, non pas des fins.

Nous nous proposons seulement ici d'examiner brièvement quelles sont les particularités du peyotl en tant que moyen de ce genre, et comment elles ont pu favoriser, chez les Navahos en particulier, la diffusion de la religion peyotiste. Sur les effets de l'absorption du peyotl ou de son principe actif, la mescaline, nous possédons plusieurs documents qui nous sont fournis par des psychologues, tels que Weir Mitchell, Jaensch et Havelock Ellis (qui a bien décrit une expérience tentée par lui-même), et par des chimistes et pharmacologistes, comme Ludwig Lewin[2]. Il faut, à ces sources, ajouter la contribution très personnelle du philosophe Huxley et le témoignage de l'anthropologue-peyotiste Slotkin. En général, comme le constate très justement Ph. de Felice, l'ivresse peyotiste ou mescalinique comporte deux phases successives. La première est marquée par la surexcitation et le sentiment d'euphorie et surtout de puissance, de confiance du sujet en ses propres facultés intellectuelles, et, en même temps, par une acuité visuelle accrue. Du point de vue physiologique, on note un léger ralentissement du pouls et une dilatation de la pupille. La seconde phase, à laquelle Huxley, qui n'avait absorbé qu'un cachet de mescaline, ne semble pas être parvenu, est celle des visions, des hallucinations visuelles et auditives, caractérisées par la perception de couleurs merveilleuses[3]. Aux deux phases est commune l'impression qu'a le sujet d'échapper à la fois au temps et aux relations spatiales, et même à son propre corps. Sur ce point, les témoignages de Slotkin et d'Aldous Huxley confirment tous les autres. Un de nos informateurs navahos disait qu'au cours des cérémonies nocturnes peyotistes, il ne faisait pas de différence entre son propre corps et n'importe quel autre objet.

De telles expériences, sans aucun doute, mériteraient d'être

1. Ph. de Felice, *Poisons sacrés, Ivresses divines, loc. cit.*
2. On trouvera un bon compte rendu de ces documents dans le livre de Rouhier, *la Plante qui fait les yeux émerveillés : le peyotl* (éd. Doin, 1927).
3. Certains témoignages font état d'auditions colorées (Rouhier, *op. cit.*, pp. 307 et sqq.).

étudiées de près par les psychologues et les philosophes, car elles sont, d'une certaine manière, à la dimension de la métaphysique. Les suggestions d'Aldous Huxley, qui avait pris soin d'enregistrer au magnétophone son comportement durant l'expérience, valent au moins d'être résumées. L'explication qu'il propose se fonde en partie sur le fait que le système d'enzymes réglant la distribution du glucose dans les cellules du cerveau est perturbé par la mescaline. Reprenant la théorie bergsonienne selon laquelle le cerveau aurait, dans la perception comme dans la mémoire, une fonction éliminative, c'est-à-dire dépouillerait la « perception pure » de tout ce qui n'est pas utile, Huxley pense que la pénurie de sucre consécutive à l'ingestion de mescaline pourrait, en inhibant l'exercice normal de cette fonction du cerveau, restituer à la sensation sa pureté originelle. On pourrait aussi rapprocher cette explication de celle que Maurice Pradines proposait au sujet de l'art[1]. En effet, l'analogie entre les impressions que décrivent les individus soumis à l'effet de la mescaline et la vision artistique est frappante ; Huxley l'avait notée au cours même de son expérience. De même que, d'après M. Pradines, l'artiste restitue à la sensation sa vérité en réagissant contre la déformation utilitariste de la perception courante, de même, l'homme intoxiqué par la mescaline s'émerveille de découvrir une infinie richesse dans la vision du plus banal objet et éprouve l'impression d'une découverte des choses. Huxley, pour sa part, essayant pendant son expérience de découvrir des analogies avec ce qu'il voit, déclare spontanément : « Ce qui s'en rapprocherait le plus, ce serait... un Vermeer ! » Mais, bien que cet expérimentateur philosophe ne semble nullement avoir songé lui-même à évoquer les perspectives de la phénoménologie, c'est pourtant cette dernière théorie que l'on évoque irrésistiblement en lisant maint passage de sa relation ; celui, par exemple, où il écrit que « l'œil recouvre en partie l'innocence perceptuelle de l'enfance, alors que le sensum n'était pas automatiquement et immédiatement subordonné au concept[2] ». N'est-ce pas justement cette pureté, cette virginité de la saisie, que les phénoménologistes aspirent à retrouver ?

En comparant les déclarations d'A. Huxley avec celles de Slotkin et les affirmations, plus naïves, peut-être, mais moins orientées par le savoir théorique, que nous avons obtenues de nos informateurs navahos, nous voyons une conclusion s'imposer : c'est que l'homme, sous l'effet de la mescaline, a un champ de conscience plus limité, mais plus intense à l'intérieur de cette limitation. Autrement dit, il est incapable de s'intéresser à beaucoup de choses, et, surtout, beaucoup de celles

1. M. Pradines, *Traité de Psychologie générale* (P.U.F., 1946), t. II, vol. I, section 3.
2. Huxley, *op. cit.*, p. 22.

dont il ne peut ordinairement détacher son attention lui deviennent totalement indifférentes. En revanche, toute son acuité sensorielle, perceptive et intellectuelle peut se concentrer sur de petits détails, et, alors, l'objet en question se révèle dans toute sa richesse qualitative. Ainsi, Huxley s'émerveille en regardant le pli de son pantalon, mais, à ce moment, tout le reste est sans intérêt pour lui. C'est pourquoi, lorsque Slotkin prétend que les effets du peyotl sont très différents selon qu'on le consomme rituellement ou non [1], nous sommes enclins à le croire. Mais cela signifie peut-être tout simplement que cette concentration d'esprit et d'attention réalisée par l'action de la mescaline se trouve orientée différemment dans l'un ou l'autre cas. Pour l'Indien qui participe à la cérémonie nocturne de l'Eglise autochtone, et qui est venu y chercher un contact avec Dieu, tout ce qui compte, c'est précisément cela ; et alors l'extraordinaire acuité de ses sens et la puissance accrue de son imagination jouent en cette même direction. Et s'il est doué pour l'extase mystique, il n'est pas douteux que la drogue facilite pour lui ce détachement à l'égard des mille contingences, qui, de l'avis de tous les mystiques, est une étape nécessaire sur le chemin menant à la contemplation. Mais pourquoi cette forme d'intoxication a-t-elle un grand succès parmi les populations misérables et inquiètes de la réserve navaho ? Il est un point sur lequel Aldous Huxley et Ph. de Felice se rencontrent : c'est la reconnaissance du fait que les hommes peuvent difficilement se passer de « paradis artificiels ». Mais, tandis que la mescaline représente pour le premier la drogue idéale, le second part en guerre contre une certaine propagande qui tiendrait à présenter cet alcaloïde comme vraiment inoffensif. Il est vrai que, du point de vue sociologique, en ce qui concerne la diffusion, la question n'est pas là. Que l'alcool soit nocif, ce n'est pas ce qui nuit beaucoup à ses succès.

Le groupe navaho, à qui le gouvernement de Washington a récemment donné l'autorisation d'acheter des boissons spiritueuses, est particulièrement touché par ce fléau : l'ivrognerie. Les Pueblos, par contre, savent s'en garder.

Mais, nous l'avons dit, les Navahos sont un peuple qui ne veut pas mourir. Et c'est peut-être pour cela qu'il cherche dans le peyotisme une planche de salut. Car, si le cactus sacré apporte à l'homme le même soulagement que l'alcool, à savoir l'oubli de sa propre misère, il peut, surtout quand il est promu au rang d'institution divine, lui donner le sentiment qu'il s'élève au-dessus de lui-même. La mescaline possède même, sur la plupart des autres drogues « euphorisantes », le grand avantage d'avoir des effets durables (huit à douze heures environ pour une dose normale). Ce n'est donc pas une expérience fugitive qu'elle procure, mais l'occasion d'un long approfondissement du monde paradisiaque. L'alcool, en tout cas, ne donne à aucun moment l'illusion d'une élévation. Et surtout, pour des raisons qui mériteraient d'être précisées mais qui peuvent se deviner, les heures d'euphorie dues à la mescaline ne sont suivies ni d'écœurement, ni de sentiment de culpabilité, ce qui n'est pas le cas avec le vin ou le whisky. Notre principal informateur navaho était un ancien ivrogne qui, depuis sa conversion au peyotisme, avait entièrement renoncé à l'alcool. D'après lui, beaucoup de peyotistes seraient dans le même cas. On le voit, beaucoup de questions complexes pourraient être traitées ici. Nous avons voulu nous borner à les effleurer en montrant comment la diffusion du peyotisme chez les Navahos peut s'expliquer par le fait que la mescaline procure un état psychique caractérisé par une concentration de l'esprit dans un champ rétréci et une indifférence totale à tout le reste. Car, ainsi, le caractère particulier de la cérémonie nocturne peut aiguiller les esprits vers un état qu'on pourrait appeler « préthéopathique », et qui est connu des vrais mystiques comme une phase préparatoire. Le Navaho peut alors, tout en oubliant sa condition quotidienne comme il le fait avec le whisky, échapper au sentiment de déchéance et surtout justifier à ses propres yeux, par un motif religieux, sa conduite d'oubli, tout comme dans la religion archaïque il justifiait ses rites par des mythes. Cette participation de l'intoxication au Transcendant permet de concilier le désir de fuir la situation réelle et la volonté de survivre sans sombrer. Comment cette conciliation est-elle rendue particulièrement aisée par la pureté phénoménologique et l'authenticité presque artistique de l'expérience peyotiste ? Sans doute faudrait-il en chercher la raison dans le besoin qu'a notre esprit de revenir aux sources et de retrouver, comme le notait si bien Lévy-Bruhl [1], une sorte de mentalité primitive, une fraîcheur de pensée qui lui permet de se détendre et de se recréer ; l'équilibre que les Pueblos semblent trouver sur le plan social entre les nécessités de l'adaptation au monde nouveau et le besoin de conserver leur attachement au passé tribal, les Navahos vont-ils le chercher de plus en plus dans le paradis artificiel que leur prodigue un petit cactus et où ils puisent l'énergie nécessaire pour se dépasser, en même temps que l'euphorie d'un retour à la mentalité primitive ? L'avenir nous l'apprendra.

J. CAZENEUVE.

1. SLOTKIN, *the Peyote Way*, *op. cit.*, p. 486.

1. LÉVY-BRUHL, *la Mythologie primitive* (*in fine*).

LE MUCHAMORE ET LA MORALE DÉSALIÉNANTE

par Jean-Louis Brau

« J'ai monté une marche !
Aikhai ! Aikhai !
J'ai atteint une région céleste !
Shagarbata !

(Ancien rituel chamanique.)

Pendant longtemps, le chamanisme du Nord-Est asiatique a été la tarte à la crème de la recherche de la pensée sauvage, quand les anthropologues, peu soucieux de s'enliser dans les marais jungiens, répudiaient la méthode psychanalytique.

On savait que les peuples sibériens demandaient l'intercession du chaman pour régler toutes les affaires relevant du domaine des « esprits », la communication du chaman avec l'indicible, le *non-encore-su*, pouvant s'établir de deux manières différentes : « Ou bien l'âme du chaman se détache du corps en état d'extase et se rend dans l'autre monde, ou bien les esprits pénètrent dans le magicien et l'inspirent[1]. »

Le commerce avec les esprits s'effectue au cours d'extases abondamment décrites par les ethnologues, photographiées et même filmées. Il était donc tout naturel que l'on attribue les délires chamaniques à un état psychopathologique proche de la schizophrénie. Mais tous les témoignages concordent pour affirmer l'intégrité psychique des chamans en dehors de leurs cérémonies : « (...) La crise terminée, le chaman redevient très souvent un homme tout à fait paisible, exempt d'excentricité. (...) La plupart des témoins présentent d'ailleurs le chaman comme un homme en pleine possession de ses facultés[1]... »

1. Uno Harva, *les Représentations religieuses des peuples altaïques*, Paris, 1959.

Déjà, en présentant l'œuvre de Marcel Mauss, Claude Lévi-Strauss attirait l'attention sur l'impossibilité d'identifier le comportement chamanique aux manifestations cliniques des névroses les plus courantes et concluait que, puisque le chaman se conduisait *normalement* comme la moyenne du groupe dans lequel il vivait, il ne pouvait en aucune manière être dit *anormal*.

« Dans les sociétés à séances de possession, écrivait Lévi-Strauss, la possession est une conduite ouverte à tous ; les modalités en sont fixées par la tradition, la valeur en est sanctionnée par la participation collective. Au nom de quoi affirmerait-on que des individus correspondant à la moyenne de leur groupe, disposant dans les actes de la vie courante de tous leurs moyens intellectuels et physiques, et manifestant occasionnellement une conduite significative et approuvée, devraient être traités comme des anormaux ? »

Il semble donc que le chaman, individu par ailleurs normal, exempt de névroses graves, pourrait, *à la demande*, entrer en en transe, diriger ses rêves et les interpréter selon les règles spécifiques de l'onirocritique, qui fait appel indifféremment à l'analogie et à l'antinomie. La seule explication plausible de ce comportement est dans l'emploi de substances hallucinogènes que nous commençons à mieux connaître.

Le toxicologue Louis Lewin est l'un des premiers à avoir étudié, au début du siècle, les effets des ivresses hallucinatoires provoquées par le *Muchamore* chez les peuples sibériens.

L'*Amanite muscaria* (fausse-oronge), nommée aussi *Muchamore* ou *Bolet des Kamtchadales*, contient un alcaloïde puissant : la muscarine. Poussant en abondance dans le Kamtchatka, le Muchamore est consommé par toutes les peuplades des bassins de l'Obi, de l'Ienisseï et de la Léna. Il fait l'objet d'un trafic considérable, et les Korièques échangent même couramment un renne contre un seul champignon. L'usage du Muchamore s'est répandu dans tout le Sud-Ouest asiatique, et il est même possible qu'il ait atteint le Tibet, où il participerait aux rites secrets des monastères de Lhassa. A la fin du XIXe siècle, les Cosaques des postes-frontières sibériens l'introduisirent en Turkménie et en Ouzbékie pour augmenter les effets du hachisch.

Comme tous les alcaloïdes, la muscarine est rapidement éliminée par l'urine. Ce fait, remarqué par les populations

1. Mircéa Eliade, *le Chamanisme et les techniques archaïques de l'extase* (Payot).

altaïques, a donné naissance à une coutume insolite : le mangeur de Muchamore recueille son urine, qui est bue par un de ses compagnons qui lui-même transmettra ainsi à un troisième le précieux alcaloïde.

Le Muchamore est soit mastiqué en tranches séchées, soit bu en infusion avec du suc d'*Airelle des marais (Vaccinium uliginosum)* ou d'*Epilobium angustifolium*. D'après Lewin, les effets s'en font sentir une heure ou deux après l'ingestion. Le mangeur de Muchamore est agité de légers tremblements des membres, puis devient pâle, les yeux vitreux, et se fige dans une immobilité absolue qui lui donne l'apparence d'un cadavre[1]. Le retour à l'état normal s'effectue deux ou trois heures après les premiers symptômes. A une période d'euphorie succèdent des hallucinations violentes, auditives et visuelles (« Une cuillère d'eau devient un lac » — Lewin)[2].

Ce que nous savons du Muchamore éclaire d'un jour nouveau les manifestations rituelles chamaniques : le « déblocage » provoqué par le champignon agit comme un exutoire parapsychanalytique, le « voyage » du chaman dans le « monde des esprits » devenant une lutte au corps à corps d'un individu délégué par le groupe contre son univers aliénant, *Drosera* à l'échelle d'une structure sociale grossière.

Le chaman, qui, parce qu'il est membre du groupe, subit les mêmes aliénations que la moyenne du groupe, les dénonce dans son délire hallucinatoire au lieu de les attribuer à la volonté divine, comme dans les religions révélées, et d'en attendre une rémission problématique. On peut alors voir dans le chamanisme une laïcisation du mythe de Christ rédempteur, en quelque sorte une hygiène sociale comparable dans sa nature à ce qu'auraient voulu être les récollections des disciples d'Ignace de Loyola, les confessions annuelles des combattants du Vietminh et les séances d'autocritique marxiste.

Une étude exhaustive de ce type de comportement devra être faite et servir de prolégomènes à une pragmatique de la *morale désaliénante*, seule forme d'éthique[3] concevable lorsque, dans un temps plus ou moins médiat, *Drosera* aura été vaincue...

JEAN-LOUIS BRAU.

1. Cf. L'« état intermédiaire » du *Livre des Morts* tibétain.
2. J'ai expérimenté à faible dose (30 grammes), en 1953, avec JOËL BERLÉ, des amanites fausses-oronges récoltées près de Putte, à la frontière néerlando-belge. Leur effet s'apparente à celui du chanvre indien.
3. En admettant, ce qui est à discuter, qu'une éthique future puisse sourdre séparément de l'esthétique. La fusion intime de l'une et de l'autre, par exemple dans le *happening*, n'est plus utopique.

NOTES SUR L'USAGE RELIGIEUX DU PEYOTL ET SA RÉPRESSION

par Jean-Louis Brau

De l'Inquisition espagnole

François Mauriac *, qui rejoint ainsi Tolstoï, a peur. Ne risque-t-on pas de trouver Dieu plus facilement avec les hallucinogènes qu'entre les lignes des *Blocs-notes* du *Figaro littéraire* ou dans les vignes de Malagar ?

Cette crainte n'est pas nouvelle, et, dès la fin du XVIe siècle, les missionnaires espagnols se sont tristement illustrés dans la lutte contre le peyotl, allant même jusqu'à condamner au bûcher les Indiens qui en usaient.

Le moine Bernardino de Sahagún révéla le premier les propriétés de cette cactacée : « ... Il y a une plante qui rappelle la truffe. On l'appelle " peyotl ". Elle est blanche. Elle pousse dans les parties septentrionales du pays. Ceux qui la mangent ou la boivent voient des choses effrayantes ou risibles. Cette ivresse dure deux ou trois jours et disparaît ensuite. Cette plante entre dans la consommation habituelle des Chichimèques. Elle les soutient et leur donne du courage pour le combat en les mettant à l'abri de la peur, de la soif et de la faim. On croit même qu'elle les protège de tout danger[1]. »

Les Mexicains, convertis de force au catholicisme, prenaient du peyotl pour « converser » avec Jésus, la Vierge et les saints, qui remplaçaient ainsi les anciens dieux aborigènes. Cette pra-

* *Note de Mandala* : l'auteur fait référence, ici, au ridicule article de MAURIAC sur le L.S.D. paru dans le n° 71 du *Crapouillot*.
1. *Histoire générale des choses de la Nouvelle-Espagne*. Traduction Jourdanet, Masson éd., Paris, 1880.

tique insolite de l'extase religieuse ne fut pas du goût de la hiérarchie catholique, et l'Inquisition fit tous ses efforts pour extirper une habitude bien ancrée.

Nicolas de Léon, dans *El Camino del Cielo,* et José Lanciego, dans sa *Lettre au Clergé de Huasteca,* proposèrent aux prêtres mexicains des modèles d'interrogatoires pour faire avouer à leurs ouailles si elles usaient de la « racine diabolique », *raiz diabolica.*

Bartolomeo Garcia alla plus loin, comparant en valeur morale l'anthropophagie et l'ingestion du peyotl. *¿ Has comido carne de gente ? ¿ Has comido el pellote ?* (« As-tu mangé de la chair d'hommes ? As-tu mangé du peyotl ? »), proposait-il comme question à poser en confessionnal dans son *Formulaire à l'usage des missions de la région de San Antonio !*

... à l'oppression yankee

En 1911, Joseph Rave fonda la *Native American Church,* dont le rituel impose le *mescal-button* à la place de l'hostie consacrée, et il existe encore aux U.S.A. des fidèles de la *Christian Peyote Church* (Oklohama et South Dakota) et de la *Peyote Church of Christ.*

Mais, depuis plusieurs siècles déjà, le peyotl avait franchi les frontières du Rio Grande vers le nord. Le peyotl, appelé *Wokow* chez les Comanches et *Seniquoique* dans l'Arkansas, était consommé rituellement par les principales tribus Apaches, Kiowas, Sioux, Comanches, Cheyennes, Arapahos, Pawnees, Fox et Winnebagos.

Comme pour les Indiens d'Amérique centrale, leur conversion au christianisme ne changea rien à leur habitude.

Les paroles des *Peyote Songs* relevés par les ethnologues témoignent de la pureté religieuse des Indiens. Les plus remarquables ont été enregistrés par Martha Huot chez les Fox :
PE YO TA HA NO GA NE KWA KE CI MA NI TO WE HI YA NA HE NE (God asked peyote to lead people here on heart).

. . . .

NE HI KE KI KE TE TI NE NO HE NE NE HI CI HAI YA NE ME TE NO NE HI KE KI KE TE NO NE HI KE TI KE TE TI NE NO HE NE NE HI CI HAI YA NE NE TE NO NE KI KE TE NO (My road is the only road. Be kind, that's advice the great manitou gave us. If you follow peyote it will bring you to heaven. This is what he told us).

. . . .

La meilleure définition du peyotisme a été donnée par l'anthropologue américain Weston La Barre : « Le peyotisme est essentiellement une religion américaine aborigène s'exprimant en termes de concepts indiens fondamentaux. (...) Peut-être

les amateurs de peyotl feront-ils leur la phrase du chef comanche Quanah Parker faisant allusion à la supériorité du culte du peyotl sur le christianisme : « L'homme blanc va à l'église et parle DE Jésus, mais l'Indien va dans son tipi et parle A Jésus[1]. »

Il va sans dire que le *peyote cult,* en incitant à chercher la divinité à l'intérieur de soi-même, ne pouvait pas plaire aux puritains tenants d'une religion officielle identifiant les « lois de Dieu » aux lois de l'Etat pour justifier la pérennité d'une société expansionniste ; de même, en d'autres temps, Fénelon, partisan du quiétisme de Mme Guyon, s'était entendu condamner par Bossuet, exécuteur des hautes œuvres de la hiérarchie religieuse et de la cour.

Pour ne pas revêtir les formes médiévales de l'Inquisition espagnole, la répression yankee contre le *peyote cult* n'en fut pas moins sauvage. Empruntons notre conclusion à Alexandre Rouhier : « Il est, croyons-nous, inexact de ne considérer la " question du peyotl " que comme une simple question de stupéfiants. Elle est beaucoup plus haute et constitue une véritable " question ethnique ". La guerre déclarée au peyotl n'est ni plus ni moins qu'une guerre de religion et de race. »

JEAN-LOUIS BRAU.

1. WESTON LA BARRE, *the Peyote Cult,* Yale University Press, Yale, 1938.

LES HALLUCINOGÈNES COMME MOYEN DE RÉVÉLATION MYSTIQUE



L'ANGOISSE DE MOURIR

par Sidney Cohen

Dans une clinique, Irène mourait — hélas, trop lentement ! — d'un cancer au rectum qui avait recidivé deux ans après une opération importante et des traitements aux rayons X. Le mal s'était maintenant propagé à tel point qu'il n'était plus opérable. Son foie et ses os étaient atteints. Il n'y avait plus rien à faire, sinon tenter de soulager ses souffrances. Mais, malgré de fortes doses de somnifères et de sédatifs, elle continuait à être nerveuse et larmoyante quand elle était éveillée, et elle gémissait et s'agitait pendant le sommeil provoqué par les hypnotiques.

Sa sœur et le médecin traitant se demandèrent si on ne pouvait rien faire de plus pour lui venir en aide pendant le processus angoissant de la mort. Le L.S.D. fut suggéré avec quelque hésitation, car il n'avait été administré jusqu'alors qu'à une seule personne dans un cas similaire. Le médecin espérait que la drogue pourrait — au moins pendant quelques heures — écarter les pensées d'Irène de sa propre personne et de la perspective de la mort. S'il était possible d'élever sa réflexion consciente au-delà d'elle-même, peut-être se convaincrait-elle que sa proche disparition ne devait pas être une cause de terreur. Avec le consentement de sa famille, on lui administra une faible dose unique de L.S.D. Irène, alors, se mit à parler, et son médecin prit des notes détaillées. Voici, à peu près mot à mot, les paroles qu'Irène prononça avec calme, sous l'influence du L.S.D. :

« Ma disparition n'a pas grande importance, maintenant, même pour moi. Ce n'est qu'un épisode dans l'alternance de l'existence et de la non-existence. Je n'y vois guère de relation avec la religion ou avec ce qu'on dit de la mort. Je suppose que je suis détachée — c'est le mot —, libérée de moi-même, de mes souffrances et de ma désintégration. Je peux mourir calmement, en cet instant, si cela doit être. Je n'appelle pas la mort, ni ne la repousse.

« Oui, je vois ce que vous avez fait. Vous m'avez extirpé mon MOI. C'est une approche de la mort, une préparation à la grande rencontre, quand le NON-MOI sera plus permanent.

« Il y a quelque chose de plus. Pour une fois, je peux voir l'ordre dans le désordre. Ce qui ressemblait à un chaos, à une confusion, n'est que la vaste complexité de tout, des mouvements qui s'entrelacent les uns dans les autres. Dès que l'on aperçoit le plan du tourbillon, tout cadre. Pour moi qui vous parle, l'idée que la vie n'a pas de sens, la théorie selon laquelle tout est accident est un non-sens. Quel accident ! Quel étonnant, quel éblouissant accident ! »

Irène avait été infirmière, une bonne infirmière, et n'avait abandonné son métier que depuis quelques mois. Elle avait quarante-cinq ans et était divorcée. Son mariage avait été la plus grande erreur de sa vie, car elle avait cru pouvoir réformer un ivrogne invétéré. Elle n'avait pas d'enfants, et, en dehors de sa sœur, aucun parent. Elle avait sans doute été autrefois attirante, mais la maladie avait causé chez elle d'effrayants ravages. N'importe quel médecin entrant dans la chambre aurait su au premier coup d'œil qu'elle était perdue. Elle le savait, elle aussi. Elle savait ce que signifiaient son foie énorme, sa jaunisse, la douleur dans les os et l'enflure.

Avant l'expérience du L.S.D., nous nous étions entretenus, elle et moi, à plusieurs reprises, de la mort et de divers autres sujets. Il n'est pas facile de parler librement et à l'aise dans une telle situation. Il n'y a pas grand-chose à dire. Les platitudes habituelles auraient été une injure pour une femme comme Irène.

Il n'y avait plus rien, ni religion, ni espoir, seulement une demi-douzaine de cartes de bons vœux sur la table de chevet et quelques roses rouges dans un vase sur une étagère.

« Je meurs, je m'en rends compte nettement. Bientôt, les rouages de l'esprit s'arrêteront, parce que les rouages compliqués du corps ne pourront plus les supporter. Tout s'effondrera en un tas de molécules au rebut d'où sera tirée une nouvelle matrice. La nouvelle n'aura guère de points communs avec moi. Je vois qu'il me faut accepter et admettre cette possibilité de l'extinction totale en tant qu'être humain. »

L'homme est probablement la seule espèce animale qui soit saisie d'angoisse à l'idée de sa disparition, car l'homme seul a la faculté de réfléchir sur lui-même. Il est le seul à être capable de concevoir l'avenir et à se considérer comme une créature distincte de la nature. Nous sommes nés dans un monde sans *ego*. Mais nous vivons et mourons prisonniers de nous-mêmes.

Cette conscience de soi — sans la foi capable de lui donner un sens — peut susciter une peur accablante de la mort. Freud disait que personne ne peut réellement concevoir son propre anéantissement. Et c'est ainsi que la peur de mourir constitue, dans beaucoup de cas, l'ultime souffrance.

Dans le cas d'Irène, nous espérions qu'un soupçon de cette

drogue fantastique qu'est le L.S.D. lui permettrait d'affronter ses souffrances et sa fin prochaine. Nous voulions provoquer un bref et lucide intermède d'absence de son *ego* pour lui faire accepter l'idée que l'intégrité physique n'est pas absolument nécessaire et que, peut-être, il y a quelque chose « au-delà ». Par ce processus, nous espérions qu'elle pourrait supporter ses souffrances et son angoisse : il semblait bien que ce but était atteint.

« Comme c'est merveilleusement facile, dit-elle encore, de créer sur terre de la vie humaine. Une seule goutte de semence... un œuf fertilisé... un embryon... le fœtus... la naissance... Facilité de créer de la vie. Et parfois, facilité de mourir pendant le sommeil... un brusque rencontre avec un objet dur, inflexible — l'obstruction soudaine d'une coronaire. Et puis, il y a des morts difficiles, comme la mienne. Allons, je vois qu'il faut savoir supporter les morts pénibles — comme les naissances difficiles. Cela fait partie de nous.

« Je n'ai jamais tout à fait compris le rythme de la chose — oh ! intellectuellement, si ! —, le cycle de la naissance, de la croissance, de la décrépitude, de la mort. La croissance semblait toujours être le point culminant. Je ne veux pas faire de la mort une vertu, mais, en ce moment, tout est au même niveau. La décrépitude et la mort ne sont pas moins que la naissance et la croissance. C'est peut-être la raison finale ? Sûrement pas, en ce moment les valeurs ne comptent pas. La question de vie et de mort, cela fait partie de moi. Je pourrais mourir maintenant tranquillement, résignée, comme ces premiers chrétiens dans l'arène, qui ont dû regarder les lions leur manger les entrailles. Est-ce que je me souviendrai de quoi que ce soit ? Et qu'en sera-t-il de la douleur ? Je suppose que je serai de nouveau comme un petit enfant à cet égard. En cet instant, la souffrance est différente. Je sais que, lorsque j'appuyais ici hier, je ressentais une douleur intolérable. Je ne pouvais même pas supporter le poids d'une couverture. Maintenant, j'appuie fort, cela fait mal — c'est vrai —, mais ce n'est pas une sensation terrifiante. D'habitude, cela me terrassait et me faisait mendier une autre piqûre. »

La mort doit s'humaniser. Préserver la dignité de la mort et empêcher les vivants d'abandonner les mourants ou de s'en écarter, c'est l'un des plus grands problèmes de la médecine moderne. De nos jours, c'est le médecin qui est le plus proche de ceux que la mort menace, et il doit soigner le malade, même quand il n'y a plus rien à faire au point de vue thérapeutique. Comment empêcherait-il l'entourage immédiat du malade de s'en écarter, par chagrin, remords ou aversion ? Et que dira-t-on au mourant ou à la mourante ? Les grands spécialistes du cancer estiment généralement que le médecin doit dire au malade la vérité sur l'avenir qui l'attend, une vérité tempérée de quelque optimisme. Cela, non pas seulement par mansuétude, mais par expérience, car des malades

présentant des lésions avancées ont connu, de façon inexplicable, un rétablissement qui s'est maintenu pendant des années. Cependant, il y a des malades incurables qui ne veulent pas savoir... Le médecin qui a du doigté le devine et les laisse nier l'évidence.

Irène n'avait pas besoin qu'on le lui dise. Elle avait fait elle-même son diagnostic devant son médecin bien des semaines auparavant. Il avait tenté de son mieux de la réconforter. Bien qu'il fût très occupé et ne pût faire grand-chose pour la soulager, il trouvait toujours le temps d'aller lui parler, lui laissant entendre implicitement qu'il ne la quitterait pas jusqu'à la fin.

Des souffrances continuelles, violentes, profondes, ne laissent pas intactes les plus fortes personnalités. Quand le malade sait que seule la mort mettra fin à sa souffrance, celle-ci s'identifie à la mort et devient d'autant plus difficile à apaiser. Pour soulager la terreur, lutter contre la dépression et diminuer les souffrances, on a utilisé depuis les temps préhistoriques des narcotiques. L'opium a été remplacé par la morphine et autres dérivés, ainsi que par de nouveaux produits chimiques synthétiques. Tous ces médicaments diminuent les souffrances, permettent au malade de dormir, et peuvent lui remonter le moral. Pour ceux dont la mort est proche, le danger d'accoutumance n'entre pas en ligne de compte, et un usage habile des drogues peut éviter que ne jouent les facultés d'adaptation du corps.

Une récente étude du Dr Eric C. Kast, de Chicago, indique que le L.S.D. surclasse les autres narcotiques quant à l'efficacité et à la durée de l'action dans le soulagement de la douleur. Mes propres recherches confirment cette constatation. Il semblerait que le L.S.D. n'agisse pas directement sur la partie du cerveau qui reçoit les impulsions de la douleur, mais altère la signification de la souffrance et, en conséquence, la diminue.

C'est ce qui est arrivé à Irène. Absorbée par des pensées et des sentiments qui la dépassaient, elle était indifférente à la souffrance, qui avait été la principale préoccupation de son existence consciente depuis des mois, et qui avait maintenant perdu sa signification sinistre. Au cours de la longue journée de son traitement au L.S.D., des infirmières vinrent à deux reprises dans la chambre pour nous rappeler que la piqûre destinée à la soulager n'avait pas été faite.

« Et puis, il y a les infirmières, dit aussi Irène. Il y a celles qui veulent m'abrutir à coups de drogues à cause de leur propre peur, ou peut-être parce que je suis une gêneuse. Mais il y en a aussi deux qui, je ne sais pas pourquoi, ne veulent pas que je sois une vraie droguée quand je mourrai. Comme si cela faisait une différence quelconque. Elles me donnent des cachets sans effet, et parfois je me fâche et les accuse de prendre elles-mêmes mon calmant. Je me fâche,

sachant que c'est un mensonge, mais je le fais quand même. On m'a crié la même chose quand j'étais élève infirmière : je me rappelle encore à quel point cela me bouleversait. Il ne faut plus que je sois à ce point cruelle, même quand je souffre.

« Quand je mourrai, on ne se souviendra pas longtemps de moi ; je ne laisse pas beaucoup d'amis, et presque pas de parents. Pas grand-chose d'accompli, pas d'enfants, rien. Mais c'est bien comme ça. »

Ce n'est qu'en fin d'après-midi qu'elle parla de nouveau :

« Ça recommence. Il semble que cela va et vient, mais ce n'est plus comme avant.

— L'important est de se souvenir, dit le médecin.

— Oui, oh oui, mais me souviendrai-je de tout ?

— Vous vous rappellerez beaucoup de choses, et j'ai ici quelques notes que nous pourrons revoir pour vous aider à vous remémorer le reste », répondit-il.

Le lendemain, ses traits étaient de nouveau profondément tirés. Mais elle baignait encore dans une atmosphère de calme.

« La douleur est revenue, mais je crois que je peux m'en accommoder. Quelle journée ce fut, hier ! Une sorte de jour de fête, pour moi. »

Pendant les trois semaines suivantes, Irène fut sensiblement plus détendue. Il y avait une aura de calme autour d'elle. Elle eut encore besoin de calmants de temps à autre. Puis elle mourut.

SIDNEY COHEN.

L'EXPÉRIENCE PSYCHÉDÉLIQUE : RÉALITÉ OU CHIMÈRE ?

par Allan Watts

Les hommes ont, depuis au moins 3 500 ans, entretenu l'idée que notre vision normale du monde n'est rien d'autre qu'une hallucination, un rêve, une fiction, ou ce que les Indiens désignent par *Maya,* qui signifie à la fois « Art » et « Illusion ». S'il en est ainsi, il va de soi que la Vie ne doit jamais être prise au sérieux. Elle est une pièce de théâtre, comédie, drame ou mélodrame, à laquelle on doit prendre plaisir. Cela n'a pas réellement d'importance, puisqu'un jour (sans doute au moment de notre mort), l'illusion se dissoudra, et chacun d'entre nous s'éveillera pour découvrir que lui-même est *ce-qu'il-y-a* et *tout-ce-qui-est* — les racines mêmes des fondements de l'Univers, ou l'espace fondamental, définitif et éternel dans lequel les choses et les événements évoluent.

Ce n'est pas simplement une idée élaborée « comme un système philosophique ou une histoire de science-fiction ». La tentative est la traduction d'une expérience au cours de laquelle la conscience elle-même, le sentiment élémentaire d'être « Je », subit de profonds changements. Nous ne savons pas grand-chose de ces expériences. Elles sont relativement semblables pour chaque individu, concernent à la fois enfants et adultes, et ont lieu un peu partout dans le monde. Elles peuvent durer quelques secondes et n'arriver qu'une fois dans une vie, ou se produire fréquemment, constituant ainsi une perpétuelle remise à jour de la conscience. Avec une impartialité déroutante, ces expériences peuvent concerner aussi bien ceux qui n'en ont jamais entendu parler, que ceux qui ont passé des années à essayer de les développer par une quelconque discipline. Elles ont été également considérées comme une maladie de l'esprit, présentant partout des symptômes semblables, comme pour la rougeole, ou comme une

vision de la Réalité supérieure, telle qu'il en advient au moment de révélations essentielles de nature scientifique ou psychologique. Elles peuvent aussi bien changer les hommes en monstres ou en mégalomanes, que les transformer en saints ou en sages. Cependant, il n'y a pas de voie sûre pour amener ces expériences. Une atmosphère propice peut être créée par une concentration intense, par le jeûne, le dépassement des sens, l'hyper-oxygénation, une tension émotionnelle prolongée, la relaxation profonde, ou par l'usage de certaines drogues. Des expériences de cette sorte sont à l'origine de quelques-unes des plus grandes religions du monde, l'hindouisme, le bouddhisme et le taoïsme en particulier, et, à un degré moindre, le judaïsme, le christianisme et l'islam.

Telles qu'elles sont énoncées dans les doctrines de ces religions, elles tendent à être un récit de la conception des choses, et, par conséquent, invitent à la comparaison avec les descriptions de l'Univers et de l'Homme données par les physiciens et les biologistes. Elles contredisent le sens commun si violemment et dégagent une impression d'authenticité et de véracité si puissante (plus vrai que la réalité ordinairement décrite) que les hommes se sont toujours demandé si elles étaient des révélations divines ou d'insidieuses illusions.

Ce problème devient de la plus brûlante actualité, maintenant que le grand public commence à se rendre compte que les expériences de cette sorte sont à sa portée de façon relativement facile, grâce à l'emploi de substances chimiques, comme les drogues qualifiées de « psychédéliques » : L.S.D. 25, mescaline, psilocybine, hachisch et marijuana, pour ne nommer que les plus connues. L'importance des états de conscience suscités par ces différentes substances devient alors l'objet des plus sérieuses préoccupations pour les gardiens de notre santé mentale, les psychiatres et les psychologues, les philosophes et les ministres, et pour tous ceux qui effectuent des recherches scientifiques sur la nature de la conscience, et, par-dessus tout, pour une partie importante du grand public, curieux de « faire l'expérience » pour toutes sortes de raisons.

Une étude correcte de la question se heurte d'emblée à deux obstacles. Le premier est que, tout compte fait, nous ne connaissons pas grand-chose de l'organisation et de la structure chimique du cerveau. Nous ne savons pas assez de choses sur le processus par lequel il glane une information sur le monde extérieur et sur lui-même pour savoir si ces substances l'aident (comme des verres correcteurs aident les yeux) ou le perturbent. Le second est que la nature et l'usage de ces drogues sont noyés dans une immense brume verbale, dont la densité est accrue par les gens qui devraient savoir plus que tout autre. Je parle des psychiatres. Ce que nous savons, positivement et scientifiquement, sur les substances psychédéliques, c'est qu'elles amènent certaines modifications de la perception sensorielle, du niveau et du ton des émotions, de la

sensation de l'identité, de l'interprétation des données fournies par les sens, et des sensations de temps et d'espace. La nature de ces modifications dépend de trois variables : la substance elle-même (type et dosage), l'état psycho-physiologique du sujet, et le contexte social et esthétique de l'expérience. Les effets physiologiques secondaires sont très limités, bien qu'il existe des cas (par exemple, sujet souffrant de troubles hépatiques) où certaines de ces substances peuvent se révéler nocives. Elles ne produisent pas d'accoutumance physiologique comme l'alcool et le tabac, bien que certains individus puissent arriver à y être assujettis pour d'autres raisons (par exemple névrotiques). Leurs résultats ne sont pas facilement prévisibles, dans la mesure où ils reposent sur des impondérables tels que l'environnement, l'état d'esprit, les espérances, à la fois de celui qui dirige l'expérience et de celui qui la subit. La littérature scientifique (énorme) concernant le sujet montre que la majorité des gens ont d'agréables réactions, une minorité assez grande des réactions désagréables, mais instructives et salutaires, tandis qu'une infime minorité présente des troubles et des réactions durables, allant de quelques heures à quelques mois. Il n'a jamais été définitivement établi que ces drogues aient conduit à un suicide (je me réfère ici, précisément, au L.S.D. 25, à la mescaline, à la psilocybine obtenue à partir des champignons, et aux diverses espèces de cannabis, comme le hachisch et la marijuana).

Ainsi donc, ce que nous pouvons affirmer, c'est que ces substances doivent être utilisées avec beaucoup de prudence. Mais cela est vrai, aussi, pour les antibiotiques, pour le whisky, l'ammoniaque ménagère, l'automobile, le couteau de cuisine, l'électricité et les allumettes. Aucune vie qui en vaille la peine ne peut être vécue sans risques, en dépit des superstitions américaines[2] très répandues qui prétendent le contraire, par exemple qu'une loi peut empêcher les individus d'être immoraux, ou bien que la puissance technologique peut être assumée sans aucun danger. La question est donc de savoir si les risques inhérents à l'usage de ces drogues valent la peine d'être pris, et il me semble que cette appréciation ne doit pas se faire seulement en termes de connaissances utiles et d'effets thérapeutiques, mais aussi en termes de simple plaisir (il m'est arrivé d'entendre décrire l'emprise de la drogue avec exactement les mêmes mots que pour décrire l'emprise de la musique). S'il s'avère que les drogues psychédéliques offrent des moyens valables d'exploration du « monde intérieur » de l'homme, des voies cachées de l'esprit et du cerveau, nous devrons sûrement admettre que la nouvelle connaissance de cette frontière, la plus intime, peut être digne des risques les plus sérieux. Les psychoses et les illusions coercitives ne sont pas plus dangereuses, après tout, que les Peaux-Rouges et les chaînes de montagnes que les pionniers de l'Ouest américain affrontèrent.

Les psychiatres se demandent souvent pourquoi leurs confrères d'autres disciplines médicales et des spécialistes dans d'autres domaines de la science ne les prennent pas tout à fait au sérieux. Une des raisons essentielles réside dans leur hâte à définir la nature et les effets de ces substances en des termes qui ne sont que préjudiciables, et qui ne se réduisent à rien de plus qu'à un galimatias accompagné d'un grondement autoritaire. Par exemple, les drogues en question sont communément classifiées comme « hallucinogènes » ou « psychotomimétiques ». Le premier terme signifie qu'elles sont génératrices d'hallucinations, et le second signifie que leurs effets rappellent ou imitent certaines formes de psychose ou de folie. Cette terminologie ne fait qu'évoquer des événements du monde externe qui ne se produisent pas réellement, car la notion, vieille de dix ans, de « psychose type », comme la schizophrénie temporaire, est depuis longtemps abandonnée par ceux qui poursuivent toujours d'actives recherches. Mais même si ces découvertes prêtent à contestation, les termes « hallucination » et « psychose » sont chargés de sens, ils désignent de mauvais états de l'esprit, alors qu'un langage scientifique sain devrait seulement dire que ces substances provoquent des états différents et inhabituels de l'esprit.

C'est presque une plaisanterie éculée de la psychiatrie que de désigner chaque émotion humaine à l'aide de termes péjoratifs ou dévaluatifs comme « euphorique » pour heureux, « obsédé » pour intéressé, « contraint » pour résolu.

La discussion sur les drogues psychédéliques, aussi bien dans la littérature scientifique que dans la grande presse, est complètement embourbée dans des indigences de langage de cette sorte, au long d'articles qui aspirent à être impartiaux et à faire autorité. Dès le début, le mot même de drogue, employé dans cet enchaînement d'idées, évoque l'image socialement répréhensible de gens qui sont drogués ou dopés, épaves humaines aux yeux vitreux, titubants ou affalés, échappés de la réalité vers un paradis diabolique de rêves bizarres ou lascifs. L'image de l'effroyable fumerie d'opium de Fu Man Chu, avec, à la fin du compte, des créatures déchaînées et hurlantes.

De même, il est courant de voir qualifier de « toxique » (c'est-à-dire « nocive ») l'action des substances psychédéliques, de voir considérer comme des « distorsions » les modifications qu'elles apportent dans l'ordre sensoriel ou émotionnel, et de voir confondre les mécanismes hallucinatoires qu'elles mettent en jeu avec des « dissociations » ou des « régressions », voire avec une « perte de la structure-ego » ou une « perception anormale de l'image du corps ». Tout cela est du langage de la pathologie. Employé sans plus de précision, il implique qu'une conscience ainsi modifiée

est malade. En outre, quand, dans le contexte d'un article scientifique, l'auteur rapporte : « Certains sujets expérimentaient une certaine exaltation religieuse, d'autres décrivaient la sensation qu'ils avaient de ne faire qu'un avec Dieu », et s'arrête là, il en conclut donc qu'ils sont en train de devenir fous. Car dans notre civilisation, avoir la sensation que l'on est dieu est démence, presque par définition. Mais dans la culture indienne, lorsque quelqu'un dit : « Je viens à l'instant de découvrir que je suis dieu », on lui répond : « Félicitations, vous avez enfin atteint le but. » Il est évident que le mot « dieu » ne signifie pas la même chose dans les deux civilisations. Pourtant, les psychiatres jettent sans scrupules sur le papier de telles assertions, qui condamnent définitivement, et se sentent le droit d'user de leur jargon de pathologie mentale au sujet d'états de conscience que beaucoup d'entre eux ne se sont même pas souciés d'expérimenter. Car pour avoir des informations précises sur ces états, ils comptent sur des sujets non entraînés aux descriptions scientifiques, craignant que, s'ils entraient eux-mêmes dans quelque nouveau mode de manifestation de la conscience, cela n'altérât leur objectivité scientifique. Ceci est pure scholastique, tout comme lorsque les théologiens disaient à Galilée : « Nous ne voulons pas regarder dans votre télescope, car nous savons déjà comment le monde est ordonné. Si votre télescope nous montrait quelque chose de différent, ce serait un instrument du diable. » De même, beaucoup de praticiens de ces sciences inexactes (psychologie, anthropologie, sociologie) ne se préoccupent de connaître plus clairement que ce qu'ils connaissent déjà comme étant une réalité intangible et qui s'élève donc d'un esprit sain. Pour ces forçats, la réalité est le monde dépourvu de poésie : c'est la réduction de l'univers physique à son expression la plus banale et la plus desséchée possible, en accord avec le grand mythe occidental qui veut que toute nature, hors de la peau humaine, soit une mécanique stupide et insensible. Il y a une espèce de « psychiatrie officielle » de l'armée, des hôpitaux psychiatriques d'Etat et de ce qu'on appelle en Californie des « Facilités de rééducation » (entendez par là : les prisons), qui défend cette réalité appauvrie avec une étrange passion. Pour en venir maintenant à quelque évaluation effective de ces substances et des états modifiés de la conscience et de la perception qu'elles induisent, nous devons commencer par une description précise et minutieusement détaillée de ce qu'elles provoquent, tant du point de vue du sujet que de celui de l'observateur impartial, en dépit du fait qu'il commence à être très évident que dans des expériences de cette sorte, l'observateur ne peut pas être impartial, et qu'une position d'objectivité est en elle-même un élément qui vous rejette.

Comme le physicien le sait bien, observer un processus, c'est le changer. Mais l'importance d'une description soigneuse

est qu'elle peut nous aider à comprendre le type ou le niveau de réalité auquel ces modifications de la circonstance ont lieu.

Il est évident qu'une modification des états de conscience a lieu. Le kaléidoscope des arabesques dansantes que l'on voit lorsqu'on ferme les yeux doit bien se rattacher à quelque chose de réel, même si cela ne provient pas du monde physique extérieur. Mais quelle en est la nature ? Des souvenirs sous une nouvelle forme ? Des figures tracées par le système nerveux ? Des archétypes de l'inconscient collectif ? Des ondes électroniques comme celles qui dansent souvent sur l'écran d'un téléviseur ? Quelles sont aussi ces formes en feuilles de fougère que l'on voit si souvent — ces fines branches, ou autres trames analogues, qui s'entrelacent à l'infini ? Est-ce l'aperçu d'un des processus analytiques du cerveau, comparable au réseau de fils électriques d'une machine I.B.M. ? Nous n'en savons rien ; tout ce que nous pouvons faire, c'est observer soigneusement ces phénomènes et enregistrer leur description verbale et leur image visuelle ; les neurologues, les physiciens, et même les mathématiciens, finiront bien par découvrir le processus physiologique auquel ils correspondent. L'important, pour nous, c'est que ces visions ne soient pas de simples fantaisies, si tant est qu'on puisse qualifier de « simple » ce qui se rapporte à l'imagination ! Le cerveau humain ne crée pas à seule fin de nous contrarier ces représentations mentales qui ne ressemblent absolument à rien, car, de plus, ces images mentales trouvent obligatoirement leur origine quelque part. Chaque image doit correspondre à quelque chose dans le cerveau et dans l'organisme où elle se manifeste.

Les effets des agents psychédéliques varient tellement suivant l'individu et suivant la situation, qu'il est pratiquement impossible de dire avec précision quelles sont les modifications spécifiques et inévitables des états de conscience provoquées par eux. Je n'irai pas jusqu'à dire que ces modifications n'ont pas de trait caractéristique, et qu'elles ne sont rien d'autre que les images réfléchies fidèlement de nos chimères et de nos prédispositions inconscientes. Il est d'ailleurs certains types de modifications qui se produisent assez régulièrement pour que nous puissions les considérer comme caractéristiques des effets provoqués par les agents psychédéliques ; par exemple : la sensation que le temps va au ralenti, et parfois même qu'il n'existe plus du tout ; ou encore un déplacement de la « frontière du moi » — c'est-à-dire de la sensation de sa propre identité.

La sensation que le temps s'écoule au ralenti pourrait en partie s'expliquer par le fait qu'on a réservé le meilleur moment de la journée rien que pour observer sa propre conscience et essayer d'apercevoir les modifications intéressantes de la perception d'objets tout à fait ordinaires, tels les reflets du soleil sur le plancher, le grain du bois, la texture de la toile, ou bien le timbre d'une voix qu'on entend au loin. D'après

mon expérience personnelle, il ne s'agirait pas d'une modification de la perception, comme lorsqu'on se regarde dans un miroir grossissant. Pour utiliser une métaphore, on pourrait dire que les résonances de chaque objet perçu s'amplifient. Tout se passe comme si le produit chimique créait dans la conscience une caisse de résonance, ou son équivalent, pour chacun des sens et pour certaines facultés ; la vue, le toucher, le goût, l'odorat, et d'autre part l'imagination, n'en deviennent que plus intenses, telle la voix de quelqu'un qu'on entend chanter dans son bain.

Le déplacement de la frontière du moi trouve souvent son origine dans ces mêmes résonances. Les couleurs, les sons et les textures qui s'intensifient, ou « s'approfondissent », acquièrent par ce fait une tranparence étrange. On a l'impression de les voir s'identifier de plus en plus à des vibrations électroniques et lumineuses. Au fur et à mesure que cette impression se précise, on sent qu'il existe une continuité entre ces vibrations et notre propre conscience, et que le monde extérieur se confond avec le cerveau, sans qu'on puisse bien comprendre comment. Il apparaît aussi de façon très évidente que ce qui est hors de nous n'exclut pas ce qui est en nous et réciproquement, et qu'en fait rien ne les sépare l'un de l'autre. Ils vont ensemble ; l'un suppose l'autre, comme les deux faces d'un objet, comme deux pôles. Et, comme les pôles d'un aimant sont les extrémités d'un seul corps, il semble que l'intérieur et l'extérieur, le sujet et l'objet, le moi et le monde, le volontaire et l'involontaire ne sont que les pôles d'un seul processus : mon moi véritable, qui m'était jusqu'à présent demeuré inconnu. Ce nouveau moi n'est localisé nulle part. Il n'a rien de l'âme traditionnelle qui accompagne provisoirement le corps. Demander où se trouve ce Moi revient à demander où se trouve l'univers. Les objets dans l'espace peuvent être situés, mais ce qui est Espace est à la fois nulle part et partout. Il s'agit tout simplement de tout ce qui existe, de l'essence de l'Etre.

Il serait donc facile à une personne non sophistiquée de s'écrier : « Je viens de découvrir que je suis Dieu ! » Toutefois, si, pendant l'expérience, un faible contrôle intellectuel subsiste, on concevra sur-le-champ que n'importe qui pourra s'identifier aussi à Dieu, sous l'empire d'une même intuition. Il est bien évident que le « Dieu » en question n'est pas le « Dieu » de la théologie traditionnelle, le Maître technicien, qui contrôle, crée et connaît tout ce qui est. Sinon, toute personne qui serait dans un état psychique analogue serait en mesure de répondre correctement à toutes les questions intéressant des faits précis ; par exemple, elle connaîtrait la hauteur exacte du mont Whitney en millimètres. Par contre, ce Moi plus profond et universel que l'on perçoit correspond exactement à cet autre mode de la divinité que les mystiques ont appelé « les fondations divines de l'univers », sorte d'es-

pace intelligent et supraconscient qui contiendrait le cosmos entier, comme un miroir contient des images — mais cette analogie présente un défaut, car elle suggère l'immensité ; or, nous ne pouvons pas concevoir ce qui est infiniment grand et ce qui n'a aucune forme.

Quiconque s'aventure sur un terrain qui lui est totalement inconnu risque de se méprendre complètement sur ce qu'il voit ; telle la première impression du touriste qui arrive dans un pays étranger où les coutumes sont radicalement différentes des siennes. Quand les Européens ont raconté leurs premières impressions sur la Chine, ils ont décrit exagérément la courbe prise par les toits des maisons, et ils ont dépeint les yeux des Chinois en affirmant qu'il faisaient un angle d'au moins 45 degrés par rapport à l'horizontale. Inversement, les Japonais croyaient que tous les Européens étaient des lutins aux yeux enfoncés et aux cheveux roux, avec un nez excessivement long. Mais l'étendue de notre ignorance des coutumes étrangères n'est rien, comparée à celle qui touche notre « fonctionnement ». Qu'y a-t-il dans la perception d'un ciel bleu qui pourrait suggérer la structure des nerfs optiques ? D'une manière analogue, qu'y a-t-il dans la voix sortant d'un récepteur de radio qui pourrait suggérer un entremêlement de tubes et de transistors ? J'avance cette question parce que toute modification provoquée dans le système nerveux par des agents chimiques attirera inévitablement l'attention de l'esprit sur la structure de ce système nerveux. Je n'ai pas habituellement conscience que la sensation du ciel bleu est une impression dans l'œil et dans le cerveau, mais si je perçois des taches mobiles qui ne sont ni des oiseaux, ni des soucoupes volantes, je peux affirmer que ces taches représentent quelque chose d'anormal dans le fonctionnement de l'œil. Autrement dit, cette même anomalie me rend conscient d'un des instruments de la conscience. Mais nous sommes particulièrement ignorants dans ce domaine.

D'ordinaire, nous oublions volontiers que tout champ de vision, avec les multiples formes et couleurs qui l'accompagnent, n'est après tout qu'un état de notre propre cerveau. Il faut qu'il y ait une sorte d' « œil » dans le système nerveux d'un organisme, pour que soient transformées en lumière, en couleurs et en formes les particules et/ou les ondes dégagées par l'univers physique ; tout comme il faut une peau tendue sur un tambour pour qu'une main en mouvement produise un « Boum ». Les agents psychédéliques provoquent de subtiles modifications dans la perception ; ce qui permet au système nerveux de devenir conscient de son propre fonctionnement ; ainsi, la personne devient soudain étrangement consciente du fait que le monde extérieur n'est qu'une modalité de son propre corps. Parfois, elle ira même jusqu'à confondre son propre vouloir avec les actes d'autrui, ainsi qu'avec les objets. (Le sentiment accompagnant les pensées et les

actes dits volontaires sera ressenti avec ceux dits involontaires. Le sentiment du « déjà vu » est un phénomène semblable, car ce que nous percevons sur le moment est accompagné de ces signaux qui n'accompagnent habituellement que les souvenirs.)

Dans ce cas, un observateur naïf, interprétant à la lettre ces impressions, serait tenté de croire que l'univers et son propre corps ne font matériellement plus qu'un, que tout événement procède de sa volonté, et qu'il est bien le Dieu de la théologie traditionnelle. Si les agents psychédéliques ne produisaient que des hallucinations analogues, ils auraient assurément bien peu de valeur. Nous expliquerons ce phénomène comme une erreur dans les transmissions du système nerveux : les signaux envoyés par la volonté, ou le sentiment du « je-suis-en-train-de-faire-ceci », se confondent avec les messages venant du monde extérieur.

Nous ne pouvons pas pour autant écarter ce phénomène aussi facilement. Prenons l'exemple d'un biologiste qui voudrait faire une description très détaillée et très précise du comportement d'un organisme particulier, soit un oiseau de mer en train de se nourrir sur une plage. Il ne pourra pas décrire le comportement de l'oiseau sans décrire en même temps la mer, le comportement des arénicoles et des crustacés que l'oiseau mange, les changements saisonniers des marées, les températures et le temps qu'il fait, car tous ces éléments ont une influence sur le comportement de l'oiseau ; il ne peut pas décrire le comportement de l'organisme sans décrire l'environnement dans lequel il se trouve. Auparavant, nous avions toujours attribué cette influence au fait que les organismes réagissent à tout ce qui se produit autour d'eux, voire même qu'ils sont entièrement déterminés par leur environnement. Mais cela signifie que nous interprétions alors le comportement de toute chose comme la réaction de boules de billard qui se cognent entre elles. Aujourd'hui, cependant, le chercheur a de plus en plus tendance à concevoir l'organisme et son environnement comme faisant partie d'un seul « champ », qu'on a nommé assez maladroitement l' « organisme/environnement ». Au lieu de parler d'actions et de réactions entre objets et événements, il lui paraît préférable de parler de « transactions ». Dans une transaction comme celle de l'achat et de la vente, il ne peut y avoir de vente s'il n'y a pas d'achat, et réciproquement. Le rapport entre l'organisme et son environnement est considéré aussi comme une transaction, parce que l'on a découvert que les créatures vivantes ne peuvent exister isolément ; il leur faut un cadre dans lequel elles établiront des relations équilibrées avec toutes sortes d'autres créatures. La nature de notre planète « va avec » l'existence des êtres humains, tout comme l'achat « va avec » la vente. Dans un environnement radicalement différent,

l'homme ne pourrait survivre qu'en devenant un être radicalement différent.

Les implications de la conception « organisme/environnement » sont assez surprenantes, car elles nous conduisent à dire que l'objet que nous décrivons n'est pas un organisme *dans* un environnement ; c'est un champ ou processus unique. D'ailleurs, il est à la fois plus simple et plus satisfaisant de concevoir l'organisme et l'environnement comme ayant un seul « comportement ». Maintenant, étendons la notion de « moi » à l'objet aussi bien qu'au sujet, au décrit comme au descripteur. Il s'ensuit que je ne suis pas, moi, limité à mon enveloppe corporelle, je suis, moi (l'organisme), tous les actes de mon environnement (l'univers). Ce n'est donc qu'une convention, une mode, une institution sociale arbitraire, que de réduire le Moi à un centre d'énergie et de volonté situé à l'intérieur d'une enveloppe corporelle. Il ne s'agirait que d'une forme particulière du jeu social « des gendarmes et des voleurs », c'est-à-dire d'une règle pour décider qui doit être récompensé et loué, et qui doit être puni et blâmé. Pour jouer à ce jeu, nous faisons semblant de supposer que les actes ont une origine quelque part dans l'enveloppe corporelle. C'est en raison d'une longue habitude qu'il nous est impossible de nous définir et de nous sentir physiquement confondus avec le cosmos entier tel qu'il se matérialise dans des circonstances déterminées sous nos yeux. Notre identité ainsi définie ne contredit pas la description scientifique de l'homme et des autres organismes. Elle tient compte aussi de cette sensation de continuité et d'unicité entre le monde extérieur et notre propre corps — sensation très salutaire dans une civilisation où les hommes détruisent leur environnement par une technologie mal employée. Il s'agit de la technologie avec laquelle l'homme va « conquérir » la nature, comme si le monde extérieur était un ennemi à vaincre, et non la matrice même qui lui avait donné naissance et le maintenait en vie. C'est encore cette technologie qui a fait surgir la poussière, l'air pollué, les ruisseaux empoisonnés, les « poulets chimiques », les pseudo-légumes, le pain en mousse de plastique, et toute la « Los Angélisation » de l'homme.

Comment se libérer de notre insularité, si profondément enracinée ? Comment l'homme du XX[e] siècle acquerra-t-il un sentiment d'existence compatible avec les connaissances du XX[e] siècle ? Nous avons un besoin urgent de savoir que nous ne sommes pas ennemis de l'univers physique, ni même étrangers à lui. Nous ne venons pas d'un univers totalement différent, ayant été jetés ici-bas par un caprice divin, ou un hasard mécanique. Nous ne nous sommes pas « posés », comme des oiseaux sur des branches nues ; nous avons « poussé » dans ce monde comme les feuilles et les fruits. Notre univers « fait naître des hommes » tout comme un buisson de roses « fleu-

rit ». Nous vivons dans un monde où un immense réseau de communications sur la planète entière relie les hommes, et où la science nous a rendus conscients, en théorie du moins, de l'interdépendance de l'homme et des domaines organiques et inorganiques de la nature. Mais, en dépit de tout cela, le sentiment que nous avons de notre Moi, notre manière d'exprimer notre identité, conviendraient beaucoup mieux à un homme qui se retrouverait emprisonné dans un château fort.

Il ne me semble pas exclu que les agents psychédéliques (utilisés comme thérapeutique, surtout) puissent nous aider à découvrir un nouveau sentiment d'identité, et puissent nous donner le premier coup de pouce qui nous fasse quitter cette habitude de réduire le « Je » à un centre chimérique situé dans l'enveloppe corporelle. Percevoir toutes nos connaissances sur le monde extérieur comme des modalités de notre propre corps n'est pas une découverte insignifiante ou uniquement technique. La conception supposée par une telle découverte est l'inverse de celle où notre corps ne serait qu'une fonction, ou un comportement, du monde extérieur. On a confirmé objectivement ce sentiment, d'abord bizarre et mystique, de « faire un avec le cosmos ». L'expérience subjective du mystique uni au « tout » correspond à la description objective, proposée par le scientifique, qui concerne les interactions écologiques, ainsi qu'à l'organisme/environnement conçu comme un champ unique.

Trois mille ans d'histoire ne nous ont toujours pas appris à reconnaître l'indivisibilité des choses, et à prendre conscience de notre union fondamentale avec le monde extérieur, parce que nous n'avons tenu compte que d'un seul type de conscience. Nous avons fondé la culture et la civilisation sur la concentration de l'esprit ; sur son utilisation comme un projecteur qui diffuserait un faisceau lumineux convergent, au lieu d'émettre un faisceau divergent ; nous avons donc analysé le monde par petits morceaux. On nous a répété tant de fois à l'école que la concentration était essentielle aux trois « R. », qu'elle est le fondement de toute pensée rigoureuse et de toute description approfondie, de toute technique artistique et de toute discipline intellectuelle ! Mais nous devons payer un prix énorme pour obtenir une vision du monde où chaque détail, où chaque petit morceau apparaîtra individuellement, car nous sommes obligés d'abandonner les relations et les liens qui rassemblent ces morceaux. Qui plus est, l'esprit qui examine le monde morceau par morceau n'a pas le temps, en fait, de prêter attention à tous les détails ; il doit se régler sur un « programme » préétabli (ou partir d'un préjugé), de manière à ne remarquer que les détails qui sont censés être significatifs, que les objets et les événements concernant des buts choisis à l'avance — tels la survivance, l'avancement dans la vie sociale et dans le monde des affaires ; et tous ces autres buts précis qui nous empêchent d'être réceptifs à ces surprises et à ces plaisirs qui nous sont d'autant plus agréables qu'ils se présentent sans qu'on les ait recherchés.

D'après mon expérience, partagée également par bien d'autres, les agents psychédéliques élargissent le champ de la conscience. Le faisceau lumineux convergent de l'esprit devient faisceau divergent, lequel non seulement fait apparaître des relations et des objets insoupçonnés, mais encore révèle des détails que nous ignorions — détails ignorés parce qu'ils ne sont pas significatifs, ou parce qu'ils ne sont pas pertinents à nos buts, et donc à nos préjugés sur ce qui nous intéresse. (Par exemple, un petit poil sur un visage, une peau tachée, enfin tout ce qui n'est pas habituel et normal, prendra un relief extraordinaire.) Tout nous porte à croire que les agents psychédéliques se comportent à l'inverse des hallucinogènes, justement parce qu'ils réduisent le sélectionnement imposé par les sens, et parce qu'ils ouvrent la conscience à des événements situés au-delà de ceux qu'on devrait, nous dit-on, remarquer.

L'absence de « programme » ou préjugé qui discipline notre esprit, en nous permettant ainsi de « voir » les choses sans les « chercher », nous révèle à chaque fois la beauté incomparable de notre univers quotidien. Ces préjugés tendent à rendre notre vision du monde quelque peu archaïque et triste. Quand on fixe les choses du regard, elles deviennent floues, et quand on essaie de trop exploiter un certain plaisir, on risque d'être plutôt déçu ; au fond, c'est le même mécanisme qui est mis en cause. Toute beauté véritable et tout plaisir particulièrement intense ne pourront nous être révélés dans la mesure où nos sens s'efforceront de les rechercher, car l'essence de toute beauté et de tout plaisir est précisément la gratuité. Nos nerfs ne sont pas comme des muscles ; en exigeant trop d'eux nous en réduisons l'efficacité. Croire en un monde d'illusions ! Voilà le sentiment que nous procurent les agents psychédéliques et les diverses formes d'expérience mystique ; mais, en fin de compte, quelle interprétation peut-on donner à cette si forte impression ? La réponse devient simple, si nous posons le problème en d'autres termes : d'ordinaire, nous utilisons le mot « illusion » dans un sens péjoratif, c'est-à-dire pour désigner le contraire de tout ce qui est réel, sérieux, important, de tout ce qui est précieux et présente quelque intérêt. Est-ce à cause du manque de fantaisie des moralistes et des métaphysiciens ? Etymologiquement, le mot « illusion » provient du latin *ludere* : « jouer » ; on distinguera donc « illusion » de « réalité », comme on distingue la « scène » de la « vie réelle ». La philosophie hindoue représente le monde comme un drame où chaque élément de l'univers — à savoir chaque individu, chaque animal, chaque fleur, chaque pierre, et chaque étoile — est un rôle ou masque du MOI Suprême et Unique qui joue éternellement au « *lila* » avec lui-même, jeu semblable au jeu de cache-cache ; parfois,

il se disperse et devient « Multiple », puis il se retrouve et redevient « Un » ; ainsi traverse-t-il les cycles éternels du temps aussi inlassablement qu'un enfant qui jetterait des pierres dans une mare tout le long d'un après-midi d'été. A l'instant même où l'expérience mystique donne naissance à l'éveil de la conscience cosmique, le MOI Suprême dispersé redevient Un ; c'est le véritable fondement de tout ce qui présente les apparences de l'individuel et du multiple.

Il s'ensuit que le « *Maya* » hindou, ou l' « illusion du monde », n'a pas nécessairement quelque chose de négatif. La signification du mot « maya » est très complexe ; c'est à la fois l'art, l'habileté, la dextérité et la ruse avec lesquels le MOI Suprême exerce ses pouvoirs magiques, créateurs et ludiques ; c'est l'acteur qui se laisse prendre à la grandeur et à la puissance de son propre jeu ; c'est Dieu qui s'étonne lui-même, qui se perd dans un labyrinthe.

Le cercle ininterrompu de feu produit par le mouvement giratoire d'un flambeau est une des illustrations classiques du « maya » et de la continuité du temps et des événements, qui sont une succession tournoyante de « *ksana* », ou d'instants atomiques. Les physiciens utilisent des métaphores un peu analogues lorsqu'ils essayent d'expliquer comment les surfaces et les volumes matérialisés par les phénomènes ondulatoires ou vibratoires ne sont en fait que des illusions. Les lames d'un ventilateur en mouvement, disent-ils, nous donnent l'impression d'un disque solide qui aurait quelque chose d'analogue à la densité du granit ; le granit, comme par exemple notre doigt, est constitué d'atomes, donc d'une infinité de particules invisibles, gravitant sur des orbites minuscules, à des vitesses vertigineuses. La physique et l'optique nous prouvent que toute réalité, toute existence n'est que relativité et transaction. Prenons la formule : $\frac{a \quad b}{c}$ = arc-en-ciel, où *a* est le soleil, *b* l'humidité dans l'atmosphère, et *c* un observateur, représentant respectivement les trois sommets d'un triangle. Supprimons l'un des trois, soit *a*, *b* ou *c* ; ou bien déplaçons-les de manière à modifier leurs rapports : le phénomène « arc-en-ciel » ne se produira pas. Autrement dit, pour qu'un arc-en-ciel se produise, l'observateur est tout aussi nécessaire que le soleil et l'humidité dans l'atmosphère. Le sens commun accepte facilement une telle explication lorsqu'il s'agit de choses aussi immatérielles que l'arc-en-ciel qui recule dans l'espace à mesure qu'on essaie de l'approcher. Mais il est difficilement possible d'admettre que des volumes, tels des immeubles, ou des phénomènes fondamentaux, tels le temps et l'espace, peuvent être conçus suivant une interprétation analogue — c'est-à-dire qu'ils ne peuvent « être » qu'en relation avec certaines structures ou organismes possédant un système nerveux.

Cette notion fondamentale, qui exprime véritablement la création ou la manifestation du monde, nous semble difficilement acceptable en raison même de la profonde habitude que nous avons de nous poser comme étrangers dans cet univers — et de croire que la conscience humaine est née d'un hasard, que le monde est un objet extérieur auquel nous devons faire face, que son immensité nous réduit à une insignifiance qui fait pitié, et que les masses géologiques et astronomiques sont en quelque sorte plus réelles (plus dures et plus solides ?) que les organismes. Mais ce sont là les « mythes » du XIXe siècle et du début du XXe siècle — conceptions en vigueur pendant un moment parce qu'elles semblaient satisfaisantes du fait qu'elles ne correspondaient à rien d'hypothétique, qu'elles étaient rigoureuses et qu'elles intéressaient quelque chose de tangible ; ces interprétations empiriques reflétaient tout à fait les conceptions à la mode dans les milieux scientifiques de l'époque. En dépit de l'écart entre le progrès des idées scientifiques actuelles et le sens commun du public, même instruit, le mythe de l'homme comme produit du hasard, emprisonné dans les rouages d'un mécanisme sans âme, est en train de disparaître. Peut-être, vers la fin de ce siècle, serons-nous enfin à l'aise dans notre propre monde, nageant dans l'océan de la relativité aussi joyeusement que des dauphins dans l'eau.

ALLAN WATTS.
traduit par : A. ILLION.

LE YOGA PSYCHÉDÉLIQUE

par Sri Brahmarishi Narad

Les drogues psychédéliques accroissent la sensibilité à d'impalpables forces spirituelles et psychiques, et elles accélèrent le flot d'impressions qui remonte des plus profondes couches de la conscience ; ces seules considérations entraînent la question suivante : comment contrôler et bien comprendre les forces déclenchées par ces drogues ?

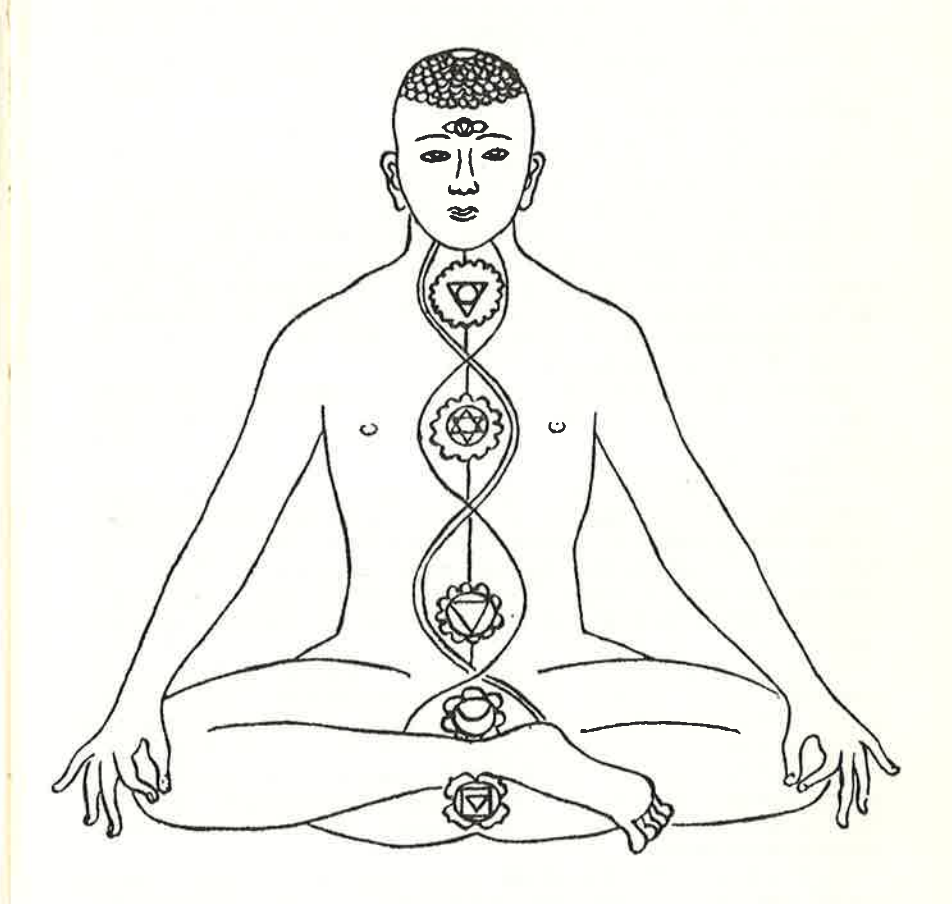
Il est évident que si rien ne les oriente, elles feront plus de mal que de bien. La pratique des techniques de méditation du yoga traditionnel au cours d'une expérience psychédélique offre la possibilité de trouver une solution à ce problème.

Par ailleurs, la philosophie du yoga enseigne que les facultés les plus spirituelles et les plus puissantes de l'homme sont la conscience et l'attention. La caractéristique fondamentale du libre arbitre humain est son choix d' « objets » auquel s'attachera son attention — celle-ci devant toujours avoir un pôle d'attraction, mais que nous sommes libres de déterminer.

Toutes les pratiques du yoga témoignent de l'expérience directe de l'essence de cette attention et en visent la découverte. Le yogin cherche à connaître ce principe par lequel toute chose est connue.

Pour réussir dans ces recherches, il faut observer celui qui observe — c'est-à-dire concentrer l'attention sur elle-même. Au départ, cela peut sembler très abstrait et très difficile à appliquer. Mais il existe des méthodes, qui ont subi l'épreuve du temps, permettant d'atteindre cette conscience pure. La pratique répétée de ces méthodes ne peut pas manquer d'avoir des résultats.

Pendant une séance psychédélique, il ne faut à aucun moment oublier que toutes les perceptions, les pensées et même les hallucinations dont nous faisons l'expérience, sont créées de toutes pièces par notre esprit et par notre cons-



Position des centres de forces psycho-physiques (CHAKRA) et des trois courants de forces principaux.

cience, et que, pour être perçues, elles doivent passer par nos propres appareils de perception.

Ces perceptions représentent la distribution de nos propres énergies psychiques. N'importe quelle pensée ou n'importe quel sentiment sur lequel se fixe notre attention requiert de l'énergie. Quel que soit l'objet, en se concentrant, l'attention produit un flux d'énergie mentale et émotionnelle sous forme d'*harmoniques inférieures*. Ces pensées et ces émotions sur lesquelles s'était fixée l'attention acquerront ainsi l'énergie qui les maintiendra.

Il est facile de voir, maintenant, que pour rester maître d'une expérience psychédélique, il est essentiel de contrôler le flux de l'attention. Il faut commencer par supprimer tout ce qui peut la distraire, et ensuite l'orienter correctement en pratiquant les techniques de méditation du *Raja Yoga*.

Nous allons maintenant décrire quelques-unes de ces techniques, dont chacune peut être utilisée sous l'influence du L.S.D., de la marijuana, de la mescaline, de l'I.M.T., du hachisch, de la psylocibine et de toutes les autres drogues qui élargissent le champ de la conscience.

Avant d'aller plus loin, quelle est la règle première à ne pas oublier en cas de paranoïa ou d'une sensation terrifiante ressentie pendant qu'on est sous l'influence d'une drogue psychédélique ?

Gardez présent à l'esprit que passent à la fois, dans notre conscience, tout ce dont on est en train de faire l'expérience, toutes nos pensées et toutes nos émotions. Ensuite, concentrez votre attention indivise sur cette conscience qui perçoit tout ce qui vous arrive. Ce procédé libère l'attention des pensées astrales et mentales, et ramène la conscience à ses sources premières.

Ces formes de pensée pernicieuses se dissipent. Elles sont résorbées dans l'énergie vibratoire homogène de cette couche particulière d'énergie psychique qui les avait produites en premier lieu. La conscience qui s'observe rayonne d'une vive lumière permettant de dissiper rapidement les formes de pensée pernicieuses, car les très puissantes harmoniques inférieures dégagées par la pure conscience annulent leurs vibrations discordantes.

Si, à un moment donné de la méditation, l'attention erre, il faut tout de suite ramener la concentration sur le processus de méditation. Recommencez aussi souvent qu'il sera nécessaire, jusqu'à ce que l'attention finisse par se fixer sur ce genre de méditation que vous pratiquez.

Ceux qui ont peu l'expérience de la méditation ont tendance à lutter contre l'inattention ; cet effort devient lui-même une forme d'inattention. L'attention ne peut se fixer que sur une seule chose à la fois. Il faut donc tout simplement la ramener vers l'objet de la méditation.

Un autre moyen d'éviter les distractions est d'interrompre

provisoirement la respiration et de ne pas aspirer ni expirer. Puisque la respiration est si intimement liée à tous les processus biologiques du corps, la perception de l'arrêt de la respiration fixera l'attention, par cet instinct de survivance qui s'est créé au cours de millions d'années d'évolution — et ainsi le vagabondage de l'attention cessera. A partir de ce moment, il est facile de recommencer à respirer normalement et de se concentrer à nouveau sur le genre de méditation pratiqué.

Dirigez votre attention indivise uniquement sur le centre du cerveau où se situe la glande pinéale. Disposez-vous à entendre avec attention les sons qui se produiront.

Au bout d'un moment, vous entendrez des sons de hauteurs et de timbres différents. Au début, vous n'entendrez probablement que le sifflement sourd du mouvement fortuit des molécules dans l'oreille, mais peu à peu, les tons se préciseront et ressembleront aux notes prolongées d'un orgue.

Le son est perçu par le cerveau et par les corps subtils, sans passer par les organes physiques des oreilles. C'est le bruit des vibrations faites par les courants vitaux de la conscience tandis qu'ils circulent à travers le corps physique et les corps subtils.

Fixez l'attention indivise sur le son le plus haut que vous puissiez entendre, et laissez le vous attirer vers des états de conscience de plus en plus élevés et vous baigner dans une lumière spirituelle de plus en plus intense. Plus votre concentration s'attachera à ce point unique, plus le son deviendra fort et distinct.

Sentez les vibrations de ce son s'étendre jusqu'à ce que le son remplisse votre oreille, votre corps entier, et, allant s'élargissant, l'étendue d'espace qui vous entoure. Avec cette méthode, vous pourrez vous accorder à la musique des sphères ; votre être entier deviendra un récepteur et un émetteur des harmonies de l'univers.

Quand vous ouvrirez les yeux à la fin de cette méditation, vous serez probablement ébloui par une lumière aveuglante autour de vous. Au début, le courant sonore semblera provenir d'une partie de la tête, et fort probablement d'une des oreilles.

Vous ne devez pas l'écouter s'il provient de l'oreille gauche, parce que c'est psychiquement dangereux. Il faut l'écouter dans l'oreille droite, et, petit à petit, le ramener vers le centre et le sommet du cerveau jusqu'à ce qu'il remplisse la tête entière et s'étende au-delà dans l'espace environnant.

Ce que je viens de décrire est une des méthodes classiques, et peut mener à un genre d'expérience supérieur.

Ce genre de méditation se pratique en fermant les yeux et en demeurant attentif au champ de vision interne. On accomplit ceci en fixant l'attention sur un point qui se trouve au centre du front, juste au-dessus des sourcils, et dans l'axe qui les sépare.

On appelle cet endroit le centre psychique du *troisième œil,* ou l'*Agna chakra.* Il se rattache à la faculté de vision clairvoyante. Le point d'attache ou manifestation physiologique de l'*Agna chakra* est situé dans la glande pituitaire, qui se trouve dans le creux formé par l'os derrière la racine du nez.

Fermez les yeux et regardez fixement dans votre champ de vision interne jusqu'au moment où apparaîtront des couleurs lumineuses et des dessins. Il faut regarder avec l'attention et non pas avec l'œil physique, qui doit rester calme.

Au début, la plupart des gens, quand ils ferment les yeux, ne voient qu'un vide noir ; mais en regardant fixement dans ce vide, différents dessins colorés apparaîtront. A partir du moment où cela se produit, il vous faut tout simplement les observer avec votre attention indivise comme si vous regardiez attentivement un film au cinéma.

Puis, de temps en temps, dirigez votre attention indivise sur le plus petit point que vous puissiez voir au centre de votre champ de vision, et efforcez-vous de percer à travers ce point. Quand vous y serez parvenu, la lumière jaillira de ce point, accompagnée d'une nouvelle poussée d'énergie psychique, et vous serez entraîné sur une fréquence vibratoire (ou niveau de force psychique) plus élevée.

A force d'exercer cette forme de méditation, vous vous sentirez plongé dans une étendue étincelante de lumière et vous deviendrez le centre d'où irradie cette force psychique.

Un yogin expérimenté, en concentrant sa méditation sur le *Sahasraram chakra* ou *Lotus aux mille Pétales,* qui se trouve au sommet de la tête, peut libérer une radiation de lumière et d'énergie psychique encore plus puissante. Il se peut qu'un travail intense soit nécessaire pour que le *chakra* entre en état d'activité, et le débutant obtiendra plus rapidement des résultats en regardant par l'*Agna chakra,* ou centre psychique du *troisième œil.*

Une fois mise en action, la roue du *Sahasraram* est le *chakra* le plus élevé ; on l'appelle le seuil de l'infini, et le *Brahmarandra,* ou ouverture du Brahma, est le plus puissant et le plus spirituel de tous les centres psychiques que l'on peut éveiller en l'homme, à la seule exception, peut-être, du *chakra du cœur,* auquel certains yogins accordent une importance égale.

Quand le *Sahasraram chakra* est en plein mouvement, chez un maître yogin ou un saint, le feu mystique du *Kundalini* cosmique descend vers lui et vient se joindre à son propre *feu Kundalini* qui s'élève et les radiations de la *Lumière Claire* de l'esprit s'étendent sur des kilomètres alentour.

Méditation sur le centre psychique du cœur

Les conditions suivantes sont nécessaires pour exercer ce genre de méditation : asseyez-vous dans un endroit tranquille et fixez votre attention indivise sur le point minuscule, ou « nœud », qui se trouve sur le côté droit du cœur, et d'où rayonne la force vitale. Sentez l'énergie qu'il renferme.

Visualisez une langue de feu ayant les couleurs de l'arc-en-ciel qui jaillirait de ce point, lui-même pur et transparent comme du cristal. Les couleurs multiples de la flamme ne sont que les différentes fréquences vibratoires des harmoniques inférieures dégagées par l'essence cristalline infiniment rapide de l'*Atman* lui-même.

Souvenez-vous que ce centre psychique dans le cœur est le Saint des saints, la demeure de la Divinité, l'étincelle divine en l'homme. La puissance de l'amour qui rassemble tout dans l'UN rayonne de ce centre.

La flamme psychique du cœur dégage cette force vitale qui maintient le corps physique et chacun des corps subtils en vie. Elle est transportée dans le corps physique par le sang.

Dans le corps éthéré, elle circule par les nœuds ou canaux d'énergie subtile. Dans le corps astral, elle émet des ondes d'énergie d'une couleur merveilleuse, qui correspondent aux mêmes pulsations que les battements du cœur. Ces ondes atteignent les limites du corps astral et reviennent vers le centre du cœur, pour repartir à nouveau.

Dans le corps mental, une lumière dorée rayonne du centre du cœur, qui, pour l'âme bouddhique évoluée, est l'éclat de la *Lumière Claire* de l'illumination et de l'amour.

La méditation sur le centre psychique du cœur développe cette partie de notre être qui est amour et elle renforce et purifie les émotions. La faculté de clairvoyance ou de sensation intuitive devient très développée elle aussi. Cette faculté nous permet de sentir l'énergie psychique sur les niveaux subtils, sans passer par le sens du toucher physique. La sensation intuitive rend les corps subtils capables de sentir les formes vibratoires dans l'espace indépendamment du corps physique.

La concentration sur la respiration

Ce genre de méditation ne demande que l'observation du processus de respiration, sans essayer de le modifier. Observez tout simplement votre souffle, comme il entre et comme il sort. Vous devez, pendant cette méditation, être assis, le dos bien redressé, comme pendant toutes les autres méditations.

Assumez la *pose du Lotus* si vous pouvez la maintenir

confortablement, ou bien asseyez-vous les jambes croisées ; ou encore assumez la pose *sidasana,* selon laquelle l'une des jambes est posée sur le mollet et la cheville de l'autre jambe. Certaines personnes trouvent qu'être assis sur les talons avec les genoux réunis à l'avant est une position confortable pour méditer.

L'observation du processus de respiration calmera l'esprit et l'accordera aux rythmes intérieurs du corps. Quand on se concentre uniquement sur la respiration, aucune distraction mentale ou émotionnelle n'est possible, et un état de quiétude intérieure s'installe, favorable aux révélations psychiques qui se produiront.

Au fur et à mesure que se déroule la méditation, non seulement vous aspirerez l'air, mais chaque pore, chaque atome de votre corps absorbera aussi la lumière vitale du *prana,* ou subtile énergie électromagnétique.

Le rythme de la respiration est inséparablement lié aux processus métaboliques des cellules du corps, puisque, pour vivre, chaque cellule a besoin de l'oxygène absorbé par les poumons et transporté par le sang jusqu'aux tissus corporels. Quand nous respirons, nous absorbons en même temps que l'oxygène une substance encore plus subtile, qui s'appelle *prana.* Ce *prana,* ou force vitale, est nécessaire pour maintenir en vie le corps éthéré ; ce dernier doit imprégner et stimuler la vie cellulaire du corps physique.

La fonction du cœur est d'envoyer le sang qui a absorbé de l'oxygène et du *prana* à travers tout le corps, puis de ramener dans les poumons les déchets de gaz carbonique qui seront expirés.

La santé du système nerveux et du système glandulaire dépend de cet approvisionnement en oxygène et en *prana.* Ils sont les instruments de l'homme, qui le préparent à recevoir les forces spirituelles qui lui parviennent des dimensions les plus hautes, et à mettre son corps en harmonie avec elles.

La méditation sur la respiration permet d'harmoniser l'esprit et les émotions aux rythmes du métabolisme physiologique profond qui a évolué au cours de millions d'années. L'homme et son corps font partie des rouages de cette vaste machine musicale qu'est l'univers.

Vous obtiendrez des résultats semblables, et également puissants, si vous observez le rythme des battements du cœur tout en méditant sur le centre psychique du cœur. Par le moyen du rythme des battements du cœur et de la respiration, on peut se mettre en harmonie avec les rythmes internes des cellules du corps, et aussi avec le flux rythmique dans le corps de l'énergie spirituelle du *prana.*

Quand les fonctions de l'homme s'accordent parfaitement et harmonieusement entre elles, sur tous les niveaux — physique, éthéré, astral, mental et spirituel —, et qu'elles s'accordent avec les rythmes du cosmos, l'illumination peut avoir lieu, car l'homme devient l'instrument parfait de la force infinie de l'*Atman* unique et partout présent.

La concentration mentale sur la respiration est aussi très utile pour calmer le corps, les émotions et l'esprit avant d'aborder une des autres méditations décrites ici.

Méditation sur les chakras

Il est possible de mettre en activité les *chakras* en dirigeant la concentration mentale sur les divers endroits du corps où ils sont localisés. Le courant d'énergie vitale qui passe entre les niveaux supérieurs d'énergie et les corps subtils en sera ainsi accru, et une plus grande force d'énergie psychique sera libérée.

Le corps possède sept *chakras* principaux, qui relient le corps physique aux corps subtils.

Les *chakras,* ou centres nerveux psychiques, sont des tourbillons d'énergie dont le fonctionnement permet l'absorption et l'irradiation de l'énergie vitale. Dans le corps physique, ils se rattachent aux glandes et aux centres nerveux principaux.

Dans le corps éthéré, ils apparaissent comme des roues avec des pétales de fleur, que crée, par un effet de stroboscopie, l'énergie tourbillonnante. Une sorte de tige creuse rattache ces fleurs éthérées du *chakra* aux glandes et aux réseaux nerveux auxquelles elles appartiennent.

Dans le corps astral, les *chakras* ressemblent à des tourbillons d'énergie, comme les remous qui se produisent dans un cours d'eau ou dans un lavabo qui se vide. Dans le corps mental, ce sont des lignes convergentes de lumière.

Le *Muladora chakra* se trouve dans le périnée, à la base de la colonne vertébrale. Il est le foyer du *feu Kundalini.* Quand ce feu est éveillé, dans les stades avancés du yoga, il remonte par le centre de la colonne vertébrale pour activer le *chakra* le plus important, le *Sahasraram chakra,* qui est situé dans la région corticale du cerveau.

Vient ensuite le centre psychique du sacrum, ou *Swadisthana chakra.* Il est localisé dans les glandes surrénales, et sa fonction est d'absorber la force vitale du *prana* dans l'air. Le *prana* qui est dans l'atmosphère provient des radiations solaires.

Les textes ne sont pas tous d'accord quant à celui de ces deux centres nerveux psychiques, le *Muladora chakra* et le *Swadisthana chakra,* qui se rattache le plus directement aux fonctions sexuelles.

Le *chakra* suivant est le *Manipara chakra,* ou centre psy-

Centres psychiques (Chakras)	Correspondance physiologique
SAHASRARAM-PADMA Centre crânien Conçu dans le système tibétain comme un seul centre·	CERVEAU (Glande pinéale) (Système nerveux)
AGNA CHAKRA Centre du front	
VISHUDA CHAKRA Centre du cou ETHER	PLEXUS CERVICAL (Système respiratoire)
ANAHALA CHAKRA Centre du cœur AIR	PLEXUS CARDIAQUE (Système vasculaire)

Centres psychiques (Chakras)	Correspondance physiologique
MANIPARA CHAKRA Centre ombilical FEU	PLEXUS EPIGASTRIQUE (Système de la nutrition)
SWADISTHANA CHAKRA Centre abdominal EAU	PLEXUS HYPOGASTRIQUE (Organes intérieurs de l'excrétion et de la reproduction)
Conçu dans le système tibétain comme un seul centre	
MULADORA CHAKRA Centre périnéal TERRE	PLEXUS PELVIEN (Organes extérieurs de la reproduction) symbole de la libido.

chique du plexus solaire ; celui-ci se rattache aux fonctions digestives et à l'intensité des sentiments, des sensations et des désirs astraux. L'*Anahala chakra,* ou centre psychique du cœur, se rattache aux sources de l'énergie spirituelle et aux émotions supérieures de l'amour, de l'altruisme et de la bienveillance.

Le *Vishuda chakra,* ou centre psychique de la gorge, se rattache aux glandes thyroïdes et concerne la parole. Il fait partie du *Mantra yoga* et gouverne la création artistique. Ce centre est mis en action en psalmodiant et en chantant.

L'*Agna chakra* est situé sur le front, juste au-dessus des sourcils et dans l'axe qui les sépare. Il se rattache aux glandes pituitaires et aux parties sous-corticales du cerveau.

L'*Agna chakra* concerne les facultés supérieures de l'esprit : la clairvoyance, le raisonnement scientifique, la pensée philosophique et la volonté. Quand ce *chakra* est développé, il éveille la capacité de visualiser et de maîtriser les forces mentales et astrales supraphysiques.

Le *Sahasraram chakra,* ou *Lotus aux mille Pétales,* se rattache à la glande pinéale et à la partie corticale du cerveau ; il est situé au sommet de la tête, et concerne les ondes sonores et la faculté de l'*audition clairvoyante.* C'est le plus spirituel de tous les *chakras.*

Quand ce *chakra* est très développé, l'illumination et l'union avec l'Esprit Divin peuvent avoir lieu. Les harmoniques inférieures créées par la concentration unique sur un de ces *chakras* le feront entrer en état d'activité ; le flux d'énergie à l'intérieur sera accru, et il sera possible d'atteindre par l'esprit les niveaux supraphysiques d'énergie.

La méditation sur les trois premiers *chakras* — c'est-à-dire sur le *Muladora chakra,* le *chakra du sacrum* et le *chakra du plexus solaire* — doit être évitée. Ces formes de méditation peuvent éveiller des émotions inférieures et des passions sexuelles. Elles peuvent faire naître des influences astrales indésirables, et causer un déséquilibre psychologique.

Il vaut mieux méditer sur le centre du cœur, l'*Agna chakra,* et sur le *Sahasraram chakra,* parce que ceux-là sont plus directement liés à l'éclosion de la conscience supramondiale. Quand ils seront mis en œuvre, ils développeront automatiquement les *chakras* inférieurs en altérant l'équilibre glandulaire du corps et en faisant circuler de nouvelles forces vitales de *prana* dans les canaux d'énergie psychique du corps éthéré. De plus, ils renforceront et purifieront les corps astraux et mentaux.

Les hormones sécrétées par la glande pituitaire règlent les autres glandes du corps — le thymus, la thyroïde, les glandes surrénales et sexuelles entre autres.

Une fois que la glande pituitaire est pleinement activée par le développement de l'*Agna chakra,* toutes les autres glandes

acquièrent un équilibre chimique ; la fréquence vibratoire des *chakras* inférieurs pourra ainsi se développer correctement.

Dans le yoga avancé, ou *Kundalini yoga,* on place la concentration indivise sur le *Muladora chakra,* à la base de la colonne vertébrale, de manière à éveiller le *feu Kundalini.* Les radiations ascendantes du *feu Kundalini* passent par le centre de la colonne vertébrale et mettent en action le *Sahasraram chakra,* ou sommet de la tête.

Si, cependant, le *feu Kundalini* est éveillé prématurément, et qu'il soit ensuite mal dirigé, le résultat pourra être extrêmement grave pour le système nerveux et pour le corps éthéré. Quand les radiations ne sont pas correctement dirigées vers le haut, elles se retournent vers le bas et sont cause de perversions et de désirs sexuels anormaux.

Ceci explique pourquoi le *Kundalini yoga* ne devrait être exercé qu'après avoir fait de grands progrès en yoga, quand les corps subtils ont déjà été suffisamment purifiés, et que l'âme a bien discipliné la personnalité.

La technique du Kreya

La pratique de ce genre de méditation demande en premier lieu la concentration mentale sur la base de la colonne vertébrale. Ensuite, pendant que vous aspirez lentement l'air (en le sentant passer contre la paroi de la gorge), faites remonter peu à peu le point de concentration par l'axe de la moelle épinière, et faites-lui traverser le cerveau jusqu'au centre psychique du *troisième œil.* Retenez-le à cet endroit pendant quelques secondes.

Puis, en expirant lentement, faites redescendre à nouveau ce point de concentration le long de la colonne vertébrale jusqu'au *Muladora chakra,* et concentrez-y votre attention pendant les quelques secondes où vos poumons sont vides.

De nouveau, en aspirant doucement, l'air passant contre l'arrière de la gorge, faites lentement remonter le point de concentration à travers la colonne vertébrale, et répétez tout le processus. Recommencez cet exercice douze ou quatorze fois, puis terminez en méditant sur le *Sahasraram chakra* ou l'*Agna chakra.*

La technique du *Kreya* est très bonne pour stimuler les racines des *chakras* qui se trouvent le long de la colonne vertébrale, et pour améliorer la circulation d'énergie dans le système nerveux et dans les canaux d'énergie du corps éthéré.

Cette technique facilitera aussi la perception directe de ces forces. Les *chakras* sont stimulés par cet exercice, et le flux d'énergie s'écoule entre eux plus facilement.

Méditation sur le principe de l' « Être »

Dans ce genre de méditation, la conscience doit se concentrer sur elle-même. Si elle est dirigée correctement et avec succès, elle est la méditation la plus élevée et la plus puissante.

Pendant que vous méditez sur le *chakra du cœur*, ou sur le *Sahasraram chakra* au sommet de la tête, dirigez votre attention sur l'attention elle-même. Si vous êtes distrait par des pensées ou des perceptions quelconques, il vous faut vous concentrer immédiatement sur cette conscience en vous qui est en train de percevoir ou de penser.

Vous devez considérer de la même manière les ondes lumineuses et sonores qui apparaîtront. Les ondes sonores et lumineuses ne sont que les harmoniques inférieures de la conscience pure sur laquelle vous méditez.

Plus vous tiendrez votre attention fixée sur elle-même, plus les ondes lumineuses et sonores, les sensations électriques dans le corps des forces magnétiques, les sensations d'absence de pesanteur, etc., se manifesteront automatiquement.

Si cependant vous vous permettez d'être distrait par une de ces sensations, vous serez astreint aux limitations de la chose qui retient votre attention ; la concentration sur la pure conscience sera interrompue ; toutes les harmoniques inférieures, sous-produits de la concentration sur la conscience pure, disparaîtront, et probablement aussi ces mêmes manifestations psychiques qui vous avaient distrait au départ.

Cherchez avant tout le royaume de la conscience pure, et toutes les autres manifestations psychiques vous seront aussi accordées. L'attention peut se fixer sur elle-même n'importe où dans l'espace, puisque la pure conscience, semblable à Dieu, est un principe omniprésent. Au début, il sera plus facile de pratiquer ce genre de méditation à partir d'un des *chakras*, de préférence à partir du *chakra du cœur* ou du *chakra de la tête (Sahasraram chakra)*. On peut aussi se servir du centre psychique du *troisième œil* ou *Agna chakra*, situé sur le front, avec des résultats satisfaisants ; mais il vaut mieux se servir du *Sahasraram chakra* si l'on est capable de l'activer. Plus vous ferez de progrès dans ce genre de méditation, plus votre conscience aura la sensation d'être une étendue étincelante de *Lumière Claire* qui se répand dans toutes les directions à l'infini. La pure conscience elle-même est cristalline et incolore, mais elle produit la *Lumière Claire*, qui contient simultanément toutes les couleurs — ces couleurs sont les fréquences vibratoires des harmoniques inférieures spécifiques provoquées par la pure conscience.

La concentration de l'attention sur l'attention elle-même provoque un état du *chakra* sur lequel vous méditez où sa structure vibratoire est équilibrée harmonieusement et géométriquement sur tous les niveaux ou fréquences vibratoires. Certains « nœuds communs » se forment à l'intérieur de la structure du *chakra*. Les différentes fréquences vibratoires et les ondes de longueur variable ont leur source et leur aboutissement dans les mêmes « nœuds communs ».

Cela est possible parce que les longueurs d'onde et les fréquences des différentes vibrations sont corrélatives, comme les notes d'une gamme musicale.

Les vibrations dont la distribution spatiale ou la fréquence n'est pas en accord avec les autres sont automatiquement éliminées, puisqu'elles entravent leur fonctionnement.

On peut transcender ses propres dimensions à partir de ces « nœuds communs », où commencent et finissent les cycles de plusieurs ondes courtes et longues. On pourra, ainsi, faire l'expérience de fréquences vibratoires psychiques supérieures, et approcher l'*Atman* qui se meut à une vitesse infinie.

Le transfert d'énergie d'une octave à une autre (ou d'un niveau à un autre) se produit dans ces « nœuds communs » ; ainsi, un flux d'énergie dans les dimensions supérieures est transmis aux dimensions inférieures, et, inversement, les réseaux de vibrations qui se manifestent sur les dimensions inférieures peuvent passer dans les dimensions supérieures.

L'âme peut maintenant contrôler la structure de la personnalité et la rendre apte à exprimer la vie spirituelle dans les affaires des hommes. Ce genre de méditation aide à développer la concentration sur un point unique.

Le mantra yoga et la méditation combinés

Différents *chakras* peuvent être mis en action pendant les psalmodies de l'OM ou d'autres *mantras*. La psalmodie sur des timbres de hauteurs différentes fait vibrer certains tissus cellulaires du corps ; les centres nerveux et glandulaires seront stimulés, et les *chakras* qui s'y rattachent seront activés.

En faisant des essais, vous découvrirez quels timbres font vibrer telle parties du corps et tels *chakras*. Vous pourrez ensuite psalmodier tout en méditant sur le *chakra* que vous voulez mettre en œuvre.

Les ondes sonores créent des réseaux de vibrations dans l'atmosphère éthérée, astrale et mentale. Vous pouvez éventuellement apprendre à les voir. L'arrangement de ces réseaux aux couleurs d'arc-en-ciel est très complexe et très beau. Parfois, les fils lumineux des réseaux tracent des diagrammes géométriques et des mandalas.

La musique aura un effet semblable. Ecoutez de la musique pendant une séance psychédélique tout en observant la lumière interne par l'*Agna chakra* ou centre psychique du *troisième œil*. Puis observez l'arrangement des couleurs, qui change et se

développe en même temps que la musique. La musique classique et les *ragas* hindous sont particulièrement adaptés à cette expérience.

Les témoignages akashiques. La mémoire et la réminiscence des incarnations précédentes

Certaines techniques du yoga permettent de sonder profondément sa mémoire, et même de se souvenir de ses incarnations précédentes. Prenez comme point de départ, d'abord, un souvenir précis, un trait physique ou psychologique en vous qui aurait à votre avis d'importants liens *karmiques* avec le passé.

Toutes les pensées, les attitudes, les perceptions sensorielles, et tous les souvenirs sont enregistrés dans le corps mental sous forme d'*empreintes akashiques,* sortes de photographies dans l'énergie psychique du corps mental.

Avec la puissance de votre conscience pure, vous pouvez visualiser et diriger l'attention sur n'importe laquelle de ces pensées ou *empreintes akashiques.* Quand l'attention est dirigée volontairement, l'énergie produite par la concentration passe du plan mental supérieur de la conscience pure à l'une de ses harmoniques inférieures.

Le processus est le suivant : chaque fois que l'attention est fixée uniquement sur la conscience pure, elle provoque des vibrations d'harmoniques inférieures ; celles-ci avivent *l'empreinte akashique,* qui à son tour produit des ondes vibratoires sur le ton correspondant, accompagnées des harmoniques et des fréquences relatives de celui-ci.

Il se créera un niveau de fréquences vibratoires qui ébranlera d'autres *empreintes akashiques* apparentées à la première, localisées dans d'autres parties du corps mental. Une fois que ces autres *empreintes akashiques* sont avivées, les vibrations qui ont été provoquées en elles les mettent en relief, et l'attention peut les localiser.

Dirigez ensuite l'attention de la conscience pure sur ces souvenirs ou empreintes mémorielles apparentées. La conscience pure se renforcera et éveillera encore d'autres empreintes mémorielles, par le même processus que nous venons de décrire.

On peut retracer les liens *karmiques* de cette façon jusqu'à ce que des détails sur les incarnations antérieures apparaissent.

La musique, qui s'associe facilement à certains souvenirs, peut aussi être très utile dans ce processus de réminiscence. Ecoutez donc de la musique provenant de différents pays et de différentes époques pour essayer de faire apparaître des

réminiscences. Parfois, certaines postures du corps aideront aussi à faire apparaître ces réminiscences.

Au cours d'une séance, l'auteur de cet article a eu l'occasion de se souvenir d'une de ses incarnations, une incarnation égyptienne. Il était assis sur ses talons dans la pose du sphinx.

Si vous êtes deux à faire l'expérience au cours d'une séance, essayez de vous regarder droit dans les yeux. Peu à peu, le corps éthéré prendra la forme des incarnations précédentes, et les particularités *karmiques,* sous votre corps physique actuel, se révéleront.

On peut arriver aux mêmes résultats en se regardant soi-même dans les yeux avec un miroir. Les *réminiscences akashiques* emmagasinées dans le corps mental et sur les registres supérieurs de l'âme sont comme une vaste bibliothèque. Tous les renseignements qu'on cherche s'y trouvent. mais, pour retrouver un livre particulier parmi les milliers qui y sont rangés, on a besoin d'un instrument ; il doit y avoir un fichier.

Les empreintes mémorielles ne passent pas seulement d'un registre du corps mental à un autre. Elles sont aussi transmises du corps mental à l'âme à l'aide des réfractions des harmoniques inférieures et supérieures, et sont transmises du corps mental au cerveau physique à l'aide des réfractions du corps astral et du corps éthéré.

Dans chaque incarnation, un nouveau corps mental est créé à partir de la graine permanente formée de l'empreinte vibratoire déposée par une harmonique supérieure. Cette empreinte provient de tous les corps mentaux antérieurs créés par toutes les incarnations antérieures. Elle est située dans les registres d'énergie psychique supérieurs de l'âme. Au début de chaque nouvelle incarnation, l'âme transfuse de l'énergie vitale dans cette graine ou germe ; celle-ci se réfracte ensuite sur une harmonique inférieure, au niveau mental servant de base au nouveau corps mental qui accompagne l'incarnation sur le point de se produire.

L'âme contient aussi les graines ou les germes du corps éthéré, du corps physique et du corps astral, qui serviront de base à la création de ces corps, selon le même procédé.

Puisque, d'habitude, les événements qui ont eu lieu pendant les incarnations antérieures ne sont pas enregistrés dans le corps mental de l'incarnation actuelle, il est nécessaire d'attirer dans le corps mental actuel les harmoniques inférieures créées par les *empreintes akashiques* enregistrées dans l'âme.

L'âme jugera d'elle-même si vous êtes prêt à recevoir de telles connaissances et si votre évolution spritituelle s'en améliorera.

Pour que l'âme révèle ses connaissances des incarnations précédentes à la personnalité actuelle, il est nécessaire qu'une certaine éclosion spirituelle se soit déjà produite et que les motivations qui la dirigent soient pures.

Dirigez la concentration sur une empreinte mémorielle

particulière dans le corps mental suivant le même processus que nous avons décrit ; les réfractions des harmoniques supérieures que cette empreinte provoque feront entrer en état d'activité d'autres *empreintes akashiques* situées dans l'âme. Ces dernières se refléteront dans le corps mental et y créeront des empreintes correspondant aux réminiscences de l'âme. Elles seront réfractées ensuite dans le corps astral et dans le corps éthéré, et atteindront enfin le cerveau.

Nous savons que les drogues psychédéliques stimulent la transmission d'une énergie psychique considérable entre les niveaux supérieurs et les niveaux inférieurs. Toutes les pensées et toutes les émotions qui sont provoquées pendant une séance psychédélique seront fortement imprimées dans l'esprit, et une énergie psychique considérable s'incorporera à leur structure vibratoire.

Ces pensées et ces émotions conditionneront inconsciemment le comportement dans la vie quotidienne. Il est donc extrêmement important que les empreintes acquises pendant une séance psychédélique aient une valeur positive. Cette valeur positive peut être assurée par la discipline de l'attention.

Ces considérations m'amènent à quelques derniers conseils : ne permettez jamais à l'attention de vagabonder. Gardez l'attention fixée sur une pensée ou sur un processus de méditation jusqu'à son aboutissement.

Ne perdez pas la tête si vous avez des visions effrayantes et des hallucinations. La peur ne fera qu'accroître la concentration sur ces visions, et la puissance même de votre attention les rendra encore plus intenses.

Restez impassible et dirigez votre attention indivise sur cette conscience en vous qui est en train d'avoir des hallucinations. Souvenez-vous constamment que votre propre faculté d'attention est une étincelle de la Divinité, et que, employée correctement, cette faculté contrôlera toutes les puissances inférieures.

Certains chercheurs sont de l'avis que les drogues psychédéliques stimulent la sécrétion de la glande pituitaire et de la glande pinéale. Selon les yogins et les occultistes, ces mêmes glandes se rattachent aux *Sahasraram* et *Agna chakras*, ou *Lotus aux mille Pétales* et centre psychique du *troisième œil*.

Comme nous l'avons vu, la stimulation de ces glandes accroît le flux d'énergie qui passe entre le corps éthéré et le corps physique. Les drogues psychédéliques accroissent la pression sur les cellules du corps, qui doivent accélérer leur activité pour pouvoir se libérer de cette pression. L'activité accrue des cellules accroît à son tour les fréquences vibratoires, et ainsi les met en harmonie avec les fréquences vibratoires supérieures des niveaux supraphysiques d'énergie.

Sri Brahmarishi Narad.
Traduit par A. Illion.

SUR LA PROGRAMMATION DES EXPÉRIENCES PSYCHÉDÉLIQUES

par Ralph Metzner et Timothy Leary

La connaissance scientifique de la conscience dépend beaucoup de l'exploration « programmée » de son contenu spécifique. Des exemples de programmation nous seront fournis par la psychologie *tantrique* et par la cérémonie du peyotl.

La réaction aux stimuli sensoriels internes et externes s'accroît en intensité au cours de l'expérience psychédélique. L'expérience psychédélique « programmée » implique que les séquences de stimuli soient organisées à l'avance et que rien ne soit laissé au hasard. En utilisant un programme, nous voulons contrôler le contenu d'une expérience psychédélique et lui donner une direction choisie à l'avance. Le programme est comme un tableau de bord, avec une série de signaux pareils à ceux de la radio d'un pilote, qui nous fournit les renseignements nous permettant de nous orienter pendant le « voyage ». Il n'est pas nécessaire de respecter le programme dans tous ses détails, mais il deviendra très utile quand il faudra s'orienter dans des régions inconnues, ou quand le « mauvais temps » nous fera perdre la bonne direction.

L'idée de « programmer » l'expérience psychédélique est fondée sur une théorie qui concerne la nature des effets psychédéliques. L'hypothèse de Leary, que celui-ci a proposée dans le *Harvard Psylocibin Project* et qui a été acceptée depuis lors par bien des chercheurs travaillant dans ce domaine, est que le contenu d'une expérience psychédélique est déterminé principalement par les deux facteurs suivants : la disposition et le dispositif. La disposition se rapporte à l'état de la personne en train de vivre l'expérience — son humeur, ses espoirs, ses craintes, ses désirs — ; le dispositif se rapporte aux

conditions extérieures de l'expérience — l'atmosphère physique et émotionnelle de la pièce, les rapports du « voyageur » avec les autres personnes présentes, et surtout l'attitude de celui qui administre la drogue et dirige l'expérience. C'est un fait connu aujourd'hui que les drogues psychédéliques peuvent déclencher, entre autres, des expériences religieuses, esthétiques, thérapeutiques, réglées sur la disposition et le dispositif. Cette hypothèse nous permet d'expliquer la variété des expériences psychédéliques signalée par les chercheurs qui utilisent des modèles différents (psychotomimétiques, thérapeutiques, religieux, esthétiques, etc.), et des dispositifs correspondants.

La technique consistant à « programmer » l'expérience psychédélique est critiquable, selon certains, par le fait qu'elle tendrait à limiter ou à restreindre l'expérience même. A cela, nous pouvons répondre que rien n'empêche d'organiser le programme de manière à laisser autant de temps « libre » qu'on le désire. Par exemple, un programme minimum pourrait ne contenir qu'une demi-heure de programmation ; le reste du temps resterait « ouvert ». Il ne faut pas oublier non plus que tous les stimuli auxquels le « voyageur » est exposé pendant une séance, quels qu'ils soient, lui serviront de « programme » ; et ceci d'autant plus qu'il devient extrêmement sensible à la suggestion. Dans la plupart des séances, les stimuli seront donc soit prévus par la personne qui dirige l'expérience, soit laissés au hasard. Mais nous allons proposer une troisième possibilité, à savoir que la séquence de stimuli soit préparée en collaboration par celui qui dirigera l'expérience et celui (ou ceux) qui la subira. Ceci permettra de diminuer le risque de paranoïa provoquée éventuellement par certains actes et manipulations imprévus. Le programme offre à la mémoire une série de repères qui permettront la reconstitution détaillée de l'expérience telle qu'elle a été vécue (étant donné qu'elle sollicite souvent bien plus que ne peut fournir le mécanisme habituel de notre mémoire). « Pendant le concerto pour piano de Mozart, j'ai revécu un incident qui s'était passé dans mon enfance. »

En fin de compte, la programmation des séances doit se faire en fonction de l'expérience antérieure du « voyageur », et de son habitude acquise quant à ce genre d'expérience. De même qu'un pilote expérimenté n'utilisera pas les renseignements donnés par sa radio pour survoler un territoire connu, la personne qui est parvenue à contrôler partiellement les mouvements de sa conscience par l'expérience et l'entraînement pourra se permettre l'utilisation d'un programme moins élaboré. Le débutant est précipité à travers un tourbillon confus d'impulsions nerveuses qu'il est incapable de déchiffrer. Son esprit interprétera au hasard et d'une façon superficielle les perceptions nouvelles selon qu'elles lui sembleront agréables ou effrayantes. Le « voyageur » averti, entraîné à reconnaître les séquences non symboliques, est capable de reconnaître et de contrôler plus facilement ce qu'il perçoit, et d'affronter le flux des stimuli accidentels ou prédéterminés.

La préparation

C'est un fait facilement vérifiable, que les expériences psychédéliques les plus réussies — c'est-à-dire celles qui sont un enseignement et une libération — sont celles qui ont été précédées d'une période pendant laquelle on s'est délivré de toute obligation sociale et de toute influence extérieure. Les heures qui précèdent immédiatement l'absorption de la drogue ont une influence décisive sur notre disposition intérieure. Le contenu de la conscience à ce moment-là déterminera l'expérience qui va suivre. Nos travaux ont démontré que si le sujet se sent déprimé, anxieux ou énervé, ces émotions négatives seront ressenties avec encore plus d'intensité pendant la séance. Si, par contre, il se sent serein, confiant et loin des problèmes de la vie quotidienne, le « voyage » aura plus de chances d'être un enseignement et une libération.

Pour l'expérience psychédélique, on peut difficilement surestimer l'importance de la préparation physique et mentale. Du point de vue physiologique, la partie la plus intense de la séance est l'instant même où le produit chimique commence à agir. Si le « voyageur » n'est pas prêt à ce « décollage », une grande partie de l'impulsion première sera dissipée dans l'effort pour se libérer de son conditionnement aux choses extérieures (le SANSKARAS Hindou). Plus on est « parti » avant d'entreprendre la séance, mieux l'on pourra affronter les puissantes énergies qui se déclencheront. Lire tranquillement, se détendre, se replier sur soi, écouter de la musique, méditer (avec ou sans marijuana), se promener, nager — tous les moyens sont bons pourvu qu'ils soient efficaces pour donner l'état de sérénité et le sentiment d'être prêt.

Si plusieurs personnes participent à la séance, elles pourront organiser leur « voyage » ensemble. Il s'agit de faire un choix de musique à écouter, de préparer des enregistrements de lectures sur bandes magnétiques, de s'entendre sur un code simple au moyen duquel les participants communiqueront entre eux pendant la séance. Le fait de partager les mêmes activités établira des rapports entre les participants et réduira au maximum le danger d'isolement et de paranoïa. Il est parfois utile de préparer un emploi du temps où seront désignées les séquences d'enregistrements au magnétophone, et le choix de la musique à écouter. Ceux qui ont déjà tenté la manipulation d'appareils au cours d'une séance intense au L.S.D. savent à quel point ce procédé, en apparence

si naïf, est nécessaire : il est plus simple de consulter un tableau pour voir ce qui va suivre, que de s'embourber dans des décisions provoquant des distractions inutiles et des délibérations interminables.

Dans la plupart des séances psychédéliques, il faut qu'une personne assume le rôle de guide. Ce guide doit être choisi en fonction de son expérience. Il devra assumer la responsabilité de l'envoi des différents messages préétablis — qu'ils soient musicaux, verbaux ou visuels, selon le cas. Si personne n'est expérimenté, il vaut mieux faire appel à un « poste de commande à terre » ; c'est-à-dire à une personne qui n'absorbera pas de drogue, et qui se chargera du côté « mécanique » de la séance, à savoir changer les disques, éloigner les distractions, etc.

Les Indiens de l'Eglise Autochtone Américaine reconnaissent combien il est important de préciser clairement les rôles. Ils se servent du cactus peyotl depuis de nombreux siècles, et ils ont élaboré un rituel qui est resté essentiellement le même pour toutes les cérémonies relatives au peyotl. La citation qui suit est tirée d'une description du rituel en vigueur chez les Navahos, donnée en témoignage devant le conseil de leur tribu.

« Pour organiser une séance de peyotl, ils ont besoin de quatre personnes. La première, celle qui est responsable de toute la cérémonie, ils la nomment le " Chef de Route ". La seconde est le " Chef du Tambour ", qui bat le tam-tam. La troisième personne est le " Chef du Cèdre ", qui prend la poudre de cèdre et en saupoudre le feu pendant la cérémonie. La quatrième personne est le " Chef du Feu ", qui s'occupe du feu la nuit, surveille les allées et venues et la porte. »

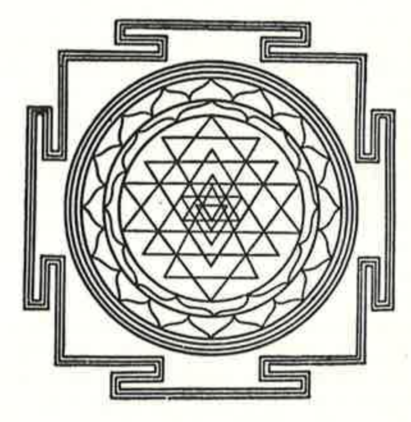
Les aides audio-visuelles (mantra et yantra)

La vue et l'ouïe sont les deux sens les plus facilement stimulables. Il n'est donc pas surprenant que les psychologies orientales, cherchant une expansion de la conscience, aient élaboré des techniques puissantes et complexes pour contrôler précisément la sensorialité dans ces deux domaines.

Le *yantra* est le diagramme visuel du chemin suivi par la conscience. La signification de ce mot en sanscrit est : « instrument » ou « moteur ». Nous avons déjà fait mention de la préparation d'un programme psychédélique ; ce programme ne serait que la forme primitive du *yantra*. L'élaboration de *yantras* plus complexes serait quelque peu prématurée pour nous, Occidentaux, étant donné notre méconnaissance actuelle des mécanismes de la conscience. Cependant, ils jouent un rôle important dans les pratiques hindoues et bouddhistes (en particulier le *Mahayana*). Les *yantras* sont des dia-

grammes qui localisent d'une manière très détaillée les différents centres psychiques (ou *chakras*) dans le corps. Selon Mircea Eliade, « en termes de symbolisme linéaire, le *yantra* est une expression des manifestations cosmiques, principalement celle de l'unité primordiale ».

Les Indiens qui se servent du peyotl ont eux aussi une sorte de *yantra*. Avant le début de la cérémonie, un autel en forme de demi-lune (appelé d'ailleurs « lune ») est érigé, en sable ou en argile. Dessus, une petite rainure, tracée sur toute sa longueur, représente la « route du peyotl » sur laquelle chemineront les pensées et les visions qui iront de l'homme à Dieu et de Dieu à l'homme.



Shri Yantra

Le *mandala* (littéralement, « cercle ») est une forme particulière de *yantra*, et c'est, en fait, la plus fréquemment utilisée. Le *mandala* est un instrument qui permet d'explorer l'espace interne ; sa raison d'être est cartographique et linguistique, non esthétique. Il prend normalement la forme d'un rectangle dans lequel s'inscrivent un ou plusieurs cercles concentriques. Le *mandala* est un dispositif fondamental, chargé de focaliser la conscience visuelle, et ainsi de la détourner de toute distraction. Le procédé consiste à fixer le centre du *mandala* d'abord, puis à diriger l'attention sur la totalité du diagramme, pour la ramener ensuite, progressivement, vers le centre. Si l'attention reste fixée sur ce point unique pendant tout le processus de concentration, toute l'énergie psychique finit par être focalisée sur ce point central, et l'on peut alors le dépasser, et pénétrer dans une dimension plus élevée. Les symboles variés qui composent le *mandala* — des lettres, des couleurs, etc. — sont autant de repères pour les associations mentales. Il s'agit de projeter le plus de quan-

tum psychique possible sur la surface bidimensionnelle, de manière à le transcender par le centre du *mandala*. « En entrant avec l'esprit dans le *mandala*, le yogin approche de son propre centre, et cet exercice spirituel peut être interprété de deux manières : pour atteindre le centre, le yogin reconstitue le processus cosmique et s'en rend maître, car le *mandala* est une image de l'univers ; mais comme il s'agit de méditation et non pas de rituel, le yogin, partant de ce support iconographique, peut trouver le *mandala* dans son propre corps. »

Le mécanisme du *mandala* peut aussi être expliqué par l'étude neurophysiologique de l'œil. Gerald Oster, dans les travaux qu'il a publiés récemment concernant les dessins moirés perçus sous l'influence du L.S.D., conclut :

« Une figure faite de cercles se superpose à notre vision des choses, et le L.S.D. concrétise la présence de cet écran par l'effet de moire... L'étude histologique de la fovéa humaine (centre de fixation de la rétine) nous montre qu'elle est entièrement composée de cônes... chacun relié au nerf optique par des nerfs individuels qui passent au " point aveugle " du globe oculaire. Les nerfs sont situés devant les cônes, c'est-à-dire que la lumière reçue dans l'œil est interceptée par une couche de fibres nerveuses. On pourrait s'attendre que ces fibres nerveuses décrivent une courbe autour de la fovéa, et produisent ainsi un écran de lignes courbes ressemblant à une figure composée de cercles concentriques. »

Autrement dit, le *mandala* est une représentation imagée de la structure de l'œil, et le centre du *mandala* correspondrait au « point aveugle » de la rétine. Puisque le « point aveugle » est le médiateur entre l'œil et les localisations visuelles de l'encéphale, « sortir » au centre du *mandala* signifie donc pénétrer l'encéphale. Le yogin découvre alors le *mandala* dans son propre corps. Le *mandala* est un instrument qui permet de transcender le monde des phénomènes visuels, en les fixant d'abord et ensuite en tournant la perception vers les domaines intérieurs. Il est évident que l'utilisation du *mandala* pendant une séance psychédélique dépendra entièrement du sujet ; il doit d'abord se familiariser avec le *mandala* au moyen de méditations et de « visualisations ». Les adeptes du bouddhisme n'hésitent pas à passer des années à se rendre maître d'un seul *mandala* complexe.

L'utilisation du *mantra,* ou « vibrations sonores », joue un rôle analogue dans le domaine de l'ouïe ; et il exige, de même, un apprentissage préalable. Le *mantra* est l'instrument psychédélique le plus utilisé par le bouddhisme et l'hindouisme d'aujourd'hui. En général, le maître spirituel (ou guru) donne à son disciple un *mantra* sur lequel il doit travailler. Ce *mantra* sera le nom d'un certain dieu, ou une formule, ou une incantation complexe analogue à la prière chrétienne, ou encore une simple syllabe (qu'on appelle *bija-mantra* ou

« syllabe-germe »), qui est choisie pour la qualité de ses vibrations sonores plutôt que pour son sens. Ainsi, le *mantra* universel bien connu OM n'a aucun sens, mais il est LE mot ou Logos, il est la vibration qui est à la base de toute chose, et il sera utilisé pour se mettre au diapason de l'énergie cosmique commune à tous.

Avec la pratique, il se crée un réseau d'associations — émotionnelles, intellectuelles, spirituelles — qui se rattachent au *mantra,* et qu'une simple répétition du *mantra* évoque. C'est un moyen de concentrer la conscience dans une direction unique pour la mener hors du dédale conceptuel. Une séance psychédélique à laquelle s'était soumis un Occidental initié dans un des ordres du bouddhisme tibétain nous a donné l'occasion de voir à quel point les pratiques mantriques sont efficaces. En dépit de sa longue et excellente formation à ce genre d'expérience, acquise par la pratique du bouddhisme, cet homme fut dérouté par la puissance du L.S.D. et pris de panique. Il se souvint du *mantra* que son guru lui avait donné; mais il ne pouvait pas le prononcer, parce qu'il avait perdu contact avec son appareil vocal. Sa femme était présente, et elle répéta le *mantra* à plusieurs reprises dans son oreille. Sur ce, quelques instants plus tard, il retrouva son calme. Il chancela encore une ou deux fois pendant la séance, mais chaque fois il put retrouver l'équilibre et se concentrer à nouveau à l'aide de cette bouée de sauvetage qu'était le *mantra*.

Les Indiens accordent aussi une importance capitale aux sons, pour diriger leur cérémonie du peyotl : « Le Chef de Route chante la chanson qui ouvre la cérémonie et qui est toujours la même, puis trois autres chansons qu'il choisit lui-même. Ensuite le Chef du Tambour chante et le Chef de Route bat le tam-tam, puis c'est le Chef du Cèdre qui chante et le Chef du Feu qui bat le tam-tam. Enfin, le tam-tam, le bâton que l'on agite, et la sauge passent de main en main autour de la pièce, et les gens chantent et battent du tam-tam deux par deux. »

Evidemment, il n'est pas question pour l'homme occidental de se servir de *mantras* orientaux sans les modifier. De nouveau, nous nous trouvons sur le seuil de la redécouverte scientifique du lien entre le son et la conscience. Le « voyageur » psychédélique doit développer son propre *mantra* d'une façon pragmatique, en se servant de sons, de rythmes, de mots ou de phrases qu'il trouve significatifs et efficaces.

L'usage de figures visuelles et sonores dans la programmation de la conscience peut sembler ésotérique à notre expérience quotidienne. En fait, toute personne élevée dans une culture tribale, quelle qu'elle soit (y compris la nôtre), connaît un grand nombre de techniques semblables qui établissent la programmation de sa conscience. Le drapeau américain, la croix chrétienne, l'étoile de David, sont des symboles familiers semblables aux *yantras*. Le Pater, la phrase « Je t'aime »

sont des incantations mantriques. Malheureusement, la plupart de ces symboles dont nous nous servons tous les jours ne peuvent fonctionner comme de véritables *mantras* et *yantras*, parce qu'ils nous rattachent aux contingences extérieures et matérielles, à une conscience artificielle et égoïste de « jeu ». Les *yantras* et les *mantras* qui possèdent une efficacité spirituelle et psychédélique sont justement ceux qui nous libèrent de ces jeux dirigés vers le monde extérieur, et qui guident notre conscience vers des régions supra-culturelles et supra-individuelles.

D'autres modalités sensorielles

L'encens a été utilisé dans la plupart des religions et des formes de méditation pour guider la conscience. Les Indiens qui pratiquent le peyotisme font circuler de la sauge parmi eux ; ils en respirent l'odeur et se frictionnent avec la plante. L'appareil olfactif et les parties du cerveau qui lui correspondent sont probablement parmi les premiers organes sensoriels à s'être développés au cours de l'évolution. Les odeurs font surgir des impressions primitives, instinctives et pré-culturelles ; elles sont donc particulièrement appropriées à la programmation psychédélique.

Les sensations de goût et de toucher peuvent aussi être explorées d'une manière plus ou moins systématique pendant une séance psychédélique. Les récepteurs, chimiquement « accordés », révéleront des possibilités insoupçonnées de communication par les sens. On pourrait inclure dans la préparation du programme un série de matériaux dont le grain serait différent, et une série de nourritures variées. Le chemin « irrégulier » suivi par le *yoga tantrique* est basé, du moins en partie, sur l'exploration systématique et cartographique des expériences sensorielles dans toutes leurs modalités, y compris la modalité sexuelle.

Le concept de *mudra*, ou geste, est basé sur la programmation kinesthésique. Le *mudra*, qui est particulièrement important dans le bouddhisme japonais, est en premier lieu une attitude émotive de dévotion ; il aide très efficacement à la concentration, parce qu'il régularise le flot d'expériences, à la fois en soi-même et en autrui. On peut prendre comme exemple le *mudra* exprimant le « soyez sans crainte » ; il est fait en plaçant la main droite au niveau de la poitrine avec la paume vers l'extérieur. De même, la main droite, la paume vers l'extérieur et les doigts dirigés vers le bas, signifie l'octroiement des désirs, la compassion ressentie, la bienveillance ; les mains reposant l'une dans l'autre : geste classique, signifiant le repos méditatif et la paix intérieure. Bien sûr, les Occidentaux peuvent préférer élaborer leurs propres

mudras ; certains groupes d' « explorateurs » auront leur code personnel.

Quelques exemples de programmation

Pour entrer dans le détail de la programmation des séances psychédéliques, il vaut mieux prendre comme point de départ des exemples spécifiques. Le contenu du programme dépendra du but de la séance. Nous allons donc prendre six types de séance comme exemples : le diagnostic, la thérapeutique, les connaissances intellectuelles, l'appréciation esthétique, la communication inter-personnelle, la connaissance de soi.

L'expérience peut avoir comme but un diagnostic. Chez les Indiens du Mexique et d'Amérique du Sud qui utilisent des champignons psychédéliques, certaines plantes grimpantes et des cactus, la raison d'être essentielle de leur expérience est en général le diagnostic. R. Gordon Wasson, dans son excellente étude, *Ololiuhk and the other hallucinogens of Mexico* (« l'Ololiuhqui et les autres hallucinogènes du Mexique »), rapporte mot pour mot le récit du rituel avec les graines de volubilis. Dans les villages zapotèques, où le rituel est centré sur le culte de la Sainte Vierge — d'ailleurs, les graines de volubilis sont appelées « graines de la Vierge » —, la potion est administrée par une petite fille de sept ou huit ans si le malade est un homme, par un petit garçon si la malade est une femme. Le rituel est très simple : l'enfant doit rester auprès du malade pour écouter ce qu'il va dire. Ce dernier reste allongé sur le lit. « Il ne doit pas parler avant le lendemain. Tout est ensuite révélé. Vous saurez si les troubles résultent d'un acte malicieux ou s'il s'agit d'une maladie. » En d'autres termes, la séance permet de diagnostiquer si la maladie est psychosomatique ou organique.

Le diagnostic recherché peut dépasser le domaine purement médical. La personne peut désirer en savoir plus long sur sa propre vie. Dans ce cas-là, elle écrira ou enregistrera sur bande magnétique, avant la séance, la série des questions auxquelles elle voudrait obtenir une réponse, et elle s'arrangera ensuite pour que ces questions lui soient lues pendant la partie programmée de la séance. Mais ces questions ont le désavantage d'avoir été formulées dans un état d'esprit non encore influencé par la drogue, et souvent elles auront bien peu à voir avec ce qui est vraiment significatif. Fréquemment, au cours de la séance psychédélique, la personne éclatera de rire aux questions ridicules qu'elle trouvait si importantes auparavant. Si le sujet fait une psychothérapie, le psychothérapeute sera évidemment sur place pour lui poser des questions, comme Constance Newland le décrit dans son livre *Myself and I* (« Je et Moi-Même »).

Le récit du *curandero* mexicain que nous avons cité nous donne un très bon conseil : il faut éviter de parler pendant la journée qui suit une séance. Le désir prématuré de rationaliser et d' « expliquer » ce dont on vient de faire l'expérience est une des principales sources de confusion créées par les séances psychédéliques. Bien souvent, la personne acceptera une explication théorique qui apaisera provisoirement son « anxiété cognitive », mais qui l'empêchera de continuer à confronter directement les nouvelles impressions dont elle vient de faire l'expérience. L'idéal, pour que le « voyageur » puisse assimiler à fond son expérience, serait qu'il passe une journée entière dans une solitude relativement complète, ou, du moins, dans un environnement où il se sente dégagé de toute obligation sociale.

Vient ensuite le genre de séance, assez proche de celui que nous venons de décrire, qui a un but thérapeutique, c'est-à-dire qui cherche à effectuer une transformation du comportement. Dans nos propres recherches, nous avons utilisé une technique de transformation du comportement basée sur le modèle du « jeu » dans le comportement humain. Selon ce modèle, les deux techniques clés qui permettent la transformation du comportement sont une sorte d'entraînement et la révision des progrès acquis. Imaginez un forçat qui veuille apprendre à ne plus retourner en prison ; il s'entraînera auprès d'un ex-forçat qui n'est plus retourné en prison. Nous lui répéterons ensuite tout ce que nous avons appris sur les progrès qu'il a faits. Dans un projet mis au point dans la maison de redressement *Concord*, dans le Massachussetts, les prisonniers avaient fait des tests psychologiques d' « adaptation normale », dont on leur avait ensuite fait connaître les résultats. Quelques semaines plus tard, ils refirent les tests pour voir s'ils pouvaient acquérir un plus grand nombre de points. David MacLelland et George Litwin, de l'université de Harvard, ont démontré qu'on peut augmenter, par l'entraînement et la révision des progrès acquis, le nombre des points acquis sur un test qui touche au « besoin d'accomplir » ; et que le rendement en tant que tel (académique, sensori-moteur) s'accroît aussi. Se servant de techniques semblables, Frank Baron et Timothy Leary ont montré comment rendre le travail des étudiants des Beaux-Arts plus productif. Synanon et les *Alcooliques Anonymes* se basent sur les mêmes principes.

L'expérience psychédélique peut aider la personne à changer les attitudes et le mode de pensée qui lui servent de base dans certains de ses comportements sociaux de « jeu ». Ce changement est un premier pas obligatoire. Mais comme dans toute chose, les nouveaux jeux de comportement doivent être appris dans la pratique. On peut se servir du procédé de « ré-impression » pour se préparer aux nouveaux jeux de comportement. Imaginez que vous deviez débuter dans un

nouveau travail que vous n'avez jamais fait, ou bien que vous partiez dans un pays dont les coutumes sont si différentes qu'il vous faille changer votre comportement habituel. Pendant la séance, on vous présentera des objets ou des symboles faisant partie du nouveau « jeu », et qui serviront de points de fixation des nouvelles « empreintes » — par exemple quand il s'agit d'apprendre une nouvelle langue — ; vous pourrez amener des disques à la séance, que vous écouterez pendant des heures avec cette hypersensibilité que vous donne l'expérience psychédélique ; de cette façon, les sons et les modes de cette langue s'imprimeront dans votre esprit. Bernard Roseman, dans *L.S.D., the Age of Mind* (« L.S.D., Epoque de l'Esprit »), a décrit une technique analogue pour apprendre la dactylographie en deux séances avec le L.S.D.

Un troisième genre de programmation des séances a pour but les connaissances intellectuelles, pour ceux qui veulent approfondir leur compréhension des concepts religieux, philosophiques ou scientifiques. On cite assez souvent cette réaction au L.S.D. qui vous fait ressentir dans toute votre personne des concepts qui, auparavant, n'avaient été compris qu'intellectuellement. Par exemple, parmi les physiciens professionnels, combien d'entre eux sont capables de « saisir » dans l'expérience même certains concepts supposés par les équations mathématiques de la physique moderne, comme le continu de l'espace et du temps, ou la nature double — particules et ondes — de la lumière ? De même, le symbolisme du *Bouddhisme Vajrayana*, décrit dans le *Livre des Morts* tibétain, est incompréhensible pour une personne élevée dans la tradition du rationalisme occidental ; mais il peut acquérir cette dimension de signification pendant une séance psychédélique. En effet, il est évident que ces symboles et ces concepts sont fondés sur des expériences psychédéliques contrôlées et sur un enseignement théorique et pratique qui est extrêmement riche.

Dans ce genre de séance, la programmation serait organisée à partir d'enregistrements sur magnétophone de passages choisis dans la bibliographie du sujet en question. Il vaut mieux utiliser peu de textes, mais qui ont été soigneusement choisis. Un nombre excessif de textes symboliques peut accabler le sujet, parce que l'esprit en état psychédélique réagit par un réseau d'associations plus vaste et plus rapidement constitué que normalement. Des périodes de calme et de musique devraient s'intercaler entre les lectures. Il est souvent utile de répéter le même passage à différentes reprises pendant la séance. Les passages intellectuellement difficiles devraient être lus dès les premières phases de l'expérience, où le Moi est transcendé, et répétés juqu'au moment où le niveau de pensée conceptuelle est atteint.

Quatrièmement, on peut établir la programmation de la séance en vue d'une appréciation esthétique. Il est incontes-

table que les plantes et les drogues psychédéliques peuvent nous faire aborder des dimensions de la perception esthétique dont la complexité et l'intensité étaient auparavant insoupçonnées. Les séances avec la mescaline que décrit Aldous Huxley dans *les Portes de la Perception* (« the Doors of Perception ») étaient presque entièrement conduites sur le registre esthétique. La répétition de choses vues et écoutées vous fait distinguer entre certaines œuvres d'art qui ont un effet particulier sur la conscience parce qu'elles suscitent un élargissement et une transcendance du Moi, et d'autres œuvres qui ne font que déclencher certaines réactions émotives stéréotypées. La tradition musicale hindoue renferme des formes et des modes de communication musicale qui ont des effets spécifiquement « psychédéliques » sur la conscience. Cela explique en partie l'extrême popularité, parmi les personnes qui s'intéressent à l'élargissement du champ de la conscience, de musiciens comme Ravi Shankar et Ali Akbar Khan. Nous avons ici les débuts d'une recherche systématique sur l'effet de formes, de couleurs, de sons différents, recherche qui permettra éventuellement aux artistes de communiquer plus efficacement et plus consciemment. Les cathédrales gothiques montrent d'une manière particulièrement instructive l'usage conscient de moyens d'expression artistique — l'espace, la forme, la lumière, les sons, l'odeur — mis en œuvre pour susciter des expériences religieuses et mystiques — autrement dit : « psychédéliques ». Quand on entre dans une cathédrale, l'obscurité dilate les pupilles ; les arcades élancées attirent le regard vers le haut ; les couleurs en kaléidoscope des vitraux inondent votre champ de vision ; le *mandala* de la rosace retient votre perception visuelle ; les sons de l'orgue, les chants du chœur et le grelot du prêtre, ainsi que l'encens, sont destinés à conduire votre attention loin des préoccupations quotidiennes du monde, vers des niveaux de contemplation plus élevés, vers l'extase de l'adoration.

Le domaine de la communication inter-personnelle est probablement celui qui, dans notre monde moderne, peut profiter le plus de l'expérience psychédélique. La technique de l' « empreinte » est particulièrement utile en cela. Cette hypothèse que les drogues psychédéliques entravent provisoirement les empreintes mentales déjà existantes et permettent des « ré-impressions » (re-entries), explique l'attachement très fort, ou même « amour », souvent remarqué, que ressent celui qui absorbe la drogue envers celui qui la lui donne (et vice versa si tous les deux la prennent). Le phénomène bien connu du transfert en psychothérapie se produit dans l'espace de quelques heures. Souvent, le « voyageur » attribue le sentiment de libération et les révélations qui lui sont données à son guide. (Bien sûr, dans les expériences où les résultats sont négatifs, le guide devient un diable ou un monstre.) Quel que

soit le résultat, positif ou négatif, on ne peut nier que la personne qui reste avec le sujet pendant qu'il subit l'expérience psychédélique fera une très forte impression sur lui. Lorsque la personne qui reste avec lui absorbe aussi la drogue, d'énormes possibilités de rapports inter-personnels sont créées par cette situation. Le couple mari et femme peut par exemple analyser des rapports qui étaient devenus froids et mécaniques, et essayer de concevoir de nouvelles bases à leur mariage. Parfois, une séance psychédélique fera ressortir l'incompatibilité profonde du couple, et révélera combien superficiels étaient les rapports qui la masquaient ; le couple se séparera.

Dans des séances où il y a plus d'un participant, les questions de communication jouent un très grand rôle. Une séquence de stimuli (auditifs et visuels) dont les participants auront établi le programme ensemble sera d'un grand secours, puisque ces stimuli serviront de lien entre les deux « voyages ». En outre, les participants devraient avoir décidé d'avance d'un code de signaux, pour qu'ils puissent se faire signe si jamais l'un d'entre eux se « perdait ». Un simple geste suffira ; un attouchement ou *mudra* fondamental.

Il y a des moyens très simples pour s'assurer que la double séance psychédélique sera en fait une expérience partagée, tout en demeurant le « voyage » personnel de chacun des deux. Ainsi qu'il a été convenu à l'avance, l'un ou l'autre des participants assumera le rôle de guide pendant la séance et attirera l'attention de l'autre « voyageur » sur un objet quelconque, que ce soit un fruit, une fleur, un tableau, un morceau musical, un poème, et ils l'exploreront ensemble.

Le contact physique est, bien sûr, un autre moyen d'entrer en communication. Puisque le sens du toucher, comme les autres sens, est devenu hypersensible, des mondes entiers de significations peuvent être transmis par un simple affleurement des doigts. Un psychanalyste londonien bien connu se sert d'une sorte de danse des mains pour communiquer avec son patient qui est sous l'influence d'une drogue psychédélique. Les deux participants placent leurs mains de manière à se toucher le bout des doigts et les paumes, et ensuite, par une série de mouvements subtils et délicats, ils explorent toute une gamme de gestes expressifs correspondant à des nuances d'émotion que notre lourde machine verbale est incapable d'exprimer.

Les couples qui acceptent d'explorer les bases sexuelles de leur mariage à travers le L.S.D. ou un autre agent psychédélique découvriront que ces drogues sont les aphrodisiaques les plus puissants que l'on connaisse, parce qu'elles accroissent autant la sensibilité que la capacité de réaction. Il faut évidemment que les deux partenaires se sentent tout à fait à leur aise dans ce genre de situation, puisque le moindre

geste de séduction vulgaire sera perçu et provoquera immédiatement une réaction d'intense anxiété et de paranoïa. L'effet des agents psychédéliques sur l'expérience sexuelle est en premier lieu une sensibilisation de tous les organes sensoriels ; les sensations érotiques seront diffusées sur le corps entier, et ne se limiteront pas aux mécanismes exclusivement génitaux du jeu sexuel normal. Une simple caresse peut avoir l'intensité de l'orgasme, qui normalement n'est ressenti que dans la décharge génitale. De cette manière, l'expérience sexuelle psychédélique revêt cette qualité pan-érotique et intemporelle décrite dans les textes orientaux comme le *Kama Sutra.*

Il faut encore faire remarquer un autre aspect de l'expérience sexuelle psychédélique. Puisque l'agent psychédélique fait surgir des expériences qui transcendent le Moi, il est fort probable que les deux partenaires ne se sentiront plus « eux-mêmes », c'est-à-dire ne se sentiront plus Jean et Marie, mais deux êtres qui se rejoignent dans une parfaite union. Ils pourront même se sentir des dieux, comme en vérité ils le sont dans des moments pareils. Cet aspect de l'expérience psychédélique confirme à nouveau le *Tantrisme* traditionnel, qui enseigne que les amants doivent se transformer en dieux pour pouvoir dépasser les dimensions normales de la perception et atteindre ainsi une union transcendentale. Aux yeux du mari, sa femme prendra la dimension de toutes les femmes qu'il a jamais connues, qu'il aurait voulu connaître, qu'il a imaginées, et de toutes les femmes de toutes les races et de tous les temps, de la Première Femme qui est tout. Ce genre d'expérience, qui se produit assez fréquemment pendant les séances psychédéliques, peut sembler une hallucination et une illusion de la plus vulgaire espèce. En fait, ces perceptions n'ont rien de mystérieux, même si elles sont extrêmement rares dans notre expérience quotidienne. C'est un fait neurologique et biogénétique établi que chacun des membres vivants d'une espèce transporte, codifiée dans la molécule A.D.N. du nucléus de ses cellules, l'histoire de milliers d'ancêtres. Autrement dit, la perception réussit à atteindre ce niveau présymbolique et prémental qui est commun à tous.

La durée et l'intensité de l'extase atteinte de cette manière dépassent tout ce que l'on peut imaginer. Mais, étant donné que l'état psychédélique se caractérise surtout par une suggestibilité et une vulnérabilité excessive, il ne faut pas oublier que le moindre élément d'anxiété et de paranoïa dans l'attitude de l'un ou de l'autre des partenaires s'amplifiera facilement au point de les rendre extrêmement malheureux pendant quelque temps. C'est pour cette raison que les participants devraient en principe faire une ou deux expériences individuellement (avec un guide, bien sûr), avant de tenter une séance à deux qui est bien plus difficile. Un pilote doit apprendre à contrôler seul son avion avant d'essayer de voler en formation avec d'autres avions.

Il existe des aides très simples dont on peut se servir pendant une séance à deux. On peut prendre, par exemple, un petit miroir à double foyer que l'on tiendra devant l'autre personne ; il reflétera une double image où les deux personnes fusionneront, phénomène que l'on peut comparer à la fusion des gènes dans le processus de conception.

Enfin nous arrivons à cet emploi de la programmation des séances qui est peut-être le plus important. Il s'agit d'apprendre à contrôler son propre système nerveux. Être élevé et éduqué dans une certaine culture implique que le système nerveux soit marqué par les empreintes de quelques milliers de concepts et de symboles tribaux. Ce processus d'empreintes était destiné probablement à sauvegarder l'espèce humaine à un moment précis de son évolution. Les « jeux » fondamentaux du comportement — la défense, la recherche de nourriture et d'abri — seront « joués » avec plus d'efficacité si la sensibilité énorme du système nerveux dans son état primitif et infantile est réduite à quelques tactiques simples de rapprochement et de fuite. Mais nous avons payé un prix terrible pour cette efficacité qui nous a permis de survivre — le prix d'une dépendance totale et aveugle envers les symboles extérieurs. Si l'on met un homme dans ce qu'on appelle une cellule de « privation sensorielle », en quelques heures il montrera tous les symptômes et troubles qui accompagnent le sevrage de la drogue : hallucinations, sueurs, angoisses, supplications qu'on le laisse sortir. En fait, cette expérience ne supprime pas les stimuli sensoriels, elle ne fait qu'éliminer la perception des symboles extérieurs. L'Univers intérieur se place maintenant au centre du champ de vision, qui est libéré de tout ce qui vient du dehors détourner l'attention. Mais seul un observateur qui a de l'expérience pourra profiter d'une situation pareille. Les yogins se retranchent exprès de tout stimulus externe, parce qu'ils recherchent justement cette perception interne. Il faut commencer par apprendre à déchiffrer le langage du corps pour arriver à se libérer de cette dépendance neurologique envers les empreintes des symboles extérieurs qui nous paralysent. « Connais-toi toi-même » est un des plus anciens aphorismes connus de l'humanité ; il était inscrit au-dessus de l'entrée du temple de Delphes. Il met l'accent sur ceci : pour se libérer des chaînes imposées par un conditionnement culturel, fruit du hasard et des circonstances, il faut commencer par comprendre son propre organisme, autant physique qu'émotionnel et mental.

Le *Tantrisme* enseigne que le développement de la connaissance de soi doit commencer par la connaissance du corps. Pour nous, le corps n'est qu'une machine qui fonctionne automatiquement et dont nous sommes très peu conscients. Cependant, il est possible d'établir un contact conscient avec le corps, et donc de contrôler son fonctionnement ; le yogin est

capable par exemple d'agir sur les fonctions autonomes de son corps. Le *Tantrisme* ne conseille pas la recherche d'un tel contrôle ; il la déconseille même ; mais il considère la faculté de se contrôler comme un signe supplémentaire d'une conscience qui va s'élargissant. Ce n'est qu'à partir du moment où nous avons acquis une certaine connaissance du mécanisme corporel que nous pouvons mettre en perspective le monde extérieur à nous-mêmes.

Le corps fonctionne à des niveaux d'énergie différents : le physique, le chimique et l'électrique. Les *chakras* du *Tantrisme* bouddhiste et hindou essayent de délimiter ces paliers différents à l'aide d'expériences contrôlées, soit par la méditation, soit par un produit chimique. Récemment, nous avons travaillé sur la programmation de séances à partir du système des *chakras* ; le « voyageur » psychédélique serait guidé pas à pas à travers cinq ou six centres du corps : les centres d'élimination, de reproduction, de digestion, de circulation et de respiration. Ces centres ne représentent pas une interprétation empirique et quelque peu primitive du « système physiologique » du corps. Il nous faut comprendre cette exploration programmée de l'univers intérieur comme les premiers pas hésitants dans le déchiffrement d'un nouveau langage — celui du palimpseste incroyablement complexe tracé par l'énergie vitale du corps humain.

Le système nerveux de l'homme est comme un instrument de musique très ancien, très complexe et très perfectionné. Le L.S.D. est comme un appareil qui permet de l'accorder — avec son aide, pour la première fois, nous avons l'occasion de voir quelques-unes des merveilles que cet instrument est capable de produire. Pour s'en servir correctement et en tirer le maximum de plaisir, nous devons nous y préparer et y préparer autrui. La programmation des expériences avec le L.S.D. est un des moyens de le faire.

RALPH METZNER et TIMOTHY LEARY.
Traduit par A. Illion.

UNE "HAUTE" EXPÉRIENCE YOGIQUE AVEC LA MESCALINE

par John Blofeld

Avant cette expérience que je vais décrire ici, j'avais des doutes quant aux affirmations d'Aldous Huxley et autres, selon lesquelles la mescaline peut provoquer des expériences yogiques d'un niveau élevé. L'expérience eut lieu en mai 1964 (Visaka Puja) à mon domicile de Bangkok, sous la surveillance de M. Jonathan Stoker, qui avait eu des expériences préalables (directement ou comme observateur) sur les effets de la mescaline.

A 9 h 50, je pris une demi-dose (0,25 g). Il n'y eut aucun effet particulier durant un certain temps — rien d'autre qu'une sensation amplifiée des couleurs et des formes, semblable en gros aux schémas apparaissant sur mes paupières après avoir regardé à travers les ouvertures d'un store vénitien.

A 10 h 40, survint un état déplaisant de tension mentale. Je me trouvai pris dans une lutte pour la préservation de mon « Je », qui apparaissait pris dans un processus de désintégration. Cet effet schizophrénique s'accompagnait d'une sensation de froid (quoique la température de la pièce dût être autour de 35° centigrades) et d'une léthargie croissante qui décourageait de la moindre action. Après un moment, ces symptômes déplaisants s'évanouirent, et je fus apte à jouir de l'attention que je portais à ce qui m'arrivait.

A 11 h 10, je pris la deuxième demi-dose (0,25 g). Des couleurs et des formes changeantes dansèrent sur mes paupières closes.

Certaines étaient des formes très compliquées, telles que celles qui ornent certaines parties d'édifices sacrés — temples, mosquées, etc. — ou différentes sortes d'objets sacrés. Ces formes élaborées étaient abstraites, florales, etc. ; figures de Déités humaines ou animales n'en faisaient pas partie. Je reconnus chacune d'entre elles pour ce qu'elle était — islami-

que, tibétaine, indienne, siamoise. Mais maintenant, pour la première fois, je les vis non comme des décorations arbitraires, mais comme profondément significatives. J'ai senti que malgré leur appartenance à des traditions nettement différenciées, elles étaient toutes également « valables » et dérivaient toutes d'une seule source.

J'ai alors essayé de visualiser le mandala tibétain des déités paisibles, mais je ne réussis qu'à conjurer quelques démons d'allure plutôt métallique, quoiqu'ils fussent loin d'être effrayants, et qu'ils n'eussent nullement l'apparence d'être vivants ou réels (ils étaient une sorte de croisement entre des statues de métal et des êtres vivants) ; ils me firent comprendre (avec moquerie) que d'attendre une expérience religieuse profonde en prenant de la mescaline était trop présomptueux.

Bientôt, la sensation d'une personnalité se fragmentant rapidement me revint avec une puissance effrayante. Je commençais à m'alarmer au sujet de ma santé mentale, et je me serais hâté de prendre un antidote à la mescaline, s'il y en avait eu. Quoique J. S. me persuadât de prendre un repas, je n'étais pas en condition de l'apprécier. Par la suite, les choses vues et entendues se présentèrent comme des expériences visuelles et auditives indépendantes, sans spectateurs ni auditeurs pour les fondre en une de ces compositions simples dont se constitue à tout moment le contenu de la conscience normale. La nourriture descendait dans ma gorge comme d'habitude, mais elle semblait disparaître dans un récipient qui n'était lié à moi que dans la mesure où il était trop près pour être visible. Ma tension mentale diminuait.

Ma crainte de folie permanente augmentait, et je souffrais spécialement de la sensation de ne pas avoir de Moi intérieur ou de centre de conscience dans lequel m'éloigner de la tension et me reposer. La sensation de claire lumière étincelant alternativement derrière moi, comme si quelqu'un y était, allumant et éteignant une lampe, provoquait un inconfort supplémentaire. Les allées et venues de mon serviteur, qui entra plusieurs fois avec des plats de nourriture, des sucreries et du café, occasionna de grands malaises. Chaque fois qu'il était hors de vue, j'avais l'impression qu'il était derrière moi, dans un mauvais dessein ; et comme il n'était pas au courant de l'expérience, j'avais peur qu'il me tienne pour fou. Sans aucun doute, n'importe quelle autre personne imprévue m'aurait également rendu méfiant et mal à l'aise — quoique que je ne fusse pas du tout gêné par la compagnie de J. S., parce qu'il était « dans la connaissance » et que je ressentais le besoin d'une infirmière ou d'un garde.

Aucun mot ne peut décrire cet effroyable tourment mental, qui dura bien plus d'une heure. Tous mes organes et toutes mes expériences sensorielles semblèrent des unités séparées. Il ne restait absolument rien de moi, sinon une sorte d'accidenté désincarné, conscient d'être fou, et tourmenté par une tension sans précédent. Il semblait n'y avoir aucun espoir d'échapper à cette torture — certainement pour plusieurs heures, peut-être pour toujours. L'Enfer lui-même pourrait difficilement être plus terrifiant.

Vers 13 h, je me traînai jusqu'à ma chambre à coucher, m'enfermai à l'écart comme un animal malade, et tombai sur mon lit.

A bout, je me rendis totalement ; et, tout à coup, je demandai l'aide de mon Idam, et que viennent la folie ou la mort, ou quoi que ce soit d'autre ; je l'accepterais sans réserve, si seulement je pouvais être libéré de cette tension. Pour la première fois de ma vie, je cessai de me cramponner — à moi, aux êtres aimés, à la raison, à la folie, à la vie ou à la mort. Mon renoncement à moi-même et à mes composants était si complet qu'il constituait un acte de confiance pure en mon Idam.

Tout à coup, mon état fut complètement transformé. Sortant du tourment infernal, j'entrai en extase — une extase dépassant infiniment toute description ou quoi que ce soit que j'eusse imaginé, que les mystiques accomplis de ce monde eussent cherché à décrire. Soudain m'apparut la conscience totale de trois grandes vérités que j'avais acceptées depuis longtemps sur un plan intellectuel, mais que je n'avais jamais expérimentées jusqu'à ce jour comme étant entièrement évidentes par elles-mêmes. Maintenant, elles avaient éclaté en moi, non seulement comme des convictions intellectuelles, mais comme des expériences tout aussi vives et tangibles que le sont la chaleur et la lumière pour un homme entouré de près par un feu de forêt.

1° Il y avait la conscience d'une unité indifférenciée embrassant l'identité parfaite du sujet et de l'objet, du singulier et du pluriel, de l'Un et du Nombre. Ainsi, je me trouvai moi-même (si, en fait, les mots « je » et « moi-même » ont un sens dans un tel contexte) à la fois le public, les acteurs, et la pièce ! Logiquement, l'Un peut donner naissance au Nombre, et le Nombre peut fondre dans l'Un, ou être fondamentalement, mais non en apparence, identique à lui ; ils ne peuvent être à tous égards un et nombre simultanément. Mais alors la logique était transcendée.

Je voyais (et étais moi-même) une masse tourbillonnante de couleurs brillantes et de formes qui, étant plusieurs couleurs et plusieurs formes, étaient différentes les unes des autres — et cependant semblables au moment même de la différence. Je doute que cet état de fait puisse être rendu de telle sorte qu'il semble significatif à un niveau ordinaire de conscience. Il n'est pas étonnant que les mystiques de toutes croyances enseignent que la compréhension ne vient que lorsque la logique et l'intellect sont transcendés, en tout cas cette vérité, même si elle ne *peut être comprise* à un niveau

ordinaire de conscience, peut, à un stade plus élevé, *être expérimentée* directement comme évidente par elle-même. De même, la logique s'embrouille en essayant d'expliquer comment je pouvais en même temps *percevoir* et *être* ces couleurs et ces formes, et en quoi le voyant, la vision et le vu, le sentant, la sensation et le senti peuvent tous être un ; mais pour moi tout cela était clairement évident par soi-même, au point que je suggère d'employer des mots « d'une simplicité enfantine ».

2° Simultanément, il y avait la conscience d'une béatitude incomplète accompagnée de la conviction que c'était là le *seul* état réel et éternel d'être, tous les autres (incluant notre entière expérience de notre monde du jour le jour) n'étant rien de plus que des rêves passant. Je suis convaincu que cette béatitude attend tous les êtres quand les derniers vestiges de leur individualité ont été détruits — ou, comme dans ce cas, temporairement écartés. C'était intense au point de donner l'impression que le corps et l'esprit seraient brûlés en un éclair. (Cependant, quoique j'aie appris par la suite que l'état de béatitude dura trois ou quatre heures, j'en sortis totalement indemne.)

3° Au même moment vint la conscience de tout ce qui est impliqué dans la doctrine bouddhiste des « Dharma », nommément, que toute chose, tout objet de perception mentale ou sensitive sont semblablement dépourvus d'être propre, de simples combinaisons transitoires d'un nombre infini d'impulsions. Ceci était aussi apparent que sont individuelles les briques pour quelqu'un regardant un mur non plâtré. En réalité, j'ai réellement expérimenté l'arrivée momentanée de chaque impulsion, et la jouissance de la culmination dans laquelle elle cessait immédiatement d'être. Je vais maintenant essayer de décrire l'entière expérience en termes de perception sensible, non sans la crainte que cela embrume plutôt que ne clarifie ce qui a été dit ; parce que le contenu de mon expérience étant suprasensible et supra-intellectuel, peut difficilement être rendu compréhensible en termes formés originellement pour décrire le contenu mental et physique de la perception ordinaire.

La réalité, me semble-t-il rétrospectivement, peut être considérée comme un plasma sans couleur ni forme intrinsèque, mais qui est cependant la « substance » de toutes couleurs et de toutes formes ; chargé au plus haut point de conscience vive, d'énergie et de béatitude, il est engagé dans le jeu éternel. Ou elle peut être considérée, non pas comme un plasma, mais comme une succession sans fin de myriades, d'impulsions simultanées, chacune d'elles, arrivant comme une vague, monte et se dissout dans la béatitudes en un instant. Les couleurs et les formes tourbillonnantes qui en résultent produisent des effets qui rappellent des éclairs d'une rare beauté, vus dans des films, dans des rêves ou dans le monde

de la conscience quotidienne, normale ; on peut en déduire que les dernières sont en fait de faibles réflexions de cette beauté éternelle.

(Je me souviens avoir reconnu un souvenir bien-aimé, un geste marquant d'une beauté extraordinaire, etc., quoique je ne perçusse aucune lèvre souriante, aucun bras bougeant. C'était comme si je contemplais et reconnaissais la qualité permanente, abstraite, à laquelle de tels sourires et gestes passagers devaient leur charme.) La réalité peut encore être vue comme un Dieu dansant avec une vigueur merveilleuse pleine de jeux, chacun de ses mouvements produisant des vagues de béatitude. De temps en temps, il fait des mouvements perçants avec un couteau courbé. A chaque coup, la béatitude s'intensifie. (Je me souviens que le couteau plongeant me fit crier fort : « C'est ça ! c'est juste ! oui, oui, OUI ! ! !) Ou on peut encore voir la réalité comme une masse tourbillonnante de lumières, couleur brillante, mouvement et gaieté, accompagnée d'une béatitude indicible ; ceux qui l'expérimentent ne peuvent réprimer les cris de joie, tels que oui, oui, OUI ! ha, ha, ha ! C'est comme ça ! évidemment, évidemment ! (Je me suis senti comme si, après de nombreuses années de recherches anxieuses pour trouver la réponse à quelques problèmes passagers, j'étais soudain confronté à une solution tellement satisfaisante et si entièrement simple qu'il me fallait éclater de rire. J'étais conscient d'une joie immense et d'un étonnement incroyable devant ma propre stupidité d'avoir pris tant de temps à découvrir la simple vérité.)

A l'intérieur de ce « jeu de l'univers », il y a dons et réceptions sans fin — quoique le donateur, ce qui est donné et le récepteur sont évidemment la même chose. C'est comme si deux déités, qui cependant ne font qu'une, étaient immobilisées dans un baiser extatique donnant et recevant avec l'abandon de l'adoration. (C'est ce que suggère la représentation tibétaine Yab-Yum des déités. Les artistes qui les peignent doivent être pardonnés de leurs incapacités à indiquer que le receveur et le donneur ne sont pas qu'un mais informes ; cependant, en fait, certains artistes s'arrangent pour suggérer l'unité en pliant les figures de telle sorte que le Yum n'est vu que si l'image est donnée, à travers un examen minutieux et prolongé.) Durant l'expérience, j'étais en identité avec le donneur, le receveur et l'incroyable béatitude donnée et reçue. Il n'y a rien de sexuel dans cette union, elle est informe, la béatitude est toute infiltration, et le donneur et le receveur, donnant et recevant ne sont pas deux mais un. C'est seulement en tentant de communiquer l'expérience qu'est suggérée l'image d'une joie sexuelle, comme s'approchant peut-être plus qu'une autre image de l'idée d'une union extatique dans laquelle deux sont un.

Quelques-unes des conclusions que j'ai dressées à la suite de cette expérience sont ce qui suit :

a) La crainte et l'angoisse sont des tourments inutiles que nous nous infligeons nous-mêmes par rapport à notre destin final. En brisant énergiquement les proportions karmiques qui donnent naissance à l'illusion d'un *ego* et d'une séparation individuelle nous hâterons le temps où la réalité est révélée, et où tous les obstacles à la béatitude extatique ont disparu — à moins que, tel un Bodisattva, nous prolongions nos allées et venues avec compassion dans le samsara afin de mener d'autres êtres vers ce but.

b) Le monde qui nous entoure — si souvent gris — est le produit de notre propre vision déformante, de notre conscience égotique, et de notre attachement à cet *ego*. En rejetant tous nos différents « moi », ainsi que les désirs et attentes, qualités et propriétés les étayant, il nous est possible de détruire intégralement ces *egos*, seules barrières nous séparant de la félicité extatique de la Conscience universelle. La clef y livrant accès se nomme renonciation totale ; mais, hélas, il est bien rare que nous y parvenions au moyen de notre seul vouloir, car chacun de nous est entouré d'une solide coquille faite des couches successives de notre karma, résultat de nombreuses vies passées dans l'erreur. Les trois feux du désir, de la passion et de l'ignorance sont difficiles à étouffer, — et pourtant ils s'éteindraient instantanément si nous réalisions et poursuivions un acte de renonciation absolue. Un tel acte ne peut venir d'un effort quelconque en sa direction, lequel ne ferait que concerner et même renforcer notre *ego* encore davantage. C'est pourquoi, au stade ultime, la recherche même du Nirvana doit être abandonnée, au même titre que le reste. Vérité, certes, dure à comprendre.

c) L'expérience du Bouddha nous enseigne que, lorsque, au cours de cette vie, l'illumination est atteinte (c'est-à-dire la pleine prise de conscience de cette béatifique Réalité dont les attributs incluent : sagesse inconcevable, compassion, lumière, beauté, énergie et joie), il est possible de continuer à porter le poids des responsabilités humaines, de se conduire de façon conforme devant les circonstances de la vie tout en demeurant parfaitement détaché de celles-ci. Ainsi en est-il de l'acteur incarnant le personnage de Roméo, au point de pleurer véritablement ; quand son chagrin à la mort de Juliette menace de le mener trop loin dans sa propre sentimentalité, il peut alors se retirer de son rôle suffisamment pour reprendre conscience de l'irréalité de cette mort, tout en ne changeant rien à la qualité de son interprétation.

d) Un seul aperçu de ce qu'il m'a été donné de voir devrait suffire pour éprouver de l'amour à l'égard de tous les êtres

vivants ; car, aussi laids, malodorants et épuisants qu'ils puissent paraître, il n'est en eux de réel que cette Conscience radieuse, vue au centre de mon expérience. La haine, le dégoût, le mépris et l'aversion pour tout être faisant partie de cette Conscience (c'est-à-dire pour tous les êtres vivants) ne peuvent être considérés que comme blasphématoires par celui qui a contemplé l'Etre Lui-Même.

On objectera que ma description rappelle de trop près l'imagerie de Vajrayana, et que l'objet de ma perception n'était qu'une illusion purement subjective, fabriquée par les réminiscences de mes études antérieures. La réponse à cette objection est clairement formulée par Aldous Huxley dans *La Philosophie pérennelle.* A toutes les époques et dans tous les pays, quiconque ayant vécu une profonde expérience mystique — même si l'essence de son contenu semble être la même dans tous les cas — s'est vu obligé de recourir à l'imagerie de ses coreligionnaires ou de ceux pour lesquels il écrit ; l'expérience en elle-même est tellement éloignée de tout ce que nous connaissons à travers les états ordinaires de la conscience qu'il n'existe pas de mots pour la décrire.

Ma propre expérience, tout en confirmant pleinement les enseignements que j'avais trouvés dans l'étude de Vajrayana, était bien trop étrangère à la façon dont je les avais compris pour n'avoir été qu'une simple illusion subjective en émanant. Quant à expliquer comment une dose de mescaline rend possible une telle expérience à une personne n'y étant pas déjà parvenue par la pratique prolongée de la méditation yogique — j'avoue que je n'en suis pas capable. La seule manière dont je puisse aborder le problème revient à concevoir l'effet de la mescaline comme une destruction temporaire des obstacles nous interdisant la Réalisation de l'Unité universelle, imposés par la structure karmique que chacun de nous prend pour son « moi individuel ».

Je crois qu'il ne serait pas difficile à un psychologue jungien d'exprimer cette idée en des termes plus scientifiquement acceptables. Si l'un d'eux lit cet article, je lui serais grandement reconnaissant d'élucider cette question d'une façon plus propre à persuader ceux qui ne sont pas prêts à accepter ce que j'en ai dit, à ma manière teintée de mysticisme et de quasi-religiosité.

JOHN BLOFELD.
Traduit par D. Malherbes.

A PROPOS DU TROISIÈME ŒIL

par Bart Huges

Lettre ouverte de Bart Huges au Professeur Dr J. Ariëns Kappers, au sujet de la lecture donnée par celui-ci lors de la cérémonie de sa réception comme Professeur extraordinaire en neuro-anatomie à l'université d'Amsterdam, le 17 mai 1965, et intitulée : *Quelques conceptions modernes sur la structure et la fonction de l' « œil de Shiva », la glande pinéale ou epiphysis.*

Amsterdam, le 23 août 1965.

Cher Professeur,

J'ai lu votre exposé avec grand intérêt. La glande pinéale et sa mystérieuse fonction, qui disparaît à la maturité, a souvent piqué ma curiosité lorsque j'étudiais l'esprit et ses possibilités décroissantes après l'âge adulte. Durant la dernière année de mes études médicales, j'ai recherché les moyens par lesquels on pourrait améliorer la fonction du cerveau.

Ayant réussi à atteindre un état de conscience en expansion à l'aide de la position yoga sur la tête, et trouvant cet état comparable à l'effet des drogues libératrices de la conscience, je voulus découvrir quel facteur commun à ces deux méthodes avait provoqué l'amélioration.

En m'obturant simplement les veines du cou avec la main pour empêcher le sang de quitter mon cerveau, je découvris que le volume sanguin supplémentaire dans le cerveau provoquait l'état de surconscience.

Puisque l'accroissement du volume sanguin du cerveau accompagne toujours cet état, j'en conclus que le surplus de sang favorise les échanges oxygène-gaz carbonique entre le sang et le cerveau, intensifiant ainsi le métabolisme cérébral

et améliorant les fonctions du cerveau, y compris la conscience. Avec l'intensification du métabolisme, les cellules du cerveau prennent beaucoup plus de glucose du sang, donnant éventuellement lieu à des symptômes hypoglycémiques, dont j'ai moi-même fait l'expérience et qui ont également été observés lors d'expérimentations avec le L.S.D.

Lors de mes propres expérimentations avec le L.S.D., j'ai remarqué que le volume sanguin du cerveau est élevé par un état de constriction temporaire des veines du cou, ce qui, suivant un processus mécanique, permet au cœur d'établir dans la cavité crânienne une pression suffisante pour exprimer environ 100 centimètres cubes de liquide cérébrospinal du système nerveux central. Lorsque la constriction des veines se relâche, la pression dans la boîte crânienne tombe, la gravité revendique le surplus de sang, il y a formation nouvelle de liquide cérébrospinal, et le métabolisme cérébral se ralentit.

*Dans le processus de l'anthropogenèse, si l'on considère le laps de temps écoulé depuis l'apparition sur terre de la vie comme une année, alors l'apparition de l'*homo sapiens erectus *ne s'est faite que dans les dernières secondes. Le désavantage de la position verticale de l'homme apparaît lorsque les os crâniens se soudent. Au cours de la croissance, les sutures crâniennes encore ouvertes permettent aux membranes entourant le cerveau de se relâcher lorsque le sang, poussé par le cœur, dilate les capillaires sanguins du cerveau. Mais à l'intérieur du crâne rigide, la colonne de sang, poussée par le cœur à travers le cerveau, s'échappe par les veines, sans créer une pression suffisante pour chasser les 100 centimètres cubes de liquide cérébrospinal superflus.*

Les animaux conservent leurs fonctions cérébrales optimales parce qu'ils tiennent leurs cous en position horizontale. Mais, depuis son origine, l'homme a recherché les moyens de replacer le sang égaré dans son cerveau.

Durant les expérimentations sur moi-même, toute délivrance temporaire de ce fardeau dû à la gravité accrut ma détermination de perpétuer cet état de conscience en expansion. Afin de regagner le niveau élevé du métabolisme cérébral de mon enfance, je redonnai aux membranes de mon cerveau leurs possibilités d'expansion en ouvrant un orifice dans mon crâne. L'effet permanent qu'a produit cette opération sur ma psyché est semblable à celui que provoque pour quelque temps une station d'un quart d'heure sur la tête (et qu'on peut aussi obtenir en fumant du chanvre indien de première qualité).

L'orifice de trépanation, dans chacun des nombreux crânes qu'on a retrouvés dans les tombes Inca, indique que l'opération faisait partie d'une initiation à une plus haute caste. Cette pratique est toujours vivante dans certaines parties du Tibet et de l'Afrique centrale.

Si l'effet réjuvénateur des fonctions du cerveau s'accompa-

gnait d'une revitalisation de la glande pinéale de l'adulte, l'investigation de ses fonctions serait rendue plus aisée.

Les substances non toxiques qui augmentent temporairement le volume sanguin du cerveau sont des « psychovitamines ». Leur action commune est de resserrer les veines du cou. L'accroissement du métabolisme cérébral est dû à l'absorption de plus grandes quantités d'oxygène et de glucose du sang et à l'évacuation de plus de gaz carbonique vers le sang. En avalant une bouchée de sucre dès l'apparition d'agitation ou de fatigue, on prévient les symptômes progressifs d'hypoglycémie, tels que : mains froides, frissons, tremblements et angoisses, qui apparaissent lorsque de l'adrénaline est sécrétée en réflexe d'urgence pour réapprovisionner le cerveau en glucose nouveau extrait du foie. Si l'on ne prend pas de sucre, l'action de l'adrénaline peut surmener le cœur, et lorsque l'adrénaline est épuisée, l'ego peut être perdu. En incorporant le L.S.D. dans le sucre (1 mg par kilo), on résoudra les problèmes soulevés par l'abus de l'un aussi bien que de l'autre, puisque le métabolisme accru prévient de l'obésité et que le sucre prévient de l'hypoglycémie. Le tabac et l'alcool ne devraient pas être utilisés en combinaison avec les psychovitamines, puisqu'ils entravent l'expansion de la conscience. Boire beaucoup d'alcool lors d'une expérience avec le L.S.D. peut conduire à un extrême inconfort physique, psychique et social.

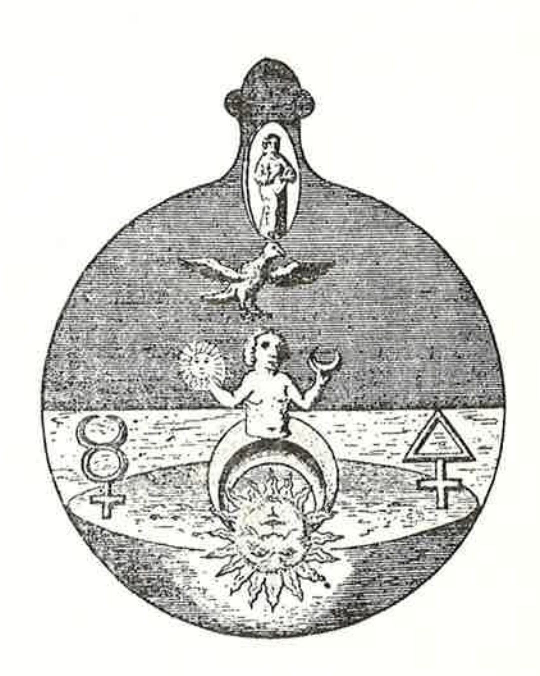
En dehors des psychovitamines telles que L.S.D., mescaline, psilocybine, chanvre indien, de nombreuses autres drogues à l'action semblable et sans danger d'accoutumance ont été synthétisées. Désormais, pour la première fois, la possibilité existe pour chacun de « ré-énergir » à l'optimum son volume sanguin du cerveau, perpétuellement par trépanation, ou temporairement par l'emploi des psychovitamines. Le droit de l'individu à posséder son propre sang dans son propre cerveau est protégé par la religion révolutionnaire de ceux qui ont regagné le « paradis perdu » du sang cérébral non égaré.

Le L.S.D., inodore, incolore, sans saveur, presque invisible, a explosé en silence ; le flux de sang cérébral répand une vague de vie, surmontant toute résistance. L'homme se délivre lui-même à jamais de l'emprise de ceux qui se sont assis eux-mêmes sur le dos de la gravité et qui, en retenant les moyens de réalisation individuelle hors de la portée de l'humanité, veulent continuer d'accroître leur pouvoir avec les fruits du labeur des autres.

Respectueusement,

BART HUGES.

LES HALLUCINOGÈNES ET LA TRADITION



LA NOUVELLE ALCHIMIE
par Alan Watts

En dehors de celle de la pierre philosophale, qui pouvait transmuer en or les métaux vils, une des recherches les plus passionnées de l'alchimie, aussi bien en Europe qu'en Asie, a toujours été celle d'un élixir d'immortalité. Poussé par un enthousiasme naïf pour cette recherche, plus d'un empereur chinois a trouvé la mort en avalant des potions fabuleuses de poudre de jade, de thé, de ginseng, de métaux précieux, que préparaient les prêtres taoïstes. Mais, de même que la pratique de la transmutation du plomb en or a bien souvent été le symbole chimique de la transformation spirituelle de l'homme, l'immortalité que conférait l'élixir n'a pas toujours été la vie éternelle au sens propre du mot, mais la conscience transportée au-delà du temps. La physique moderne a résolu le problème du plomb transmué en or, quoique le procédé soit en fin de compte plus coûteux que l'extraction. Récemment, la chimie moderne a réussi à préparer une ou deux substances qui, dans certaines circonstances, affirme-t-on, produisent des états mentaux fort semblables à la conscience cosmique.

Cette affirmation est profondément troublante pour bien des gens. D'une part, l'expérience mystique serait trop facile si elle ne dépendait que du contenu d'un flacon, et surtout elle serait à la portée de gens qui n'ont rien fait pour la mériter, qui n'ont ni jeûné, ni prié, ni pratiqué le yoga. D'autre part, une telle affirmation pourrait impliquer que l'intuition spirituelle n'est après tout qu'une affaire de biochimie — ce qui réduirait entièrement le spirituel au matériel.

Cependant, l'idée que l'intuition spirituelle est un don gratuit de Dieu et qu'elle emprunte souvent des voies matérielles et sacramentelles, comme l'eau du baptême ou le pain et le vin de la messe, pour se manifester, n'a rien de nouveau ni de déshonorant. Les circonstances dans lesquelles le prêtre,

en vertu de sa fonction, transforme les espèces pain et vin en corps et sang du Christ, *ex opere operato*, en ne répétant que la formule du dernier souper, ne sont pas radicalement différentes de la situation du chimiste, qui peut réussir à transformer le cerveau en répétant point par point la formule d'une expériece. La valeur relative des deux genres de transformation doit être jugée à leurs effets. Il a toujours existé un certain nombre de personnes sur qui les sacrements du baptême et de la communion n'ont jamais pu « prendre », et qui ne se sont en effet jamais réformées. De même, aucun de ces produits chimiques qui réussissent à transformer la conscience n'est à proprement parler une expérience mystique contenue dans un flacon. Ils sont nombreux, ceux qui essaient de la drogue et ne ressentent qu'une extase sans intuition, ou ceux qui ont une expérience désagréable de sensations confuses et de fantasmes. Des états mentaux approchant des transes mystiques ne surviennent que chez certaines personnes, et encore, très souvent, au prix d'un effort de concentration considérable qui orientera la conscience dans la direction désirée. Il faut ajouter que l'extase elle-même n'est que secondaire dans l'expérience mystique authentique, dont l'essence est (faute d'un meilleur mot) une intuition — dans le sens où la psychiatrie prend ce mot aujourd'hui.

Un produit chimique de ce genre entrerait dans la même catégorie que le télescope, le microscope, et le spectroscope — c'est-à-dire parmi les instruments qui aident la perception — à la différence que celui-ci n'est pas un objet extérieur et matériel, mais l'occasion de trouver un certain état interne du système nerveux. Chacun de ces instruments, pour pouvoir fonctionner, suppose non seulement un apprentissage préalable de son maniement, mais aussi une connaissance du domaine à étudier.

A elles seules, ces considérations sont presque suffisantes pour démontrer que ces produits chimiques ne réduisent pas l'intuition spirituelle à une simple question de biochimie. En outre, même quand il est possible de décrire certains événements à l'aide de la chimie, il n'est pas nécessaire que ces événements soient uniquement chimiques. Une description au moyen de la chimie d'une expérience spirituelle serait à peu près aussi utile, et aurait les mêmes limitations, que la description au moyen de la chimie d'un tableau connu. Il n'est pas difficile de faire une analyse chimique des couleurs, et cette analyse aurait probablement un certain intérêt pour le peintre et pour le connaisseur. On pourrait aussi faire une description, en termes de chimie, de tous les processus physiologiques qui fonctionnent pendant que le peintre travaille ; mais cette analyse serait bien trop complexe ; et pourquoi s'embarrasser d'une telle méthode, quand on peut décrire et expliciter avec plus d'efficacité les mêmes processus en se servant d'un autre langage ? Nous dirons qu'un processus est

chimique seulement quand la terminologie chimique sera le moyen le plus efficace pour le décrire. D'une manière analogue, quelques-uns des produits chimiques prétendus « psychédéliques » permettent l'audition d'une bonne musique, comme le piano de la meilleure marque permettra de la jouer dans les meilleures conditions. Ces instruments facilitent l'audition et le jeu de cette musique, mais n'accomplissent pas le travail tout seuls.

La mescaline et le diéthylamide de l'acide lysergique (qu'on appelle L.S.D.) sont les deux produits chimiques qui opèrent le mieux cette transformation de la conscience favorable à une expérience mystique. Le premier est un équivalent synthétique des dérivés actifs du cactus peyotl, et le second est un produit chimique entièrement synthétique du groupe des indoles, et qui agit à des doses aussi infinitésimales que vingt-cinq microgrammes. L'action spécifique de ces agents chimiques est difficile à déterminer avec précision. L'état actuel de nos connaissances nous permet de supposer qu'ils agissent sur le système nerveux en diminuant l'effet inhibant de certains mécanismes qui servent d'écran à notre conscience. Certains psychiatres, un peu trop soucieux de s'en tenir au sentiment du réel tel qu'il est socialement accepté — quelque chose comme la vision du monde que l'on peut avoir par un morne lundi matin —, s'empressent de considérer ces agents chimiques comme des hallucinogènes qui produisent des effets toxiques du genre schizoïdique ou psychotique. Mille excuses, mais cela n'est que du galimatias professionnel, sorte de grommellement désapprobateur revêtu d'autorité. Ni l'une ni l'autre de ces substances n'engendrent l'accoutumance, comme le font l'héroïne et l'opium, et il n'a jamais encore été démontré qu'elles aient produit des effets nocifs sur des gens qui n'étaient pas déjà sérieusement malades. Tout se passe comme si les transformations de la conscience opérées par ces substances n'étaient que des hallucinations ; mais quelques-unes des visions extraordinaires rencontrées grâce à elles ne sont peut-être pas moins réelles que les formes peu familières que l'on aperçoit à travers un microscope. Nous n'en savons rien. Tout se passe comme si leurs effets étaient toxiques, ce qui impliquerait que ce sont des poisons, si ce mot peut aussi être utilisé pour décrire les effets des vitamines et des protéines. Un tel langage suppose un jugement de valeur qui n'a rien d'une description scientifique sérieuse.

Il y a un peu plus de deux ans, en 1958, un groupe de chercheurs en psychiatrie m'a demandé de prendre cent microgrammes d'acide lysergique, pour voir si l'expérience qui en résulterait aurait une ressemblance quelconque avec l'expérience mystique. Ce ne fut pas le cas, car, autant que je sache, je n'avais tout simplement pas appris à orienter ma volonté pendant que j'étais sous l'influence de l'acide. Mon expérience était autre ; tout se passait comme si mes sens

fussent devenus un kaléidoscope (ce n'est qu'une métaphore) qui donnait à toute chose de ce monde un aspect de féerie compliquée, comme si j'eusse fait partie d'une arabesque multidimensionnelle. Les couleurs étaient devenues si éclatantes que les fleurs, les feuilles et les tissus semblaient refléter une lumière intérieure. Le jeu des brins d'herbe sur une pelouse semblait merveilleusement agencé, sans cependant qu'il y eût aucune véritable distorsion visuelle. Des tableaux chinois et japonais à l'encre noire se transformaient pratiquement en des photographies à trois dimensions, et tout ce qui, dans la conversation, dans le comportement, dans les apparences et la forme, est normalement considéré comme sans importance, devenait, par un procédé incompréhensible, extrêmement significatif. Pendant que j'écoutais de la musique les yeux fermés, je voyais les plus fascinants dessins mobiles de bijoux, de mosaïques, d'entrelacs et de figures abstraites. A un moment donné, tout semblait être extraordinairement comique, surtout le comportement et les gestes des gens qui vaquaient à leurs occupations quotidiennes. Des propos tout à fait ordinaires semblaient recouvrir deux ou trois couches de sens. Non seulement je voyais que les gens qui m'entouraient jouaient des rôles prescrits, mais j'étais aussi conscient des attitudes qui prolongeaient ou qui contrecarraient les intentions avouées par leur comportement. Autrement dit, le mécanisme d'écran et de sélection qui contrôle notre jugement et notre compréhension avait été partiellement aboli, et par conséquent je projetais sans doute, sur pratiquement tout, ce sentiment accru de signification. C'était extrêmement distrayant et intéressant, mais, jusque-là, rien de comparable avec les expériences mystiques que j'avais pu avoir auparavant. Ce ne fut qu'un an plus tard que je refis l'expérience du L.S.D., à la demande d'un autre groupe de chercheurs. Depuis, j'ai répété l'expérience cinq fois en prenant des doses qui variaient entre soixante-quinze et cent microgrammes. Autant que je puisse en juger, ces expériences sont profondes et enrichissantes dans la mesure où je m'efforce d'observer les transformations du jugement et de la perception et de les décrire aussi complètement et avec autant d'exactitude que possible, normalement à l'aide d'un magnétophone. Une description détaillée de chaque expérience serait intéressante pour un clinicien, mais ce qui m'intéresse ici, c'est de proposer une discussion philosophique de quelques-uns des facteurs les plus importants, et des thèmes qui revenaient le plus souvent dans mes expériences. Les psychiatres ne sont pas encore sûrs que le L.S.D. puisse être mis à profit dans une thérapeutique, mais, aujourd'hui, je suis fort disposé à croire que sa destination serait de servir tout d'abord de soutien pratique à l'artiste, au penseur et à l'homme de science, et en second lieu seulement d'aide thérapeutique. J'ajoute en passant que le cadre dans lequel sont conduites ces expériences est très

important, et que celui d'une salle d'hôpital avec un groupe de médecins qui lancent à tour de rôle des questions d'un intérêt purement clinique est très peu recommandable. Le médecin en charge doit adopter une attitude plus humaine et oublier tous ces moyens de défense dramatiques que sont l'objectivité scientifique et l'autorité médicale. Enfin, l'expérience doit se dérouler dans un cadre qui ait une beauté artistique ou naturelle.

J'ai déjà dit que mes propres conclusions, à l'issue de ma première séance avec le L.S.D., étaient en général que ce « mécanisme » qui nous permet de filtrer les données de nos sens et d'en choisir seulement les plus signifiantes avait été partiellement aboli. Je pensais, par conséquent, que ce sentiment que nous associons d'habitude avec le « significatif » était projeté sans distinction sur toutes choses, et ensuite rationalisé. Un observateur désintéressé trouverait peut-être ces rationalisations ridicules, sauf si le sujet était particulièrement doué ! Cependant, le philosophe ne peut ignorer que notre choix, parmi les données des sens, du significatif et du non-significatif, est toujours lié à des fins spécifiques qui expriment le besoin de survivance — qu'il s'agisse de rechercher certains plaisirs, de trouver son chemin vers une destination quelconque, etc. Inversement, les premiers effets que je remarquai pendant une séance avec le L.S.D. furent une profonde détente et l'oubli de tous mes buts et de toutes mes intentions ; je me souvenais de l'aphorisme taoïste : « Quand on a utilisé un but pour atteindre cet état où il n'existe plus de buts, on a compris. » Autrement dit, je me sentais pourvu de tout le temps du monde, de la liberté de regarder autour de moi comme si je vivais dans l'éternité sans le moindre problème à résoudre. Ce qui explique pourquoi les actes si prémédités des gens autour de moi, et leur comportement si affairé, semblaient alors si drôles, car il est évident qu'en se donnant des buts qui sont toujours dans le futur, dans le « lendemain qui n'aura jamais lieu », les gens oublient complètement qu'ils sont en train de vivre.

Ainsi, quand nous ne choisissons pas les données de nos sens en fonction d'un but spécifique, tous les détails du monde environnant apparaissent nécessairement d'une égale signification ou d'une égale insignifiance. Ce sont peut-être, en logique, deux manières de dire la même chose, mais ma propre expérience avec le L.S.D. m'a démontré que tout objet acquiert un surplus de signification plutôt que le contraire. Je ne veux pas dire qu'en s'appropriant un sens ils deviennent des signes qui renvoient à un autre objet ; au contraire, chaque objet a sa propre raison d'être. Sa simple existence, ou, mieux encore, sa forme du moment, semble parfaite, semble être une fin en soi, un aboutissement qui n'a pas besoin de justification. Les fleurs ne fleurissent pas pour porter semence, et les graines ne germent pas pour produire des fleurs. Chaque

étape du cycle — la graine, la pousse, le bouton, la fleur et le fruit — devient une fin en soi. Un poulet est le moyen de l'œuf pour produire d'autres œufs. Dans la vie de tous les jours, nous trouvons quelque chose de semblable dans la musique et la danse ; là, le but à atteindre existe dans chaque instant du déroulement, et pas simplement dans la fin temporelle de l'audition ou de la représentation.

L'intention première qui a motivé toutes mes expériences était le désir de traduire l'essence de l'expérience quotidienne en quelque chose de semblable à la musique. Mais le L.S.D. n'abolit pas le mécanisme de choix en l'excluant. Il serait plus exact de dire qu'il démontre la relativité de nos jugements ordinaires quant aux données de nos sens, en en suggérant d'autres. Il offre à l'esprit la possibilité d'organiser les impressions sensorielles sur de nouveaux modèles. Pendant ma seconde expérience, j'avais remarqué, par exemple, que toutes les formes qui se répètent — les feuilles sur une branche, les livres sur des rayons, les meneaux d'une fenêtre — me donnaient la sensation de voir l'objet en double ou en multiple exemplaire, comme si les deuxième, troisième et quatrième feuilles sur la tige étaient des reflets de la première, vue pour ainsi dire à travers plusieurs épaisseurs de verre. Quand j'ai mentionné cela, le médecin en charge a levé son doigt pour voir si j'en avais une image double. Pendant un instant, j'ai eu cette impression, mais, tout de suite après, j'ai remarqué que la seconde image n'était que le ruban de la fumée d'un cigare qui passait tout près de son doigt et sur lequel ma conscience avait projeté le contour et le reflet de celui-ci. Comme je concentrais ensuite mon attention sur cette sensation d'images qui se dédoublaient, j'eus soudain l'impression que le champ entier de ma perception était composé d'un liquide transparent qui ondulait en cercles concentriques comme ceux que forme une pierre qui tombe dans une mare. Les images normales des choses, autour de moi, n'étaient pas altérées par ces dessins. Elles gardaient leur forme, mais mon attention était concentrée sur les reflets, les lignes et les ombres qui les accompagnaient et qui s'accordaient avec le dessin, laissant momentanément de côté les autres qui n'y entraient pas. Cependant, à partir du moment où je devins conscient de cette projection et où je remarquai la présence de détails qui n'entraient pas dans le dessin, on aurait dit que des poignées de petits cailloux avaient été jetées dans mon champ optique, créant une multitude d'ondulations concentriques qui se recoupaient dans tous les sens ; tous les points de l'espace devinrent ainsi des intersections de cercles. Le champ optique semblait avoir en effet une texture structurée comme celle des photographies projetées avant d'être tirées, à ceci près qu'ici la contexture n'était pas rectiligne, mais circulaire. De cette manière, tous les détails s'accordaient maintenant avec le dessin, et le champ

de vision devint pointilliste, comme dans un tableau de Seurat.

Ce phénomène soulevait un certain nombre de questions. Est-ce que mon esprit projetait d'une façon impérieuse ses propres dessins géométriques sur le monde, imposant sur la structure des objets une qualité d'hallucination qui n'y est pas vraiment ? Est-ce que ce que nous appelons la « vraie » structure des choses n'est pas tout simplement une projection ou une hallucination savante qui est identique chez tout le monde ? Ou devenais-je en quelque sorte conscient de la texture même de ma rétine, avec ses baguettes et ses cônes (car même une hallucination doit avoir un fondement matériel dans le système nerveux) ? Une autre fois, pendant que je regardais de près une poignée de sable, je me rendis compte qu'il m'était impossible de mettre ma vision au point, et je devins conscient de la façon dont mes yeux brouillaient l'image — c'était certainement parce que leur propre texture, ou bien la représentation transformée qu'ils contenaient de cet objet, m'était devenue perceptible.

Les yeux sont devenus comme des microscopes, sans toutefois que le champ normal de la vision en soit réduit, et la contexture du champ visuel est infiniment riche et complexe. Je ne peux pas affirmer qu'il s'agisse ici de la perception de tous les nerfs qui sont sur la rétine (et, dans ce cas-là, des nerfs qui sillonnent les doigts aussi, car la même sensation de texture se manifestait dans le toucher). Si c'est vrai, les sens seraient pour ainsi dire repliés sur eux-mêmes ; voir le monde extérieur serait voir en même temps les yeux. Autrement dit, il m'est particulièrement évident que ce que j'appelais formes, couleurs et textures du monde extérieur était en même temps des états de mon système nerveux, c'est-à-dire de moi-même. En les connaissant, je me connais aussi. Mais le plus étrange dans cette perception, pour ainsi dire, de mes propres sens, c'était de ne pas avoir l'impression de les analyser du dehors ou à distance, comme s'ils eussent été des objets. Tout ce qu'il m'est possible de dire, c'est que la perception de la contexture des sens semblait être la perception de la perception, de moi-même vu du dedans. Il s'ensuit que la distance ou l'écart entre moi-même et mes sens d'une part, et entre moi-même et le monde extérieur de l'autre, disparaît. Je ne suis plus un observateur désintéressé, un petit bonhomme à l'intérieur de ma propre tête, qui est en train d'avoir des sensations. Je suis ces sensations. Si bien qu'il ne reste plus rien du MOI, de l'*ego* observateur. Il ne reste qu'un enchaînement de sensations qui se produisent — qui ne m'arrivent pas à moi, mais qui arrivent tout court — instant par instant, l'une après l'autre.

Devenir les sensations, voilà qui fait naître, à la différence de ce qu'on éprouve quand simplement on les ressent, la plus extraordinaire impression de liberté et de détente. L'expérience n'est plus quelque chose qui nous emprisonne, qui nous bous-

cule, contre quoi nous devons nous débattre. La dualité conventionnelle du sujet et de l'objet, de celui qui connaît et de la chose connue, de celui qui ressent et de la chose ressentie, est transformée en une polarité : celui qui connaît et la chose connue deviennent des pôles, des termes ou des phases d'un événement unique, toujours mouvant, naissant de lui-même, achevé à chaque moment de son déroulement, et d'une complexité et d'une subtilité infinie. On a l'impression d'ETRE, et non pas de regarder, l'arabesque de la fumée qui ondule dans l'air, de l'encre qu'on laisse tomber dans l'eau, ou celle d'un serpent qui se balance en faisant mouvoir toutes les parties de son corps en même temps. Tout cela n'est peut-être qu'une « hallucination créée par la drogue », mais qui correspond exactement à ce que Dewey et Bentley ont appelé le rapport transactionnel de l'organisme avec son environnement, suivant lequel tous nos actes et toutes nos expériences relèvent simultanément de l'organisme et de son milieu. Le soleil permet aux yeux de voir la lumière, mais le soleil n'est lumière que parce qu'il y a des yeux. D'habitude, sous l'hypnose du conditionnement social, nous sentons un écart entre nous et notre environnement physique, lui faisant face plutôt que lui appartenant. Pourtant, cette manière de voir nous fait ignorer et placer derrière un écran la réalité physique de la dépendance mutuelle et totale qui existe entre nous et la nature. Nous nous incorporons à elle comme nos propres cellules et molécules le sont en nous. Notre inattention et le refoulement que nous opérons de cette notion d'interdépendance ajoutent une importance particulière à toutes les sciences nouvelles de l'écologie, qui étudient les rapports des organismes avec leurs milieux, et nous avertissent contre toute intervention imprudente dans l'équilibre de la nature.

La sensation que les événements se produisent d'eux-mêmes, que rien ne les pousse à se produire, et qu'ils n'ont pas de portée sur autre chose, a toujours été la caractéristique prédominante de mes expériences avec le L.S.D. Il se peut que l'agent chimique m'ait tout simplement donné une conception encore plus lucide de ma propre philosophie, quoique parfois l'expérience me suggérât certaines modifications à ma pensée [1]. Mais tout comme la psychologie transactionnelle de Dewey et Bentley confirme la sensation de la polarité sujet-objet, de

1. J'ai souvent fait remarquer, comme par exemple dans *le Bouddhisme Zen* (« the Way of Zen »), que le monde réel est concret plutôt qu'abstrait, et ainsi que les modèles conceptuels d'ordre, de catégories et de logique que l'esprit humain projette sur la nature sont en quelque sorte moins réels. Mais l'expérience du L.S.D. a suggéré plusieurs fois l'identité fondamentale de l'objet perçu et du concept, du concret et de l'abstrait. Après tout, notre cerveau et les modèles abstraits qu'il contient sont eux-mêmes membres de l'univers concret physique, ainsi nos abstractions sont autant des formes de la nature que la structure des cristaux et l'organisation des feuilles de fougère.

même la sensation d'événements qui se produisent « d'eux-mêmes » est bien ce qu'on s'attendrait de percevoir dans un monde qui ne serait que processus — un ensemble d'événements, de rapports, d'opérations et de formes, plutôt qu'un ensemble de choses et de substances. Le monde décrit de cette manière est un monde d'actes plutôt que d'agents, de verbes plutôt que de substantifs, contraire à l'idée commune, à savoir qu'un acte est la manifestation d'un objet quelconque, une entité bien palpable de matière. L'idée commune que l'acte se produit toujours en fonction d'un agent est si profondément ancrée, si liée à notre désir d'ordre et de sécurité, que voir le monde autrement peut devenir profondément troublant ; sans agents, les actes semblent venir de nulle part, semblent ne pas avoir d'origine sûre, et, à première vue, cette spontanéité peut faire peur. Pendant une séance, il me semblait, chaque fois que, métaphoriquement, je voulais placer mon pied sur un terrain solide, que le sol s'écroulait dans le vide. Je ne pouvais trouver aucune base solide à mes actions : ma volonté n'était que caprice, et mon passé, en tant que force causale qui conditionne les actes, avait tout simplement disparu. Il n'y avait que la configuration actuelle des événements, que des choses qui se passaient. Pendant un certain temps, je me suis senti perdu dans un néant, ayant peur, ne sentant rien de solide sous moi, aucune sécurité du tout. Pourtant, bientôt, je me suis habitué à ce sentiment, si étrange qu'il soit. Il n'y avait qu'un jeu d'actions, de processus, et c'était tout ensemble l'univers et moi-même, sans rien à l'extérieur pour susciter une confiance ou une méfiance. L'idée de confiance ou de méfiance n'avait plus aucun sens en soi, tout comme un doigt ne pourra jamais toucher sa propre extrémité.

En y réfléchissant bien, rien n'empêche de voir le monde de cette façon. L'agent qui est derrière chaque acte est lui-même un acte. Si l'on peut dire d'un tapis qu'il « tapisse », on peut dire d'un chat qu'il est en train d'être chat. Nous n'avons pas vraiment besoin de savoir ce qui « est en train d'être chat », comme nous n'avons pas besoin de savoir ce qu'est la matière (le « stuff ») de base, à partir de laquelle le monde est formé, car il n'existe aucun moyen de décrire cette substance, sauf en termes de formes, de structures, d'organisations et d'opérations. Le monde n'est pas une masse d'argile inerte qui se forme sous la main d'un potier ; le monde est forme, ou mieux encore : développement. Vu de près, on s'aperçoit que chaque substance est un jeu de formes étroitement liées. Cette idée fixe que chaque forme doit avoir une matière de base qui elle-même est sans forme, est fondée sur une analogie superficielle entre la formation naturelle et la fabrication, comme si les étoiles et les rochers étaient faits de quelque chose, de la même manière qu'un charpentier fait des tables en prenant des morceaux de bois. Ce que nous

appelons donc l'agent qui se tient derrière un acte, n'est en fait qu'un état antérieur, ou un état relativement plus stable, du même acte : un homme qui court représente « ce qui est en train d'être homme est en train de courir » — en plus du simple : « ce qui est en train d'être homme ». C'est une idée commode, mais assez grossière, de dire que les événements actuels sont mus ou causés par des événements passés, quand nous parlons en fait d'états antérieurs ou postérieurs du même événement. Nous pouvons démontrer la régularité des rythmes et des contours dans la progression d'un événement de manière à prévoir ses configurations futures, mais des états présents et futurs ne « sortent » pas des états antérieurs. L'enchaînement des états ne ressemble pas à celui d'une rangée de dominos posés debout de manière que le premier fasse tomber les suivants, les uns après les autres. Les dominos qui sont tombés restent à l'endroit où ils tombent, mais les événements passés disparaissent dans le présent ; ce qui est une autre manière de dire que le monde se meut de lui-même et que ses configurations ont un certain ordre, et enfin que cet ordre est démontrable quand nous pouvons nous souvenir de ses états successifs. Il se crée sur le moment son énergie et son mouvement, et ne tire rien du passé, qui tout simplement s'efface peu à peu comme le sillage d'un bateau.

Quand nous essayons de comprendre cette configuration en mouvement, nous posons d'ordinaire la question en termes de point de départ originel, ou de but futur. Il y a longtemps que je me suis rendu compte que si le monde a une raison d'être quelconque, nous devons la chercher dans le présent, comme le sillage s'explique par le moteur du bateau en mouvement. J'ai déjà mentionné que le L.S.D. me fait prendre conscience de l'aspect musical et chorégraphique du monde, attirant mon attention sur cette fluidité actuelle où se trouve sa raison d'être. Il me met aussi en mesure d'en comprendre la profondeur, et de voir que le présent jaillit de lui-même avec une énergie bien plus intense que la simple exubérance.

Une de mes expériences avec le L.S.D. avait été faite dans la nuit. Quelque cinq ou six heures après son début, le médecin devait rentrer chez lui, me laissant seul dans le jardin. Cette étape de l'expérience est toujours celle qui pour moi est la plus riche en intuitions, une fois que les bizarreries sensorielles les plus déroutantes se sont dissipées. Ce jardin était composé d'une pelouse entourée sur trois côtés de rangées d'arbustes et de grands arbres — des pins et des eucalyptus — et illuminée par des projecteurs placés dans la maison, qui fermait le quatrième côté. Debout au milieu de la pelouse, je commençai à remarquer que les parties où la pelouse était inégale, soit que l'herbe fût clairsemée ou que les mauvaises herbes l'étouffassent, ne me semblaient plus être des défauts. Eparpillées çà et là, ces plaques inégales semblaient s'organiser en dessins ornementaux, bien ordonnés,

et donnaient à la pelouse entière la texture du velours damassé, les plaques inégales représentant ces endroits du tissu où le poil du velours a été coupé. Fou de joie, je commençai à danser sur ce tapis enchanté, et à travers les fines semelles de mes mocassins, je sentis le sol se mettre à vivre sous mes pieds ; je me sentis relié à la terre, aux arbres et au ciel de telle façon que je ne faisais plus qu'un avec mon environnement.

Levant la tête, je voyais les étoiles, colorées des mêmes teintes de rouge, de vert et de bleu que celles d'un verre irisé ; et parmi elles, le phare unique d'un avion à réaction qui semblait prendre une éternité pour s'élancer à travers le ciel. En même temps, les arbres, les arbustes et les fleurs devenaient des bijoux vivants, lumineux, comme des structures compliquées de jade, d'albâtre ou de corail ; et pourtant, je les sentais respirer et déborder de la même vie qui coulait en moi. Chaque plante devint une sorte d'énoncé musical, un jeu de variations sur un thème qui se répétait, partant des branches principales, passant par les tiges et les brindilles, allant jusqu'aux feuilles, aux nervures des feuilles et enfin aux fins réseaux capillaires entre les nervures. Chaque nouvelle étape de croissance, partant du centre, ne faisait que répéter et développer le modèle de base avec une complexité et une allégresse grandissantes, atteignant enfin le triomphe d'une fleur.

Ma description donnerait lieu de croire que le jardin se pénétrait d'une atmosphère nettement exotique, comme le jardin de pierres précieuses dans *les Mille et Une Nuits*, ou comme dans les scènes que représentent les miniatures persanes. Cette particularité m'avait frappé à l'époque, et j'ai commencé à me demander pourquoi, en effet, les paysages si nettement découpés et si lumineux de ces miniatures paraissent exotiques, ainsi que bien d'autres tableaux chinois et japonais. Est-ce que les artistes enregistraient ce qu'ils avaient vu, eux aussi, sous l'influence des drogues ? J'en doutais, d'après ce que je savais de la vie et des techniques des peintres orientaux. Je me demandais aussi si ce que je voyais était vraiment influencé par la drogue ? En d'autres mots, est-ce que la présence du L.S.D. dans mon corps agissait comme un écran chimique qui déformait tout ce que je pouvais voir, et y apportait cette luminosité surnaturelle ? Ou l'effet était-il plutôt d'écarter certaines des inhibitions habituelles de l'esprit, nous permettant ainsi de voir les choses telles qu'elles nous apparaîtraient si notre refoulement n'était pas si radical ? Nous n'en savons que très peu sur l'influence du L.S.D. en neurologie, mais ce que nous savons déjà nous permet de pencher plutôt vers la seconde interprétation. Dans ce cas, les formes esthétiques des autres civilisations nous paraîtront facilement exotiques (c'est-à-dire qu'elles nous

enchanteront par le fait même qu'elles ne nous sont pas familières), parce que nous regarderons le monde à travers les yeux de ces artistes dont les refoulements ne sont pas les mêmes que les nôtres. Les entraves à leur vision du monde ne coïncideront pas nécessairement avec les nôtres, ce qui nous permettra d'apprécier certains aspects de la vie que nous offrent leurs représentations, et que, sans eux, nous ignorerions. Cette explication me satisfait assez, car j'ai parfois pu voir le monde sous cet aspect magique sans avoir profité du L.S.D. ; c'était à des moments où je me sentais profondément calme et détendu en moi-même, les sens ouverts à tout ce qui m'entourait, sans arrière-pensée.

Quant à mon expérience dans le jardin, je ne me sentais pas drogué, mais dans un état d'ouverture inhabituelle vers la réalité ; j'essayai donc de percevoir la signification profonde des configurations dansantes auxquelles je participais, avec le jardin et le grand dôme de la nuit et ses étoiles colorées. Sur-le-champ, tout devint clair : il s'agissait bien sûr d'un jeu d'amour, où l'amour contenait toute la signification du monde ; les couleurs d'un spectre, allant du rouge du plaisir érotique au violet de la charité divine, en passant par le vert de la tendresse humaine ; allant de la libido freudienne à « l'amour qui meut le soleil et les étoiles » de Dante. Autant de couleurs qui surgissaient d'une seule lumière blanche ; et qui plus est, cette source unique n'était pas l'amour tel que nous le définissons d'habitude : cet amour-là était aussi intelligent ; il n'était pas seulement Eros et Agape, mais aussi Logos. Je voyais clairement que l'organisation compliquée des plantes ainsi que celle de mon propre système nerveux, les deux se ramifiant harmonieusement, n'étaient pas simplement des manifestations de l'intelligence — comme si intelligence et amour étaient en soi des substances possédant une puissance informe —, mais que, bien plutôt, la configuration même des choses était intelligence et amour : et cela est énorme, comparé aux déformations cruelles et stupides des apparences.

Vraisemblablement, aucune vérification objective de ces intuitions n'est possible. Le monde est amour pour celui qui le croit amour, même quand ce monde le fait souffrir et le détruit ; car, du moment qu'on ne sent pas de séparation fondamentale entre le moi et le monde, la souffrance ne peut avoir son origine dans la méchanceté d'autrui envers soi. Le même genre de raisonnement servirait sans doute pour prouver qu'il ne peut y avoir d'amour sans séparation entre moi et autrui. Ce serait vrai si individualité et universalité étaient des notions incompatibles, s'excluant l'une l'autre, ou inversement si la consubstantialité du moi et du non-moi impliquait nécessairement que toute différenciation au niveau du particulier n'eût aucune réalité. Mais la vision moniste du monde que je décris ici n'implique rien de pareil. Les différences individuelles sont justement l'expression de l'unité des

choses, comme les branches, les feuilles et les fleurs qui proviennent d'un même arbre. Et l'interdépendance des différentes parties est créée par l'amour.

Je n'ai pas encore eu l'occasion de prendre du L.S.D. dans des circonstances pénibles de souffrance morale ou physique ; mes recherches sur le problème du mal et du L.S.D. pourraient donc sembler assez superficielles. Il ne m'est arrivé qu'une seule fois, pendant toutes mes expériences avec le L.S.D., d'éprouver de l'anxiété, mais je connais des cas où l'expérience de la drogue a déclenché des états psychiques extrêmement désagréables et angoissants. J'ai plus d'une fois recherché de tels états psychiques pendant que j'étais sous l'influence du L.S.D. ; je regardais des images qui normalement vous donnent des frissons dans le dos — comme par exemple les mandibules des araignées, les barbillons et les épines de poissons et d'insectes dangereux. Pourtant, ces images ne suscitaient en moi qu'une impression d'exubérance et de beauté ; la méchanceté que nous projetons d'ordinaire sur eux s'était entièrement évanouie, et ces organes de destruction ne me paraissaient pas plus mauvais que les dents d'une belle femme. Une autre fois, j'ai longtemps regardé une reproduction en couleurs du *Jugement Dernier* de Van Eyck — sans doute ce que l'imagination de l'homme a pu produire de plus atroce. La représentation de l'Enfer est dominée par celle de la Mort — un squelette aux ailes de chauve-souris sous lesquelles sont entassés des corps hurlants et tordus, rongés par des serpents comme un fruit par des vers. Le L.S.D. donne l'illusion étrange de mouvement dans ce qui est immobile, et ce tableau s'anima ; tout cet enchevêtrement de bras, de jambes et de serpents se mit à se contorsionner sous mes yeux[1]. D'habitude, ce serait une chose horrible à voir, mais je regardais, très intrigué, jusqu'à ce que cette idée me vînt : « *Daemon est deus inversus*, le diable est l'envers de Dieu. Alors il faut que je renverse le tableau. » Je le fis, et, sur-le-champ, je me mis à rire, car je compris que la scène représentée n'était qu'un drame sans réalité, sorte d'épouvantail religieux qui a pour

1. Plus tard, en regardant la coquille d'un oursin, j'ai pu m'expliquer en partie comment ce phénomène se produisait. Toutes les petites protubérances violettes de la coquille semblaient se tortiller au toucher comme à la vue. En observant cela de près, je me suis rendu compte qu'à force de bouger les yeux pour regarder tout autour de la coquille, ils modifiaient l'intensité relative de la couleur, ce qui contribuait à faire accroître et décroître successivement la profondeur des ombres. Cela ne se produisait pas quand les yeux restaient immobiles. Le mouvement réel ou apparent d'une ombre donne souvent l'impression que l'objet qui la projette est en mouvement ; c'était ce qui se produisait pour les protubérances du coquillage. Dans le tableau de Van Eyck, c'étaient les ombres peintes par l'artiste qui, en se modifiant, donnaient l'impression du mouvement.

fonction d'effrayer les ignorants, pour qu'ils ne profanent pas certains mystères. L'expression d'agonie des damnés était évidemment fabriquée, et quant à la représentation de la mort, l'énorme crâne du centre du tableau, il devint ce qu'est tout crâne réellement : une coquille vide. Pourquoi donc l'horreur, puisqu'il était vide ?

J'étais, bien sûr, en train de voir les représentations cléricales de l'Enfer pour ce qu'elles sont en réalité. D'une part elles prétendent démontrer que rien n'échappera au jugement de la société, puisqu'une autre police rattrapera tous les criminels après leur mort. D'autre part, elles représentent une interdiction pour décourager ceux qui manquent de la sincérité et de la maturité nécessaires pour acquérir certaines intuitions, dont ils risqueraient d'abuser. On met un bébé dans un parc pour l'empêcher de toucher aux allumettes, ou de tomber dans les escaliers ; et quoique le parc ait effectivement pour but de restreindre les mouvements du bébé, il est tout à fait normal que, quand l'enfant grandit et devient assez fort pour en sortir tout seul, les parents en soient fiers. De même, un homme ne peut agir moralement que s'il n'est plus motivé par la terreur de l'enfer ; c'est-à-dire à partir du moment où il rejoint le Bien qui est au-delà du bien et du mal, et où il n'agit plus en fonction de l'amour de la récompense et de la peur de la punition. Le monde considéré comme une action qui se meut d'elle-même, qui fait surgir un passé plutôt que de surgir d'un passé préexistant, est précisément de cette nature.

En dehors de ces considérations, voir que le symbole de la mort n'était après tout qu'une menace vide de sens, c'était certainement reconnaître que la peur de la mort, à la différence de la peur de mourir, est un des plus grands mirages qui viennent nous tourmenter. Puisqu'il est totalement impossible d'imaginer sa propre absence, nous remplissons le vide dans notre esprit avec des visions d'êtres enterrés et vivant dans une nuit perpétuelle. Si la mort n'est que l'arrêt du courant de la conscience, on n'a aucune raison d'avoir peur. Je sais qu'il existe certaines preuves de survie après la mort — pour lesquelles aucune explication n'est véritablement satisfaisante — dans les communications des médiums et les résurgences de vies passées. J'attribue celles-ci, assez vaguement je l'avoue, à un réseau plus subtil de communications et de rapports dans la configuration de la vie que celui que nous percevons normalement. Car si les formes peuvent se répéter, si la structure d'un arbre et de ses branches se répercute dans le dessin d'un cours d'eau dans le désert, il n'est pas si étrange qu'un enchevêtrement aussi fin et aussi complexe que le système nerveux de l'homme puisse répéter certaines configurations qui apparaissent dans le cerveau,

et que l'homme puisse les prendre pour de véritables souvenirs du plus lointain passé. Ce n'est qu'une opinion, mais, personnellement, je crois que nous transcendons la mort, non à l'aide de systèmes mémoriels individuels, mais dans la mesure où notre véritable identité est fondée sur notre participation au mouvement global du monde (ce qui s'oppose à la conception d'organismes séparés en apparence).

Comme je l'ai déjà dit, ce sentiment de participer à un processus global est souvent ressenti sous l'influence du L.S.D. Dans mon cas, il a souvent eu son point de départ dans le sentiment prédominant de l'union des contraires. La ligne et le plan, le concept et le perçu, le concret et l'espace, la figure et le fond, le sujet et l'objet, me semblent si entièrement corrélatifs qu'ils sont à mes yeux interchangeables. Pendant quelques instants, par exemple, j'ai l'impression qu'il n'y a pas de lignes dans la nature, qu'il n'y a que des limites de plans, limites qui ne sont après tout que les plans eux-mêmes. Mais quelques instants plus tard, en regardant attentivement la texture de ces plans, je découvre qu'ils ne sont pas plus qu'un réseau très serré de lignes. Comme je regardais la silhouette d'un arbre contre le ciel, j'ai senti à un moment donné que son contour « appartenait » à l'arbre, et éclatait dans l'espace. Mais tout de suite après, je sens que la même silhouette est le « contour intérieur » du ciel et que l'espace fait éclater l'arbre. Chaque attraction est ressentie comme une répulsion autant que comme une attraction ; une roue qu'on fait tourner de la main, est-ce qu'on la tire, ou est-ce qu'on la pousse ?

La sensation qu'une forme est aussi une des propriétés physiques de l'espace dans lequel elle se déploie n'est pas une hallucination ; on n'a qu'à comparer avec les champs magnétiques et la dynamique du tournoiement d'une goutte d'encre dans l'eau. La pensée verbale est si gauche qu'il nous est difficile de penser en même temps aux deux parties qui sont en rapport. Nous alternons entre voir une forme donnée comme une des propriétés de l'objet, et la voir comme une des propriétés du fond sur lequel se place l'objet. Le meilleur exemple de ceci est l'image gestaltiste des deux silhouettes noires, vues de profil, qui sont sur le point de s'embrasser : l'espace blanc entre les deux ressemble à une coupe, mais il est extrêmement difficile de voir simultanément les visages prêts à s'embrasser et la coupe. Pourtant, sous l'influence du L.S.D., on peut nettement sentir cette simultanéité, et ainsi percevoir le lien mutuel de notre forme et de nos actes avec le monde environnant. Dans un même mouvement, l'un et l'autre se donnent une forme, implosion et explosion coïncident harmonieusement, nous donnant l'impression que notre vrai moi est les deux en même temps. Cette identité profonde

se sent à tous les niveaux ; au niveau du monde social de l'homme ; au niveau du monde physique des étoiles et de l'espace, des rochers et des plantes ; à celui de l'art, de la littérature, de la musique et de la conversation. Chaque niveau de l'environnement est un fond coïncidant si intimement avec notre comportement, notre existence même, que toute action « part » des deux en même temps, aboutissant dans un acte unique. Ceci explique pourquoi le L.S.D. pris en commun par un petit groupe de personnes peut devenir une expérience de profonde communion, établissant des liens très chaleureux et très intimes entre les participants.

En fin de compte, mes expériences avec cet extraordinaire produit chimique ont été des plus utiles, des plus créatrices, des plus stimulantes ; et surtout, j'ai compris l'aphorisme qui dit que « la terre et les cieux sont infiniment plus riches que tout ce que pourraient rêver les philosophes ». Une fois seulement j'ai senti la terreur et j'ai eu l'impression de devenir fou, mais cette expérience m'a permis d'acquérir des intuitions qui valaient bien la souffrance. Cependant, elle a suffi pour me convaincre que cette alchimie utilisée à tort et à travers pourrait avoir des conséquences extrêmement dangereuses. Je me suis alors demandé qui, dans notre société, aurait suffisamment de compétence pour en contrôler l'usage. Cette question se pose avec encore plus de force, évidemment, dans d'autres domaines scientifiques, comme celui de l'énergie atomique ; tout le monde sait que dès qu'une découverte est faite, il est pratiquement impossible de l'empêcher de se propager. Aujourd'hui, en 1960, le contrôle du L.S.D. est entre les mains des pharmacologues et de quelques groupes de chercheurs dans le domaine de la psychiatrie. Même si certains psychiatres sont sans scrupules et parfois franchement psychotiques eux-mêmes, il me semble que ce contrôle est bien plus sûr qu'un contrôle exercé par la police et par la brigade des stupéfiants — qui n'est pas du tout un contrôle, mais une répression inefficace, le véritable contrôle tombant entre les mains du crime organisé.

En général, nous sentons que l'usage de puissances dangereuses est légitime, pourvu que nous puissions démontrer que la probabilité d'un accident est relativement infime. Une vie organisée de manière à être entièrement à l'épreuve de tous les dangers ne vaudrait pas la peine d'être vécue, puisqu'elle nécessiterait finalement l'abolition de toute liberté. Nous voyageons par avion ou en voiture, nous nous servons d'accessoires électriques chez nous, et nous justifions l'emploi de tous ces instruments dangereux qu'a produits notre civilisation, et de bien d'autres encore, en partant d'un principe tout à fait rationnel basé sur un calcul des risques à prendre. Jusqu'à présent, les catastrophes causées par le L.S.D. ont été bien peu nombreuses, et aucune preuve n'existe de l'accoutumance qu'engendrerait cette drogue, ou de la détérioration de la santé qu'elle provoquerait. Evidemment, on peut acquérir une dépendance psychique envers certains stimuli, dépendance qui ne crée pas un besoin physiologiquement déterminable. Je n'ai pas une volonté à toute épreuve, et pourtant je ne découvre en moi aucune envie particulière d'user du L.S.D. de la même manière que du tabac, de l'alcool et du vin. Au contraire, mon expérience est toujours si enrichissante que je ressens plutôt le besoin d'assimiler peu à peu toutes ses conséquences pendant plusieurs mois avant de la recommencer. D'autant plus qu'instinctivement, je suis très peu disposé à m'en servir sans me sentir prêt à m'y consacrer comme on se consacre aux sacrements. Je sais très bien, de plus, que l'expérience n'en vaut la peine qu'à condition de garder l'esprit en éveil.

On pense, en général, que l'intuition et l'intellect, la poésie et la logique, la spiritualité et la rationalité sont radicalement incompatibles. A mon avis, ce qu'il y a de plus impressionnant dans l'expérience du L.S.D., c'est justement que ces domaines, formellement contraires, paraissent se compléter et s'enrichir au contact l'un de l'autre. Il en ressort un mode de vie où l'homme n'est plus l'incarnation paradoxale de l'ange et de l'animal raisonnable qui lutterait contre ses instincts, mais une merveilleuse coïncidence où Eros et Logos ne feraient plus qu'un.

Alan Watts.
Traduit par A. Illion.

OBSERVATIONS ALCHIMIQUES A PROPOS DE LA DROGUE

par Eugène Canseliet

Lors apperceu une fontaine
D'eaue tres clere, pure & fine,
Qui estoit soubs une aubespine.
Ioyeusement auprès m'assis,
Et de mon pain soupes y fis :
Puis m'endormis, après mangier,
Dedans ce gratieux vergier.

(*La Fontaine des Amoureux de Science*, poème alchimique du XVe siècle composé par Iehan de La Fontaine de Valenciennes, en la Comté de Henaut.)

L'avilissante acception est connue, que le vocable *drogue* a prise au singulier et que ces Messieurs de l'Académie n'ont pas encore enregistrée dans leur Dictionnaire, tout au moins que nous sachions, puisque l'exemplaire des *usuels*, à la Bibliothèque nationale, est daté 1932-1935. Ainsi, la *drogue*, par extension argotique du sens, exprime-t-elle maintenant, sur la gamme indéfinie des médicaments du cerveau, le groupe des stupéfiants dont l'usage, détourné et abusif, constituerait, s'il devait se propager, l'un des maux les plus funestes des temps actuels.

Dans la passion morbide de ces ingrédients, satanique sans doute et follement nourrie, ne doit-on voir l'illustration de la portée étymologique du terme, plus étendue vers le mauvais et le pire ? C'est là, en tout cas, que se sont généralement rapprochés, à la suite d'Emile Littré, lexicographes et grammairiens :

« On a, dans le celtique, kimry *drwg*, bas-breton *droug, drouk*, irlandais *droch*, qui expriment en général tout ce qui est mauvais... La série des significations paraît être " ingrédient ", et, comme les ingrédients pharmaceutiques sont souvent fort désagréables, " chose mauvaise ". » (*Dictionnaire de la Langue française.*)

De l'idée de saveur détestable, on passerait donc à celle d'une action malfaisante et pernicieuse. C'est ce que révèle le sanscrit *Druckhs*, qui désigne le démon personnifiant le mal et la souillure, aussi bien dans les *Védas* que dans le *Vendidad-Sadé* des sectateurs de Zoroastre.

Elle est maigre, hideuse et drogue,

a rimé, dans le même sentiment, Roger de Collerye, dit Roger *Bontemps*, qui fut clerc comme François Rabelais, son jeune confrère en *Gaye Science*, parmi les *poètes de nature*, réunis sous la bannière de la Mère-Folle, en Auxerre.

Recherchée dans la langue grecque, d'un point de vue à la fois plus élevé et plus vaste, l'étymologie du substantif *drogue* apparaît fort différente et d'une tout autre valeur, avec l'idée générale et secrète qui est éveillée par l'élément primitif et générateur. Celui-ci figure parmi les racines et les radicaux que le savant Alexis Chassang rassembla et classa en tête de son si précieux dictionnaire :
ΤΡΑΓ, TRAG, qui éveille l'idée de *manger*, d'*animal vorace*, de *bouc*.

Quand Emile Littré fait venir *dragée* du grec τραγεῖν, *tragein*, ou τρώγειν, *trôgein*, il nous est permis, sans doute, de rapporter, non moins valablement, *drogue* à ces deux mêmes verbes, conséquemment à la racine *trag* ; d'établir ce rapport, préciserons-nous, dans le respect des lois qui rendent le fait étymologique évident, puisque, au surplus, le delta et le tau permutent fréquemment.

Drogue recèle donc, en son tréfonds substantifique, le sens de *nourriture*, de *voracité*, même, puis, selon que le veut Chassang, de *bouc*, qui se dit τράγος, *tragos*.

Les médicaments et les drogues sont, en somme, les super-aliments, confortant ou rétablissant, non seulement le psychisme des malades, mais encore leur appétit ; ce désir de manger que les condiments et les épices ouvrent ou bien excitent dans les organismes bien portants.

Montaigne, rappelant un festin offert au roi de Thunes, précise, au chapitre LV de son *Premier Livre*, qu' « on y farcissoit ses viandes de drogues odoriférantes, de telle sumptuosité, qu'un paon et deux faisands se trouverent sur ses parties revenir à cent ducats, pour les apprester selon leur maniere ; et quand on les despeceoit, non la salle seulement, mais toutes les chambres de son palais, et les rues d'autour, estoient remplies d'une tres souefve vapeur, qui ne s'esvanouissoit pas si soubdain ».

Ce bon côté de la « pharmacie de la nature », Baudelaire le signale lui aussi, qui décrit, dans *la Fanfarlo* [1], les très par-

1. C'est la première production littéraire du poète, qui parut en janvier 1847, dans le *Bulletin de la Société des Gens de Lettres*.

ticuliers aromates propres à satisfaire les goûts passionnés de son couple excentrique :

« Piments, poudres anglaises, safraniques, substances coloniales, poussières exotiques, tout leur eût semblé bon, voire le musc et l'encens[1]. »

Mais, par le truchement de la drogue terriblement efficace que la littérature constitue en elle-même, l'auteur des *Fleurs du Mal*, d'autre part, chante le *Paradis défendu* aux amants réprouvés :

Fuyant le grand troupeau parqué par le Destin,
Et se réfugiant dans l'opium immense !

L'usage fructueux du latex somnifère exige la prudence, ainsi que la précise et clairvoyante estimation du résultat à obtenir, à l'intérieur des limites qui demeureront objectivement raisonnables. Ces frontières passées, que ne doit-on craindre qui ne soit pas irréparable quant à cette différentielle sur laquelle la vie humaine s'équilibre en un présent illusoire ? Dans le même souci, le magicien trace le cercle au sein duquel il prononcera ses incantations, puis se livrera sans danger à ses prestiges.

Toutes menaces que Voltaire, en son désolant scepticisme, résuma par quatre vers à l'égard de l'opium (ὄπιον, *opion*), dont la nouvelle spagyrie, cent ans plus tard, devait tirer les dérivés libérateurs des zones interdites :

L'opion *peut servir un sage ;*
Mais, suivant mon opinion,
*Il lui faut, au lieu d'*opion,
Un pistolet et du courage.

Six alcaloïdes naquirent donc du suc (ὀπός, *opos*) qu'on tirait déjà depuis l'Antiquité, par incision du très étrange *capitule* — capitulum, *petite tête* — :

La thébaïne, la papavérine, la narcotine, la codéine, la morphine et la narcéine.

Au demeurant, en ce qui concerne la gravité et l'imminence, que représentent ces drogues, malgré tout naturelles, auprès de celle que nous avons dénoncée et dont l'abondante ration est jetée, chaque jour, sur les ondes affolées, pour le lessivage et l'anesthésie des cerveaux pitoyables[2].

1. Paris, édit. Alphonse Lemerre, 1889. Dans *les Veillées littéraires illustrées*, J. Bry aîné, Paris, 1849, 1[er] vol., le texte dit seulement : « Piments, poudres anglaises, safraniques, tout leur eût semblé bon, voire le musc et l'encens. »
2. *Alchimie*, Paris, Jean-Jacques Pauvert, 1964, *passim*.

Au-dessus de tous les médicaments, de toutes les drogues que nous proposent magistralement les formulaires de l'ancienne pharmacopée, ou que détaillent les modernes répertoires de spécialités à l'usage des docteurs, au-dessus de toutes ces médecines se place, si nous osons parler ainsi, la *Drogue par excellence*, c'et-à-dire la Médecine Universelle ou bien encore la Pierre Philosophale. Soulignant cette sublimité, Jehan de Meung fait dire, par la Nature désolée, au *souffleur* perdu en mille brouilleries et qui se veut pourtant alchimiste :

Mal tu entens mon artifice.
Mieux vaudroit faire ton office.
Que tant dissouldre et distiller
Tes drogues, pour les congeler
Par alambics et descensoires,
Cucurbites, distillatoires[1].

Avant de parvenir à cet état d'aliment absolu et perfectissime, la matière première, ou pierre brute, doit elle-même ingérer des quantités de nourriture, énormes eu égard à la fraction minuscule que constitue le résultat, en une opération toute faite d'habileté, de patience, et très exactement exprimée, dans les vieux traités d'alchimie, par le vocable *incrementum*. Et ce n'est pas là le moindre mystère du Grand Œuvre, que ce sujet, primordial et grossier, se nourrisse de sa propre substance, afin de s'élever depuis l'épais jusqu'au subtil et de gagner en puissance spirituelle ce qu'il perd en masse et gravité physiques. Voilà pourquoi les Adeptes l'ont figuré par le dragon, tellement affamé qu'il s'absorbe lui-même, à partir de son autre extrémité, selon que le confirme l'apophtegme qui accompagne parfois l'image du monstre fabuleux :

Draco qui caudam devoravit.
Le dragon qui dévora sa queue.

A cette manducation insolite se rapporte la cinquantième figure terminant la magnifique suite de gravures sur cuivre qui charpente *l'Atalante fuyant* de Michael Maier. On y voit une femme inanimée, étendue sous un dragon qui l'enlace et qui exerce, sur elle, la même prodigieuse avidité qu'à l'égard

1. *Les Remonstrances de Nature a l'Alchymiste errant, avec la responce dudict Alchymiste*, dans *la Metallique Transformation*, Lyon, chez Pierre Rigaud, rue Mercière, à l'Enseigne de la Fortune, 1618, p. 26.

de son appendice anguiforme. La légende, placée en titre, explique brièvement :

Le dragon fait mourir la femme, et celle-ci celui-là,
et ils sont ensemble arrosés de sang.
Draco mulierem, & haec illum interimit,
simulque sanguine perfunduntur[1].

Dans le labeur hermétique, afin que le minéral d'élection consomme sa partie féminine, il lui faut l'aide du *feu secret* qu'il recèle intérieurement et qui réclame, pour se dégager et entrer en activité, l'application constante de son semblable élémentaire. Le *secretus ignis* est cette vertu spirituelle dont Hermès proclame, en sa *Table d'Emeraude*, qu'elle « est la force forte de toute force » — *est totius fortitudinis fortitudo fortis* —, et dont Michael Maier souligne, à son tour, la réalité physique, par la glose éclairant la susdite composition allégorique de son rarissime ouvrage. Cette phase obscure, d'irrésistible assouvissement, s'accomplit au fond d'une fosse ouverte, dans le décor de ruines antiques :

Il est tout à fait admirable que le froid dragon produise, de lui-même, un esprit-feu... Non en vain, on dit que les dragons, gardiens des trésors chimiques, vomissent des flammes, comme ceux de la Toison d'or, des jardins des Hespérides, de Cadmus, et qu'ils leur sont semblables[2].

Jason n'aurait jamais vaincu le monstre de Colchos, s'il n'avait rencontré auparavant la toute-puissante Médée, laquelle, selon une piquante traduction du texte d'Hyginus par Blaise de Vigenère, *il depucella la nuict dans une caverne, et* à qui Sénèque prête la réponse altière et péremptoire :

Médée demeure : ici tu vois la mer et les terres,
Et le fer, et les feux, et les Dieux, et les foudres[3].

Distique que Pierre Corneille a traduit en son hémistiche fameux, avec autant de fermeté que d'exactitude :

Moi, dis-je, et c'est assez.

---

1. *Atalanta fugiens, hoc est, Emblemata nova de Secretis Naturae chymica,...* Michaele Maiero, Oppenheimii, M.DC.XVIII..., c'est-à-dire les nouveaux Emblèmes chimiques touchant les Secrets de la Nature.

2. *Ibidem*, p. 150 : *Admirabile sane est, quod draco frigidus spiritum ignem de se mittet... Nec frustra dracones thesaurorum chymicorum custodes flammivomi dicuntur, ut aurei velleris, hortorum Hesperidum, Cadmi, & his similes.*

3. *Medea superest : hic mare et terras vides,*
Ferrumque, et ignes, et Deos, et fulmina.
ACTUS SECUNDUS, scena I.

Médée n'avait-elle pas reçu, de sa mère Hécate, l'intégrale connaissance du pouvoir des plantes, ainsi que de tous les secrets de la magie naturelle ? Elle remit à son amant, afin qu'il subjuguât sans dommage le dragon furieux, cette même *rosée de mai* qui fut donnée à Cyliani, au moment d'affronter l'effroyable gardien, il y a plus de cent années, sous le règne débonnaire du *roi citoyen :*

« Je m'aperçus que la nymphe m'avait glissé dans ma poche, sans que je m'en aperçusse, un bocal bouché, plein de la substance qui m'était nécessaire[1]. »

Ainsi rencontre-t-on souvent, dans les volumes d'alchimie, la fée, la jeune fille (νύμφη, *nymphé*), la dryade qui transporte l'artiste au plan du sommeil onirique, où se rejoignent et se mêlent deux mondes très différents ; là où le subconscient corrige les méfaits de la raison, où le merveilleux console de la banale et désespérante réalité.

Que le couple alchimique soit celui d'opérateurs, très rares à cause de l'obstacle du mariage idéal, renouvelé de la *passion* d'Eurydice et d'Orphée[2], ou bien qu'il soit celui des êtres minéraux qui sont l'agent et le patient du Grand Œuvre des sages, il reste indispensable que chacun possède la liqueur d'activité et de jeunesse. A l'un et l'autre couple est présentée la *Philotésie*, c'est-à-dire le vase à boire à la santé et à l'amour. Philtre dont Michael Maier, au quatrième emblème de son livre majeur — *l'Atalante fuyant* —, voulut qu'il fût offert aux deux amants de l'éternelle Vérité, par un homme robuste qui accompagne du geste l'impérative indication du titre :

Conjoins le frère avec la sœur, et offre-leur
la coupe d'amour.

Sous la même image, lisons aussi l'épigramme qui, philosophiquement, exhorte à l'inceste, pour l'ordinaire condamné :

La race des hommes ne serait pas maintenant aussi nombreuse dans le monde,
Si la première sœur n'avait pas été donnée au frère comme épouse.
Donc conjoins volontiers les deux engendrés de l'un et l'autre parents,
Afin que, par la couche, ils soient mari et femme.

---

1. CYLIANI, *Hermès dévoilé*, dédié à la Postérité, Paris, imprimerie de Félix Locquin, 1832, et Chacornac, 1915, p. 22.

2. Cf. *les Douze Clefs de la Philosophie*, par frère Basile Valentin, de l'Ordre de Saint-Benoît, éditions de Minuit, Paris, 1967, pp. 209 et suivantes.

Auparavant, fais-leur boire les coupes érotiques de liqueur nectaréenne,
Et l'amour apportera l'espoir de l'enfantement [1].

Semblablement, Arisleus, disciple de Pythagoras, en *la Turbe des Philosophes, qui est appelé le Code de Vérité en l'Art*, persuada le Roi de la nécessité qu'il unît ses deux chers enfants par le mariage :

« Et ie luy dis, Amenez-moy vostre fils Gabertin, & sa sœur Beya...

« Adonc il nous envoya ladicte Sœur, & elle estoit belle & blanche, tendre & souefve. Et ie dis, Ie conioindray Gabertin à Beya. Et il respondit, Le frere mene sa sœur, non pas le mary sa femme [2]. »

Arisleus ne fournit pas la précision inestimable sur laquelle le médecin de l'empereur Rodolphe revint généreusement, à la faveur de son *discours* relatif à l'emblème IV :

« Mais le frère et la sœur conjoints ne deviennent pas féconds, ni ne persistent longtemps en amour, si ce n'est que leur soit offert le Philothesium (Φιλοθησεῖον, *Philothéseion,* qui aime Thésée ?) ou coupe d'amour, semblable à un philtre [3]. »

L'alchimiste et sa femme, le frère et sa sœur du *Mutus Liber,* s'activent à recueillir en abondance le liquide précieux dont, grâce à une longue suite de manipulations, ils extrairont et fixeront la partie purissime, extrêmement réduite vis-à-vis de la quantité mise en œuvre au début du travail mais riche désormais de vertu prodigieuse. On examinera ici, avec beaucoup d'attention, la planche que nous avons prise à l'album réputé de l'anonyme Altus et qui nous montre, sans ambages, les travaux préparatoires à la *céleste agriculture* [4].

Dans sa tragédie de Médée, qui fut reprise, comme on le

---

1. *In* Atalanta fugiente, *op. cit. supra,* p. 25. *Nec non, in* Secretioris Naturae Secretorum Scrutino chymico... *Francofurto,* 1687. — Egalement dans *l'Examen chimique des Secrets de la plus secrète Nature,* à Francfort, p. 10.

Ce volume est la seconde édition du précédent, moins les fugues notées et la version allemande des épigrammes latines — *epigrammatum latinarum versio germanica.*

Voir le cliché que nous devons à l'obligeance de Jacques d'Arès, secrétaire général et rédacteur en chef de la revue *Atlantis.* En l'occurrence, consulter aussi le n° 230 de cette publication parisienne, lequel rassemble des *Méditations sur le Graal.*

2. Dans *Trois Traitez de la Philosophie naturelle, non encore imprimez ;* à Paris, par Jean Sara, rue S. Iean de Beauvais, devant les Escholes de Decret, M.DC.XVIII, p. 62.

3. *Verum frater & soror conjuncti, fœcundi non fiunt, nec in amore diu persistunt, nisi Philothesium illis seu poculum amoris, instar philtri, propinetur.*

4. *L'Alchimie et son Livre Muet (Mutus Liber),* réimpression première et intégrale de l'édition originale de La Rochelle, 1677. Introduction et commentaires par Eugène Canseliet, F.C.H., disciple de Fulcanelli ; à Paris, chez Jean-Jacques Pauvert, 1967.

sait, par l'auteur tragique du Grand Siècle, Sénèque présente la magicienne développant ses incantations, et s'appesantit longuement, au soliloque de la Nourrice, sur le rituel d'enchantement qui présidait à la confection de ses drogues morbifiques et occisantes :

Quels que soient la plante qui resplendit par sa fleur mortelle,
Ou le suc funeste des racines tordues
Qui engendre les causes de périr, elle les touche de la main.
. . . .
Celle-ci a subi le fer, pendant que Phébus apprête le jour ;
La tige de celle-là fut coupée dans une nuit profonde,
Quant au fruit de cette autre, il fut tranché par l'ongle ensorcelé [1].

Nous ne saurions dire si la réputation d'empoisonneuse qui fut ainsi faite à Médée est justifiée ou non, à moins, tout simplement, qu'elle ne soit née de l'extraordinaire abondance des plantes vénéneuses en Colchide, selon que l'évoquent ces deux vers de Virgile :

Ces herbes et surtout ces poisons recueillis dans le Pont,
Moeris me les donna lui-même : ils y sont très nombreux [2].

Nous pouvons, en revanche, affirmer qu'il n'est pas besoin de pratiquer les *sciences maudites* pour la perpétration d'un crime à l'aide de drogues toxiques. De cela, nous avons la preuve, hélas ! par ce que nous rapporte Cyliani, qui eut à souffrir les plus décevants abandons parmi son entourage, dès qu'on y croyait avoir surpris le secret de ses efforts. Pis encore, voici ce qu'ajoute l'alchimiste anonyme, bénéficiaire de l'illumination totale, dans l'opuscule savant qu'il dédia à la postérité, après avoir passé trente-sept ans à la recherche de la Pierre Philosophale :

« On se porta même jusqu'au point de me faire prendre une forte dose de sublimé corrosif dans la vue de me détruire et de s'emparer de mes écrits [3]. »

Quant à Médée, elle conserve l'honneur très certain que les

---

1. *Quodcumque gramen flore mortifero viret,*
Dirusve tortis succus in racibus
Causas nocendi gignit, attrectat manu.
. . . .
Haec passa ferrum est, dum parat Phœbus *diem ;*
Illius alta nocte succisus frutex,
At hujus ungue secta cantato seges.

Actus quartus, scena prima.

2. *Has herbas atque hac Ponto mihi lecta venena*
Ipse dedit Mœris : nascuntur plurima Ponto.

Bucolica, VIII.

3. *Hermès dévoilé, op. cit. supra,* p. 11.

vicissitudes de son existence aient suivi le destin du sujet capital, principe de fluidité et de solution, qu'elle symbolise dans le Grand Œuvre. Avec la *Vierge lourde,* avec l'eau non commune, exaltée de rares ingrédients, Médée prépara le bain de jouvence dans lequel elle régénéra le corps physique d'Æson, roi d'Iolchos et père de Jason, que l'extrême vieillesse avait livré à la décrépitude.

Ovide, au septième livre de ses *Métamorphoses,* fait le récit, par le menu, de ce fantastique rajeunissement pour lequel la magicienne attendit que l'astre nocturne fût en son plein :

Trois minutes manquaient, afin que les cornes ensemble se fondissent,
Et qu'elles formassent le disque[1]...

La puissance de son philtre de vie et de résurrection est telle, que le bâton tout sec dont elle tourne le mélange dans le grand chaudron reverdit bientôt, puis se couvre de feuilles et d'olives. La palingénésie s'affirme de nouveau en un autre miracle :

Mais partout où le feu a rejeté les écumes du vase profond,
Et où sont tombées sur la terre les gouttes brûlantes,
Le sol verdoie : et paraissent les fleurs et les tendres pâtures[2].

Se référant aussi à Ovidius Naso, « tres-excellent et grave Philosophe », Salomon Trismosin rappelle « les effects merveilleux de nostre Magnesie » et comment les anciens Sages renouvelaient leurs jours épuisés, grâce à l'usage de ce remède souverain :

« ... se faisans volontairement demembrer le corps en maintes et maintes pieces, que l'on faisait ainsi bouillir, jusques a une parfaite et suffisante decoction, pour changer la foible consistance de leur aage debile, en l'estat naturel de force et de vigueur[3]... ».

A l'appui de cette assertion évidemment allégorique, Trismosin, sur la dixième image de son rarissime traité, nous montre un homme au visage tout noir, qui tient, de la dextre, une épée, et, de la main gauche, une tête coupée, abondamment pourvue de barbe et de cheveux. Quant au tronc décapité, exsangue et paradoxalement féminin, et aux quatre mem-

1. *Tres aberant noctes ut cornua tota coirent.*
Efficerentque orbem...

2. *At quacumque cavo spumas ejecit aheno*
Ignis, et in terram guttae cecidere calentes,
Vernat humus : floresque, et mollia pabula surgunt.

3. *La Toyson d'Or ou la Fleur des Thresors,* traduict d'Alemand en François ; à Paris, chez Charles Sevestre, rue Saint-Jacques, devant les Mathurins, 1612, p. 74.

bres séparés, ils semblent précipités dans l'eau d'un torrent, par une force invisible.

Au demeurant, c'est le bain d'Abraham Juif, formé du sang des Innocents égorgés en ce massacre que Nicolas Flamel fit peindre sur son arche, au plus ancien charnier du Paris médiéval. Nous avons déjà examiné ce symbolisme, en complétant notre texte de la curieuse figure que nous avons copiée en camaïeu dans le manuscrit n° 14765 de la Bibliothèque nationale, et qui fait voir l'énorme cuve où se viennent baigner le soleil et la lune, c'est-à-dire le roi et la reine de l'élaboration physique[1].

En connexité avec sa discipline propre et son but essentiel, il est très exact de dire que l'alchimie est la science des symboles et des signes, qu'elle éclaire par eux la route à suivre *canoniquement,* dans le respect de la règle philosophique, aussi bien pour la quête spirituelle et spéculative qu'elle propose, que pour l'activité manuelle et opératoire qu'elle sollicite inévitablement. Devant le caractère surnaturel des manifestations alchimiques, certains praticiens, parmi les meilleurs, toujours plus ou moins appliqués à la recherche accessoire de nouveaux médicaments, comprirent et vérifièrent que l'immuable loi d'harmonie, régissant le Grand Œuvre, devait également définir et régler les opérations de la chimie courante ou spagyrie.

En particulier déterminaient-ils la vertu des plantes et des minéraux servant à la confection de leurs drogues sur la similitude qu'ils offrent avec les diverses parties du corps humain. A cet égard, aucun ouvrage ne peut être plus utilement étudié que *la Royale Chimie* d'Oswald Croll, si ce n'est, de ce même auteur, *le Nouveau Traité des Signatures internes des choses, ajouté à la fin du livre*[2]. Disciple de Paracelse, notre spagyriste s'élève tout de suite contre les travaux superficiels des botanistes de son temps, uniquement occupés à de laborieux classements, ainsi qu'à de minutieuses et vaines nomenclatures :

« En effet les noms des herbes ne recèlent pas les vertus mais les corps qui doivent être examinés, afin que nous sachions ce qui purge, ce qui donne l'odeur, ce qui guérit les fièvres et les blessures[3]. »

1. Cf. *la Tour Saint-Jacques,* n° 3, pp. 63 et suivantes.

2. *Osvaldi Crollii Basilica Chimia..., in fine libri additus est autoris ejusdem Tractatus novus de Signaturis Rerum internis,* Francofurti, 1624.

3. *Herbarum enim nomina non habent virtutes ideo corpora examinanda sunt, ut sciamus quid purget, quid odorem det, quid febres, quid vulnera sanet.* (*De Signaturis, seu vera et viva Anatomia majoris et minoris Mundi* ; des Signatures, ou véritable et vive Anatomie du grand et du petit Monde.)

Voici ce que Crollius nous dit, en médecin sagace, soucieux de rechercher la trace invisible de Dieu dans les créatures, l'ombre, l'image du Créateur qui s'y trouve imprimée, voici ce qu'il dit, par exemple, du capitule de pavot, dont il tire son opium, non sans en parfaitement décrire, en un autre endroit, les diverses applications :

« Le pavot avec sa couronne représente la tête et le cerveau : à cause de cela sa décoction se montre très utile dans les nombreuses affections de la tête[1]. »

Les médecins anciens avaient nettement observé que la rémission de la douleur et le retour au calme, chez le malade, apportent déjà une bonne moitié de la guérison ; que, dès ce moment, la nature se charge de recouvrer son équilibre, souvent en dehors de tout autre remède. C'est ce qui leur faisait déclarer que si l'opium n'existait pas, il leur faudrait renoncer à la médecine. Jean-Baptiste Van Helmont raisonnait de la sorte, qui, lui aussi, connaissait assez les vertus de l'opium et ses possibilités curatives, pour en disserter longuement et savamment dans son important ouvrage. Combien il est regrettable que n'ait jamais été traduit ce *Lever de la Médecine, c'est-à-dire, les Principes inouïs de la Physique*[2], dont les médecins de notre temps tireraient d'inappréciables bénéfices.

Le *medicus per ignem* qui découvrit les gaz, en particulier l'acide carbonique, indique le pavot de Thèbes comme le plus réputé. Nous le trouvons désigné en tête de la formule du *laudanum*, antique et quasi universel sédatif, dont ceux qui étaient enfants, au début du présent siècle, se rappellent encore le petit flacon, dans les mains de maman, aux heures dolentes :

« Opium thébaïque, trois onces.

« Suc de jusquiame, cueilli en temps convenable et préalablement épaissi au soleil, une once et demie... »

Viennent à la suite les « corrigeants » permettant au patient d'absorber cet électuaire qui, dès lors, ne recèle plus aucun venin et duquel certains « medecinaux », prononce Crollius avec moquerie, interdisent l'usage *per os*. A ce sujet, l'apothicaire Paul Contant achève de nous rassurer, versifiant son conseil quant à la prudence dont les spagyristes du temps passé se montraient beaucoup moins dépourvus qu'on ne le pense aujourd'hui :

Vous letheanes fleurs dont les testes coupées,
Rendent un laict tout plein des effects des Morphées,

1. *Papaver cum corona repraesentat caput et cerebrum : ideo decoctum ejus in multis capitis affectibus utiliter exhibetur. Op. cit. supra*, p. 17.
2. *Ortus Medicinae, id est, Initia Physicae inaudita*. Amsterodami, 1652.

De dormirs éternels, si le suc epuré
D'Antidotes certains n'est tres bien preparé[1].

Il faut admirer la conscience d'Oswald Croll, lorsqu'il prépare le *laudanum très renommé de Paracelse*, pour lequel, tout d'abord, « l'opium doit être purifié dans la liqueur d'hysope ou l'eau distillée, comme on a l'habitude de faire avec l'aloès, puis extrait ensuite par l'esprit de vin ». Dans cette opération, ne serait-il pas préférable que fût employé l'excipient reconnu comme le plus propre à se charger de la quintessence végétale, à savoir cette *rosée de mai* qui abonde en nitre subtil ? C'est le sentiment de Christophle Glaser, qui dit encore qu' « on peut travailler de mesme sur l'eau de pluye, mais il la faut prendre au mois de mars environ l'equinoxe, auquel temps elle est plus remplie de l'esprit universel, qu'en toute autre saison[2] ».

Mais voyons aussi, à propos de la jusquiame, combien il importe, pour l'*iatrochimiste*, que la magie et l'astrologie président à la récolte des *simples*, en l'état nécessaire :

« On cueille les racines et les écorces de jusquiame extérieures, jeunes, récentes et vigoureuses (le tronc ligneux, interne et vil, séparé), le Soleil et la Lune se trouvant, ou dans le Bélier ou dans la Balance, avant la pleine lune. D'autres les cueillent, si faire se peut, dans la même heure, quand la Lune se renouvelle dans lesdits signes[3]. »

En ce lieu du traité, la notule marginale précise :

« Alors, en effet, l'extrême force de l'esprit, ou le premier Etre de l'herbe est dans la racine, il s'y trouve même concentré[4]. »

Tout produit de la végétation est capable de devenir le facteur de miracles thérapeutiques, fût-il constitué d'une méprisable moisissure. N'avons-nous pas l'ancêtre de la pénicilline dans cette mousse verte qu'on recueillait, dès le Moyen Age, sur les crânes décharnés, dans l'humidité des caveaux, et qu'on employait intérieurement ou qu'on appliquait en onguent à l'extérieur ? Cette *usnée* était particulièrement esti-

1. *Le Jardin et Cabinet poétique*, Anthoine Mesnier, à Poictiers, 1609, p. 54.
2. *Traité de la Chymie*, Lyon, 1676, p. 438.
3. *Radices et cortices Hyoscyami juniores recenties, succulentae, exteriores (abjecto interno trunco lignoso) colligantur Sole et Luna exsistentibus ve ir Ariete vel in Libra ante plenilunium, alii colligunt, si fieri possit in ipsa hora, quando Luna in dictis signis renovatur.* (Crollii de Signaturis internis Rerum. *Op. cit.*)
4. *Tunc enim summa vis spiritus, seu primum Ens herbae in radice est, adhuc concentratum.* (*Ibidem.*)

mée, selon Lémery, lorsqu'elle venait d'Irlande, « parce qu'en ce pays-là on laisse les hommes qu'on a pendus attachés à des poteaux dans la campagne, jusqu'à ce qu'ils tombent par pièces[1] ».

De même beaucoup de découvertes soi-disant modernes sont, en réalité, très anciennes, que leurs auteurs eurent la modestie ou la prudence de ne pas propager, et dont le mérite est indûment attribué à des savants à la fois plus récents et moins sages. Témoin la production de l'acétone, clairement exposée, vers 1300, par Jean XXII, le pape alchimiste d'Avignon, qui, à sa mort, laissa, dans les caves du palais, un fabuleux trésor[2].

Oui, quelles inimaginables ressources le règne végétal réserve à la médecine, duquel nous offrons, en bouquet touffu, les plus marquantes espèces, avec la reproduction de la gravure sur cuivre ornant le long poème du lyrique pharmacien de Poitiers, déjà nommé ci-dessus. Nous donnons *in fine*, telle qu'elle se présente sur l'original, la liste de toutes ces plantes en pleine floraison, chacune avec le numéro qui la désigne sur l'image.

A l'intention du fortuné botaniste, et alchimiste chéri des Muses par surcroît, Béroalde de Verville, l'énigmatique

---

1. *Cours de Chymie*, Paris, 1756, p. 868. (La meilleure édition, en un gros in-quarto, revue et augmentée par Baron, docteur en médecine.)
2. Cf. *L'Elixir des Philosophes, autrement l'Art transmutatoire moult utile, attribué au Pape Jean XXII de ce nom, ny encore veu, ny imprimé par cy devant, Lyon*, Macé-Bonhomme, 1552.

Le nom des plantes descrites et portraites en ce Livre.

1. Cedre.	22. Violette.	* Sesamoïde.
2. Sapin.	23. Narcisse jaune.	42. Gentiane.
3. If.	24. Narcisse blanc.	43. Asteraticus.
4. Cypres.	25. Iacinthe.	44. Colchiques.
5. Paliürus.	26. Trinitere.	45. Anthirrinum.
6. Laurier.	27. Tulipes.	46. Aloës.
7. Vitex.	28. Corone Imperiale.	47. Licnis.
8. Pistacher.	* Lis de Perse.	48. Aquilegia.
9. Lentisque.	29. Hemerocalle.	49. Iris.
10. Therebinthe.	30. Peoine double.	50. Lis blanc.
11. Platan.	31. Peoine blanche.	51. Lis rouge.
12. Acacia.	32. Anemones.	52. Safran.
13. Kermes.	33. Geranium.	53. Martagon.
14. Sumach.	34. Ranuncules.	54. Fretillaires.
15. Olivier.	35. Cistes.	55. Adonis.
16. Cyprus.	36. Ornitogalon.	56. Aconit.
17. Arbouzier.	37. Satyrium.	57. Hellebores.
18. Laurier-Rose.	38. Asphodelles.	58. Solanum.
19. Mirthe.	39. Bolbonac.	* Opontia.
20. Prime-vere.	40. Moly.	
21. Oreille d'ours.	41. Pavot.	

auteur du *Moyen de parvenir, imprimé l'année pantagruéline 100.070.032* — qu'il faut lire 1732 —, composa une pièce de son cru, dont la strophe que voici, parfaite de rythme allitéré, fournit le ton dans l'éloge :

Que tu te sens content, te contentant toy mesme
CONTANT, qui en si peu ce Chaos a uni,
Que tu es glorieux en ton labeur extreme
D'avoir en ce fini, rassemblé l'infini.

Il suffit, maintenant, d'examiner, avec attention, le vase surbaissé d'où jaillit cette flore médicinale, pour se trouver aussitôt instruit de la préoccupation majeure, à peine voilée, de Paul Contant. Ce n'est pas sans motif que, par le jeu de la perspective, deux lions seulement restent visibles, sur les trois qui supportent ensemble la vasque et qui sont assis aux pointes de deux triangles équilatéraux exactement superposés. Si le polygone à trois côtés posé sur sa base, le sommet vers le haut, était, pour les spagyristes, le signe graphique du feu, il était aussi celui du soufre dont les deux lions, *vert* et *rouge*, symbolisaient plus précisément, dans le Grand Œuvre, le double caractère, secret et spermatique, de végétation et de maturité.

Immédiatement au-dessous de ce piédouche triangulaire, on remarquera encore les trois constellations zodiacales attachées au printemps, desquelles le Cosmopolite, Limojon de Saint-Didier et Gobineau de Montluisant — enfreignant la rigoureuse consigne du secret — firent état, quoique très prudemment, dans leurs ouvrages, par sentiment d'exceptionnelle compassion.

Avec les figures de son *Mutus Liber*, Altus fut de plus grande générosité, qui, cependant, ne nous montra que le Bélier et le Taureau, tout au début de l'élaboration de la drogue recherchée par-dessus toutes les autres. Pourquoi l'Adepte rochelois réserva-t-il les Gémeaux de Maia, sinon afin que soient signalés à l'attention le couple agissant au sein de l'œuvre et celui qui travaille au-dehors, dans l'espoir de l'inestimable récompense.

Paul Contant reçut-il la Médecine Universelle ? Le fait paraît certain, puisqu'on peut lire, à l'aide d'une loupe, son prénom et son nom, qu'il fit écrire, en toute petite bâtarde, sur la doucine. Semblablement distingue-t-on, sur le flanc de la large coupe, sa devise empreinte de cet humour serein que tous les frères en Hermès cultivaient sans vulgarité :

Du Don de Dieu je suis Contant.

EUGÈNE CANSELIET.

LEXIQUE

G. ANDREWS. — L'un des premiers poètes qui firent partie de la « beat generation ». Il publia en collaboration avec S. VINKENOOG le « Book of Grass », anthologie essentiellement poétique, consacrée aux influences du chanvre indien sur les différentes formes d'expression. Puis vint un ensemble de poèmes (dont une partie importante est traduite ici) publié sous le titre de « Burning Joy » (Trigram Press, London).

J.-C. BAILLY. — L'un des animateurs de *Mandala*. Son texte reproduit le compte rendu de sa première expérience faite avec le L.S.D., le 27 septembre 1963. C'est une tentative de description, sur le mode poétique, des états intermédiaires assimilables au « Bardo » tibétain.

DUNCAN BLEWETT. — Psychiatre canadien. Le texte « le L.S.D. dans le traitement psychiatrique » est extrait du numéro spécial de *la Tour Saint-Jacques* sur la parapsychologie.

J. BLOFELD. — Il y a bien des années qu'il a parcouru les routes de la Chine à la recherche de l'essence du Bouddhisme. *Aux confins du Nirvana* (Albin Michel, Paris, 1962) représente en quelque sorte son carnet de voyage.
Ce qui transparaît, à travers sa relation d'expérience avec la mescaline (publiée la première fois dans la *Psychedelic Review*, et traduite avec l'autorisation de celle-ci), c'est cet affinage, cette transmutation de l'homme pratiquant la voie, qui vient soudain jeter ses reflets à travers le prisme qu'est le « voyage ».

SHRI BRAMARASHI NARAD. — Vit aux Etats-Unis. Le texte *Psychedelic Yoga* a été publié dans le journal « underground » *San Francisco Oracle* en mars 1967 (reproduit avec l'autorisation du *San Francisco Oracle*).

J.-L. BRAU. — A écrit *Histoire de la drogue* (Tchou, 1968).

W. BURROUGHS. — Révélé en France par la traduction de *Naked lunch*, 1959 (« le Festin nu », Gallimard, 1964).
W. Burroughs s'est consacré à l'exploration systématique des modifications de la conscience à travers la plus grande variété de drogues possible. Il abandonna parfois la recherche poétique pure pour exprimer sur un mode quasi scientifique les bases et les tenants d'une morale qui, lorsqu'elle est située au-dessus de tout intérêt, devient désaliénante.
Le texte *Points of distinction between sedative and consciousness-expanding drugs* (« Quelques points de distinction ») a paru dans l'Anthologie de DAVID SALOMON, *L.S.D., the Consciousness-Expanding Drug* (reproduit avec son autorisation).

EUGÈNE CANSELIET. — Adepte de l'Ars Magna, initié par l'alchimiste connu sous le nom de Fulcanelli. Le texte *Réflexions alchimiques à propos de la drogue* a paru pour la première fois dans le numéro spécial de « la Tour Saint-Jacques » consacré à la drogue. Ce texte a été revu et augmenté par l'auteur pour cette présente anthologie.

J. CAZENEUVE. — Professeur à la faculté des lettres de Paris. Cette

étude, *le Peyotisme au Mexique*, a paru pour la première fois dans la « Revue Philosophique » (P.U.F., 1959, avril-juin).

SIDNEY COHEN. — *L.S.D. 25 (the Beyond within)* a été publié chez Gallimard (1964). Il apparaît comme une étude type de psychiatrie dont l'intérêt principal est l'honnêteté et le sérieux. Depuis une quinzaine d'années, S. Cohen s'est consacré à l'étude des hallucinogènes, tant sur les plans de la recherche que sur ceux de la thérapie. On pourra trouver dans d'autres ouvrages un bilan assez complet de ses recherches dans ce domaine (*Drugs of Hallucination*, 1964 ; *L.S.D., dialogue avec Richard Alpert*, etc.). L'article que nous présentons fut présenté en France dans un hebdomadaire qui en donnait une traduction partielle. Nous n'avons pu, malgré les désirs de l'auteur, en publier la totalité, qui avait figuré dans le numéro de septembre 1965 de *Harper's Magazine* (© 1965, by *Harper's Magazine*, by permission of the author).

CHARLES DUITS. — A écrit *le Pays de l'éclairement*, publié chez Denoël en 1967, où, dans les huit chapitres, il tente de définir sa progression à travers les différents plans de conscience qui lui ont été révélés grâce aux substances qu'il qualifie plus justement de « lucidogènes » (ici, le peyotl).

E. FOLANGE. — Chargé de cours à l'Université de Tunis. Après un voyage au Mexique où il a pu étudier les rites entourant les champignons hallucinogènes, par l'examen et par l'expérience, il a donné un premier compte rendu de son travail dans le n° 22 (mai-juin 1965) de *Planète*.

ROGER GILBERT-LECOMTE. — Il fut, avec RENÉ DAUMAL, le « créateur » du groupe « le Grand Jeu » (voir la réédition complète des trois numéros aux *Cahiers de l'Herne*). Il se sépara de son ami pour poursuivre sa propre exploration à travers certaines drogues. Il mourut quelques années après lui, le 31 décembre 1941. La première édition de *Monsieur Morphée* fut publiée en octobre 1966 par les éditions Fata Morgana, qui nous ont permis de donner une diffusion plus large à ce très grand texte.

A. GINSBERG. — Il est sans doute le poète le plus connu de la « littérature » *underground* américaine, depuis la première publication de *Howl* (trad. française en 1965 par JEAN-JACQUES LEBEL, *Anthologie de la poésie Beat*) en 1956. Il fit son premier pèlerinage aux Indes en 1963. Son œuvre actuelle témoigne des exigences métaphysiques qu'il en a retirées et qu'il marie parfaitement avec sa recherche poétique. Le texte traduit ici est extrait de *Birth*, n° 3, automne 1960 (reproduit avec l'autorisation de l'auteur).

ROGER HEIM, de l'Académie des Sciences, directeur du Muséum d'histoire naturelle de Paris. — *Les Champignons toxiques et hallucinogènes du Mexique* (Boubée, éditeur), *les Champignons hallucinogènes du Mexique* (Muséum d'histoire naturelle, en collaboration avec G. WASSON, ethnologue américain) sont les deux principaux ouvrages de ce savant mycologue, qui, depuis près de quinze ans, a personnellement prospecté le domaine des champignons hallucinogènes tant au Mexique qu'en Nouvelle-Guinée et en Afrique. Les deux textes qu'il nous a proposés constituaient, pour le premier, le bulletin n° 144 des « Cahiers du C.N.R.S. », pour l'autre, une communication publiée par « les Cahiers du Pacifique », juin 1964, n° 6.

BART HUGES. — Américain, vit en Hollande. Il a écrit quelques recueils de poésies. Cette lettre ouverte fut publiée comme annonce d'un rouleau imprimé, où l'auteur décrivait les phases de l'opération (définitive) d' « ouverture du troisième œil ».

MARC KALINOWSKI. — Collaborateur de *Mandala*.

R. P. MARSH, docteur en philosophie. — Ce texte est extrait de la revue *ETC*, organe de l'Institut de Californie de Recherches sur la Sémantique (Reprinted by permission of the author and editor of *ETC*, a Review of General Semantics.)

R. METZNER et T. LEARY. — Ce texte est extrait de la *Psychedelic Review* (n° 9), l'organe « officiel » du mouvement psychédélique américain ; il donne les structures d'une expérience fondée sur les principes de certaines traditions orientales. Il fait suite à deux tentatives d'adaptation, l'une du *Tibetan Book of the Dead* et l'autre du *Tao-te-king*. Cette voie d'expérimentation prolonge les bases qu'avait déjà annoncées ALDOUS HUXLEY, dans ses trois derniers ouvrages consacrés à l'expérimentation de la mescaline (reproduit avec l'autorisation de la *Psychedelic Review*).

R. DE SOLIER. — Il avait fait paraître deux textes sur ses expérimentations au Nouveau-Mexique ; le premier, paru chez Jean-Jacques Pauvert (*Curandera, les champignons hallucinogènes*, 1965), était une description méticuleuse des rites pratiqués par la Curandera. Les premiers instants de l'expérience elle-même étaient publiés par la suite dans le numéro de mai-juin 1965 du « Mercure de France ». Nous proposons ici la suite d'une expérimentation d'autant plus précieuse qu'elle repose sur les bases traditionnelles que RENÉ DE SOLIER avait déjà exposées dans plusieurs de ses ouvrages (*l'Art fantastique*, chez J.-J. Pauvert, notamment).

H. OSMOND. — Il est actuellement directeur de recherches au New Jersey Institute.
Le texte *Review of chemical effect* (« Sur quelques effets chimiques ») est une étude que ce psychiatre américain a fait paraître dans les « Annales de l'Académie des Sciences de New York » en 1957 et qui fut republiée dans l'importante anthologie de David Salomon (« L.S.D., the Consciousness-Expanding Drug », 1964), qui nous autorisa la présente traduction. H. Osmond fit la connaissance d'ALDOUS HUXLEY au moment où celui-ci expérimentait la mescaline. Nous connaissons aussi la traduction d'un court article sur ces nouvelles techniques d'investigation qui parut dans le numéro spécial de « la Tour Saint-Jacques » sur la Parapsychologie (1958).

A. ROUHIER, docteur en pharmacie. — Est sans doute le premier Européen à avoir donné une somme très complète d'études, tant pharmacologiques, chimiques, ethnologiques que psychologiques, sur certaines plantes hallucinogènes. Il publie sa première thèse sur le *peyotl* en 1926 (chez Douin, Paris). Celle-ci, épuisée depuis cette date, était devenue introuvable (le fragment que nous présentons en est un des chapitres). En fait, il s'agit encore aujourd'hui de la plus importante étude sur ce sujet (avec celle de LEWIN). Ensuite vint, en 1927, la plaquette *les Plantes divinatoires*, plus précisément centrée sur certains hallucinogènes (dont le yagé), dans leurs utilisations magiques, notamment chez les Indiens d'Amazonie (voir aussi : Burroughs, *les Lettres du Yagé*). A. Rouhier était connu d'autre part pour son travail de défrichement et de recherche dans le domaine de l'occultisme et de la tradition (éditions Véga).

A. WATTS. — On connaît déjà deux traductions de ses livres, *le Bouddhisme Zen* (Payot), qui fait autorité en cette matière, et *Amour et Connaissance* (Gonthier).
Watts a expérimenté les hallucinogènes au même moment que HUXLEY. Sa haute connaissance des traditions occidentales et orientales donne un prolongement considérable à ses expériences. Il les relata dans plusieurs ouvrages, notamment *This is it* (traduit partiellement et publié en français dans le n° 1 de la revue « Hermès »), qui est une suite d'essais dont nous reproduisons le dernier, et surtout *the Joyous Cosmology*, que nous considérons comme l'un des plus importants et des plus profonds témoignages sur les substances hallucinogènes (nous ne mentionnons pas les différents journaux, bulletins, revues ou anthologies où Watts a écrit). *L'Expérience psychédélique, réalité ou chimère*, extrait de l' « Anthologie L.S.D. » Putman's), a été reproduit par autorisation de David Salomon, « La Nouvelle Alchimie » is from *This is it*, © copyright 1960, by Watts (used by permission of pantheon Books, New York.

A C H E V É
D'IMPRIMER



S U R L E S
PRESSES D'AUBIN
LIGUGÉ (VIENNE)
LE 25 JUIN
1969

D. L., 3e trim 1969. Imprimeur n° 5168.
Imprimé en France.